

ÉTUDES

SUR

L'ALLEMAGNE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Histoire de la peinture flamande et hollandaise. 4 vol. in-8.

Histoire des idées littéraires en France au XIXe siècle et de leurs origines dans les siècles antérieurs. 2 vol. in-8.

Angleterre. 1 vol. in-8.

Névillac. 1 vol. in-18.

EM. DEVROYE ET Ce, IMPRIMEUR DU ROI.

ÉTUDES

SUR

L'ALLEMAGNE,

RENFERMANT

UNE HISTOIRE DE LA PEINTURE ALLEMANDE,

PAR

ALFRED MICHIELS.

Seconde édition.

I.



Bruxelles,

LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE DE A. VANDALE,

10, RUE DES CARRIÈRES.

—

1845.

I

Bolda

alleg

AVERTISSEMENT.

Cette seconde édition a plusieurs avantages sur la première. Non-seulement j'ai retranché quelques phrases, amélioré le style en quelques endroits, changé l'ordre des matériaux et la composition des volumes, mais on y trouvera des faits intéressants qui manquent dans l'autre. J'aurais pu sans doute m'épargner la peine de modifier l'ouvrage; mais j'ai voulu montrer quel prix j'attache à l'estime du public sérieux et des véritables juges.

PRÉFACE.

Si la poésie n'est pas toujours ce qu'elle devrait être, s'il y a de nombreuses réformes à poursuivre dans le monde de la littérature, la critique exige des modifications plus nombreuses encore. Ici rien de fait, rien qui semble même sur le point de naître; l'avenir dort au sein du chaos. Après quelques tentatives sérieuses, qui manifestaient le désir de comprendre les arts, la France, bientôt lasse de chercher le vrai, s'est empressée de bannir tous les soucis. Elle se livre une seconde fois à sa joyeuse nonchalance;

les idées la remplissent de terreur. Une incroyable frivolité prononce chaque jour ses sentences du haut des tribunes littéraires, et si d'heureux événements ne jettent la nation hors de cette voie fatale, nous n'aurons bientôt plus qu'à chanter l'hymne des morts sur ses nouvelles espérances.

Examinons, en effet, ce qui se passe autour de nous. Quelle méthode suivent les chefs de la presse? Vers quel but tendent leurs efforts? Quelles sont leurs doctrines? Soupçonnent-ils ce qu'ils doivent faire? Assurément non; ils vivent au jour le jour, raillent pour se donner contenance, et, laissant nos voisins chercher l'explication des phénomènes littéraires, abandonnent au hasard le soin de leurs idees, comme le pâtre à la nue vagabonde celui de rafraichir ses prairies jaunissantes.

Voyez les chroniqueurs de nos scènes diverses. Se montrent-ils supérieurs aux drames qu'ils flagellent? Loin de dominer leurs ouailles récalcitrantes, ne se bornent-ils point à nous offrir chaque semaine un vaudeville non dialogué? N'est-ce pas le même ton, la même finesse, le même esprit? N'aurait-on point le droit de leur appliquer ce proverbe : que de toutes les haines, les inimitiés de famille sont les plus terribles?

Juge-t-on mieux les autres parties de l'art? Traite-t-on l'ode, le roman, la satire, le poëme épique avec plus d'intelligence? Il n'est pas besoin de nos dénégations pour établir le contraire. On examine bien l'œuvre d'un œil sé-

rieux; on a l'air de la comprendre, de lui assigner définitivement la place qu'elle mérite; c'est là du moins ce que se proposent les illustrations du journalisme. Leur bonne volonté ne porte malheureusement aucun fruit. Les ressources essentielles leur manquent; ils n'ont pas de direction, pas de principes généraux, pas d'études philosophiques. Non-seulement ils connaissent peu l'histoire des littératures, mais ils ne savent même point le sens des mots qu'ils emploient.

Voilà pourtant quel tribunal censure en France l'art et la poésie; voilà les organes de la nation jugeant ses propres auteurs. Loin d'instruire la multitude, ils corrompent ses idées et ses goûts; loin de rendre la tâche plus légère aux écrivains d'élite, loin de réserver leur fouet pour les barbouilleurs stupides ou immoraux, ils ne cherchent qu'à décourager les nobles âmes, ils ne font preuve d'indulgence qu'au moment où ils devraient pâlir dans la majesté d'une sainte colère. Une semblable police est le fléau des lettres. Tantôt en vraie prostituée, elle accorde ses embrassements à ceux qui la paient; d'autres fois elle prend un air grave, et débite sans rire d'intolérables inepties; dans la plupart des cas, elle se traîne à la suite des hommes de collége, ou répète les décisions de l'échoppe. C'est exceptionnellement qu'elle montre de la sagacité, qu'elle observe les lois de la justice et de la convenance [1].

[1] Je ne crois pas avoir besoin d'indiquer, à propos de ces jugements

Et pourtant, avec de grandes idées, la critique est une belle mission ! D'une part, enseigner le public ; de l'autre, suivre fraternellement les écrivains dans leur marche, débattre pour eux les questions difficiles, leur rendre le chemin plus doux et plus court, ce serait bien mériter de l'univers.

Il faut qu'elle entre dans cette voie ; il faut mettre un terme au scandale. S'il devait durer longtemps encore, les auteurs dont s'enorgueillit la France n'auraient plus qu'à fuir sur le mont Aventin, à laisser la république sans chefs comme elle resta jadis sans soldats ; s'il devait durer toujours, c'en serait peut-être fait de notre littérature.

La première cause du mal acharné qui ronge la critique, c'est la paresse, endémie fort vulgaire. Étudier les principes généraux de l'art, chercher la définition de ses termes, les liens qui le rattachent aux grandes questions individuelles et sociales, analyser les diverses formes dans lesquelles l'esprit humain s'est tour à tour incarné, voir comment la physionomie d'une civilisation se réfléchit au miroir des lettres, comment de telle période précédente telle autre période est née par une filiation nécessaire, il y a là vingt problèmes que nos aristarques n'osent aborder. La force et la patience leur manquent. Ils préfèrent aux

un peu rigoureux, les exceptions honorables qui s'offriront d'elles-mêmes au lecteur. Mais si quelques-uns de nos critiques se distinguent par leur talent, ils pèchent tous par le manque de principes et de méthode.

longues recherches, aux vues systématiques, aux réflexions habilement enchaînées, sept ou huit lieux communs dont personne ne révoque en doute l'insignifiante justesse.

Malheureusement cette cause n'est pas la seule; l'inanité de la critique française dépend aussi beaucoup de la tournure même de l'esprit national. C'est une chose singulière que notre haine profonde pour les abstractions; elles nous paraissent le plus souvent d'inutiles fantômes évoqués par le pédantisme, et nous cherchons de toutes les manières à fuir ces larves attristantes. L'ensemble de notre littérature prouve combien notre position mitoyenne entre le nord et le sud exerce d'influence sur notre caractère. Nous partageons avec les races méridionales cet aveugle amour des choses sensibles, qui dénote la faiblesse de l'intelligence et tiendra désormais ces nations en arrière des autres peuples, si elles ne prennent quelque vigoureux élan pour les rejoindre. Nous nous prosternons cependant d'une manière moins lâche devant la réalité; les muses pensives de l'Allemagne tournent parfois leurs regards vers nous, et parfois nous nous surprenons à les contempler en silence. Un instant même on a pu croire que nous allions nous affranchir; l'esprit philosophique se développait en nous, d'immenses questions étaient soulevées; on exposait, on discutait avec chaleur des théories de toute espèce, religieuses, morales et littéraires. Cette verve n'a pas duré longtemps; le zèle même des chefs expire sous l'indifférence publique, comme le voyageur obstiné dans la

neige des montagnes. De sombres jours se préparent ; les baladins succèdent aux travailleurs. Cependant la nation a été modifiée ; elle est devenue un peu plus sérieuse. De jeunes groupes environnent les maîtres laborieux, et si l'on doit dire que pour l'aptitude rationnelle nous sommes jusqu'ici demeurés au-dessous des Anglais et des Allemands, les deux nations modernes les plus éminemment douées du génie philosophique, ce désavantage ne nous condamne pas à une éternelle infériorité. Nous aurions tort de perdre courage, et nous ne pouvons sans honte abandonner la lutte, puisqu'après avoir franchi les barrières nous avons déjà regagné du terrain.

Une aussi sotte aversion des connaissances abstraites, qui sont, en définitive, la base et le couronnement des autres, nous a rendus et nous rendra toujours nuls en fait de théorie des beaux-arts, tant qu'elle ne sera pas entièrement effacée de notre esprit. Elle nous détourne de la recherche des idées fondamentales, elle laisse nos opinions flotter selon les occurrences. Tout jugement suppose un principe avec lequel on confronte les divers objets. La folie seule approuve et blâme au hasard. Voilà pourtant ce que nous nous opiniâtrons à faire. Peu d'hommes ont essayé chez nous d'appuyer la critique sur une base solide, et ils ont en outre si mal dirigé leurs efforts, que leurs tentatives sont demeurées à peu près sans résultats. L'histoire de ces essais forme une sorte de tératologie. Depuis les œuvres des Scaliger, des Rapin, des Bouhours, jusqu'aux traités

de Montesquieu, de Bérardier, de Crouzas, c'est une longue suite d'avortements. M. Cousin seul a fait entendre à ce sujet, en 1818, des paroles qui exigent une sérieuse attention.

Il faut cependant le crier sans relâche : on ne tirera la science littéraire du banc de sable, où elle gît engravée depuis si longtemps, qu'au moyen de l'esthétique. Dans le domaine de la pensée, les faits seuls ne contentent pas l'intelligence ; elle veut aller plus loin, elle cherche des yeux la force génératrice ; elle n'apprécie bien l'effet qu'en remontant à sa source. Jusque-là tout flotte pour elle dans le vague et le chaos de l'immense réalité.

Quels fruits aurait obtenus l'histoire, si, restant dans sa vieille enceinte, elle s'était toujours bornée à constater la certitude des événements et celle de leur date, à écrire la vie des hommes fameux? Nous n'aurions jamais cessé d'être les contemporains intellectuels de Thucydide et de Plutarque, entremêlant nos récits d'observations, fort justes sans doute, mais beaucoup trop circonscrites pour nous dévoiler les grandes lois qui régissent le sort du monde. Un notable progrès ne s'est opéré que lorsque nous avons voulu savoir quels ressorts engendrent le mouvement ininterrompu de la civilisation, de quelle manière les États se fondent, se développent et s'anéantissent. Un changement pareil doit transfigurer l'histoire des arts. Il est nécessaire que nous sachions enfin comment ont lieu les permutations des formes de la pensée et des formes

que l'habileté humaine impose sans cesse à la matière. Là défile devant nous une longue série de faits, ou divers entre eux, ou présentant des analogies incontestables. Il faut que nous sachions d'où viennent ces similitudes et ces différences ; pourquoi, dans leur marche, ils suivent tel ordre plutôt que tel autre ; pourquoi certaines crises politiques amènent inévitablement dans les arts certaines métamorphoses correspondantes. Nous sommes en âge de raison et trop sérieux pour nous contenter de remarques sur la phraséologie ou la technique des artistes. Il est temps qu'on nous explique l'enchainement des œuvres et des siècles, qu'on mette à nu les facultés productives de l'âme. Voilà ce qu'exige de nous l'etat présent de la société. Resterons-nous immobiles dans des jours de progrès, comme les zoophytes sous les courants de la mer ?

Chercher à systématiser l'art eût été, depuis bientôt dix ans, chercher la défaveur générale. On était encore trop échauffé de la lutte contre les anciennes règles. Les jeunes talents, qui avaient vu l'école mourante s'emprisonner dans une forteresse de lois tyranniques, avaient conçu une haine profonde et certainement bien juste pour le despotisme littéraire. Quand la citadelle classique fut prise, l'aversion resta dans le cœur des insurgés. Par malheur, ils confondirent deux choses entièrement distinctes : les codes d'ordonnances poétiques et les recherches sur la nature de l'art. Les premiers vous condamnent à l'obéissance ; les dernières ne nous extorquent rien ; elles laissent l'imagi-

nation complètement libre, tout en lui donnant des avis, et n'instruisent que les hommes de bonne volonté; elles forment une science originale, dont on peut se servir ou dédaigner le secours. Si l'ancienne critique fut oppressive, c'est qu'elle était absurde et incomplète. Une théorie conforme à l'essence des choses ne devient jamais une entrave, car elle ne fait que vous révéler cette essence immuable; elle aide et place des écriteaux sur les routes. Au lieu de garrotter la fantaisie, elle parcourt une lampe à la main les substructions d'où dépend la solidité de ses édifices.

Non-seulement l'ancienne critique était imparfaite, mais elle restait presque toujours en dehors de la littérature. Son rôle se bornait à défendre certaines conventions purement arbitraires. Elle les mettait au-dessus de tout, elle les faisait passer avant les qualités poétiques. Malheur aux écrivains assez hardis pour s'affranchir de leur joug puéril! on eût sifflé un chef-d'œuvre en trois actes; mieux valait une lourde chute sous le poids des unités qu'un triomphe obtenu dans l'indépendance native de l'imagination. L'auteur n'était même pas libre d'employer à sa guise les actes rigoureusement supputés qu'on exigeait de lui. Il devait en remplir deux de longs ambages et de préparations tout à fait inutiles, lorsqu'un drame est bien conçu. Deux autres devaient nouer l'intrigue et le cinquième la dénouer. Quel rapport entre ces vaines prescriptions et le but de l'art? Aident-elles à mieux peindre

la nature, à dévoiler le cœur de l'homme, à réveiller au fond des âmes le sentiment de l'idéal et l'aspiration vers le bien ? Aident-elles à reproduire le tumulte des guerres, les collisions des individus, les emportements de la haine et de l'amour ? On a démontré qu'elles ne rendent même pas le spectacle plus vraisemblable ; dans une foule de pièces, elles contrarient les lois de la possibilité. Ce sont des obstacles gratuits dont s'environnaient les auteurs. On dirait qu'un orgueil mal entendu les poussait à exécuter ces tours de force. Je me les représente involontairement comme des baladins sans souplesse, qui, au lieu de danser avec grâce, cherchent des postures difficiles et contournent leurs membres pour étonner le public. Triste ambition ! Pauvre succès ! Gloire d'autant plus lamentable qu'ils l'achetaient en mille circonstances aux dépens des vraies beautés. Un grand nombre de ces règles bizarres étaient en contradiction formelle avec l'essence de l'esprit humain. Cette loi, par exemple, selon laquelle le poète éloignait des yeux et mettait en récit les catastrophes les plus importantes; cette autre qui bannissait de l'œuvre toute image, toute description, toute phrase pittoresque, les détails puisés dans le monde réel et les couleurs variées des temps, des mœurs, des lieux, aussi bien que des choses. Comme si la curiosité ne demandait pas à voir directement la lutte ou la mort des personnages ! Comme si l'action n'était pas le drame même ! Comme si les promulgateurs de ce funeste décalogue avaient anéanti l'imagination et

pourquoi telle forme, telle couleur, nous impressionnent plus agréablement que d'autres formes et d'autres nuances! C'est là une opinion qu'un homme sensé ne peut admettre.

En face du monde externe se pose, comme un second univers, l'esprit immortel de l'homme. Il offre à l'artiste un deuxième objet de contemplation et une deuxième source d'éléments littéraires. Là aussi l'on trouve un genre de beautés spéciales; l'âme est noble ou dépravée, lâche ou hardie, forte ou cauteleuse. Les individus sentent ou méconnaissent leur destination, la remplissent ou l'éludent. La grandeur et la bassesse morales sont enfantées par ce double rapport. La vigueur de l'intelligence et l'ineptie, la délicatesse du sentiment et l'abrupte grossièreté forment d'autres classes de perfection et de laideur spirituelles. Les lois des peuples divers, les codes religieux, les philosophies de tous les siècles prouvent qu'on croit généralement à la possibilité de réduire en théorie les observations faites sur la nature de l'âme. Pour soutenir le contraire, il faudrait dénier à l'homme la conscience de ses opérations mentales, c'est-à-dire, nier la vie elle-même. Je ne pense point qu'on veuille aller jusque-là.

Mais ces deux univers ne s'accordent pas toujours. Une foule de créatures, bien organisées sans doute, choquent cependant le roi de la création. Elles peuvent, elles doivent renfermer une secrète harmonie, composer un

ensemble intrinsèquement irréprochable, mais elles ne s'harmonisent point avec son être. Les unes le menacent, les autres lui déplaisent et le courroucent. Celles mêmes qui le charment davantage laissent au fond de son âme un vide ténébreux, une sourde inquiétude, des désirs trop vastes pour que la réalité les satisfasse. Il les imagine donc plus belles, plus éclatantes, plus dignes de sa noblesse. Qu'il enveloppe ces songes d'une forme permanente, qu'il en organise un tout idéal, aussitôt il est poète, il est sacré; l'art vient de naître dans ses mains.

Ce grand consolateur n'a pas effectivement d'autre origine. La pauvreté du monde, en face de notre âme et de nos souhaits, voilà sa cause, voilà sa justification. Il entr'ouvre pour nous, dès ici-bas, les lourdes portes du céleste Éden. Or, si l'homme a pu découvrir les lois des agents physiques, s'il a pu suivre la marche de son esprit, comment ne saisirait-il pas la nature et le sens des œuvres qu'il élabore lui-même? L'objet de son étude est ici plus voisin de l'intelligence; il naît dans ses flancs, elle le porte des années entières avant de le mettre au jour. Nous avons donc tous les moyens désirables pour en observer la formation, pour en distinguer l'essence. Mais cette prodigieuse ressource nous fût-elle enlevée, nous ne serions pas moins en état de saisir les conditions générales et absolues d'où dépend l'existence de l'art. Puisqu'il est engendré par la fusion harmonique des deux univers, ces deux mondes étant connus, leur rapport doit l'être également.

l'univers physique! Comme si les moyens tirés de cette double source n'exerçaient pas sur l'âme une éternelle puissance!

Mais parce que nos aïeux se sont trompés de route, faut-il nier la bonne voie? La critique ne peut-elle être qu'absurde? Le vieux pacte une fois brisé, l'art demeure-t-il sans principes, sans guide, sans constitution? Fait-il désormais partie des jeux de hasard? Beaucoup le pensent. Il y a quelques jours nous lisions ces mots tracés, nous le croyons du moins, par une plume célèbre :

« Vous demandez toujours une poétique du romantisme, et ce qui le caractérise surtout, c'est que sa poétique est impossible. Chaque ouvrage romantique l'est à lui seul et à sa manière, et voilà pourquoi il l'est. Une imitation d'un ouvrage romantique est, par cela même, un ouvrage classique, puisque ce n'est plus une création, mais une copie. Il n'y a point de poétique pour l'originalité; il n'y en a que pour les écoles. »

Ainsi donc, voilà les œuvres de l'art moderne érigées en créations absolues! Rien ne les précède, rien ne les suit; elles naissent d'elles-mêmes et se suffisent à elles-mêmes, comme le Dieu vivant dans son éternité! C'est là une idée plus que bizarre, sans parler de la définition un peu trop commode des deux systèmes littéraires.

Y a-t-il en effet des poèmes tellement originaux qu'ils se dérobent à l'examen, contiennent leur raison d'être et ne subissent l'autorité d'aucun principe? Évidemment non;

cette existence inconditionnelle est un rêve. Leurs beautés ont des causes certaines, appréciables ; leur action sur l'âme peut devenir un objet d'études scientifiques. L'esprit et l'univers matériel subsistent avant la composition littéraire ; l'un et l'autre sont gouvernés par des lois spéciales, et l'art occupe une ligne moyenne où se touchent les deux régions.

Qu'on puisse découvrir la nature des beautés gracieuses ou imposantes du monde extérieur, c'est une chose dont on ne doute plus hors de la France. Les Anglais, les Allemands, les Espagnols même, nation peu raisonneuse, ont fait dans cette conviction des travaux d'un grand mérite. Eh quoi ! nous aurions soumis à l'analyse les vertus les plus secrètes de la matière, nous aurions épié les globes dans leur course lointaine, vu la lune soulever les flots de l'Océan, résolu d'immenses, d'insidieux problèmes, et nous ne pourrions trouver les motifs de la joie qu'éveillent en nous un frais paysage, des bois pleins de murmures ou la suave cantilène des oiseaux ! Nous calculerions la force de la vapeur, nous déterminerions le poids de l'atmosphère, et les charmes par lesquels nous séduit notre compagne demeureraient pour nous une puissance éternellement inexplicable ! Singulière doctrine ! Les mobiles latents des phénomènes étaient bien plus éloignés de l'observation que le simple aspect des phénomènes : nous avons pourtant su nous ouvrir un chemin jusqu'à ces principes mystérieux, et nous ne discernerions jamais

voulu suivre des exemples fameux, ces simples esquisses eussent bientôt rempli deux ou trois mille pages. Nous eussions décrit fidèlement toutes les sortes de plats que les aubergistes d'Allemagne ont eu l'honneur de nous servir, nous eussions répété les moindres de nos paroles, et fait connaître à l'Europe entière si nul accident n'avait interrompu le sommeil de notre auguste personne durant nos saintes excursions. Mais il m'a semblé qu'un tel journal serait au moins inutile. Un écrivain doit toujours choisir dans les détails infinis d'un pèlerinage les circonstances qui méritent l'attention des lecteurs.

Et cependant, quels tableaux m'eût permis de dessiner la manière même dont j'ai parcouru l'Allemagne! Sorti de France avec peu de fonds, je me mêlais au peuple autant par besoin d'économie que pour observer de plus près ses mœurs.

> Seul, portant au côté la gourde voyageuse,
> Le havresac au dos, un bâton à la main,
> Je m'en allais chantant le long des bords du Rhin.

Je fis de cette manière environ sept cents lieues sur le territoire de la confédération germanique. Lorsque je passai de nouveau la frontière, je n'avais plus à craindre ni les vents, ni les ondées, ni l'épreuve des longues marches.

Une dernière observation. Les tomes suivants renferment plusieurs passages qui sembleront empreints d'une morne tristesse. Cette tristesse est le fruit de l'expérience.

Quelques malheurs qui puissent nous assaillir à l'entrée de la vie, on garde au fond du cœur une douce sérénité. La souffrance nous paraît un simple accident ; une heure la dissipera comme une heure l'a fait naître. Mais lorsqu'on avance dans ce rude chemin, lorsqu'on voit la douleur sortir de l'ordre des choses, ou plutôt la multitude changer en poisons tous les fruits que le Seigneur avait créés pour sa joie, oh ! alors, le charme des premiers jours vous abandonne, l'âme se trouble et s'émeut jusqu'en ses derniers replis, et l'on cherche inutilement à recouvrer la profonde paix de l'adolescence. Le sourire même prend un air de conviction mélancolique. Après tant de beaux songes et de vaines espérances, le seul asile, le seul appui qui vous reste est la foi dans les grands principes intellectuels et moraux, dans ces inébranlables vérités qui fixeraient demain le bonheur sur la terre, si les hommes avaient le courage de se soumettre à leurs prescriptions.

Octobre 1839.

Si l'on refuse d'admettre ces bases normales, on se place entre une double absurdité : il faudra d'une part soutenir que l'œuvre germe et se développe au hasard dans l'âme du poète, sans corrélation avec les lois spirituelles et sans similitude avec les choses externes ; il faudra soutenir le même paralogisme à l'égard des effets produits sur le lecteur, c'est-à-dire nier d'une façon péremptoire le principe de causalité, et s'engloutir avec lui dans le scepticisme universel de Hume.

Si l'on admet l'existence des causes littéraires, et qu'on les prétende inaccessibles à l'entendement, on se heurte contre une absurdité nouvelle. En effet, nous avons vu qu'elles sont bien plus immédiatement saisissables que les origines cachées des phénomènes, et l'on doit reconnaître la possibilité de les atteindre, ou nier, sans restriction, l'intelligence de l'homme.

Voilà quelques-uns des nombreux motifs, qui prouvent la sagesse des tentatives faites dans le but de donner aux connaissances littéraires une rigueur scientifique. C'est aussi l'idée qui nous sert de fanal ; tout le reste nous semble un pur verbiage. Si les critiques ne veulent pas aider le lecteur à comprendre les arts, s'ils ne regardent point comme une obligation pour eux de lui dévoiler les lois secrètes de la poésie, qu'ils se taisent ; mieux vaut ne rien dire que de parler inutilement.

Ces deux volumes renferment donc beaucoup d'analyses philosophiques. Peut-être des considérations de

ce genre leur nuiront-elles plus que d'impardonnables défauts. Chercher les causes des événements littéraires, lorsque chacun s'abandonne à la fluctuation de cette mer inconstante, c'est vouloir, ainsi qu'un plongeur inhabile, mourir asphyxié sous les vagues, loin des regards et de l'intérêt public. On aura beau faire cependant : quelque soin que l'on mette à détourner les yeux de ces questions, l'esprit humain ne saurait les éluder. Elles s'offriront opiniâtrement à lui dans une multitude de circonstances. Au point où nous sommes parvenus, je défie qui que ce soit de résoudre le plus mince problème sans le secours des théories.

Mais l'explication philosophique de l'art n'est pas le seul but que nous nous soyons proposé. Jusqu'ici l'on avait très peu de renseignements sur les œuvres plastiques de l'Allemagne ; quelques poètes morts ou vivants n'étaient pas non plus estimés selon leur mérite; d'autres jouissaient, au contraire, d'une réputation tout à fait illégitime. Nous avons voulu dire ce que nous savions à cet égard, et transmettre au public nos observations personnelles. Pendant un voyage au delà du Rhin, nous avions recueilli un assez grand nombre de faits. Nous les avons groupés dans les descriptions de monuments, de lieux et de mœurs qui forment une partie considérable du premier volume, et se trouvent même intercalées au milieu des notices littéraires. Nous eussions facilement pu tirer de nos souvenirs assez de matériaux pour en composer d'autres. Si nous avions

Les Mines de Framont dans les Vosges.

C'est dans la chaîne des Vosges qu'au moment d'abandonner la France, on entend pour la première fois les sons de la langue allemande. Quoique très corrompu, le dialecte dont se servent les montagnards appartient à l'idiome germanique. Leur pays forme du reste un des plus jolis buts de promenade qu'on puisse choisir. Il n'offre pas, comme les Alpes et les Pyrénées, de ces effets inattendus qui vous arrachent un cri d'admiration ou de terreur; mais en revanche on y examine sans

péril une foule de tableaux charmants. Il a d'ailleurs sur la Suisse l'immense avantage de ne pas être infecté de badauds. Son peu de réputation le met à l'abri de la curiosité pestilentielle des Anglais et des commis-voyageurs. C'est un petit coin de terre vierge, où des remarques, pour le moins burlesques, ne viennent pas vous irriter en présence des plus délicieuses perspectives. Rien ne vous empêche d'écouter ces grands murmures de la solitude, qui faisaient tant rêver M. de Châteaubriand au milieu des savanes américaines. Parfois seulement des vibrations retentissantes, comme celles d'un timbre d'acier, s'élèvent du bord des ruisseaux ; elles sont produites par les scies des moulins à planches dont on affile les dents colossales. Avec les lamentations éternelles des torrents, déchirés dans leur fuite par les pointes des rocs, c'est le seul bruit qu'on entende pendant le jour. On peut néanmoins bannir toute inquiétude ; chaque soir la fumée qui danse à la cime des arbres, les lumières qui clignotent derrière leurs sombres colonnades, les jappements des chiens et les cris des nourrissons vous annoncent la proximité d'un village, en vous promettant un asile pour la nuit. Presque toujours la bourgade renferme une usine, dont les travaux excitent l'intérêt à plusieurs titres. L'auberge, en ce cas, est parfaite ; les employés, qui la fréquentent régulièrement, exigent de leur hôte qu'il la tienne propre

et bien fournie. Vous jouissez ainsi tour à tour des avantages de la civilisation, des merveilles de l'industrie et des splendeurs de la nature.

Je me souviens qu'un jour nous gravissions, moi quatrième, un vallon incliné dont nous désirions vivement découvrir l'issue. Le temps était affreux ; la pluie tombait à flots pressés ; les routes se changeaient en rivières sous nos pas, et les forêts, battues par le vent, laissaient échapper de leurs profondeurs des sons tristes et lamentables. Pour comble d'infortune, l'obscurité nous avait surpris. Notre position n'était pas des plus gaies ; les pâles vapeurs, qui se traînaient sur les versants des montagnes, auraient même pu nous déconcerter, si nous avions été plus superstitieux. Enfin, un bruit sourd de marteaux frappa notre oreille, et loin de nous laisser épouvanter, comme Sancho par les moulins à foulon, nous sentîmes l'espoir nous rentrer au cœur. Effectivement, nous vîmes bientôt les fenêtres d'un village projeter vers nous leurs gerbes de rayons jaunâtres, et quelques minutes après, nous étions rangés autour d'un grand poêle alsacien, sur les parois duquel on avait représenté la mort d'Holopherne, la ruine de Sodome et les trois Hébreux dans la fournaise. On nous apprit alors que nous nous trouvions près d'une mine de fer considérable. Elle n'occupe pas moins de douze cents ouvriers. Nous résolûmes d'y descendre, et le lendemain, de bon

matin, nous nous rendîmes à la cabane des mineurs. Comme ils ne travaillent qu'une partie de la journée, ils viennent prendre l'air et passer le reste du temps en cet endroit.

On nous fit d'abord dépouiller autant que possible de nos habits et couvrir nos têtes de mouchoirs, puis l'on donna une lampe à chacun de nous. Ces préparatifs avaient déjà quelque chose d'imposant. Conduits par un vieux mineur, nous atteignîmes une ouverture basse et ténébreuse, qu'on aurait prise pour une source creusée dans le flanc d'une colline : c'était l'entrée de la première galerie. L'aspect d'un semblable canal n'était rien moins qu'encourageant. La voûte avait tout au plus trois pieds d'élévation ; pour y pénétrer, il fallait se ployer en deux et marcher dans l'eau jusqu'à la cheville. Toujours nous avancions, toujours nous nous enfoncions au milieu des ténèbres, cherchant des yeux le terme de notre course. Enfin, l'espace s'agrandit en hauteur et en largeur, et nous pûmes nous redresser. Devant nous était la pompe qui sert à enlever les eaux du fond de la mine, car elles menacent incessamment de la combler. Tout près de cette machine s'ouvrait un gouffre que le regard ne pouvait sonder, juste assez large pour laisser passer un homme, et dans lequel il fallait s'engloutir au moyen d'une échelle étroite, perpendiculaire et glissante. Nous étions cinq, en comptant notre

guide; j'eus soin de rester le dernier pour n'avoir qu'une chance de mort, car si l'un de nous avait fait un faux pas, il aurait entraîné dans sa chute ceux qui le précédaient. Après avoir franchi un certain nombre d'échelons, je crus sentir, en cherchant avec le pied, que plusieurs étaient rompus. Au moment où je découvrais cette agréable circonstance, ma lampe s'éteignit, et je me trouvai enveloppé dans l'obscurité la plus affreuse. Je ne pouvais ni avancer, ni reculer; c'eût été risquer ma vie. Qu'on se représente ma situation. A ma gauche la pompe qui fonctionnait avec un bruit lugubre, et qui m'aurait précipité de quatre-vingt toises de haut, si mes vêtements s'y fussent pris; sur ma tête, une nuit impénétrable; sous mes pieds, les lampes de mes compagnons, qui s'amoindrissaient peu à peu dans l'abîme, et ne jetaient plus que des lueurs blafardes; puis loin, bien loin au-dessous d'eux, les rugissements de la poudre à canon qui faisait sauter le minerai. Des gouttes d'une eau ferrugineuse et rougeâtre me couvraient le visage de taches sanglantes.

Par bonheur, celui qui marchait devant moi, n'étant pas fort rassuré lui-même, ne demanda pas mieux que de m'éclairer pendant que je remonterais. Nous gagnâmes le haut de l'échelle, bien déterminés à ne pas satisfaire notre curiosité au prix de tant de périls. Mais le mineur vint nous chercher; je rallumai mon luminaire, et

nous nous remîmes en route avec la ferme résolution de ne nous arrêter qu'au fond de cet Érèbe, morts ou vivants. Dès-lors nous ne rencontrâmes plus d'autre obstacle que la difficulté du chemin. Tantôt il fallait tourner sur nous-mêmes et passer de l'échelle où nous étions à une échelle diamétralement opposée, tantôt enjamber des fosses profondes de trente ou quarante pieds sur des planches flexibles. Une fois nous franchîmes le puits par lequel on enlève le fer, sans autre secours que notre légèreté et la précision de notre coup-d'œil. Des exhalaisons fétides et corrosives circulaient autours de nous. A ces causes d'effroi se mêlait encore pour notre inexpérience la crainte d'un éboulement subit. En effet, les moyens employés pour contenir les terres ne sont pas tels qu'ils puissent complètement tranquilliser. De petites poutres horizontales, posées sur d'autres poutres perpendiculaires, sont les seuls appuis qui soutiennent l'effort d'un poids énorme; encore sont-elles rongées par une humidité perpétuelle.

Nous ne concevions pas comment 28 francs par mois pouvaient engager des hommes à s'ensevelir trente ans dans un pareil tombeau. Ne croyez pas néanmoins qu'ils y pensent; le fils succède au père, et cette existence ne leur semble pas plus pénible qu'une autre. Leur monde souterrain contient tous les éléments de la vie :

l'espérance, la joie et la douleur. Si, durant la semaine, ils se privent de l'aspect de leurs bruyères natales, ce n'est pas sans rêver aux parfums des fleurs alpestres, aux symphonies de la brise, aux petites voix plaintives de leurs sources bien-aimées ; ils n'oublient même pas les exclamations colériques du tonnerre qui jure en se roulant dans les nuages. Puis le dimanche arrive ; ils sont libres alors de s'égarer sous les vertes nefs des forêts, de chercher les sites qui leur plaisent le mieux. Quoique leur esprit soit inculte, ils ont en général l'imagination très vive. Leur séjour dans les entrailles de la terre développe en eux la faculté du désir. C'est une loi de l'esprit humain que sa force créatrice soit redoublée par la privation. L'âme, séparée des objets de son attachement, s'efforce d'évoquer leurs ombres sur le théâtre de son activité intérieure. Comme la lune, suivant l'Arioste, s'enrichit des pertes de la terre, l'océan intellectuel absorbe tout ce qui s'échappe des mains de le réalité. Les choses se passent ainsi pour les mineurs. J'eus quelques mois plus tard l'occasion d'en juger par moi-même.

Je rencontrai près de Rudolstadt, à la chute du jour, un vieillard qui exerçait le métier depuis son enfance. Il était assis sur un bloc de granit et paraissait concentrer toute son attention dans son regard. Je cherchai ce qui le captivait de la sorte. C'était une petite vallée solitaire qu'on aper-

cevait à l'horizon, teinte d'un beau rose par les lueurs mourantes du soleil. L'ombre avait déjà submergé les terrains d'alentour ; quelques étoiles craintives se montraient furtivement derrière les nuées diaphanes, ou tremblaient dans les rameaux comme des fruits lumineux ; la nature devenait de plus en plus taciturne et semblait se disposer au sommeil. Le petit vallon seul conservait l'éclat de ses couleurs et la vivacité de sa physionomie. On distinguait le long de ses pentes des bouquets de sorbiers, qui se baignaient joyeusement dans les derniers flots de rayons ; le ruisseau, qui la divisait par le milieu, resplendissait comme une traînée de flamme, et une chaumière couverte d'herbes marécageuses ouvrait ses fenêtres toutes grandes, afin de mieux contempler ce spectacle. Un tel air de sérénité, de calme et de bonheur était répandu sur l'ensemble, qu'on se prenait d'un amour infini pour cette gracieuse miniature. « Brave homme, dis-je au vieillard, vous songez sans doute à la vie que vous auriez passée dans un endroit semblable? — « Oh! oui, répondit-il ; quelle vie! Was für ein leben! » Il fallait entendre l'accent d'enthousiasme avec lequel il prononça ces paroles.

On connaît le rôle important que les traditions allemandes font jouer aux ouvriers des mines. Ces hommes, qui ne se montrent que par intervalles et comme les habitants d'un autre univers,

impressionnaient fortement l'esprit du peuple. Il leur transféra en partie les attributions des gnomes. Et vraiment, c'est une scène fantastique de les voir travailler sous le reflet des torches. Rembrandt n'inventa jamais de nuances plus étranges que celles dont leurs figures sont éclairées.

Nous étions las ; nous remontâmes par un autre côté. Cette fois nous étions exposés à tomber dans un puits rempli d'eau jusqu'aux bords. Notre bon ange nous préserva cependant de tout malheur. Rien ne peut exprimer la joie que nous éprouvâmes en nous retrouvant sous le ciel. Le temps était aussi sombre que la veille ; d'épais flocons de neige tourbillonnaient dans les airs ; les torrents grossis hurlaient dans le lointain, et pourtant la lumière nous parut si divine que nous fûmes tentés de nous jeter à genoux pour l'adorer.

Après avoir extrait le minerai, il faut le dégager des divers ingrédiens auxquels il est mêlé. C'est là l'occupation des enfants et des vieillards. Munis de marteaux, ils le séparent autant que possible de l'argile et du sable. Ensuite on le lave, puis il passe à la fonderie. Lorsque la gueuse est formée, il ne s'agit plus que d'approprier la matière première à tous les usages de la société. Ce travail est le plus curieux. La fureur des ondes, qui se ruent dans d'étroits canaux pour aller donner l'impulsion aux machines, et le tonnerre des roues qui tournent avec emportement, vous

causent un singulier plaisir. A l'intérieur, des marteaux immenses, qui semblent se mouvoir d'eux-mêmes comme des espèces de monstres, écrasent et pétrissent pour ainsi dire le fer. La flamme gronde dans de vastes cheminées, et d'énormes soufflets s'époumonnent à l'alimenter. Des ciseaux conformés d'une manière particulière taillent silencieusement des plaques de tôle épaisses d'un demi-pouce. Un ouvrier tire du feu une bande de fer rouge, l'introduit dans une ouverture longitudinale, et aussitôt on voit pleuvoir un déluge de clous. La rapidité du mouvement est si grande, qu'on en peut produire ainsi deux ou trois cents par minute. Plus loin, des enfants s'emparent de ces clous, dont le corps et la pointe sont seuls achevés. Ils les placent au milieu d'une pince disposée tout exprès pour cette opération, et un balancier qui s'abaisse en façonne la tête sans le moindre effort. Mais parmi ces inventions étonnantes, aucune ne frappe autant que le laminoir. Ce sont deux cylindres tournant sur eux-mêmes; des roues, qui s'engrènent les unes dans les autres, comme celles d'une montre, et communiquent de proche en proche avec la grande roue extérieure, leur impriment une force de rotation irrésistible. Près de là mugit une fournaise, dont les flammes étreignent une masse de fer cubique, destinée à passer entre les deux cylindres. Lorsqu'on la tire du brasier, elle jette un éclat si

extraordinaire qu'il est impossible de la regarder fixement; les hommes qui la portent en ont le visage brûlé. Une effluve de rayons ardents l'environne comme une planète. On la pousse sur un plan incliné jusqu'aux deux cylindres. Soudain ils s'en emparent, la pressent avec une énergie terrible, la font craquer dans leur embrassement, et bientôt, au milieu d'une nuée d'étincelles, elle reparaît d'un autre côté plus mince et plus large de moitié. On reste pétrifié devant ces magnifiques résultats produits par la mécanique. Ces instruments aveugles ont, en même temps, un caractère de fatalité qui épouvante. On réfléchit que rien ne saurait les arrêter en cas de malheur; on en a des exemples vraiment horribles : une femme s'étant approchée, malgré les avis, sa manche s'engagea dans le laminoir, et l'imprudente fut entraînée avant qu'on pût la secourir. Quelques secondes après, elle était déjà broyée et triturée, au point de ne plus former qu'une pâte sanglante.

En sortant de la bourgade, dont le nom vient, je crois, par synérèse, de *ferreus mons,* nous nous dirigeâmes encore tout émus vers le Donon. C'est ainsi qu'on appelle le sommet le plus élevé des Vosges, dans le département du Bas-Rhin. L'horizon sur lequel on plane de cette hauteur, a bien trente lieues de diamètre. On découvre la plaine du Rhin jusqu'à la Forêt Noire. D'innombrables

villages y sont parsemés comme des cartes blanches sur un tapis vert. Le fleuve la divise en deux parties égales et simule un long crocodile étendu au soleil ; chaque flot imite une écaille brillante. Au nord, au sud et à l'oeeident, on aperçoit une légion de collines rangées autour de leur chef, dont on foule en ce moment la tête sous ses pieds. Chaque mamelon de cette chaîne, tigrée de forêts, de rochers et de ravines, diffère des autres par la forme, la couleur et la dimension. Pour peu que l'on soit artiste, on trouve là d'excellentes études à faire ; et puis on a sous les yeux la patrie des rêveurs et des philosophes, ce beau sol d'Allemagne, qui, par un singulier contraste, produit à la fois les intelligences les plus nettes et les plus vagues, les plus précises et les plus brumeuses de toute l'Europe. Avec quelle profonde émotion je vis ses bleuâtres cimes apparaître au loin dans une muette gravité !

Les Bords du Rhin.

L'Allemagne nous envahit ; elle semble vouloir se venger de notre conquête à main armée par une conquête intellectuelle. Elle se glisse dans nos journaux, monte dans nos chaires, déclame sur nos théâtres et prête de nouveaux sons à la vielle de nos romanciers. Maintenant même, elle ne se contente point d'avoir assujetti notre littérature; le présent ne la satisfait pas ; elle entreprend le voyage du passé et prétend y découvrir d'anciens titres à

notre reconnaissance; en un mot, elle revendique la création de l'architecture gothique et des arts du moyen-âge. S'il faut l'en croire, c'est un présent qu'elle nous aurait fait, avant de nous donner l'imprimerie, la poudre à canon et la liberté de penser. Demandez plutôt à MM. Stieglitz et Boisserée; demandez à l'auteur de Faust[1]. Or, comme le système gothique présente un grand nombre d'analogies avec la nature septentrionale, l'Allemagne n'a pas manqué de partisans, même chez nous. Ils ont complaisamment décrit ces longues voûtes, aussi ténébreuses qu'un ciel chargé de vapeurs, ces piliers polystyles, ces nervures entrecroisées qui semblent destinées à reproduire les rameaux et les tiges multiples des forêts, ces vitraux étincelants dont les couleurs imitent une auréole boréale immobilisée, ces multitudes de flèches et de clochetons, qui dressent leurs pyramides vers les nuages, comme un bois de sapins murmurant aux flancs des nefs et les ombrageant de sa miraculeuse végétation. Ces rapports, toutefois, ne prouvent pas d'une manière incontestable l'origine allemande de notre architecture religieuse; car la France peut aussi vanter ses collines empanachées de forêts, et son ciel n'a que trop souvent la face pâle au travers des brouillards. Le manque presque absolu de renseignements écrits

[1] Voyez la première note à la fin du volume.

n'a pas moins favorisé les réclamations de nos voisins que ces rapprochements ingénieux. Sur la vallée du Rhin, par exemple, il n'existe qu'un petit nombre d'ouvrages, tous à peu près nuls. Celui de Bulwer est une suite de causeries et de propos d'amour, une longue file de babillages fort joliment caparaçonnés, qui trottent le long du fleuve, sans nous rapporter un seul document positif; le livre d'Aloyse Schreiber, un guide fidèle et scrupuleux, mais mal traduit en français, peu lu, et destiné aux touristes bien plus qu'aux archéologues; enfin les lunettes du docte Paulus, qui l'aidaient si bien à trouver les vieux restes de voies romaines, les tronçons de dieux et les figurines de bronze, devenaient tellement opaques, lorsqu'il s'agissait d'examiner les monuments chrétiens, qu'il aurait pu donner de la tête contre la cathédrale de Worms, sans présumer son existence. Les renseignements éparpillés dans l'ouvrage de Fiorillo, sont si vagues, si incertains, si peu nombreux qu'on ne saurait en faire un grand usage. Quant à Moller, il est presque impossible de trouver ses *Monuments de l'ancienne architecture allemande.*

Pourtant la vallée du Rhin surpasse le reste de l'Allemagne par sa richesse en édifices du moyen-âge. La nature paraît l'avoir creusée comme un grand lit conjugal, où l'architecture devait enfanter ses plus belles productions. Ses champs

fertiles alimentent de nombreux habitants ; son fleuve tout hérissé de villes et de bourgades, sert de grande route à un immense commerce, et de véhicule au granit dont regorgent les entrailles de ses montagnes. Ces avantages, qui appartiennent également aux grandes vallées du Nil, du Tigre et du Gange, ont amené leur résultat ordinaire ; toutes les constructions entreprises sous leur influence atteignirent des proportions colossales: Ainsi qu'un jeune géant bien nourri, elles semblaient vouloir se développer indéfiniment, et comme autrefois les pyramides, lutter de hardiesse et de solidité avec les hauteurs environnantes. C'est plaisir de voir ces Titans silencieux mirer à la face des eaux leur image que le courant paraît toujours près d'emporter, surtout si une ceinture de bocages, semblable à celle de Spire, environne leurs murailles austères. La fraîche verdure des amandiers et des acacias se détache alors sur les masses noires de l'édifice qu'ils chamarrent de leurs ombres. L'art et la nature réunissent leur puissance, et le bruit des cloches, ou les strettes des oiseaux, répondent aux psalmodies que la vague chante avec les brises du fleuve.

Mais ces vastes dimensions des cathédrales du Rhin démontrent précisément qu'elles n'ont pas été bâties par un art indigène. Toute origine est petite ; et lorsqu'un type architectonique s'établit quelque part d'une manière subite et pompeuse,

sans qu'on découvre aucune trace des essais préalables dont il doit être le résultat, on peut affirmer que c'est une implantation exotique. Tel est le jugement que les antiquaires futurs porteront sur notre manière actuelle de bâtir, soudainement admise au droit de bourgeoisie par une fureur d'imitation grecque. Or, l'uniformité constante des édifices semés dans la vallée du Rhin proclame assez haut qu'ils ont tous été dessinés d'après un modèle commun, modèle dont on ne peut retrouver les premiers croquis. A la vérité, cette remarque s'applique principalement aux églises byzantines ; mais en prouvant que l'architecture romane n'a pas ses racines en Allemagne, nous établirons un précédent contre l'architecture gothique.

On croit généralement en France qu'une double rangée de merveilles, produites pendant les XIIe et XIIIe siècles, s'étale avec orgueil sur les bords du grand fleuve ; c'est un des mille préjugés au moyen desquels nous avons le talent de travestir l'innocente Allemagne. Aussi lorsqu'on part, l'imagination encombrée de flèches à jour, on est bien surpris de voir à l'approche de chaque ville quatre clochers byzantins, deux coupoles de même style, une abside orientale et une abside occidentale, le tout comme serré en faisceau par une galerie continue qui règne à l'entour, monter dans l'air brumeux du matin, ou se découper sur la dorure

du soir, avec leurs colonnes trapues et leurs chapiteaux grimaçants.

Partout, en effet, au lieu de tours dentelées on aperçoit d'épaisses tours lombardes : Schlestadt, Spire, Worms, Mayence, Limbourg, Coblentz, Andernach, Laach et Bonn, n'en offrent pas d'autres. Ce terrain serait donc, en tout cas, plutôt la patrie du système byzantin que du système gothique; mais la conversion tardive de la Germanie au christianisme et la ressemblance frappante qui existe entre l'architecture romane et celle du Bas-Empire, détruisent d'avance une pareille supposition.

En outre, quatre églises magnifiques, bâties dans le style gothique et les seules de la vallée qui remontent à une bonne époque, savoir : les dômes de Strasbourg, de Fribourg, de Cologne et l'abbaye d'Altenberg, sont très remarquablement situées. La première appartient maintenant à la France, ce qui prouve qu'elle en a toujours été très voisine; la seconde s'élève sous la même latitude et presque à la frontière; la troisième est restée inachevée, seule de son espèce et de son âge, au milieu des nombreuses paroisses romanes de Cologne, et la dernière n'est qu'un reflet de cette fameuse cathédrale. Ainsi donc les deux seuls monuments d'un style pur, qui aient grandi en pleine terre allemande, se trouvent comme dépaysés dans ces régions insolites. Toutes les autres

constructions ogivales sont d'un temps fort avancé et généralement d'une mauvaise exécution. Leur nombre est d'ailleurs peu considérable et leur importance presque toujours secondaire. Je ne citerai que le dôme de Francfort-sur-le-Mein où l'on sacrait les empereurs d'Allemagne. Il fut commencé en 1415 et terminé l'an 1509. Au reste, cette remarque peut s'étendre avec très peu d'exceptions à l'Allemagne entière. Le célèbre chœur d'Erfurth, commencé en 1350, fut achevé en 1353; l'église St-Sébald et l'église Notre-Dame, à Nuremberg datent du même temps; la première pierre de la cathédrale de Vienne fut posée en 1359; les villes de ce pays ne me semblent donc avoir adopté que fort tard l'architecture gothique.

Une raison qui sape encore plus profondément les prétentions des archéologues germains, c'est le manque de transition qu'on observe dans leur pays entre les deux systèmes d'art en vogue au moyen-âge. Sur le sol de la France il est facile de voir l'architecture gothique se former peu à peu, rassembler d'avance les éléments nouveaux qui doivent la composer un jour et métamorphoser les vieux éléments byzantins. Chez une race d'hommes transparents, on ne verrait pas mieux croître le fœtus dans le sein de sa mère. Le cintre s'éloigne insensiblement de l'hémicycle parfait, rapproche ses flancs et s'allonge vers le ciel. On a d'abord une

peine extrême à décider s'il est ogive ou demi-cercle. En même temps des tours surgissent aux flancs des façades, trois portes s'ouvrent à leur base, les extrémités de la croisée se déploient en magnifiques portails, les parois des entrées se garnissent de figures, la triple division des étages se pose comme principe ; enfin, quand on a taillé la dernière pierre de Saint-Georges de Bocherville, le plan gothique est achevé. En Allemagne, rien de semblable ; pas de gradation, pas de lien. Les Goths succèdent violemment aux Byzantins, comme un enfant rebelle succède à son père, en le chassant du trône. A côté du roman pur vous apercevez du gothique parfait, voire même en décadence ; c'est un passage brusque et sans préparation, une cataracte dans le courant de l'art. L'église de Saint-Georges, à Limbourg-sur-la-Lahn, semblerait pourtant indiquer des degrés intermédiaires de développement. Elle présente en effet un mélange de formes néo-grecques et de formes gothiques ; toutefois, elles sont combinées d'une façon particulière. L'ogive est partout employée, et néanmoins le plan, les proportions, les ornements eux-mêmes sont presque entièrement lombards. Ainsi le point central de la croisée est surmonté d'une coupole semblable à celles de Spire et de Worms ; une galerie circule autour de l'édifice ; les colonnes basses et massives supportent en plusieurs endroits des chapiteaux compli-

qués, dans les entrelacements desquels se jouent des oiseaux fantastiques; sur des abaques épaisses et quadrangulaires reposent de gros tores qui suivent les contours des arceaux; les deux branches de la croisée manquent de portes; les murs se soutiennent d'eux-mêmes sans arcs-boutants, ni contre-forts; enfin, une galerie particulière à voûtes plates couronne le chevet disposé en rotonde et longe par en bas la galerie principale. Un portail, il est vrai, se dresse au couchant; mais, au lieu de trois étages, on en compte sept, au lieu de trois ouvertures on n'en voit qu'une seule. La conformation générale de cette église, et même une foule de détails, ont donc une physionomie tout-à fait romane. L'arc pointu s'est introduit illégalement dans une demeure qui devait lui rester étrangère; il ne s'accorde pas avec les autres parties; on sent qu'il ne se trouve pas en famille. Aussi, loin de marquer une transition entre le roman et le gothique, cette cathédrale prouve au contraire la brusque substitution de l'un à l'autre. L'ogive apparaît là d'une manière subite; elle arrive des pays éloignés, et comme on ne l'attendait pas, rien n'est préparé pour la recevoir.

En France, le fait se passe d'une toute autre manière; l'arc pointu y vit, pour ainsi dire, sur le sol natal. Effectivement, tandis qu'à Limbourg l'ogive s'accole à des formes romanes, chez nous

les formes gothiques, et l'ogive avec elles, germent et grandissent au sein du système roman, comme sous une cloche gigantesque.

D'ailleurs, il est facile de concevoir à quel point la multitude des édifices en plein cintre a dû entraver la croissance du nouveau style et comprimer ses pousses vigoureuses. Les temples solides et grandioses que le vieux système avait fait sortir magiquement du sol dans la plupart des villes. réduisirent son jeune frère à se croiser les bras. On n'aurait pas renversé les anciennes basiliques, qui tenaient du temps une investiture sacrée, pour en construire de plus élégantes et de plus à la mode.

Quand même, enfin, tout aurait favorisé chez les Allemands la prospérité de l'architecture, la statuaire et la peinture sur verre n'y seraient jamais parvenues à une vive splendeur. C'est ce qu'il est rationnel de conjecturer pour la sculpture, en voyant le peu de place que lui ont accordée les maîtres tailleurs de pierre de Strasbourg, de Cologne et de Fribourg, comparativement à leurs rivaux de France. Altenberg l'a même tout-à-fait éliminée. A Cologne, le peu de statues qui décorent les murailles, sont tellement comprimées et cachées par les arêtes de ces dernières, qu'elles se sont allongées au-delà de toute mesure, et qu'on a grand' peine à les découvrir dans l'ombre. Les architectes allemands n'auraient su que faire des

trois mille statues de Reims et des cinq mille dont se pare Milan. Sous ce rapport, les églises romanes ne sont pas moins pauvres. Saint-Germain-des-Prés possède peut-être à lui seul plus de représentations d'êtres animés que la vallée du Rhin tout entière. On ne s'en étonnera pas, quand on saura que les chapiteaux y sont d'une extrême nudité, et se composent simplement d'une pyramide à quatre faces, tronquée et renversée, tandis que les entrées sont de très petites portes latérales. L'absence de façades, impossibles dans les cathédrales byzantines du Rhin, à cause de leurs doubles chœurs, empêchait de creuser des vomitoires plus brillants. Or, les chapiteaux et les portes sont à peu près les seules parties que les romans enrichissent d'ornements et de bas-reliefs.

Quant à la peinture sur verre, la date très moderne de ses travaux sur les bords du Rhin est une circonstance significative. Les beaux vitraux qui resplendissent dans la cathédrale de Cologne, ne remontent pas plus haut que le commencement du XVIe siècle. Ceux qu'on a placés dans l'église de *Sancta Maria in capitolio,* postérieurement à sa construction, sont de la même époque. Ceux de l'église de Saint-Pierre où fut baptisé Rubens, appartiennent, les uns à l'année 1528, les autres à l'année 1530, etc. Il en est à peu de chose près ainsi dans toute la partie inférieure de la vallée. Or, la statuaire et la peinture

sur verre jouent un rôle si important dans l'architecture gothique, qu'on peut les regarder comme en constituant les deux tiers. Ce sont elles qui l'expliquent et lui donnent un sens, en affichant sur le tympan des portes et le long des voussures des leçons de moralité symboliques, en faisant reluire au soleil l'histoire du Dieu rédempteur qui ploie sous les péchés du genre humain. Que devient l'art du moyen-âge privé de ces imposants commentaires?

Je ne me flatte pas d'avoir prouvé irrécusablement la faiblesse des prétentions de l'archéologie allemande; toutefois, si ces aperçus ne les font pas tomber, ils les mineront peut-être jusqu'à un certain point. Qu'on me permette de terminer par quelques idées à priori; je les tire d'une science nouvelle, l'esthétique, essayant ainsi de combattre nos voisins avec leurs propres armes.

Deux tendances éternelles se manifestent dans l'art; deux sources aussi différentes que celles où burent tour-à-tour Roland et Angélique, entretiennent au fond de l'âme humaine ce bel étang dont les eaux nourrissent de si mystérieux lotus. L'un de ces principes, perpétuellement en lutte contre la réalité qui l'étouffe, ennemi juré de toute espèce de limites, cherche avec prédilection les échappées et les perspectives lointaines. Les horizons trop fermes, les lignes trop arrêtées lui font horreur; il veut un libre champ pour ses

pensées; l'idée seule de la contrainte lui cause des frissons; car, ce qu'il adore avant tout, c'est ce qui n'est pas, ce qui ne sera peut-être jamais. Je le nomme la soif de l'infini. Aspiration insatiable mêlée à notre sang et à notre chair, doit-on la regarder comme un signe de force ou de faiblesse? Les chrétiens vous diront que c'est la conséquence de notre chute, la voix lamentable que la terre entendit pour la première fois, le jour où le premier homme s'assit en pleurant aux portes du paradis; les panthéistes voient en lui la conscience de notre divinité, le feu Saint-Elme, qui marche incessamment devant nos pas afin de nous attirer dans la route du progrès. Quoi qu'il en soit, l'art lui doit sa naissance; ce que nous désirons sans pouvoir le réaliser, nous le rêvons.

Le second principe est l'instrument du premier. C'est lui qui prête mille corps variés à cette grande âme panthéistique des beaux-arts. Le sentiment, dans son élan sans bornes, est trop vague, trop indécis, d'une nature trop aérienne et trop nuageuse pour faire seul tous les frais d'une œuvre quelconque. A son état pur, il est essentiellement individuel et incommunicable. Je le comparerais volontiers à la substance, qui ne peut se révéler qu'en se précisant au moyen des attributs. C'est l'imagination qui doit le rendre visible, lui tracer des contours et le revêtir de formes plus ou moins éclatantes. Pour atteindre

ce but, elle appelle à son aide les matériaux rassemblés par les divers pouvoirs intellectuels; elle jette des plans, évoque des personnages, invente des événements, leur élève un théâtre pittoresque; puis, répandant sur tous les objets la magie de son clair de lune, les enveloppe dans une harmonieuse unité.

Mais bientôt la guerre se déclare entre les deux éléments; l'un, pareil aux eaux d'une mer intérieure, tempête contre les rivages qui le cernent, et tente de s'enfuir en y creusant des baies profondes; l'autre, accumulant ses hautes falaises et ses rochers couverts de fucus, resserre de plus en plus son captif et le tient dans une gêne parfois tyrannique. En d'autres termes, le principe infini se révolte contre l'imagination, exclusivement amoureuse de la forme, c'est-à-dire du fini. Le combat se soutient avec des alternatives diverses, et l'issue détermine non-seulement le caractère d'un ouvrage et d'un auteur, mais encore celui des arts chez les différents peuples.

Il est évident, par exemple, que dans les races méridionales, l'imagination domine de beaucoup l'élan vers l'infini. M. Michelet le remarque à propos de l'Italie : tout a, sous ces latitudes, quelque chose de sec, de trop durement esquissé, comme leurs paysages dévorés par le soleil et dont la brume n'adoucit jamais les lointains. Leur littérature, parfaite dans ses détails et dans ses combi-

naisons, s'attache, avec une persévérance blâmable, aux phénomènes extérieurs; on y voit rarement briller de ces éclairs qui jettent un jour subit dans les précipices de l'âme et dans l'obscurité de l'univers idéal. Des faits, toujours des faits; des inventions attrayantes, mais peu de sensibilité. Elle ressemble à ces vieux parcs qui végètent autour des vieux châteaux; leurs arbres séculaires répandent une ombre pleine de majesté; des geais moqueurs, des faisans dorés et des corneilles prophétiques interrompent, par leurs cris, les légendes que les rameaux se bégaient à voix basse; de charmantes petites fleurs regardent à travers les gazons; des eaux vives qui courent çà et là se jouent avec la chevelure des saules pleureurs; mais, quelque direction que l'on prenne, des murailles viennent bientôt arrêter vos pas; quelque détour que l'on fasse, on voit toujours, au bout de chaque allée, pyramider au loin le faîte aigu des donjons, qui vous ramènent tristement à la réalité.

Le même défaut stygmatise leurs beaux-arts. Rarement on y trouve des conceptions hardies et largement exécutées. Un nombre de personnages très petit se rassemble d'ordinaire dans leurs tableaux; leurs fonds sont étroits et sans profondeur; ils masquent la vue au lieu de lui ouvrir une vaste carrière. Si l'on ne connaissait pas la patrie de Martin, ses immenses compositions, pareilles à des

rêveries, annonceraient hautement qu'il n'est pas né sous un ciel méridional.

Au nord, les esprits possèdent des qualités contraires : c'est le pays des errantes pensées, la terre natale de l'infini. La philosophie et la littérature y marchent en se tenant la main, dans une somnolence éternelle. Les objets ne leur présentent que des apparences vagues; mais aussi combien de génies radieux passent devant leurs paupières à demi-fermées! Pour mesurer tout l'intervalle qui sépare les poètes septentrionaux des poètes du midi, ce serait assez de comparer Klospstock et le Tasse, Shakespeare et Alfieri.

Or, il existe entre les arts des différences qu'il faut bien comprendre. Les uns donnent plus à l'imagination, à la forme; les autres sont par leur essence plus portés vers le sentiment et la pensée. En général, ces deux penchants opposés distinguent les arts plastiques de la littérature. Une idée unique, l'idée première, suffit à un sculpteur pour une statue, pour un groupe; la fantaisie se charge du reste. Veut-il représenter une seule phase de douleur ou de joie, il lui faut six mois d'efforts et de travail; tant la forme domine dans son art l'élément infini! Un poète commence un temple avec le premier vers d'une strophe et le termine avec le dernier; c'est qu'il emploie un procédé intellectuel; il bâtit avec la parole. Il n'a pas besoin, comme l'architecte, de mesurer des proportions, de mar-

quer chaque détail, de spécifier chaque forme, il n'est pas esclave du fini.

L'accord intime des arts plastiques avec le génie des peuples méridionaux est donc évident; je ne crois plus nécessaire de le faire ressortir. D'un autre côté, la répugnance constante manifestée par les hommes du nord pour tout ce qui restreint l'exercice des facultés spéculatives, depuis le temps où, selon Tacite, ils révéraient le silence des bois comme l'unique manifestation de Dieu, jusqu'au jour où Luther brisa le piége dans lequel se débattait la raison humaine, et jusqu'au XIXe siècle où Tieck défend encore en Allemagne la théorie de l'art sans but, montre assez combien les mille entraves, dont les arts plastiques embarrassent l'intention créatrice, sont antipathiques à la nature de ces races, aussi vagabondes au moral qu'au physique. C'est pour elles une opération désagréable que d'emprisonner leur pensée dans un torse ou dans le fût d'une colonne. Elle gémit comme une hamadryade souffrante sous les parois de ces moules inflexibles. De là vient l'état de marasme dont les beaux-arts n'ont jamais pu sortir chez nos voisins.

Les travaux qu'on exécute en ce moment à Munich sont loin de démentir cette impuissance originelle. Pour quiconque les a vus, ils ne forment certes pas la base d'un objection. Ce n'est pas que je veuille emprisonner l'Allemagne dans

la littérature, et lui défendre l'usage des autres moyens d'expression à l'aide desquels l'homme reproduit l'univers. Je crois fort possible qu'un grand artiste se révèle par intervalles au-delà du Rhin. Les peuples ne sont pas tellement soumis à l'influence du climat et de la race, qu'un individu privilégié ne puisse s'en affranchir. Mais, dans tous les cas, il faudrait, à mon avis, le ranger parmi les exceptions. Or, pour revenir à notre sujet, l'architecture gothique n'étant pas l'œuvre d'un seul homme, mais une création collective, ces anomalies ne prouveraient absolument rien en faveur de l'Allemagne. Il n'en resterait pas moins certain que son éloignement pour la forme, surtout pour la forme concrète et réelle, a dû l'empêcher d'inventer le système de beaux-arts le plus irréprochable que le monde ait encore admiré. D'une autre part, l'architecture exige, ainsi qu'on le verra dans le morceau suivant, une disposition lyrique, une sensibilité rêveuse dont les intelligences méridionales sont presque entièrement dépourvues. Les zônes moyennes la favorisent donc seules d'une manière assez complète pour lui laisser atteindre la perfection. Or, la France se trouve justement sous une latitude semblable. Son profond amour de l'unité, de la symétrie, de l'ordre visible, la prédisposait d'ailleurs à obtenir, sous l'influence mystique du dogme chrétien, d'immenses succès en ce genre.

La Cathédrale de Fribourg[1].

On trouve des monuments plus vastes que Notre-Dame de Fribourg : la cathédrale d'Amiens, celles de Strasbourg, de Milan et de Reims la surpassent en grandeur. Quelques édifices sont plus chargés de sculptures et révèlent dans leurs détails une imagination plus fertile ; mais aucun ne rappelle aussi vivement les jours glorieux de nos anciennes croyances. Les années ont respecté

[1] Dans le grand duché de Bade.

leur ouvrage. Tout ce qui manque aux autres églises, eelle-ci l'a conservé. Bas-reliefs, statues, clochetons, verrières, autels, ehaque ornement brille à sa place, et le génie de la foi semble errer encore sous ees voûtes obscures.

L'histoire de Fribourg ne remonte pas bien haut dans le passé. Berthold III, duc de Zœhringen, la fonda au commencement du XIIe siècle. En 1120, il lui donna une constitution et des lois qui paraissent avoir été fort bonnes, puisque la ville leur dut un long repos. Mais il lui manquait une église qui devînt le centre physique et religieux de la cité. Conrad, frère de Berthold, voulut achever l'œuvre de son prédécesseur, et, s'il faut en eroire la tradition, il posa la première pierre de la cathédrale. On ignore jusqu'où la bâtisse parvint sous son règne (1122-1152) ; mais l'ancien chœur lombard et la croisée byzantine encore existante sont les seules parties que l'on puisse attribuer à ses généreux efforts. Pendant qu'on y travaillait, saint Bernard visita Fribourg. Il prêehait la croisade avec toute l'exaltation héroïque de ces vieux âges, où l'homme n'avait point renié son âme, où l'âme n'avait point renié son Dieu pour tomber à genoux devant les grossiers instinets du corps. Ses miraeles éveillèrent, dit-on, les conseiences endormies. Un grand nombre d'habitants allèrent expier leurs fautes sous l'ardent soleil de la Judée, au bord des eiternes qui

désaltéraient les patriarches. Berthold V, mort en 1218, fut enseveli dans la grande nef. On peut conclure de là qu'elle était au moins fort avancée. L'inscription circulaire de la grosse cloche annonce qu'on la fondit en l'an 1256. Nous connaîtrions ainsi d'une manière certaine l'époque vers laquelle l'église et la flèche atteignirent leurs dimensions voulues. C'est à l'année 1272 qu'on en rapporte l'achèvement. Un certain Conrad gouvernait alors Fribourg; vous savez qu'un prince du même nom avait jeté les fondements de Notre-Dame. Cette coïncidence fut la source d'une erreur grossière; on prétendit qu'un même duc avait vu naître et se couronner l'édifice. Le style de l'architecture suffirait pour redresser une pareille méprise. C'est ainsi que les Grecs accumulaient sur la tête d'Hercule les exploits de tous ses homonymes.

Un bruit vague attribue l'honneur d'avoir construit l'aiguille de Fribourg à maître Erwin de Steinbach. Aucune preuve positive ne confirme cette tradition, mais aussi rien n'empêche de l'admettre. La cathédrale de Fribourg ayant été achevée en 1272, et celle de Strasbourg commencée en 1277, l'artiste a pu se charger de l'une après avoir terminé l'autre. Dans cette hypothèse, les cinq années d'intervalle auraient été employées à tracer le plan et à préparer les matériaux de la seconde. Il faut d'ailleurs observer que le grand

architecte est né dans le duché de Bade. Enfin les quarante-et-un ans pendant lesquels il travailla au dôme de Strasbourg n'invalident pas nécessairement la croyance générale. En supposant qu'il soit mort octogénaire, il aurait complété l'église de Fribourg vers sa trente-quatrième année. On ne prétendra pas qu'il était alors trop jeune pour diriger une entreprise aussi vaste que celle de Münster. Toutes les difficultés se trouveraient ainsi résolues.

Quelque favorable qu'eût été la disposition des ducs de Zœhringen et de leurs successeurs, Notre-Dame ne fut pas construite uniquement à leurs frais. On venait de tracer le plan, lorsque les citoyens, craignant déjà que l'église ne demeurât inachevée, offrirent de payer indéfiniment une redevance pour son érection et son entretien. Ils confirmèrent solennellement cette promesse et l'hypothéquèrent sur leurs maisons. Ils s'engagèrent en outre à léguer au conseil de fabrique la pièce la plus précieuse de leur vêtement. Il n'y a pas bien longtemps qu'on voyait encore dans la sacristie le bras de bois auquel on suspendait les habits pour les vendre à l'enchère. Plus tard, une somme d'argent, proportionnée à la fortune des individus, remplaça les objets eux-mêmes, et les Fribourgeois continuent à payer cette dette volontaire.

A peine Fribourg venait-il de se compléter en

achevant l'édifice du Seigneur, que la bourgeoisie se révolta contre ses princes. Elle détruisit les châteaux de Zœhringen et de Burghalden. Leurs ruines fumantes attestèrent son courage et la tyrannie d'Egon, qui opprimait sans pitié ces dignes sujets. Dans une sortie vigoureuse, ils tuèrent Conrad de Lichtenberg, archevêque de Strasbourg et parent de leur suzerain. Les prodigues héritiers de celui-ci donnèrent à la haine publique de nouveaux aliments; on rompit tous les traités, et la guerre dévasta les campagnes. Ce fut pendant ces jours sinistres que résonna pour la première fois sur la cathédrale ce que les habitants nommèrent la *trompette de la terreur*. Dans l'année 1366, la veille de l'Annonciation, minuit avait déjà sonné, lorsque le prince, entouré de la noblesse, s'approcha silencieusement de la ville pour la surprendre au milieu des ténèbres. Son dessein fut éventé, les cloches retentirent et les citoyens se précipitèrent en armes vers les murailles. Deux ans plus tard, ils se rachetèrent de leurs anciens maîtres et se donnèrent volontairement à l'Autriche.

Quelque temps avant cette séparation définitive (1354), soit que l'ancien chœur byzantin eût paru en désaccord avec le reste de l'édifice, ou qu'une ruine imminente forçât de le remplacer, on jeta les bases de celui qui subsiste encore. Il avança lentement et ne reçut la dernière main qu'en

1513. Dans l'année 1471, la surintendance en avait été confiée au maître tailleur de pierres Jean Niesenberger, de Gratz. On lui donnait tous les ans vingt florins d'honoraires, plus deux schillings et deux deniers par jour.

Mais les œuvres de l'homme sont périssables comme leur auteur. En 1561, un orage affreux éclata dans les montagnes. L'éclair battait les nuages de ses ailes sanglantes, et la foudre, se précipitant à diverses reprises sur la tour, fit craindre sa chute immédiate. Les deux siéges de 1713 et 1744 occasionnèrent de nombreux dégâts. Les projectiles enlevaient l'un après l'autre les ornements extérieurs, tels que statues, guivres, clochetons et moulures. Grâce à Dieu cependant la cathédrale est restée debout, et sa magnifique pyramide tinte encore le salut aux approches de la nuit.

Comme la plus grande partie des églises, Notre-Dame a la figure d'une croix; seulement la largeur de l'abside rend cette configuration presque insensible. C'est une faute qui dépare plusieurs monuments chrétiens, entre autres Saint-Laurent de Nuremberg. A l'ouest, on voit le clocher se dresser au milieu des airs; sa base, à travers laquelle on pénètre dans la cathédrale, forme une sorte de vestibule entouré d'un triple gradin. Ce porche semble une réminiscence des atrium ou avant-salles, où les cathécumènes se tenaient pen-

dant les cérémonies auxquelles ils n'avaient pas encore le doit d'assister. Les sculptures qui s'y pressent le mettent au nombre des plus beaux ornements de l'art gothique; une rangée de statues en fait le tour; quatre gorges pleines de rois, de reines et de saints, décorent les voussoirs de la porte; trois bas-reliefs, subdivisés en cinq, se développent dans le tympan. Je ne veux ni les expliquer ni les décrire : un volume ne suffirait pas si l'on entreprenait le détail d'une aussi vaste église.

La portion la plus brillante de la tour est son immense flèche; elle atteint la hauteur de trois cent cinquante-six pieds. L'orsqu'on a dépassé l'étage où les cloches silencieuses attendent une légère commotion pour déchaîner leur tempête sur la ville, on arrive à une plate-forme octogone. Huit croisées gigantesques vous inondent de lumière. Directement au-dessus et sans que la moindre cloison le sépare des fenêtres, un cône prodigieux semble monter à perte de vue. Le dedans est tout à fait évidé; on se trouve sous un obélisque diaphane de cent cinquante pieds de haut. Les parois sont festonnées de rosaces et d'autres ornements à jour. Comme c'est peut-être la seule construction de cette espèce qui existe dans le monde[1] et que rien ne vous y prépare,

[1] Les flèches de Burgos exceptées.

l'étonnement et la joie franchissent toutes les bornes. L'illusion de la perspective augmente le miracle. On dirait que l'aiguille traverse les nuages et va chercher, au fond des muets espaces, le roi solitaire de l'immensité. Durant la nuit, le spectacle est plus admirable encore. Les astres voyageurs, qui parcourent les cieux, brillent dans les intervalles des roses, comme autant de lampes magiques suspendues à leurs nervures. Si la lune, un moment arrêtée sur le faîte, ainsi que le croissant des minarets, épanche sa lumière le long de la pyramide et fait ressortir sa dentelle aérienne, il vous semble avoir sous les yeux les prestiges d'un rêve impossible.

Quelques écrivains, entre autres M. Mérimée, accusent l'architecture gothique de dérouter le spectateur par sa hardiesse : elle manie la pierre avec une telle liberté, se joue des obstacles de toute nature avec une si grande insouciance, qu'elle embarrasse la critique et se laisse à peine comprendre. La foule traduit cette opinion singulière, en disant que les édifices du moyen-âge étonnent, mais ne satisfont point. Une semblable erreur ne prouve rien contre l'architecture gothique ; elle revèle seulement un défaut du juge. Certes, l'homme positif, qui ne reçoit des arts que l'impression directe, qui se borne à leur demander une forme agréable et des œuvres purement destinées à l'intelligence, au détriment des

autres pouvoirs, préfèrera de beaucoup les temples grecs et les constructions romaines. Leur caractère spécial résulte en effet de leur accord avec les habitudes étroites des sens et les facultés vulgaires de l'esprit. Jamais ils ne surprennent, car on voit d'abord les motifs de chaque disposition. La nudité de leurs masses ou les simples ornements dont elles sont couvertes épargnent au regard toute espèce de fatigue; elles n'excitent aucune émotion divine, elles plaisent; elles ne rappellent point à l'homme le monde surnaturel qu'il oublie toujours si volontiers, elles l'entretiennent de la terre, elles le séduisent en flattant la paresse de ses organes, en s'assujétissant aux bornes de sa conception. Je doute que les Grecs aient jamais senti le frémissement de l'enthousiasme religieux dans les cabanes de leurs déités charnelles. Tout y proclamait la faiblesse de notre nature et la puissance de la matière qui soumettait le génie à ses lois inflexibles. De tels monuments pouvaient réunir les conditions de la beauté ; ils ne pouvaient être sublimes, car ils ne délivraient point l'âme du fardeau de la vie réelle.

Les artistes gothiques, au contraire, nous emportent sans cesse loin des mesquines tribulations de l'existence. Il ne suffit pas de comprendre leurs œuvres, car ils ne désirent pas seulement charmer l'intelligence et la sensibilité physique ; ils touchent des cordes plus sonores, ils pénètrent plus

avant dans les dédales obscurs de notre essence. Comme les granits s'amollissent sous leurs doigts, que les corps les moins légers semblent devenir impondérables, que la lumière traverse les audacieux réseaux sculptés sur leurs façades, la pensée arrive d'un seul trait à la région des merveilles. Ces ouvrages insolites bannissent loin de nous toutes nos idées habituelles. Les forêts de clochetons, les broderies sans nombre, les hautes tours qui paraissent s'élancer à la conquête du ciel, annoncent glorieusement le triomphe de l'homme sur la nature et la présence d'un génie que la réalité n'enchaîne point. Si l'on ne saisit pas d'abord les moyens employés, c'est un avantage énorme ; le monument se dresse devant nous comme une illusion savante et comme l'œuvre d'une intelligence supérieure à la nôtre. Des effets particuliers corroborent cet effet général : les lignes fuyantes entraînent la pensée vers le suprême ordonnateur ; les innonbrables ouvertures laissent le regard plonger dans l'infini ; tout porte aux songes de la sensibilité morale, tout excite l'imagination avide d'éclat et de grandeur, tout provoque les facultés rationnelles et réveille en nous le souci des grandes questions. Ce qu'on reproche à l'art chrétien est donc son plus beau titre de noblesse. Il y a la même différence entre son style et celui des anciens qu'entre un homme habile, mais vulgaire, et l'homme supérieur dont les circonstances feront

un héros ou un poète. Celui-là réunit toutes les qualités nécessaires pour vivre heureux dans le monde ; le dernier, grâce à la force, à l'élévation de son âme, commence dès ici-bas la vie éternelle. Selon qu'on approche plus ou moins de ces deux caractères, on préfèrera l'une ou l'autre architecture.

L'intérieur de l'église ne fait point honte à son admirable couronnement. Presque tous les vitraux ayant été conservés, la lumière se teint de leurs nuances et forme sous les voûtes un crépuscule mélancolique. Ceux de la nef attestent la prospérité des anciennes confréries. Leurs bases portent les armes des divers métiers. On distingue les instruments dont se servaient les maçons, les boulangers, les cordonniers, les serruriers, les meuniers et les vignerons. Quelques fenêtres sont des présents individuels, une sorte d'épitaphe radieuse qui garde le souvenir des donateurs, maintenant confondus avec la poussière des routes. Si la commune a déployé ses emblèmes dans les nefs latérales, les nobles ont suspendu leurs armoiries autour du chœur. Parmi ces signes d'une vaniteuse piété, on remarque les noms de l'empereur Charles V, de Ferdinand et de Maximilien.

La décoration architectonique est fort simple. Une arcature règne le long des collatéraux ; audessus une balustrade suit les murailles à la hauteur des fenêtres. Les statues des douze apôtres,

exécutées avec un talent remarquable, ornent les piliers polystyles de la nef. Les nervures multipliées qui chargent les arceaux du chœur interrompent légèrement l'harmonie de l'ensemble. Une voûte byzantine s'élève au centre de la croix et forme un autre désaccord, aussi bien que les parties romanes du transept. Néanmoins, le contraste n'est pas assez violent pour choquer. Entre les fenêtres supérieures et les ogives des bas-côtés, on ne voit point se creuser la galerie ordinaire. Nous passons sous silence d'autres détails.

Un avantage qui distingue surtout Notre-Dame, c'est la magnificence de ses autels. Petites cathédrales en miniature, ils reproduisent à l'intérieur les féeries du dehors. Leurs clochers transparents, leurs ciselures de bois, au milieu desquelles ressortent de délicates statues et de gracieuses fleurs, supposent une imagination aussi active que les monuments les plus vastes. Leurs sculptures dorées étincellent dans l'ombre comme les dessins d'un feu d'artifice. Songez, en outre, que l'autel principal est enrichi d'excellentes peintures. Elles font honneur à Baldung Grien, qui les a si soigneusement exécutées. Les deux faces du rétable et des ailes en sont couvertes; d'une part, on voit la glorification de la Vierge, les douze apôtres, l'Annonciation, la Visitation, la Nativité et la fuite en Egypte; de l'autre, Jésus sur la croix, saint Jean-Baptiste, saint Laurent, saint Georges et saint

Jérôme. La couleur fine, intense, brillante des anciens maîtres leur donne un éclat surprenant. Les Français, bons juges en ceci, ne manquèrent pas de se les approprier quand ils soumirent Fribourg dans l'année 1796. Le dessin est vigoureux et net; le caractère général laisse seul à désirer. La vulgarité du septentrion bannit des figures la noblesse réclamée par le sujet.

Une des neuf chapelles de l'abside renferme un trésor non moins précieux. Ce sont deux ouvrages d'Holbein le fils, qu'on a joints ensemble et qui forment une seule décoration d'autel. L'un représente la naissance du Christ : la nuit plane sur l'humble asile où Marie vient d'enfanter le Sauveur ; la lune, à demi cachée derrière les nues, laisse glisser par leurs ouvertures sa poétique lumière. La solennité de l'ombre augmente encore la grandeur de la scène. Le Christ est le seul que respectent les ténèbres. Mollement couché dans son berceau, des clartés divines s'épanchent autour de lui. Plusieurs anges saluent avec amour sa gloire secrète, tandis que sa mère et les pasteurs s'inclinent pour admirer ce faible enfant qui doit un jour mourir d'une mort sublime. Derrière la Vierge, quelques branches allumées jettent de pâles rayons ; et, dans le lointain, les envoyés du ciel annoncent aux bergers que l'heure de la délivrance a retenti jusqu'au fond des limbes.

Le sujet de l'autre peinture est l'Adoration des

Mages : les rois couronnés apportent leurs richesses au fils d'une simple Juive; sur leur tête brille l'étoile errante qui a guidé leurs pas; les murs de Béthléem ferment la perspective, et des soldats éloignés traversent un pont qui ouvre l'entrée de la ville.

Outre ces magnifiques ornements, la cathédrale possède un grand nombre de pièces d'orfèvrerie. Les reliquaires, les ostensoirs, les calices, les statues de saints abondent dans le trésor. Une grande croix d'argent fut, selon la rumeur publique, trouvée sur le Schlossberg par une jeune fille qui visitait les hauteurs. On montre aussi un vase en forme de tour, qui contient une poignée de terre enlevée au sol même de l'église pendant que l'on creusait les fondations. Il est orné d'élégants reliefs et suivait jadis le quêteur dans ses rondes lucratives.

Qu'on se représente maintenant l'effet général de cette vaste basilique : l'histoire des Hébreux, les douleurs et le triomphe du Christ, parés des nuances de l'arc-en-ciel; les lourds piliers lançant leurs colonnettes jusqu'à la voûte ainsi que des eaux jaillissantes ; les chapiteaux sans nombre épanouis comme des fleurs colossales; sous vos pieds, les marbres du néant, les inscriptions funèbres qui vous parlent encore de ce qui n'était déjà plus quand on les grava sur la tombe; les arcades enfin, les nervures, les balustrades, les

autels radieux, et vous admirerez, en dépit de vous-même, les incalculables ressources de l'esprit humain exalté par un noble sentiment.

Lorsque j'allai la première fois à la cathédrale, c'était pendant la grand'messe. Les nuages couvraient l'horizon, et traînaient si bas qu'on n'apercevait point la forêt Noire; tout prédisait un orage. L'église avait une physionomie imposante dans cette obscurité majestueuse. Les cierges brillaient d'un vif éclat sur les candélabres d'argent. Invisibles pour la foule, les Ursulines chantaient les psaumes de cette voix uniforme qui rappelle la monotonie des cloîtres et les froides lueurs dont la lune baigne les préaux silencieux. Lorsqu'on en vint au *Sanctus*, des roulements éloignés se joignirent au fracas de l'orgue qui tonnait sous les voûtes. Les notes sonores modulées en l'honneur du Très-Haut paraissaient braver les éléments. Ces hostilités naissantes redoublaient l'ardeur des prières. Tout à coup les vents fondirent sur l'église et les vitraux commencèrent à murmurer. La pluie, longtemps suspendue, tomba par torrents ; aux menaces de la foudre succédèrent les volées de sa lugubre artillerie, et les éclairs déchaînés dans leur vaste domaine parcoururent le ciel en triomphateurs. Ils inondaient les nefs d'une lumière si resplendissante qu'on croyait voir le monument se transfigurer. Les lampes semblaient alors dépouillées de leurs rayons, et l'œil

discernait les moulures les plus ténues. Mais le déluge éclatant faisait bientôt place à l'ombre. Dans un de ces intervalles, le chant des choristes et le bruit de l'orgue déclinèrent tout à coup. Leur langage harmonieux se fondit en notes plaintives, et le son des cloches, presque étouffé par la tempête, arriva sourdement à l'oreille, comme un glas funèbre accompagné des gémissements de la bise. On eût dit que toutes les désolations du globe se lamentaient à la fois, qu'un mystère douloureux allait encore déchirer le voile du temple, et que les objets inanimés pleuraient la mort d'un nouveau Juste.

C'est là, c'est durant ces grandes scènes que l'on comprend mieux les édifices du Nord. Des causes nombreuses prédisposaient les Gaëls à inventer une brillante architecture et les Germains à l'adopter. La première de toutes est leur concentration intellectuelle. L'art de bâtir a une origine plus subjective qu'aucun autre. Ses produits se distinguent, il est vrai, par leur réalité; ce ne sont pas seulement des illusions savantes, des reflets du monde positif, mais des êtres concrets, véritables, réunissant les trois conditions de l'étendue, profondément organisés quoique privés de sentiment et de vie. Ils forment de muettes créatures ajoutées à la création. L'architecte puise néanmoins presque tous ses éléments au fond de son âme. Le poète, le sculpteur, le

peintre, ont la nature pour modèle et pour gouvernante. Il faut qu'ils en étudient les lois et les objets. Ceux-ci leur imposent une exacte imitation des choses, celles-là des rapports qui les unissent. Le statuaire doit apprendre l'anatomie, observer les attitudes, les mouvements, la tournure, les caractères distinctifs des sexes, des âges. des nations. L'extérieur le charge de mille liens qu'il ne peut rompre et, même quand il idéalise, il reste enfermé dans de sévères limites. Des nécessités également dures pèsent sur l'écrivain et sur le peintre. Si leur cercle est plus vaste, il n'est pas moins inflexible. Quelque haut qu'ils s'envolent, un fil secret les retient toujours. Lorsqu'ils abandonnent leur enceinte ordinaire, qu'ils entreprennent une excursion fantastique, ils ne brisent pas totalement avec la réalité. S'ils portent de rudes coups aux vraisemblances, ils maintiennent cependant l'harmonie générale des choses et leur aspect habituel. La similitude surpasse de beaucoup la différence ; autrement, on ne les comprendrait point.

L'architecture jouit d'une bien autre liberté. Comme elle ne reproduit pas des formes plus anciennes qu'elle-même, elle exerce un droit d'invention absolu. Sans doute, la nature l'emprisonne dans son système, et la soumet à une foule d'exigences : il y a des lois d'équilibre, de proportion, de géométrie, qu'elle ne saurait violer ; mais

ce sont là des conditions de possibilité, non des lois plastiques. Tous les arts s'arrêtent devant des bornes analogues. Elles ne forcent pas l'architecte d'adopter un moule plutôt qu'un autre : elles lui commandent certaines précautions, moyennant lesquelles il reste libre de tailler la pierre à sa fantaisie. S'il imite, c'est volontairement. Que les Grecs, en élevant la première colonne corinthienne, songeassent à leurs femmes, vêtues de longues stoles plissées; que le moyen-âge se proposât pour type les forêts de nos collines brumeuses, cela peut être, et la dernière hypothèse nous semble même incontestable. Ces emprunts facultatifs ne détruisent pourtant point l'essence de l'architecture, elle s'en serait aisément passée. Non seulement toutes les figures géométriques sont à ses ordres, mais, avec la ligne droite et la ligne courbe, elle peut créer d'innombrables formes. Ce sont là ses deux éléments primordiaux : les autres n'ont qu'une valeur accessoire, et ne lui prêtent leur aide que sous son bon plaisir. En un mot, l'architecture n'est pas un art d'imitation : la réalité ne lui offre pas des modèles de bâtiments, comme elle offre à ses rivaux leurs types éternels : l'homme, les animaux, la terre et les plantes.

Mais ce n'est point seulement par des formes dues au travail exclusif de la pensée que l'architecture dévoile son origine subjective, elle la manifeste encore par l'expression lyrique de ses œuvres. La

musique peut seule lutter avec elle sous ce rapport. L'ode la mieux sentie ne cause pas une émotion aussi vague, aussi douce que les mélodies d'une flûte lointaine ou l'obscure enceinte de nos églises. Quel que soit le monument, il est rare qu'il ne parle point à l'âme. Les vieux cloîtres délaissés et les forteresses en ruine, l'habitation des seigneurs et les lourds hôtels-de-ville excitent en nous des sentiments divers, mais profonds; les cachots eux-mêmes ont leur langage. L'habileté de l'architecte consiste en partie à donner aux monuments cette physionomie spéciale, qui agite et charme les cœurs. Le style le plus beau serait aussi le plus tranché. Jusqu'à présent l'art gothique a le mieux réalisé l'idéal du genre. Un souffle vivant circule dans ses ouvrages, et l'on ne saurait les aborder sans un frisson religieux. Soit qu'il bâtisse des temples sur les hauteurs, comme le dôme d'Erfurth, soit qu'il jette des chapelles au bord des précipices, comme à Saint-Odile, une sorte de musique intellectuelle enveloppe ses édifices et berce le spectateur de rêves mélancoliques.

C'est l'origine essentiellement subjective de l'architecture qui l'empêche de se développer dans une civilisation transitoire et confuse. Les autres arts, se réglant sur les objets extérieurs, tirent de l'inépuisable réalité des motifs sans cesse nouveaux. Création immédiate de l'esprit et du sentiment, l'architecture exige un système d'idées

originales, aussi bien qu'une vie profondément caractérisée ; elle est l'expression rigoureuse d'une doctrine sociale. Lorsque le temps a desséché ses racines intellectuelles, elle meure sur pied. Stérile désormais, elle ne grandit, elle ne décroît plus ; elle copie les œuvres de ses beaux jours. C'est une tige sans sève et sans rameaux que le vent balance, comme un signe funéraire, sur la tombe des époques ensevelies.

Avant de quitter l'intérieur de l'église, il ne faut pas oublier les sépultures des Zœhringen et les deux groupes de statues, dont l'un représente la Cène, l'autre l'inhumation du Christ. Ils se détachent sur un fond de vitraux modernes qui les baignent d'une douce clarté.

L'abside et l'extérieur des nefs sont disposés comme à l'ordinaire. Deux rangs de fenêtres s'élèvent en retraite l'un au-dessus de l'autre. Des arcs-boutants et des piliers garnis de clochetons soutiennent les intervalles. Les guivres se distinguent par une forme singulière ; elles se composent de deux figures associées : la première est un moine, la seconde un animal qu'il porte sur ses épaules. Une d'entre elles pousse la bizarrerie jusqu'à l'indécence. En voici toutefois la description : un diable ployé en deux, et si grand qu'on le remarque sans le vouloir, appuie ses pieds contre la muraille à laquelle il se suspend d'ailleurs par les mains. La partie la moins honnête de son corps

se trouve ainsi tournée vers le spectateur et domine ceux qui passent au-dessous. C'est à travers l'orifice naturel de cet endroit que s'écoule l'eau des pluies.

Dans les angles orientaux de la croix, se dressent deux tourelles plus hautes que les combles. Les étages inférieurs sont romans, le sommet gothique. La construction qui le termine reproduit la grande flèche sur une petite échelle. Même transparence et même vide intérieur. Toutes trois ont servi de modèles aux frères Boisserée pour leur restauration de la cathédrale de Cologne.

Je m'étais promis de voir le soleil levant illuminer à la fois la pyramide, le duché de Bade et l'Alsace; mais des brouillards continuels déjouèrent mes intentions. Il me fallut partir sans avoir exécuté ce dessein. J'avais, pour me consoler, le souvenir d'une magnifique aurore observée, quelques jours auparavant, de la plate-forme de Strasbourg; je relus donc la description suivante faite sur les lieux mêmes. La position des deux villes ne différant pas beaucoup, le spectacle doit être à peu près semblable.

Il était quatre heures du matin. Sous mes pieds les habitations, faiblement éclairées par les premières lueurs du crépuscule, ressemblaient à ces petites maisons de bois qui servent de jouet aux enfants. Les réverbères pâlissaient dans les carrefours, et les cigognes faisaient claquer leur bec

comme les crécelles de la semaine sainte. Le vent du matin ne trouvait pas la plus légère fumée à disperser le long de la plaine. Hors des remparts j'entendais les oiseaux chanter à plus d'un quart de lieue. Mais ce qu'il y avait surtout d'admirable, c'était le sifflement lointain du grand fleuve, dont la voix s'élevait et s'abaissait tour à tour en imitant l'ondulation de ses vagues. Cette teinte resplendissante, qu'une demi-obscurité peut seule donner à la superficie des eaux, argentait son cours et celui de l'Ill au milieu des terrains sombres. Les corbeaux, éveillés par le retentissement de mes pas sur les dalles, secouaient leurs ailes funèbres et jetaient des clameurs rauques et somnolentes. A les entendre ainsi crier dans la flèche, on eût dit que des âmes, en train de gravir cet escalier du ciel, s'indignaient qu'on osât troubler leur saint voyage. Cependant la lumière jaillissait toujours plus abondante, et, s'épanchant sur la Forêt-Noire, inondait toute la vallée du Rhin. Les ponts, les routes, les promenades, les taches vertes des bois, les clochers des villages se dessinaient d'un moment à l'autre avec plus de netteté, et les étoiles s'envolaient, effrayées par l'éclat du jour. Enfin, les charrettes qui accouraient au marché bourdonnèrent confusément à l'horizon; le soleil, comme un étendard lumineux, apparut sur les montagnes, et les Vosges devinrent aussi vermeilles qu'une fleur de cactus.

Le Portail de Strasbourg.

Un phénomène remarquable s'est accompli sous nos yeux : pendant que la poésie et la peinture, réveillées tout-à-coup par un air frais et matinal sorti des forêts du moyen-âge, abjuraient solennellement leurs anciennes doctrines et prêtaient hommage au principe chrétien, nous avons vu l'architecture et la statuaire rester ensevelies dans une torpeur cataleptique. Les mêmes idées, qui ranimaient les autres arts, trouvaient ceux-ci pleins de mauvaise volonté ; ce qu'ils entendaient nom-

mer progrès, ils l'appelaient décadence. Maintenant encore, la peinture et la poésie ont en vain obtenu de magnifiques résultats; les sculpteurs, les architectes surtout s'obstinent à reculer devant la persuasion. Ils ne voient dans les temps intermédiaires qu'une grande plaine submergée par la barbarie, d'où s'élancent à peine çà et là quelques cimes verdoyantes et pleines d'oiseaux, restes d'une prospérité antérieure que l'inondation n'a pu déraciner. Quant aux œuvres de cette période qu'une originalité profonde empêche d'expliquer par une tradition altérée de l'antique, et dont l'éclat trop évident ne saurait être nié, ils les qualifient de tours de force pénibles, mais sans valeur esthétique, ou font honneur au hasard de ce qui violenterait leur approbation. Comme si le hasard était quelque chose! comme si l'admission d'un pareil créateur n'était pas encore plus absurde dans les beaux-arts que dans la cosmogonie d'Épicure!

Dédaignant ainsi tout ce qui s'éloigne de leur manière habituelle, ils n'ont pas tenté de s'enrichir par de nouvelles études. Ils en sont restés précisément au même point, et s'ils ont hasardé quelques pas, il est manifeste qu'ils cherchaient plutôt à rétrograder qu'à se diriger vers l'avenir.

Jetons en effet les yeux autour de nous. L'art antique nous tient pour ainsi dire en captivité; il range sur chaque place qu'il trouve inoccupée

son évitable phalange de colonnes en uniforme corinthien. Le poète Crabbe nous raconte l'histoire d'un pauvre fou, nommé Eustace Grey, qui peint assez fidèlement les vicissitudes par lesquelles a passé le système grec. Cet homme avait autrefois joui de tous les avantages de la vie. La fortune semblait s'être déclarée sa vassale. Il avait vu de nombreux amis couronner sa table et sourire quand il souriait; le jour, il marchait sur des tapis splendides; la nuit, il dormait sous un ciel factice parsemé d'étoiles d'or; une femme ravissante ouvrait ses grands yeux humides sur les siens, comme des violettes chargées de rosée. C'est alors qu'il aurait dû mourir, dans l'exaltation du bonheur; mais il continua de vivre, et toutes ses félicités le quittèrent l'une après l'autre. Son esprit se troubla; une folie étrange s'empara de lui; il s'imaginait avoir été transporté par le démon dans une plaine sans bornes, et là condamné à une immobilité magique. Un firmament inaltérable se déroulait sur sa tête; aucun arbuste, aucune plante n'arrêtait ses regards, et le soleil qui touchait à la fin de sa course, prolongeait ses rayons sur les sables du désert. Et le temps s'écoulait, et le soleil se couchait toujours; et les mois et les années passaient pour ne plus revenir, et le soleil dorait toujours la solitude de sa lumière mélancolique. Le malheureux soupirait après la nuit, implorait les ombres qui l'auraient délivré

de cette importune clarté, et la nuit et les ombres ne venaient pas. Il rendit le dernier souffle au milieu de ces tourments. Eh bien! le public ressemble à sire Eustace Grey; le système grec en face duquel on l'a fait si longtemps asseoir, ne manque, il est vrai, ni de grandeur, ni d'éclat, mais il reste inanimé, sans mouvement; on le revoit toujours à la même place, et il nous accable de sa splendeur monotone, uniforme, éternelle.

Toutefois, l'architecture et la statuaire se seraient déjà délivrées de cet obstacle, à l'exemple de leur sœur la peinture, sans la fausse méthode qu'elles suivent les yeux clos. C'est l'analyse qu'elles ont continuellement invoquée, soit qu'il fallût réunir les éléments d'une théorie, soit qu'il fallût apprécier des ouvrages terminés. Elles croyaient pouvoir saisir par la généralisation des idées absolues; elles pensaient que les découvertes de l'empirisme étaient revêtues d'un caractère impératif, capable de commander à la raison comme les lois de la raison même. Aristote tomba dans une erreur pareille quand il écrivit sa Poétique. Il se figura tenir entre ses mains l'essence du drame et de l'épopée, tandis qu'il se bornait à décrire les procédés employés par Homère, par Eschyle et par Sophocle. Le point de départ était identique, les conséquences devaient l'être. Les architectes et les statuaires modernes ont pris pour types les productions des anciens; ils les ont comparées

entre elles, en ont déduit certaines maximes, et se figurant avoir trouvé des règles immuables, ont déclaré ces préceptes uniques et infaillibles. De là des vues étroites, incomplètes, pernicieuses; l'invention qui planait si haut durant le moyen-âge tomba tout-à-coup sous l'atteinte des idées classiques. Depuis lors elle gît dans la poussière, elle n'a pas recouvré ses forces, et nul ne prévoit quand elle se relèvera.

Peu à peu néanmoins, on aurait dû voir que ce défilé dans lequel on s'enfermait n'était pas l'univers. En gravissant les hauteurs prochaines, des régions nouvelles eussent ébloui les yeux. Il fallait, afin de m'exprimer autrement, que la critique reconnût l'autorité de la synthèse, agrandît son horizon, et lui donnât pour centre l'âme humaine. On se fût alors aperçu que les seules lois obligatoires dans les arts sont celles de la nature, et celles de notre propre essence. Les principes de la beauté, de l'imagination, du sentiment, voilà les pouvoirs légitimes qu'il est nécessaire de respecter, et devant lesquels le génie lui-même se prosterne, la couronne au front.

Le module suranné dont on voulait se servir pour toiser le moyen âge, était d'autant plus mal choisi que l'art antique et l'art chrétien se tournent en quelque sorte le dos. Le sculpteur grec décernait, on le sait, la première place à la perfection matérielle; l'activité de son esprit était absorbée

par le travail des formes ; chaque partie sollicitait son attention avec une égale exigence. Ses idées générales elles-mêmes ne dépassaient point la sphère de l'exécution. C'étaient des types de noblesse, de grandeur et de majesté, qu'il lui fallait reproduire en toute circonstance. L'expression des mouvements passionnés de l'âme n'était admise que sous la condition d'observer ces clauses préalables. Parvenait-on à concilier ainsi le fini des détails avec l'élévation de l'ensemble, on atteignait le dernier degré du beau conçu par les Grecs. L'union de ces deux qualités opposées produisit dans les sculptures anciennes, où elles se fondaient en une seule, des effets surprenants et qui touchent de près au sublime. Parmi les exemples de cette espèce, le Faune Barberini est un des plus remarquables. La poésie que l'artiste a su tirer d'une donnée aussi prosaïque est vraiment extraordinaire.

Mais un écueil était caché dans cette voie ; elle fit négliger la conception pour les lignes. Regardant chaque figure comme un tout complet, les statuaires grecs préférèrent les personnages séparés, que leur isolement permettait d'achever avec la plus minutieuse exactitude ; le groupe devint très rare, et sauf le fronton des temples et les bas-reliefs des sarcophages, il n'offrit jamais que trois ou quatre individus.

Chez les gothiques, c'est absolument le contraire. L'importance du plan et de la disposition

générale surpassait à leurs yeux celle de tout le reste. Quatre ou cinq cents images n'étaient rien pour leur ciseau gigantesque. Aussi les vastes entreprises ne les effrayaient-elles pas. Ils déroulaient d'immenses tableaux, où l'histoire du monde venait se retracer depuis la création jusqu'au jour du jugement. A Thann, petite ville blottie dans un vallon des Vosges, un seul tympan, divisé en cinq lignes de bas-reliefs, contient la biographie entière de la Vierge. Elle commence au mariage de ses parents, et ne s'arrête qu'après sa glorification dans le ciel. Une profusion aussi grande empêchait d'estimer trop haut les coquetteries du style et la rigueur de la science anatomique. La mort était là qui criait aux ouvriers de se hâter. Voulaient-ils prendre un moment de repos, ils sentaient leurs bras se roidir, un nuage obscurcir leur vue, et le regret de laisser leurs cathédrales imparfaites les suivait jusque dans la tombe. Le corps, au surplus, n'était pour eux qu'un voile suspendu autour de l'âme ; ils croyaient n'en devoir rien exiger, si ce n'est de livrer passage au rayonnement de la lumière intérieure. L'intention était ici le souverain arbitre ; elle réglait le développement plus ou moins considérable des diverses parties, leur agencement, leur situation, sans oublier ni les plis des manteaux, ni le choix des parures. Il me serait facile de citer des faits innombrables. J'en prends un dans la foule. Pour mettre en

opposition les joies immatérielles de l'homme vertueux et le sensualisme grossier du vice, les chrétiens amoindrissaient les corps des élus, s'efforçant, avant tout, de rendre sur leur visage l'expression du bonheur céleste, tandis que, d'une autre part, les joues et les ventres énormes des damnés les faisaient ressembler à de vraies caricatures.

Lorsqu'on veut juger les compositions gothiques, il faut donc en chercher le milieu, l'idée principale, et considérer ensuite comment elle se projette sur les extrémités. L'art s'y joue de la matière ; il la pétrit d'une main impatiente, et l'anéantirait volontiers s'il trouvait une enveloppe moins opaque. C'est un des mille aspects sous lesquels l'art gothique diffère de l'art ancien : on aurait dû l'étudier, le comprendre, démêler les rapports intimes qui l'unissent avec la civilisation chrétienne tout entière, et l'on se serait épargné le ridicule de crier à la barbarie devant nos vieux portails, dont la silencieuse majesté répondait seule à ces injures.

Le moment approche où elles cesseront pour toujours. Les esprits finissent par s'éclairer ; aux maximes étroites, aux règles fausses et partiales succèdent de plus larges vues. Le sentiment, le goût des artistes se renouvellent peu à peu jusqu'en leurs profondeurs. Il ne reste qu'à formuler la théorie des arts gothiques, et à encourager l'étude de nos vieux édifices. Allez donc, jeunes gens pleins de force, continuez vos pieux pèleri-

nages vers ces immenses châsses de pierre sous lesquelles sommeille la poésie du christianisme ; considérez les images les plus insignifiantes en apparence, fouillez du regard les coins les plus obscurs ; bientôt le génie des temps, éveillé par votre zèle, vous murmurera de mystérieuses paroles. Il n'est pas de si pauvre bourgade, pas de si frêle construction qui ne vous réserve une surprise inespérée.

En traversant, près de Worms, un petit hameau peu distant de la ville, on aperçoit une église solitaire dont les ogives mal dessinées attestent la décadence du gothique. Depuis longtemps on ne la répare plus, et sa nef en ruine imite véritablement la carène d'un navire que les flots ont abandonné sur le rivage, la quille tournée vers le zénith. À peine quelques pâles vitraux modèrent-ils l'impétuosité de la lumière, qui envahit toute l'étendue de l'enceinte. De longues plantes humides se balancent sous les voûtes, comme des voiles alourdis par les larmes. Le chant même des oiseaux prend un accent plaintif dans cette demeure de la désolation, et les fenêtres à demi brisées rendent un son mélancolique, chaque fois que la brise fait trembler leurs châssis. Ne vous laissez pas néanmoins effrayer par ce délabrement. Avancez près de ce porche extérieur dont le tympan est orné de bas-reliefs. Voyez : la Vierge se meurt, les apôtres environnent le lit funèbre et Jésus lui-

même se montre au milieu d'eux. Il tient dans ses bras l'âme de sa mère, représentée sous la forme d'une petite figure sans sexe. Il la porte exactement comme elle le portait durant sa première enfance. Les soins dont elle entourait son enveloppe périssable, il les rend à son essence immortelle. Il récompense d'un bienfait céleste l'amour qu'elle lui témoignait sur la terre, et comme jadis elle l'avait enfanté à la vie humaine, il lui ouvre les portes de la vie éternelle. Je ne sais si je me trompe, mais cette manière d'exprimer l'affection réciproque de la mère et du fils, et les rapports insolites que leur parenté divine établit entre eux, me semble pleine d'une grâce et d'une douceur infinies.

Or, si les plus chétifs bâtiments d'une mauvaise époque recèlent des beautés aussi frappantes, que dire de ces chefs-d'œuvre dont le XIIIe siècle a couvert le sol de l'Europe? C'est là qu'une abondante moisson dédommage le voyageur de ses fatigues. Une porte de Strasbourg qui n'a jamais été dignement appréciée, va nous servir à faire voir combien les richesses gothiques sont loin d'être connues. Elle est percée dans la grande façade, à la droite de l'entrée principale. On la finit l'an 1291, en même temps que le reste du premier étage.

Comme Erwin de Steinbach ne mourut que vingt-sept ans après, en 1318, la perfection du tra-

vail m'induit à la croire sculptée de sa propre main. La cathédrale la compte parmi ses trésors les plus précieux, car elle soutiendrait la comparaison, non-seulement avec les produits les plus estimables de l'art gothique, mais encore avec ce que les Grecs et les Romains nous ont laissé de plus important.

Les statues qui garnissent les murs latéraux fixent d'abord l'attention par leur grandeur. Elles représentent la parabole des dix vierges, et sont au nombre de douze. La première, à partir du nord, est une des folles qui s'endormirent avant l'arrivée de l'époux : de la main gauche, elle soutient les plis ondoyants de sa robe et l'empêche de se dérouler sur ses pieds. De la main droite, elle porte sa lampe renversée ; le bras est un peu court, mais l'harmonie générale n'en souffre aucunement. Ses vêtements sont disposés avec beaucoup d'élégance. Un étroit bandeau, qui couronne son front, et de longs cheveux partagés vers le milieu, encadrent son visage d'une manière très heureuse. Un charmant sourire creuse ses joues pleines et potelées. Cependant l'artiste n'a pas oublié que cette âme déchue s'est arrêtée sur le chemin du ciel, chaque fois qu'une passion l'y conviait. Il a mis dans sa figure quelque chose de vague et de hagard, qui dénote la faiblesse de l'intelligence, et plus encore celle de la volonté. Il est visible qu'elle a dû céder à la première impulsion mauvaise, se

laisser emporter sans résistance au courant du plaisir, et remarquer à peine combien la terre des joies virginales pâlissait dans le lointain. D'une nature simple et bénigne, étourdie trop tôt par le bourdonnement de ses désirs, elle était incapable d'écouter le langage de la sagesse ou de le comprendre. Elle forme un vivant contraste avec celle qui la suit.

Tout, en effet, dans cette jeune femme annonce un puissant caractère. Le visage de ses compagnes trahit diverses émotions; il est caressé par le sourire de la joie, déformé par les tortures de l'épouvante; le sien conserve toute son impassible grandeur. L'irréflexion ni la jeunesse n'ont étouffé en elle la conscience de sa faute; elle a volontairement brisé la vertu sous ses pieds, comme une amulette inutile. Elle est trop noble pour communiquer avec les êtres avilis dont elle partage la destinée, trop hautaine pour se plaindre du châtiment. Le Dieu vengeur la bannit à jamais de sa présence: c'est bien; pas un murmure ne s'échappera de sa bouche, pas une larme ne tombera de ses yeux; elle répondra par la malédiction à la malédiction, par le mépris au mépris. Et si le souvenir du bonheur ineffable qu'elle a perdu vient la torturer de ses poignants regrets, sa consolation sera la liberté sans bornes qu'elle a trouvée au fond de son malheur; elle saura se créer un monde intellectuel au milieu des ténèbres, au milieu de ses ténèbres infi-

nies que les orages de son âme illuminent seuls de leurs éclairs. Malgré cette inflexibilité criminelle, les autres esprits déchus, moins coupables peut-être, puisqu'ils ont prévariqué par faiblesse, seront forcés de reconnaître son empire ; car cet ange de l'orgueil porte dans ses regards le signe d'une souveraineté fatale. Le sculpteur a su donner à sa tête l'expression du dédain, à son corps l'attitude du commandement. Sa lampe vient d'être renversée ; elle la tient haute encore, au lieu que les autres vierges la laissent presque échapper de leurs mains nonchalantes. Qui ne reconnaîtrait le Satan de Milton dans cette adorable statue ? Loin d'en exagérer le mérite, je crains d'avoir esquissé d'une façon vague et terne ce que la plastique peut seule rendre palpable et saisissant. Quelle étonnante opposition entre l'indomptable ténacité de cette vierge maudite et la pureté de ses traits, la souplesse de ses membres, le charme de toute sa personne !

Évidemment l'artiste a voulu, dans chacune de ces statues, personnifier un des aspects de la dégradation morale. Après l'orgueil vient la luxure. Un noble gonflé de suffisance[1] présente une bourse à l'une des vierges folles qu'il veut séduire. Jamais

[1] Ce noble n'est autre chose que le diable lui-même qui a pris les traits d'un seigneur. Des vers, des serpents et d'autres bêtes immondes le rongent par derrière.

homme ne fut plus fier sous une couronne, jamais la vanité ne s'est mieux étalée sur une face arrondie par la bonne chère. Sa posture est merveilleusement arrogante, et sa main appuyée sur sa hanche achève de lui donner un air d'insolente fanfaronnade. Il est tellement certain de réussir qu'une grosse joie déride à l'avance ses traits lascifs. C'est le type de l'amour brutal qu'aucune idéalisation ne relève, du riche libertin qui ne soupire guère aux genoux des femmes, déjà trop heureux d'en pouvoir acheter. L'objet de sa convoitise est loin de le fuir ; elle tend la main vers la bourse, impatiente de compter le prix de sa vente ; elle sourit comme une petite fille gourmande à la vue d'un beau fruit : pas la moindre hésitation, pas le plus léger scrupule, elle se livre corps et âme. C'est le modèle de la courtisane dans toute l'ingénuité de sa dépravation. Il n'est pas jusqu'à la position affectée de sa tête qui ne révèle une femme vénale, et par suite artificieuse : sa robe large, flottante, sans ceinture, est on ne peut plus significative. Enfin, pour désigner l'incurable abrutissement dans lequel elle est plongée et couronner par un trait moral cette énergique symbolisation, le statuaire a jeté sa lampe en morceaux à ses pieds ; elle ne s'est pas contentée de descendre quelques degrés de l'échelle du vice, elle touche déjà le fond de cette *cloaca maxima*, et, comme elle a brisé son luminaire, elle ne pourra jamais en sortir.

Les deux vierges, qui suivent immédiatement les précédentes, se distinguent d'elles par un sombre désespoir. Le Christ est là tout près, et l'effroyable *nescio vos* doit retentir à leurs oreilles. « Voilà, semble-t-il dire, en montrant les vierges sages, voilà les saintes femmes que mon Verbe a remplies d'allégresse ; elles n'ont pas jeté comme vous leur amour aux quatre vents, elles l'ont gardé pour les choses d'en haut. Éloignez-vous donc, vous qui m'avez préféré le monde ; errez au milieu des ténèbres extérieures, à la merci d'une tempête inexorable, battues par le vent et la pluie de ma colère, tandis que nous nous attablerons au festin de l'éternité. »

Il faut pourtant l'avouer, leur douleur est trop externe, trop enfantine ; elle s'annonce trop par la contraction superficielle des muscles ; elle devrait être plus profonde, plus intime et partant plus accablante. La première de ces deux vierges est parfaitement drapée, et sa robe dessine avec mollesse tous les contours de ses membres ; celle de sa compagne est très inférieure pour l'agencement et la simplicité. La tête du Christ n'a pas non plus cette élévation et cette noblesse que sa divinité réclamait.

Disons un mot des vierges sages. Cet épisode était peut-être le plus difficile, car il tendait un piége sous les pas de l'artiste. Il fallait éviter la monotonie d'expression qu'une même béatitude

paraissait devoir amener. Erwin s'est habilement tiré d'affaire.

La vierge la plus proche du Rédempteur n'entend ses paroles qu'avec un naïf étonnement. Simple et modeste, elle s'ignorait elle-même et suivait son inclination naturelle en faisant le bien. Jamais l'espoir d'une récompense lointaine n'avait influé sur ses actions; elle est donc toute surprise en voyant la justice divine lui accorder l'auréole des élus. Son front est ceint d'un bandeau qu'on retrouve dans les trois suivantes. Un petit voile retombant en arrière désigne métaphoriquement leur vie chaste et obscure.

A travers la douceur et le calme de ses deux voisines, on discerne la quiétude de leur existence d'autrefois. Ces filles pudiques n'ont jamais senti leurs veines palpiter sous le vent embrasé des passions. Elles étaient dès ici-bas façonnées pour un meilleur monde ; elles ont su dès ici-bas environner leurs jours d'une paix religieuse et s'affranchir des variations éternelles qui fouillent et bouleversent le terrain des choses humaines. Un défaut, quoique léger, trouble malheureusement le plaisir qu'elles font naître; la draperie de la seconde est pesante et décrit sur le devant une courbe désagréable.

Arrivons enfin aux deux dernières, placées entre le contrefort et l'ogive de la porte. Une félicité que rien n'altère a déjà mis le ciel dans leur cœur.

La rosée de l'aube éternelle vient de purifier leur âme et de leur donner une seconde jeunesse. Leur satisfaction est si vive qu'elle se communique au spectateur. Il est impossible de pousser plus loin le talent de rendre avec vérité.

Ces douze statues reposent sur des consoles cubiques dont on n'aperçoit que deux faces. D'un côté l'on a sculpté les signes des mois, de l'autre les travaux des agriculteurs aux diverses époques de l'année. Une intelligence commune aurait pensé que la distribution la plus simple était aussi la plus naturelle, et qu'en assignant la droite aux six premiers mois, la gauche aux six derniers. on satisferait le goût le plus sévère ; cette division était d'ailleurs convenablement symétrique.

Le grand architecte fut d'un autre avis. Comme il dépassait le niveau ordinaire, aucune particularité ne lui semblait insignifiante. En conséquence, il adjugea le stylobate des vierges folles, non pas aux six premiers mois de l'année, mais à ceux pendant lesquels on consomme les provisions recueillies l'été, savoir : ceux de novembre, décembre, janvier, février, mars et avril, désignant ainsi l'imprévoyance des pécheurs qui ne songent qu'à jouir des biens actuels, sans s'inquiéter de la vie future. Afin de mettre son intention hors de doute, il a choisi, entre les occupations de l'hiver, les plus capables de la faire ressortir. Un homme, par exemple, est sur le point de tuer un pour-

ceau ; un autre s'adonne aux excès gastronomiques devant une table chargée de mets ; un troisième ôte ses souliers pour se mieux chauffer les pieds au feu d'une cheminée, près de laquelle sa marmite est en train de bouillir, etc. Les consoles des vierges sages, au contraire, sont remplies par les labeurs de la saison productive. Sur l'une d'elles, un homme ensemence la terre ; des moissonneurs, des batteurs en grange, des vendangeurs apparaissent ensuite. Le but de cette allégorie est ostensiblement de nous apprendre quels trésors de grâces la vertu récolte dans ce monde, trésors qui font sa gloire dans un autre ; sinon, pourquoi cette transposition ? On ne peut l'attribuer à une méprise qui aurait eu lieu lorsqu'on replaça les statues enlevées et cachées pendant la terreur, car les consoles paraissent fortement engagées dans le mur. Un feuillage, d'ailleurs, borde les corniches de six d'entre elles et n'aurait pas permis de les confondre avec celles qui se trouvent en face.

Je ne parlerai pas du tympan qui contient le jugement dernier, non plus que des voussoirs où s'échelonne un quadruple rang d'anges, de saints et d'évêques. Quoique exécutés avec intelligence, ces bas-reliefs sont une restauration moderne, et ne rentrent pas dans le domaine de l'archéologie. On doit d'autant plus déplorer les dévastations, dont ils ont été victimes, qu'ils constituaient le tableau principal, la parabole des dix vierges n'étant qu'un accessoire.

Une guirlande d'une délicatesse merveilleuse longe dans toute sa périphérie l'ogive la plus extérieure de la porte. Le feuillage choisi par l'artiste est celui du figuier à trois lobes, et ce choix prouve une grande finesse d'esprit en même temps qu'une exacte connaissance des livres sacrés. En effet, dans l'Évangile selon saint Mathieu, où Jésus annonce la prochaine consommation des siècles, après avoir décrit les signes qui précéderont sa venue, il ajoute : *Ab arbore fici discite parabolam : Cùm jam ramus ejus tener fuerit et folia nata, scitis quia propè est æstas; ità et vos, cùm videritis hæc omnia, scitote quia propè est in januis.* La guirlande mentionnée est, comme on le voit, une espèce d'arme parlante; elle sert de préface et d'avertissement aux scènes qu'elle encadre, de prologue au jugement sans appel.

Mais il ne suffisait pas d'achever ce poème, fragmentaire en lui-même; il fallait encore le lier avec la grande épopée dont il n'est qu'une rapsodie. Erwin n'a pas manqué de remplir cette condition indispensable. Les portes centrale et septentrionale sont une traduction fidèle de la narration biblique, à partir de la Genèse. Or, si le premier acte de Dieu fut la création, c'est le jugement qui doit fermer le cercle des prophéties. La porte du midi se rattache donc naturellement aux autres.

Une corrélation non moins étroite l'unit aux

verrières méridionales. Elles racontent de l'est à l'ouest la vie du Dieu martyr, et ne s'arrêtent qu'au pied de la tour. La dernière fenêtre de ce côté représente sa venue sur les nuages et la rétribution selon les œuvres. L'épaisseur de la tour empêche donc seule les deux jugements, l'un sculpté, l'autre peint, de se trouver contigus. Dans cet espace, Erwin a percé une croisée, au milieu de laquelle rayonne la Jérusalem céleste, puis il a fait grimacer, le long d'une corniche située immédiatement au-dessus, des groupes de démons tourmentant les damnés. Or, les souffrances des pécheurs et la rémunération des justes étant les suites nécessaires des sentences prononcées par Dieu, chacune des deux scènes en question appartient aussi bien au jugement sur vitraux qu'au jugement taillé dans le granit. Elles forment entre eux une double transition, et associent de la manière la plus intime l'histoire du Christ à celle de l'humanité.

C'est par cette idée ingénieuse que le grand architecte de Strasbourg a terminé sa composition la plus profonde.

Le Taunus.

Peu de garennes soutiendraient la comparaison avec le duché de Nassau. Heureux le prince qui voit ses sujets trotter et brouter dans ce clos poétique! A l'ouest, une foule de monticules, alignés sur les bords du Rhin, imitent, avec leurs festons de pampres verdoyants, une grande rue tapissée pour le passage d'un roi. Là se récolte un vin fameux, liqueur sainte, chantée par tous les poètes allemands qui l'emploient aux ablutions intérieures si chères à la muse nationale. Deux autres files de

hauteurs, dominant la campagne de leurs têtes immobiles, suivent une direction contraire, et, les épaules chargées de ruines obscures, paraissent attendre un signal afin de se mettre en marche. On les appelle collectivement le Taunus. L'aspect qu'elles impriment au pays n'excite pas la terreur : point de ces cascades dont les bonds désordonnés ébranlent le sol, de ces forêts à travers lesquelles fume un éternel brouillard, de ces rochers audacieux, debout sur la cime des montagnes et plongeant comme un glaive, au sein des nues, leurs pitons effilés. Des beautés plus douces réjouissent le voyageur. Tantôt un petit vallon bien solitaire, bien paisible, étale sous vos yeux ses herbages ruisselants; dans l'endroit le plus profond, quelques chaumières se cachent derrière les arbres de leurs vergers; autour du toit, que jaunit le pourpier sauvage, les hirondelles et les pigeons entremêlent leur vol gracieux. Ordinairement une flèche byzantine marque le centre du village. Plus loin, c'est un étang qu'on voit tout à coup reluire au milieu des bois; une ceinture de nénuphars l'environne et le martin-pêcheur au coloris éclatant guette du haut d'un saule les poissons qui glissent parmi les roseaux. Je ne sais quelle vie muette anime la scène. L'eau captive et la forêt qui l'entoure paraissent s'épier l'une l'autre. Mais le trait distinctif de la contrée, ce sont les harmonieuses ondulations du terrain. Les lignes vagues qui le

dessinent ont l'air de flotter. Lorsque la lune blanchit cette mer de vallées et de coteaux, leur physionomie devient plus étrange encore : on dirait une nappe de brouillard creusée par les vents sur une foule de points. Les maisons pâlies semblent des monuments diaphanes à travers lesquels on découvre le ciel argenté de la nuit. Enfin le rêve se termine comme certaine ballade de M. Henri Heine; la brise fait trembler un vieux chêne, et le murmure de l'arbre met en fuite toutes les illusions.

Des sources que leurs propriétés ont rendues fameuses entr'ouvrent les flancs de ces collines pittoresques. Ems guérit les affections nerveuses et les pulmonies : Schwalbach les gastrites et les irritations; Wiesbaden fourmille de goutteux, de paralytiques, de vieillards inamovibles, etc. Partout d'élégants édifices attendent les malades pour les dépouiller, car dans la société actuelle les auberges remplacent les cavernes de voleurs. La plus célèbre entre ces fontaines minérales fournit l'eau généralement dite de *seltz*. Comment le nom véritable, *niederselters*, a produit le monosyllabe adultérin qu'on lui substitue, voilà ce que j'allais vous demander, car, sur mon honneur, je l'ignore tout à fait. Je suppose néanmoins, et l'hypothèse est admissible, que les marchands, après avoir falsifié le liquide, n'auront pu, grâce à leurs habitudes, s'empêcher de falsifier aussi le mot allemand. Leur probité ingénue les entraîne à de semblables

naïvetés. Au reste, la source n'en livre pas moins une boisson excellente. Jadis elle courait par le pays, libre et vagabonde, dormant aux plus beaux endroits ou se culbutant de rochers en rochers. Depuis 1803, le duc la tient prisonnière dans un bassin de granit; il faut qu'elle le remplisse sans relâche, car le duc veut remplir sa poche, non pas d'eau minérale, mais des bons florins qu'elle lui rapporte. Vers le milieu du XVIIIe siècle, elle était affermée pour la modique somme de 2 gulden 20 kreutzers (environ 2 francs 18 sous). La redevance monta bientôt à 5 gulden, et vingt ans plus tard, à 14,000. Enfin, lorsque l'électeur de Trèves acquit cette propriété lucrative et se chargea lui-même de l'exploitation, elle fit passer annuellement 80,000 florins ou 172,000 francs dans sa caisse. Le revenu, après sa mort, a plutôt augmenté que diminué. Vous voyez qu'on ne gouverne pas gratis le duché de Nassau.

Pour réaliser un aussi joli gain, il faut vendre un million de cruches, et, comme on ne les prépare convenablement que du mois de mars à la fin de juillet, ce chiffre énorme semble rendre l'opération impossible. Mais nécessité est mère d'industrie: on a découvert un moyen de ne pas tourner le dos à la fortune. Quand le bonheur veut que de longues sécheresses favorisent le débit, rien ne s'oppose au succès du négoce. Voici comment on procède : un appareil en chêne ayant la forme

d'une croix, divise la source; dans les compartiments qui en résultent, deux caisses pleines de bouteilles et suspendues à un grand fléau viennent se plonger tour à tour par un mouvement de bascule. Pendant que l'une disparaît, des servantes débarrassent et rechargent la seconde. Le travail dure depuis l'aurore jusqu'à sept heures du soir, et l'on comprendra qu'avec ce mécanisme on ait pu, en 1819, livrer 1,445,369 cruches et 116,560 cruchons aux consommateurs. Afin de distinguer ces bouteilles de toutes les autres bouteilles présentes et futures, le duc y fait apposer un cachet, portant pour légende : *Selters*, et pour figure un lion rugissant. Les jours ouvriers, on éloigne de la fontaine les paysans du village et des alentours, excepté entre onze heures et une heure; les employés prenant alors un moment de repos, elle reste à la disposition du public. Mais, si l'on veut dignement apprécier l'eau merveilleuse, il faut choisir un dimanche et venir, par un temps bien chaud, demander à la nixe un verre de ses belles larmes. Aucune liqueur n'égale ce breuvage des esprits souterrains. Quand on y mêle une petite quantité de sucre, il mousse, fermente, pétille comme notre champagne, et remplacerait au besoin le favori de nos gastronomes. On le dit riche en natron ou alcali minéral carbonaté, ainsi qu'en oxyde de fer; mais c'est là le moindre souci des amateurs. Ses vertus pharmaceutiques attireraient

sans doute leur attention, n'était la crainte des mensonges qui doivent, comme chacun sait, défrayer la plus grande partie des affiches, circulaires et prospectus à l'usage du commerce. Un livret, composé dans le but de séduire tous les malades qui courent après leur santé fugitive, énumère quarante-sept affections chroniques et non chroniques dont il promet la guérison complète. Les moins nauséabondes sont la gravelle, la pulmonie glaireuse ou tuberculeuse, les obstructions, les scrophules, les éruptions de la peau et autres gracieuses anomalies. Nous préserve le ciel de semblables compagnons !

Un vaste hangard et une enceinte de murs peu élevés défendent la source contre les boutades du vent et de la pluie. Le murmure de l'Ems vient vous bercer derrière le frêle rempart. Tous les curieux remercieront comme moi leur bon génie, lorsqu'il les conduira dans une aussi douce étape. Ce jour-là, le temps était magnifique; entre la toiture et les murailles un pan du ciel se déroulait, si bleu, si limpide, qu'il semblait regarder et sourire comme les yeux d'une fraîche Allemande. De minute en minute une nuée diaphane, pareille aux songes indécis d'un jeune cœur traversait lentement l'espace sans bornes. Perdue, noyée dans le fluide azur, poussée par la brise vers ses dernières profondeurs, on aurait plutôt dit une illusion de la vue qu'un objet réel. Uni-

que habitante de la solitude, on suivait pourtant avec intérêt son pèlerinage à travers la splendeur monotone du firmament.

Pendant que j'admirais ce tableau, en véritable écolier de rhétorique, je vis entrer un paysan massif dont la figure eût seule décontenancé tout un bataillon de catachrèses, de prosopopées et de métaphores. Il m'était arrivé de lire, dans un feuilleton extrêmement spirituel, que, si par hasard on demandait à un laboureur allemand assis, les bras croisés, devant sa chaumière, quel plaisir il trouvait à rester une journée immobile et sans ouvrir la bouche, il vous répondait d'un air calme : *Ich gebe mir ein Gedankenfest* (je me régale de mes pensées). Le fait m'avait toujours paru douteux et l'expression invraisemblable. Désirant sortir d'embarras, je priai le nouveau venu de me dire comment il employait ses dimanches. — « Je joue aux quilles, je walse et bois du schnapps, » me répliqua-t-il aussitôt.

Je crus qu'il plaisantait. Toutefois m'étant rappelé la grande affection de Luther pour les quilles et les breuvages fortifiants, je résolus d'aventurer une seconde question. Mon candide préjugé ne résista pas longtemps aux discours du rustre. Mais l'arbre stérile laissa choir un fruit inattendu. Voyant languir l'entretien, je m'avisai tout-à-coup de lui demander s'il ne connaissait pas quelque tradition relative à la fontaine. Elle avait été dé-

couverte dans les premières années du XVIe siècle, puis encombrée durant la guerre de trente ans, et je pouvais espérer une légende intéressante. En effet, après avoir balancé, prétendu que je le raillais et feignais d'ignorer ce que je savais mieux que lui, mon homme consentit à me chanter une ballade, fort belle sans contredit, mais dont la France revendique justement l'invention. Un des fabliaux, imprimés par les soins de M. Barbazan, raconte la même histoire. Il ne fallait que changer une circonstance de la péripétie, et le sujet donnait tout naturellement une explication fantastique de la saveur particulière à la source. Comme ce poème est au nombre des reliquaires les plus charmants qui nous aient conservé les traditions de nos aïeux, je vais en reproduire les faits principaux, sans me croire obligé de suivre pas à pas ni l'original français, ni la composition allemande.

Le chevalier au barizel.

Sur les limites de la Normandie et de la Bretagne, en un pays lointain, dit le fabliau, vivait jadis un homme redoutable. Des fortifications tellement solides protégeaient sa demeure, qu'il ne craignait ni duc, ni prince, ni monarque. Il ne craignait même pas Dieu, car jamais seigneur n'avait tant

méprisé ses commandements. Le sol foulé par lui devenait stérile; hormis les corbeaux, nul être vivant ne troublait le silence des bruyères environnantes, et, lorsqu'il abandonnait son désert, la fumée des incendies flottait souvent tout le jour au-dessus du chemin qu'il suivait. Malheur à ceux que rencontraient ses regards! Pèlerins, il les tuait; marchands, il les volait; dames, veuves, pucelles et nonnains, il les violait. Pour la messe, les sermons et l'Écriture, il les donnait au diable, et, quand les prud'hommes voulaient lui faire des remontrances, il leur tirait le nez. Douze ans il vécut ainsi, n'observant ni carême, ni jeûne, mangeant de la viande toute la semaine. Un jour, c'était le vendredi-saint, il se leva dès l'aurore, appela ses queux et leur ordonna de lui préparer un plat de venaison. Les queux furent bien étonnés et bien marris, comme vous pouvez le penser; mais ils connaissaient leur maître et ne répliquèrent pas. Ses chevaliers eurent plus de courage : ils lui représentèrent qu'il allait insulter à la passion de Jésus-Christ, et que Dieu l'en punirait tôt ou tard. « Dans la forêt voisine habite un vieux moine, lui dirent-ils; venez avec nous confesser vos péchés. On ne doit pas toujours mal faire (textuel); il est bon de rentrer quelquefois en soi-même. » Le baron se moqua longtemps des papelards et de leur conseil; il finit toutefois par céder, jurant qu'il ne les accompagnerait point

pour l'amour de Dieu, mais uniquement pour leur plaire.

Il monta donc sur son cheval et se dirigea vers le bois. Les chevaliers marchaient devant, tristes et les joues couvertes de larmes ; lui, trottait derrière, chantant de toute sa force. Parvenus au moustier, les pénitents l'engagèrent à franchir le seuil ; mais il ne les écouta point et resta dehors. Son bon ange cacha sa tête dans ses mains, car l'espérance elle-même se fût découragée en voyant cette inflexible opiniâtreté. Hélas! si vous saviez ce qu'il pensait tandis que ses compagnons sanglottaient aux genoux du prêtre! Un petit rouge-gorge célébrait le Seigneur sur le toit de la chapelle ; contre la muraille bourdonnait une clématite pleine d'abeilles et de mouches éclatantes ; les arbres, caressés par une brise amoureuse, jetaient leurs fleurs aux ruisseaux qui chantaient voluptueusement sous leur ombre, et le soleil, dernier convive de la fête, cherchait à voir ce qui se passait dans l'obscurité. Tout semblait vivre, tout semblait jouir, tout semblait avoir une âme et chercher une voix pour se faire comprendre. Mais ni le rouge-gorge, ni la clématite, ni les arbres caressés par la brise, ni la grâce, ni la magnificence de la nature ne remuaient les entrailles de l'exécrable chevalier. Il regrettait, le malheureux! il regrettait sa journée perdue. Il songeait qu'à cette heure même où lui, l'assassin

toujours en embuscade, attendait la fin d'une interminable confession. les voyageurs arpentaient les routes, gagnaient un lieu de refuge, et lui dérobaient peut-être une immense proie. C'était une réflexion bien coupable, n'est-ce pas? Oh! priez, priez pour lui!

Cependant les dévots sortirent de l'église, amenant avec eux le saint ermite. Il s'approcha du baron, la main droite humblement posée sur sa poitrine :

« Sire, lui dit-il, je suis un serviteur du Dieu fait homme. C'est aujourd'hui, vous le savez, qu'il est mort pour nous arracher aux flammes éternelles; c'est aujourd'hui surtout que les nations chrétiennes glorifient son martyre et se prosternent devant son image, en implorant la bonté céleste. Ne vous sentez-vous, dites-moi, chargé d'aucune faute? Ne voulez-vous point examiner votre conscience, et fléchir le juge suprême? »

Le sacrilége dédaigna de répondre, et lança au moine des regards si sauvages qu'il en frémit dans son cœur; mais il ne laissa point voir son émotion, car il se sentait le courage de mourir. Au lieu d'abandonner son projet, il renouvela donc ses instances, et supplia le baron de visiter au moins la chapelle. Las de ses importunités, l'homme farouche entra sans se découvrir.

A peine eut-il fait trois pas dans l'enceinte que l'ermite ferma violemment la porte derrière lui.

« Maintenant, s'écria-t-il d'une voix retentissante, vous êtes mon prisonnier de guerre ; vous ne sortirez qu'après m'avoir fait l'aveu de tous vos crimes. »

Le châtelain resta plongé dans son morne silence ; il regarda les cheveux blancs du vieillard et se tourna vers la porte. Le saint homme, voyant alors la majesté du prêtre inutile, laissa déborder les sentiments affectueux de son âme : il jeta ses bras au cou du pécheur, le serra tendrement sur sa poitrine, et lui dit avec une émotion paternelle : « Non, mon fils, non, mon fils, tu ne sortiras pas. »

Le baron fut surpris ; il n'avait jamais rencontré de volonté plus forte que la sienne. Cédant une seconde fois, il commença le récit de sa vie ; car toute sa vie n'était qu'un forfait. Dans cette longue histoire, les mauvaises pensées et les actions coupables marchaient de compagnie. Les jours se ressemblaient entr'eux, une horrible fraternité les souillait, et pendant qu'ils défilaient comme des ombres damnées sous les yeux de l'ermite, il se signait involontairement. Enfin le chevalier termina ses aveux, et le moine, lui représentant qu'il avait besoin de faire une pénitence extraordinaire comme ses crimes, lui proposa plusieurs sortes d'expiations. Mais le chevalier prit un air goguenard et se récusa. L'ermite, essayant un dernier moyen, lui indiqua du doigt un petit tonneau, et

lui promit l'absolution, s'il le remplissait à la fontaine voisine. Le chevalier répondit en riant qu'il acceptait une condition aussi peu rigoureuse, et lui jurait d'y satisfaire sans tarder ni se reposer.

Il alla effectivement bouter à l'instant même le tonnelet dans la source; mais il demeura ébahi, car pas une seule goutte n'entrait. Se figurant qu'on l'avait bouché à dessein, il y introduisit un bâton et se détrompa. Sa surprise s'en accrut; il immergea de nouveau le barizel, le tourna, retourna, frappa dessus, regarda par l'ouverture, serra les poings et les dents, le tout sans aucun fruit. Transporté de rage, il courut alors vers le moine et lui conta sa mésaventure ; puis, dans son exaspération, il fit le vœu solennel de tenir son serment ou de mourir à la tâche. Et, aussitôt, suspendant à son coup le tonnelet, il partit seul, sans prendre avec lui ni pain ni deniers.

Sa colère était si formidable qu'il marcha trois jours et trois nuits avant de sentir le besoin de repos et de nourriture. Jamais on n'avait vu mesurer l'espace de la sorte. L'oreille au vent, il écoutait toujours si quelque rivière ne murmurait point à l'horizon. Partout il renouvelait son épreuve, et partout l'onde inexorable fuyait le barizel maudit. Un soir il crut son voyage terminé. Il avait vu la lune monter derrière un massif d'aulnes, éparpiller sa lumière dans leurs rameaux et s'épanouir sur la cime comme une fleur éblouis-

sante. Au même instant, une odeur marécageuse et la voix d'une source qui chantait son refrain accoutumé apportèrent à ses sens un heureux présage. D'ailleurs le ciel était pur ; les constellations avaient allumé leurs lustres d'or, et le rossignol, âme de la nuit et de la solitude, s'enivrait lui-même de ses rêveuses mélodies. Ce spectacle adoucit la fureur du baron ; la nature semblait le bénir et lui promettre la fin de ses misères. Il n'entendit pas les huées ironiques d'un hibou qui criait dans le lointain. Ayant donc gagné l'étang nourri par la fontaine, il y plongea son tonnelet. O bonheur ! bonheur sans égal ! il était plein, il était lourd, et si lourd, qu'il ne pouvait le retirer. Faisant donc un joyeux effort, il parvint à l'amener sur la rive, mais aussitôt une rage plus véhémente que la première s'empara de son âme. Le baril était vide, vide, tout à fait vide ; des herbes aquatiques l'avaient seules retenu sous les eaux. Dans son désespoir, le chevalier jeta les yeux autour de lui. Un vaste nuage masquait la lune et les étoiles ; le rossignol s'était endormi ; l'obscurité la plus profonde enveloppait la campagne, et les blés agités par l'air rendaient un bruit sec et triste. Il entendit alors les cris moqueurs du hibou, et reprit, en blasphémant, sa course infructueuse.

C'est ainsi qu'il traversa plusieurs contrées de l'Europe, l'Allemagne, la France et l'Italie. Toutes les douleurs l'assaillirent à la fois. Lorsqu'il pas-

sait au milieu d'une bourgade, les chiens jappaient sur ses talons, les enfants lui lançaient des pierres, les vieilles femmes se mettaient à la fenêtre pour l'injurier. Meurtri par les cailloux, ensanglanté par les ronces, glacé par le vent qui soufflait dans ses haillons, il épouvantait de sa misère jusqu'aux arbrisseaux des chemins. Après douze mois d'incroyables souffrances, il regagna son pays, blême, décharné, se traînant avec peine, mais endurci comme le premier jour. Il arriva précisément le vendredi-saint, et alla frapper à la porte de l'ermite. Le digne homme ne le reconnut pas; il reconnut pourtant son tonnelet, et lui demanda qui le lui avait donné. « C'est un barizel étrange, murmura-t-il; l'année dernière le plus bel homme qu'on pût voir l'emporta de chez moi pour le remplir; depuis lors, nul ne sait ce qu'il est devenu. L'aurais-tu rencontré? Peux-tu m'apprendre son sort? Mais toi-même, quel est ton nom? tu me parais bien malheureux. » — « Mon malheur vient de toi, moine déloyal. Aurais-tu si vite oublié ma figure? Ne te rappelles-tu pas celui que tu chargeas de ce triste fardeau? Ne te rappelles-tu point de quelle ruse tu te servis pour me faire engager par un serment terrible? Tu savais bien cependant que tout déjouerait mes efforts, tu savais bien que je mourrais de fatigue en essayant d'accomplir ma promesse. » — « Dieu vengeur, s'écria l'ermite, je reconnais ici ta main puissante!

Le vice triomphant s'imagine éluder tes coups; il raille ta bonté, se joue de ta patience, et demande avec ironie si tu dors au fond des cieux. Mais pendant qu'il goûte cette lamentable joie, ton œil mesure son châtiment à son forfait. Du sein de ton calme éternel, tu l'abandonnes à sa propre fureur, et elle le punit plus sévèrement que n'eût fait ta justice. O pauvre insensé qui te débats dans l'ombre de la mort! ô mon frère! ô cœur déplorablement endurci! laisse-toi donc enfin toucher par le repentir, agenouille-toi sous le fouet céleste, et recueille au moins le prix de ton supplice. »

Le moine se tut. De grosses larmes coulaient le long de ses joues, et son cœur oppressé se soulagea par des sanglots. Puis il leva les yeux et les mains vers le ciel :

« Grand Dieu! toi qui vois, toi qui peux, toi qui connais tout, regarde cette créature d'un jour que ton Verbe a tirée de la poudre. Quels tourments n'a-t-elle pas soufferts? Ta malédiction l'a chassée de pays en pays, du nord au sud, de l'orient à l'occident. Mais ces longues angoisses n'ont point amolli son cœur; le malheureux n'a pas un seul instant regretté ses fautes. Où donc la frêle argile a-t-elle puisé tant d'orgueil? Sans doute, tu as voulu montrer, par un exemple solennel, combien les souffrances du corps sont impuissantes pour purifier l'âme, quand cette âme aveuglée ne les accepte pas humblement. Que ton saint

nom soit béni! Mais ne prolonge pas cette terrible expiation ; fais grâce à ce criminel indomptable ; prends pitié de son erreur, prends pitié de mes larmes, et, s'il te faut une victime, frappe, je mourrai avec joie pour le sauver. »

L'héroïque charité du vieillard émut le blasphémateur. Il eut conscience de sa dégradation morale, et se dit qu'il était en effet pétri d'un limon bien vil, puisque cette douleur évangélique ne l'attendrissait point. Il désira pouvoir gémir sur ses crimes et consoler le saint homme. Sa prière fut exaucée ; des larmes de repentir humectèrent ses yeux et tombèrent dans le tonneau qu'elles remplirent à l'instant. Quand l'ermite vit ce prodige, il en ressentit une grande joie, et, courant vers le pécheur, embrassa ses genoux et ses pieds nus. — « O mon père! dit le baron pénétré de reconnaissance, vous êtes mon bienfaiteur ; vous avez sauvé mon âme, et je tiens tout de vous. L'année dernière je vous ai raconté mes fautes ; je riais alors d'un rire impie ; je veux maintenant me confesser de nouveau, mais avec une profonde terreur, avec un regret amer, pour que Dieu m'ouvre son paradis. »

L'ermite écouta, le fit communier et, selon son désir, lui donna le baiser d'adieu. Le baron se coucha devant l'autel. Ne voulant pas quitter l'instrument de son salut, il plaça le baril sous sa tête, offrit son cœur au Tout-Puissant et rendit le der-

nier soupir. Le moine, par une faveur spéciale, vit les anges recueillir son âme et chasser les démons qui l'attendaient. Il s'apprêtait à ensevelir le corps, lorsque les serviteurs du défunt arrivèrent comme l'année précédente et célébrèrent avec lui la glorification de leur maître.

Ainsi se termine le poème français. C'était là sans doute une de ces traditions errantes qui visitaient successivement les peuples chrétiens. Les Allemands n'eurent pas besoin de grands efforts pour se l'approprier. Ils transportèrent la scène dans le duché de Nassau, puis modifièrent les circonstances finales. Lorsque le héros du conte arrive à l'ermitage, il trouve le vieillard assis près de la fontaine ; et quand ses larmes ont rempli le baril, la courroie qui le soutient se brise, le baril tombe, et les pleurs se mêlent à l'eau de source : celle-ci prend alors le goût délicieux qu'elle a conservé depuis, afin de rappeler le miracle opéré sur ses bords.

L'Abbaye de Laach.

Lorsque, après avoir suivi le Rhin jusqu'à Andernach, et longtemps admiré ses flots d'azur au pied des vertes collines, on abandonne tout-à-coup le grand fleuve germanique pour s'enfoncer dans les terres occidentales, on voit bientôt les cimes de l'Eiffel déchiqueter l'horizon. Ces montagnes volcaniques ont un gracieux aspect : l'orge ondoie sur leur base, la vigne ceint leurs flancs, d'énormes pins couronnent leur tête. Quand on s'égare sous les arches de la forêt en écoutant ses modulations

plaintives ou sa houle orageuse, on voudrait pouvoir oublier la présence de l'homme, afin de rêver le désert ; mais la chanson du berger qui dresse son parc, le toit fumant de quelque métairie, le grelot des vaches et le cri lointain d'un essieu font avorter la naissante illusion. Il est pourtant certaines vallées où l'on n'aperçoit que le feuillage et le ciel, où l'on n'entend que le murmure des brises dans les gorges solitaires. Des coteaux escarpés, rougeâtres, cicatrisés de fentes, de creux et de saillies, amas de pierres inégales accumulées sans ordre, emprisonnent le voyageur comme une double muraille. Leurs anfractuosités nourrissent de petits chênes rabougris et de longues scolopendres; la mésange y bâtit son frêle palais, et joint sa douce cantilène au monologue du ruisseau tapi sous les broussailles.

Par intervalles, une carrière délaissée montre au bord du chemin sa noire ouverture. Quelques-unes fournissent encore des matériaux à l'exploitation ; le commerce en tire une sorte de tuf volcanique nommé *trass,* que ses propriétés ont rendu fameux. Quand on le mêle avec la chaux, il engendre un mortier que l'eau ne dégrade pas ; elle le durcit au contraire, et en forme une pierre nouvelle. Pour le rendre propre à cet usage, on le pile d'abord à l'aide de moulins qui fonctionnent parmi les aulnes. La Hollande est le pays où l'on débite cette poussière favorable aux construc-

tions hydrauliques. On en a transporté jusque dans les Indes Orientales. D'autres cavernes plus pittoresques livrent chaque année un grand nombre de meules. Leurs galeries tortueuses et leurs salles obscures ont de vastes dimensions qui leur donnent un aspect grandiose. La lumière des torches, affaiblie par l'éloignement, colore à peine les roches inégales ; et quelquefois, en voyant leurs rayons se perdre au milieu des ténèbres, on se croirait égaré dans une nuit infinie. Ça et là l'embouchure d'un puits laisse arriver le jour ; il traverse l'ombre, comme une incertaine espérance les cœurs désolés. Rien ne bénit son passage, et l'aride montagne ne fait point germer la vie dans le silence de ses catacombes.

Le lieu le plus frappant de cette humble chaîne est le vallon de Laach. Sa beauté l'a rendu célèbre parmi les touristes allemands. Les Anglais le visitent bien moins : il les éloignerait de la grande route et de la table d'hôte. Si les gentlemen avaient quelque sentiment de l'éloquence, ils ne résisteraient pas aux magnifiques descriptions des chefs d'auberge. Séduit moi-même par la renommée de l'endroit, j'abandonnai ma schope à cinq heures du soir, et me dirigeai vers les pitons arrondis qui m'allaient bientôt cacher le soleil. C'était une imprudence. En effet, l'orbe éclatant plongea derrière les nuées occidentales, et s'éloigna comme une poétique illusion. Le grand-duc

sortit des ruines ; ses ailes lourdes et muettes glissaient dans l'air sans annoncer l'approche du meurtrier. Le vent de la nuit berçait les ronces, le tremble agitait ses feuilles inquiètes, et de sourdes rumeurs erraient avec le parfum des herbes sauvages. Bientôt la lune glissa légèrement sur les nuées comme la barque aérienne d'une pâle déesse ; les étoiles allumèrent leurs cierges nocturnes. A peine quelques rayons blanchissaient-ils les longues aigrettes des mélèzes. Tout à coup le refrain d'une chanson populaire ondoya dans la vallée. Les notes rauques et souvent fausses décelaient un musicien de la dernière classe, un Apollon de taverne; elles auraient fait admirer le glapissement de la chouette. Cette voix humaine interrompit néanmoins d'une façon agréable pour moi les bruits sinistres que laissait échapper la nature. Je convoitais ardemment un gîte et le repas du soir. Quel que fût le héraut qui me l'annonçât, il était le bien-venu. Un instant de marche suffit pour nous réunir.

La douce clarté des astres me montra dans le chanteur un vieillard peu soucieux. Des mèches grises encadraient un visage prospère, au milieu duquel fleurissait un nez de royale couleur. — « Selon toute apparence, lui dis-je, vous sortez d'un village et d'un cabaret. Enseignez-moi la route, et je prierai Dieu pour qu'il ne vous laisse point choir dans les ravines, quand la boisson vous

porte à la tête. » — « Vous êtes un joyeux compère, me répliqua-t-il. Au lieu de vous indiquer le chemin, je vais vous conduire. Je me sens altéré; nous viderons une bouteille ensemble. Les *flaschen* de l'Æiffel ne craignent pas ceux du Rhin. » — Il se pendit à mon bras, et, nous entretenant aussi bien que son mauvais dialecte nous le permettait, nous arrivâmes au bout d'un quart-d'heure sur un plateau gracieusement onduleux. Vers le centre, quelques chaumières, pressées l'une contre l'autre, se hérissaient d'une multitude de rayons qu'elles lançaient par toutes leurs ouvertures. On aurait cru voir une troupe de fées lumineuses assemblées pour quelque réjouissance annuelle, comme les Écossais et les Gallois s'imaginent en apercevoir durant les belles nuits d'automne. C'était la fête du pays. La musique chevrotait dans les salles et refluait au dehors. Ses notes grêles traversaient l'ombre avec une expression de joie douteuse. Entre ses vives cadences et les profondes ténèbres qui cernaient la bourgade, il était nécessaire qu'une transition adoucît le contraste. Les gais refrains empruntaient à l'obscurité quelque chose de sa tristesse, la nuit perdait de sa terreur en livrant passage aux folles chansons du plaisir.

Les discours bachiques et parfois obscènes de mon guide m'avaient à peine laissé le temps d'admirer cet effet, lorsque nous atteignîmes le hameau. Des paysans vaguaient dans les rues, sor-

taient d'une auberge pour entrer dans l'autre, couraient choisir une danseuse ou l'entraînaient sous les bois d'alentour. Parmi toute cette foule insouciante, à côté de ces groupes animés qu'agitaient vingt passions, un seul homme gardait une physionomie calme et digne. C'était un vieux mendiant assis sur une borne renversée, près d'une masure chancelante. Il avait la tête nue ; ses cheveux blancs éclairés par la lune, soulevés par la brise des nuits, descendaient en longues tresses autour de son visage fatigué. Morne et silencieux comme la tombe, il regardait le tumulte d'un œil impassible. Aucune prière n'entr'ouvrait sa bouche, aucun geste ne sollicitait la dédaigneuse libéralité des passants. Quelquefois il levait les yeux vers la lune ; un chagrin amer, une souffrance pleine de résignation, donnaient à sa figure un air plus touchant que les cris d'un malheur sans dignité. Cette tête pâle et triste s'harmonisait d'une façon étrange avec l'astre soucieux qu'elle contemplait. On eût dit qu'ils se parlaient un langage intérieur, et qu'une douloureuse sympathie les amenait l'un devant l'autre. Le vieillard n'avait point exagéré sa misère pour recueillir d'abondantes aumônes. Ses haillons entretenus avec soin attestaient une vaillante lutte contre l'indigence. On mesurait d'un regard tout l'abîme de sa pauvreté sans faste. Du reste il semblait avoir laissé derrière lui sa génération entière. Débris d'un autre âge, aucun

homme de l'âge présent ne compâtissait avec lui. C'était même en vain qu'on cherchait à ses côtés son chien et son bâton; il lui manquait jusqu'à ces derniers amis de la dernière détresse, et, parvenu aux limites extrêmes de la vie, il attendait la mort dans toute la solitude du malheur.

J'avais donc près de moi deux vieillards d'un aspect bien différent. L'un, déjà saisi par le froid de l'éternel hiver, crispait ses mains débiles autour des joies qui l'abandonnaient; formé par une rigoureuse institutrice, l'autre achevait de recueillir sur sa bouche la promesse d'une nouvelle existence : double image qui, dans sa vérité symbolique, représentait la double influence de la vie sur l'homme. Quand une génération naissante arrive, pleine de chaleur et d'enthousiasme, au bord du lac orageux que nous traversons ici-bas, elle s'élance héroïquement dans la tempête. Les nuages se dissiperont devant eux; ils marcheront sur les flots. Pourquoi recevraient-ils le joug des circonstances? Pourquoi le monde ne se plierait-il pas aux lois divines de leur entendement? Espérance ingénue que tout raille et bafoue! Quelques années leur apprennent qu'ils ont à lutter contre les habitudes iniques, l'étroit égoïsme et l'infamie de la génération antérieure; puis le désir les tente, le besoin jappe dans leurs entrailles; la misère, l'envie, la haine, le découragement, et aussi l'éternelle perversité qui ronge en nos cœurs les plus

nobles instincts, amoncellent devant leurs yeux un brouillard funèbre et leur cache la douce lueur des vérités morales. Cessant alors de distinguer le bien de son contraire, ils invoquent le plaisir, ils poursuivent la richesse. D'ineffables protestations murmurent, il est vrai, dans leur conscience; mais ils doutent, et les flots envahissent leurs pieds; ils doutent, et le vice leur monte jusqu'à la ceinture; ils doutent encore, et l'abîme les engloutit pour jamais. Le nombre de ceux que leur foi soutient, que l'épreuve améliore et qui s'aguerrissent au lieu de faiblir, est tellement petit qu'il attriste le cœur. Ces rares élus voient la solitude grandir autour d'eux, pendant qu'ils avancent. Lorsqu'enfin ils touchent la grève, lorsqu'ils jettent un regard en arrière pour chercher leurs anciens compagnons, ils ne distinguent qu'un vide immense et qu'une onde obscure; ils n'entendent que la plainte des vents sur ce tombeau de la mort infinie.

Séduit par ces réflexions et par une estime involontaire, je m'approchai du mendiant. Le guide alla s'asseoir auprès d'une bouteille, et j'entretins l'homme séculaire. Ce que je lui dis importe faiblement. Il avait une âme plus élevée que sa douloureuse condition; et lorsque le lendemain je pris la route de Laach, il marchait devant moi.

Quatre heures sonnaient à l'église du bourg. La lumière jaillissait de l'orient et s'épanchait en

ondes éelatantes sur les grèves du ciel. Un parfum matinal s'exhalait des champs ainsi qu'une prière. De longs détours nous conduisirent à la eime d'une petite montagne d'où nous pûmes embrasser la cireonférenee de la vallée. L'entonnoir au fond duquel sommeille l'abbaye de Laaeh est, selon toute apparenee, le eratère d'un volean refroidi. Mille preuves le démontrent. Les fragments de pierres qui jonchent le sol trahissent une formidable origine; ce sont des laves, des scories, des vitrifieations. Une masse d'eau considérable en oecupe le eentre*; lorsqu'elle est battue par la tempête, ses vagues jettent sur les rives un sable qu'attire l'aimant. L'onde est bleuâtre, singulière; elle répugne au goût. Une eavité mystérieuse qu'on aperçoit à l'ouest passe, avec raison, pour une solfatare; elle est profonde de einq pieds: un air phlogistique s'en exhale, et a tué en plusieurs oeeasions les animaux qui le respiraient Lorsqu'on plonge un luminaire au-dessous de la partie moyenne, il s'éteint sur-le-champ. On raeonte qu'un naturaliste y descendit sans éprouver d'abord le moindre malaise; ayant ensuite ineliné la tête, il perdit eonnaissanee, et l'on fut obligé de venir à son secours. Enfin, le lac gèle rarement; quand un hiver exceptionnel arrête son ondula-

* Elle a 1,333 arpents de surface, 8,694 pieds de long, 7,890 de large et 214 de profondeur.

tion, le phénomène a lieu au mois de mars. Dans les dernières années, il ne durcit qu'une fois au point de soutenir un homme. Tous les faits se réunissent donc pour attester les ravages d'un élément implacable, et démontrer qu'un holocauste allumé par les génies de la terre flamboyait jadis sur ces hauts lieux.

Le spectacle, qui se déroulait devant nous du haut de la colline, ne nous rappelait nullement ces antiques révolutions. Un épais brouillard flottait à nos pieds et nous dérobait la vue des champs. Sa lourdeur le maintenait dans une certaine région atmosphérique au-dessus de laquelle il ne pouvait s'élever; il formait donc une large superficie entièrement de niveau. La scène était magique. Lorsque rien n'interrompait le calme de l'air, on aurait cru voir une immense plaine de neige, qui blanchissait jusqu'aux dernières limites de l'horizon. Le soleil éclairait tristement ce pâle désert. Les crêtes des montagnes se dégageaient de la brume comme des îlots ou des tertres funèbres. Divers bruits annonçaient pourtant que ce n'était point là le royaume de la mort. Sous cette bizarre inondation, les oiseaux chantaient leur hymne matinal; on entendait le lac gémir contre ses grèves et la rosée dégoutter des chênes sur les feuilles arides. Il y avait quelque chose d'étrange dans ces rumeurs produites par des objets invisibles; on eût dit le murmure d'une création fantastique,

la voix d'existences sous-marines, enfouies loin du jour et de l'air des cieux. Quand la brise venant à s'agiter remuait toutes ces exhalaisons, le tableau prenait un nouvel éclat : l'océan aérien ondoyait comme une véritable mer; des courants le labouraient dans tous les sens et produisaient de gigantesques remous. Longtemps nous contemplâmes, sans rien dire, ces flots silencieux, qui se pénétraient mutuellement au lieu de se briser l'un contre l'autre.

Cependant ils devenaient de plus en plus diaphanes. Quelques linéaments incertains festonnaient déjà cette espèce de velarium, et le soleil descendait avec une hardiesse croissante au fond du nuageux abîme. Peu à peu les formes se dessinèrent, leurs vagues contours cessèrent de trembler dans une incertitude problématique : la réalité parut naître d'un songe.

La vallée de Laach suffirait pour attester le goût admirable avec lequel les religieux choisissaient l'emplacement de leurs abbayes. S'il existe en quelque région inculte un site gracieux ; parmi des landes et des plaines arides, un oasis qu'embaume la senteur des fruits, qu'ombrage une verdure impénétrable, on y découvre toujours les longues arcades d'un monastère encore debout, la petite flèche qu'ébranlait doucement l'angelus, ou des amas de pierres historiées sur lesquelles la folle avoine balance ses tiges aériennes. Mais,

quelque bien exposés que soient d'ordinaire les cloîtres, nul ne l'est mieux que celui-ci. Le vallon présente un grand bassin ovale, entièrement couronné de forêts; plusieurs sortes d'arbres nuancent ce large amphithéâtre de leurs teintes diverses. Le pâle bouleau s'allonge comme un spectre à côté du chêne; le saule-pleureur fouette ses cheveux sur des aliziers aussi tristes que lui. Au-dessous des bois étincelle le lac; à peine laisse-t-il une marge horizontale entre les versants et ses bords. Trois mille sources, dit-on, se précipitent des collines dans ses eaux, et joignent leur murmure à ses éternelles doléances. Suivant Aloyse Schreiber, la plupart de ces fontaines ont des qualités minérales. Il en est une qu'on recommande spécialement aux voyageurs, et qui ne m'a paru guère mieux justifier sa réputation qu'un grand nombre de célébrités actuelles. Une plaine étroite sépare l'abbaye du lac; au milieu croupit l'onde vantée. Sa couleur blanchâtre et savonneuse, les ordures qui naviguaient à la superficie et chargeaient l'herbe des rives, m'affligèrent en dépit de moi-même. J'y voyais l'image de certaines âmes qu'il ne faut pas regarder de près.

Outre leur imposante grandeur, une exécution habile et ferme distingue encore les masses architectoniques du couvent. Les sculptures peu nombreuses qui ornent certains côtés des murailles l'emportent, avec celles d'Andernach, sur tous les

ouvrages de même espèce qu'on admire dans la vallée du Rhin. La fondation de l'abbaye remonte à l'an 1093. Henri II de Laach, comte de Basse-Lorraine et comte palatin du Rhin, eut l'honneur d'en poser la première pierre. Sa générosité ne se borna point au don de cet édifice; des terres considérables, plusieurs villages passèrent de ses mains entre celles des religieux. Deux années seulement après avoir ainsi glorifié le Seigneur, il rendit l'âme et n'eut pas la joie de voir les tours dresser dans les airs leur profil acéré. Les constructions étaient encore loin de leur terme; les premiers chants qui saluèrent la naissante église furent donc les cantiques de la tombe. N'ayant pas d'enfants, il transmit son héritage à Sigefroid d'Orlamunde, son beau-fils. Le légataire continua ce pieux ouvrage. La châtelaine Hedwig d'Altenahr l'aida de son épargne ; elle bâtit la nef souterraine, le chœur et les tours qui le surmontent. Quand le sanctuaire fut ainsi complet, Sigefroid ne voulut point laisser sa propre demeure à côté de l'asile divin. Il rasa l'orgueilleux manoir au pied duquel le lac brisait ses flots éplorés. Mais cette louable dévotion n'arrêta pas les coups de ses ennemis ; ils l'assassinèrent pendant un voyage qu'il fit en Saxe.

Telle est l'origine de ce magnifique bâtiment. Il date, comme on voit, de la première époque romane, de celle qui précéda le bysantin fleuri.

L'aspect des lieux ne dément pas la chronique. Les lignes sévères, les murailles nues, le caractère profondément grave, et pour ainsi dire biblique, de l'ensemble ne permettent ni d'augmenter ni de réduire son âge. Quelques ornements épars cherchent en vain à déguiser son expressive monotonie.

Comme la plupart des cathédrales qui se mirent dans les eaux du Rhin, l'église de Laach oppose à la brise errante six monstrueux clochers. Elle n'a point de façade, point de ces larges structures que désigne le mot de portail. A l'occident, on voit d'abord une rotonde percée de fenêtres et adossée contre une haute tour quadrangulaire ; l'extrémité de la nef joint cette tour à ses acolytes. Ce sont deux flèches octogones, composées de quatre étages et ornées de cintres non moins divers par leur grandeur que par leur situation relative. A l'orient, la même construction se répète, sauf quelques dissemblances légères. Entre cette double masse s'étend le corps de l'édifice, la partie moyenne réservée aux laïques. Il est superflu d'ajouter que des zigzags, des chaînes en losange, des frètes crénelées et autres moulures singulières ornent les corniches, bandeaux et archivoltes. Un cloître, dans lequel on entre par une porte d'un beau travail, précède l'abside de l'ouest ; à la hauteur des chapiteaux règne, le long de la muraille, une plinthe élégamment sculptée. On y distingue, parmi des rinceaux continus, deux hommes terminés en

oiseaux qui se prennent aux cheveux, un singe examinant un phylactère, un bouc et un ours nez à nez, plusieurs de ces têtes en feuillage qu'on rencontre dans toute l'Europe sur les monuments chrétiens. De petites colonnes doubles, fort légères, soutiennent les arcades du cloître. Voilà pour le dehors.

L'intérieur n'excite l'attention par aucune forme spéciale. On y trouve, ainsi que dans les basiliques du Rhin, un chœur à l'orient et un autre à l'occident, mais point de dôme interne. Les galeries latérales manquent au-dessus des bas-côtés; deux chapelles rondes entaillent les parois orientales du transept; deux croisées en ogive attestent une réparation exécutée sous l'influence du style gothique. Mais un petit monument lombard compense à lui seul la nullité archéologique du reste. Il orne l'abside du couchant, et passe pour le tombeau du fondateur. Quelle qu'ait été sa destination, quelque cendre illustre ou vulgaire qu'il abrite, son importance reste la même. Le sarcophage ne se distingue pas de beaucoup d'autres : une arcature ogivale qui en fait le tour ne permet point de le regarder comme la tombe primitive. Le sépulcre du XIe siècle ayant été détruit par une cause dont nous ignorons la nature, les moines ont dû le rétablir sans prendre garde à la différence des styles. La partie curieuse du monument est le dais qui s'élance immédiatement au-

dessus ; il a six côtés, et repose sur un égal nombre de colonnes en marbre dont les chapiteaux diffèrent les uns des autres. Une arcade à trois lobes cintrés charge leurs tailloirs et porte le haut de la construction ; cette dernière partie forme une sorte de dôme néogrec entièrement à jour. On dirait un colossal morceau d'orfévrerie [3]. Je n'ai pas besoin d'en faire ressortir l'extrême originalité ; je n'ai vu de pareil hémisphère dans aucune église byzantine. C'est un monument prodigieux pour l'époque. La lourdeur habituelle de l'architecture romane fait ici place à une audacieuse transparence. Mais la rareté de cette coupole n'intéresse pas seule en sa faveur ; elle met l'esprit sur la trace des modifications insensibles par lesquelles l'architecture saxonne ouvrit le chemin à sa splendide héritière. C'est un anneau de plus qui rattache l'art gothique à son prédécesseur, et montre les voies de l'imagination chrétienne. Il annonce pompeusement les flèches à jour, les réseaux diaphanes et toutes les merveilles des églises postérieures. Bientôt les cathédrales soulèveront dans les airs de gracieux reposoirs ; la lune viendra, comme un génie mélancolique, errer le long des balustrades, et les souffles nocturnes, perdus au milieu d'innombrables colonnettes, en tireront des mélodies plus vagues que le silence, plus douces et plus expressives que le langage de l'homme.

Si les mots techniques ont peine à décrire la

structure d'un édifice, le vocabulaire général échoue contre les émotions qu'il engendre. Toutes les créations d'un art puissant renferment en elles une vie profonde et mystérieuse, non pas versatile comme notre existence, mais calme et permanente comme les desseins de Dieu. Interrogez les arceaux, les murailles, les galeries silencieuses ; ils trouveront un idiome pour vous répondre. A Saint-Denis, cette nécropole des rois, un sommeil funèbre comme celui de la mort alourdira vos paupières. Enorgueillie d'avoir couronné tant de monarques, Reims vous éblouira de son faste archiépiscopal. Sous les arcades pesantes de Mayence, je ne sais quelle ineffable tristesse s'exhale de toute chose comme le parfum des encensoirs. Les termes ont beau se multiplier et la phrase accroître sa souplesse, il y a toujours dans l'art mille sentiments qu'elle ne peut rendre. L'exaltation causée par une église solitaire est aussi variée que les nuages du ciel ou le chant des oiseaux, et cependant le langage l'enveloppe toujours des mêmes formes.

Les longues avenues du cloître, l'enceinte délabrée de l'église, me suggéraient naturellement ces pensées. La conquête française a chassé les moines de leur gîte ; la désolation règne dans le saint lieu. Les tombes ornées de sculptures ont passé de Laach au château de Burresheim ; nul vestige de l'ancien culte : les bancs, les autels, la chaire ont disparu. L'ortie frissonne au pied des

murailles, et les croisées sans verrières laissent tomber la pluie sur les dalles. Où rayonnaient d'anciennes images, le byssus déploie ses taches noirâtres; les hirondelles suspendent leurs nids aux violettes des chapiteaux, et le myosotis ombrage la tête du fondateur. Sous les voûtes de l'ouest, j'aperçus un troène dont les racines plongeaient au milieu d'un bénitier fendu par l'hiver ou par les hommes. Ses grappes de fleurs, aussi blanches que le lys, côtoyaient le pilier voisin, en secouant à l'entour une odeur pénétrante et doucereuse. A l'affliction empreinte dans l'architecture, dans les herbes, dans l'aspect entier du monument, se joignait la tristesse de l'atmosphère. De lourdes nuées chargeaient l'horizon, et le vautour poussait au loin ce cri farouche qui semble un grincement de porte rouillée.

C'est dans une situation d'esprit analogue que durent travailler et les anciens artistes byzantins et ceux qui par la suite agrandirent leur style. L'horrible misère de cette période inclinait aux idées sombres. Les premiers architectes végétaient sur les débris d'une civilisation naufragée, autour de laquelle grondait encore l'orage. Les lois et les habitudes romaines, en perdant leur énergie ou même toute leur influence, avaient laissé l'Europe dans un état voisin de la mort. Les herbes parasites conquéraient les champs aussi vite que les barbares : au sein d'une affreuse corruption ou

d'une affreuse indigence, les hommes s'arrachaient mutuellement la nourriture. Le marteau scandinave écrasait les peuples. Renonçant donc à lutter contre un sort implacable, chacun attendit la fin du globe et la venue du Rédempteur. La foi naissante paraissait avoir pour unique mission d'adoucir les angoisses d'un monde décrépit, et de l'ensevelir au chant des cantiques funèbres. Lorsqu'après l'an mil, l'épouvante déclina, une sourde crainte resta dans les âmes. On avait pris des habitudes de désolation, et le christianisme les fomenta par ses dogmes austères. L'art byzantin exprime cette longue douleur. Il creuse des grottes sous les basiliques, en mémoire des persécutions, et aussi pour y fuir la lumière, la joie des barbares, l'exhalaison du carnage, pour descendre vivant dans le repos de la tombe. Sa forme et son attitude sont comme des emblèmes de tristesse. Il a l'imagination pleine de fantômes, de visions, d'absurdes créatures, ainsi qu'un malheureux en transport. Les animaux sculptés par lui regardent toujours leur croupe, fixent leurs yeux sur le passé, dans la terreur de l'avenir. Ses chapiteaux regorgent de massacres; les hommes et les bêtes se frappent, se tuent, se dépècent et se mangent. Le délire du sculpteur bouleverse toutes les lois de la nature : les quadrupèdes se terminent en poissons, l'arbre a des yeux et des lèvres, les centaures galopent comme autrefois, des monstres

inconnus dévorent le bout des piliers. La confusion des images représente le désordre social.

D'autres liens unissent l'architecture byzantine à son époque. Elle ressemble aux états éphémères que les barbares tentaient d'enraciner dans les débris de l'empire, comme ces fleurs qui ne s'épanouissent qu'au milieu d'autres végétaux en décomposition. Mais de nouvelles hordes arrivaient du nord et foulaient aux pieds des chevaux ces frêles monarchies. Le trône de Théodoric, la domination des Burgundes, celles des Visigoths, des Saxons, des Lombards, périrent sous ce vent d'orage. Elles n'eurent pas le temps de développer les principes de vie qu'elles contenaient. Enfantée par l'obscure union de quelques éléments hétérogènes, l'architecture byzantine mourut, comme elles, dans son germe. Elle n'atteignit jamais la plénitude de beauté où arrivèrent l'art gothique et l'art grec.

Ce n'est pas son seul point de conformité avec les premiers établissements des tribus septentrionales. L'avant-garde germanique, se ruant sur l'empire, au moment où sa cendre était chaude encore, dut y laisser amollir et fondre son caractère. Circonvenus de toutes parts, entourés d'aqueducs, de bains, de temples, de portiques, de voies romaines, plongés au milieu d'une civilisation raffinée qu'ils absorbaient par tous les pores, ils ne purent se soustraire à l'influence des

vaincus plus savants, plus polis, plus intelligents qu'eux. Ils se prirent à imiter grossièrement les façons de leurs esclaves. Ils essayèrent plusieurs fois de rétablir le désastreux système de la fiscalité impériale. Ils jetaient avec orgueil le manteau du patriciat sur leurs larges épaules. Ataulph, frère d'Alaric, s'annonçait comme le restaurateur du monde romain. Mais ce monde était condamné à mort ; en se faisant ses complices, ils ne pouvaient que périr avec lui. Ce n'était pas de cette argile impure que devait être pétri le nouvel homme. De même l'architecture byzantine se ressouvenait trop de ses sœurs de Grèce et d'Italie, pour se soumettre docilement au génie chrétien. Ses lourdes voûtes étouffaient la prière. Les sphynx, les chimères et les gorgones qui batifolaient sur ses piliers auraient compromis la sainteté de nos sacrements ; la Vierge aurait baissé les yeux devant ces tableaux impudiques qui rappellent les saturnales de la grande déesse. L'expression véritable du christianisme était encore à trouver.

Cependant, au milieu du chaos barbare, on entrevoyait déjà les rudiments de la société nouvelle, comme on aperçoit le système osseux d'un aigle dans son œuf encore liquide. Le municipe disparaissait, les peuples se groupaient autour de l'évêque, le servage était constitué, la puissance papale commençait à surgir, le vasselage à se former lentement. On en était au crépuscule de

la féodalité. Il ne s'agissait plus que de pétrifier ces éléments et de les arracher à leur fluctuation continuelle. Pendant que ces révolutions changent les destinées sociales, un phénomène analogue se produit dans l'architecture romane. Elle jette, comme nous l'avons dit, les bases du style qui doit l'anéantir, et creuse ingénument son propre tombeau. Le grand nombre d'années, qui s'écoulèrent depuis la chute de Rome jusqu'à la naissance de l'art byzantin, semble invalider ce parallèle; mais si l'on réfléchit que les Normands continuèrent les Germains; qu'après avoir dépouillé les anciens maîtres, les vainqueurs se dépouillèrent l'un l'autre; si l'on examine l'aspect mobile qu'offre l'Europe avant le XIe siècle, on ne niera pas la justesse du rapprochement. D'ailleurs l'art qui symbolise une période ne se montre qu'à son déclin; il en est comme l'efflorescence; la tige va mourir quand il s'épanouit.

L'ordre fixé dans le vallon de Laach était un de ceux qui cherchèrent le plus courageusement à neutraliser l'influence des principes destructifs logés au cœur de la société. Saint Benoît apparut sur les confins du moyen-âge, ainsi qu'un envoyé d'en haut. Il régularisa l'ascétisme exalté de la dévotion orientale que saint Antoine et saint Basile n'avaient point dirigé. Les pratiques effrayantes des cénobites minaient leurs jours, un grand nombre d'entre eux perdaient l'esprit. En commu-

niquant aux Occidentaux ces habitudes follement héroïques, saint Athanase leur avait laissé toute leur exagération. Il fallut que, dans les premières années du Ve siècle, saint Benoît vînt mettre un frein à l'enthousiasme et rendre ses élans moins capricieux. Le travail calma, puis fortifia ses disciples. Tour à tour invoquant le Seigneur et labourant les campagnes, ils défrichèrent les terrains abandonnés. Les expéditions agricoles cédèrent ensuite la place à de longues recherches intellectuelles. Leur science éclaira les pays fertilisés par leur charrue, et non-seulement ils acquirent des droits à la reconnaissance générale, mais ce fut l'ordre monastique dont les membres étaient placés dans les conditions les plus propices au bonheur.

Les solitaires de Laach accomplissaient dignement leur tâche laborieuse. L'un d'eux, Thomas Kupp, a enrichi de savants traités les mémoires publiés par l'académie de Manheim. Une bibliothèque volumineuse entretenait leur goût pour l'étude. Ils cultivaient aussi les arts; l'abbaye possédait une collection de tableaux actuellement dispersés ou anéantis. Les chartes curieuses, les œuvres manuscrites, ont éprouvé le même sort durant l'occupation française. De ces richesses, amassées avec une longue patience, la guerre ne nous a laissé qu'un faible souvenir. Après 1814, les bois et les terres furent d'abord loués comme domaine du roi; puis, en 1820, M. de Delius acheta

ces dernières pour la somme de 24,900 thalers prussiens, ou 92,935 fr. On appropria les édifices aux besoins de l'économie rurale, des constructions accessoires furent démolies; il n'en reste qu'une chapelle byzantine changée en grenier, un joli pavillon de la renaissance qui orne le jardin, et des bâtiments sans valeur esthétique. Par un sarcasme involontaire, la cuisine est devenue une distillerie, le réfectoire une étable. L'église, aujourd'hui propriété royale, est heureusement à l'abri des sacriléges.

Le couvent de Laach était célèbre par son hospitalité. Une aile magnifiquement bâtie servait de demeure aux étrangers. A quelque heure du jour ou de la nuit qu'ils arrivassent, ils étaient cordialement reçus. Ils mangeaient le pain des cénobites aussi longtemps qu'il leur plaisait; et lorsque la nécessité les entraînait loin de ce grave asile, une prière bénissait leur vie errante. Dans une autre aile, les pauvres étaient nourris, les malades soignés. Du reste, les bons pères ne se négligeaient aucunement. Leurs habitations déconcertaient le vent et la pluie; tout ce qui pouvait charmer leur solitude encombrait les celliers, les granges et l'office. Au nombre de quarante ou cinquante, ils attendaient patiemment l'éternité. On se souvient encore dans le pays du soin qu'ils donnaient à leurs vêtements; la tradition a même conservé le détail de leurs repas. Outre le potage et la salade, ils

mangeaient à leur dîner six plats substantiels qu'arrosait un cruchon de vin. Les dimanches, on doublait la portion du liquide, les jours de fête, on la triplait. Ces gaillardes habitudes leur avaient mérité un surnom expressif. Jouant sur le mot *trinken*, boire, les villageois d'alentour les appelaient *benetrinktiner*, bons buveurs, au lieu de *benedictiner*. On parle souvent encore de leurs joyeuses prédications. Ils avaient su flatter le goût populaire et donner à l'enseignement religieux la forme du conte ou du dialogue. Leurs bons mots égayaient les paysans qui se les transmettent de père en fils. D'agréables images escortent donc leur souvenir : dans les temps modernes, ils réjouissaient leurs ouailles; dans les siècles antérieurs, ils les instruisaient, les secouraient et les édifiaient. Que la terre leur soit légère!

Les deux Maisons de Gœthe.

« Voyez-vous cette grande maison percée de onze fenêtres dans sa largeur? La porte est surmontée d'une frise en marbre noir, où se déroule une inscription assez longue; plusieurs marches l'exhaussent et la précèdent. Allez donc tout droit : vous avez sous les yeux la demeure de Gœthe. » — Je remerciai vivement l'honnête citadin, et m'acheminai vers le lieu qu'il m'indiquait. J'eus beau faire, je ne ressentis pas, en montant les degrés, ce frisson mystérieux qui ne manque

jamais de donner la ehair de poule à nos touristes fashionables, lorsqu'ils visitent le logis d'un grand homme; j'éprouvais tout simplement une curiosité sans bornes, un désir avide d'observer jusqu'aux moindres particularités de eette habitation longtemps sanctifiée par la présence du génie. Si les phrénologistes reeonnaissent la nature des esprits à l'examen du erâne, ec palais de l'intelligenee, suivant l'expression de Byron, on peut, avec bien plus de eertitude eneore, juger le earaetère des individus à l'inspection de leur séjour. La pensée est comme un parfum qui s'exhale de l'âme et pénètre les objets environnants. Le premier eoup d'œil jeté dans une ehambre vous révèle les goûts, les oeeupations, l'aisance ou la pauvreté, la vie méthodique ou extravagante du maître. Aussi la vue du cabinet, où Gœthe acheva tant d'œuvres si délieatement eiselées, produisit sur moi l'effet d'un de ees réeits, qui nous emmènent au fond des pays inconnus, et nous apprennent quels arbres s'y penehent sur l'eau des fleuves, quels oiseaux y chantent au clair de la lune, et quelles fleurs mélaneoliques écoutent leurs lais d'amour. Il me semblait qu'aidé par cette espèee de earte topographique, je pareourais l'âme du noble poète, suivant sans peine les vagabondes sinuosités de son imagination, et plongeant le regard sous les abris mystiques où reposaient ses affections les plus chères.

On m'introduisit d'abord dans une petite pièce oblongue située au premier étage et servant d'antichambre à la pièce principale. Elle est occupée d'un côté par un meuble que les termes ordinaires ne pourraient désigner avec précision, car sa forme résulte de l'usage spécial auquel Gœthe l'avait consacré. C'est une énorme commode, divisée en une multitude de compartiments, à la façon des tombeaux que les Romains appelaient *columbaria*. Chaque case renferme un tiroir qui contient des spécimens de produits minéralogiques. Les différentes sortes de pierres et de métaux s'y trouvent classés. rangés, étiquetés avec l'ordre le plus parfait. Rien qu'à voir cette disposition strictement régulière, on devine que, si l'homme dont elle est l'ouvrage avait reçu de la nature une fantaisie extrêmement vigoureuse, il devait joindre les qualités du savant à celles de l'artiste, une raison ferme au sentiment du beau. Entre le casier gigantesque et la croisée, une longue, jaune et maigre pendule de campagne se dresse contre la muraille. La bonne vieille n'a rien de très-intéressant par elle-même, et sans doute elle n'aurait jamais fixé l'attention de personne, si le destin ne lui eût imposé la tâche de sonner aux oreilles d'un écrivain fameux toutes les heures de l'enfance et de la jeunesse. Sortie de la maison paternelle de Gœthe, elle avait déjà plusieurs fois changé de possesseur, lorqu'un prince, le duc de

Mecklenbourg-Schwerin, je crois, s'empressa de l'acquérir, la fit transporter secrètement à Weimar, et placer durant la nuit près de la chambre où dormait le dictateur littéraire de l'Allemagne. Plus de quarante ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait entendu retentir pour la dernière fois ce timbre séculaire. Le jour se leva ; l'horloge sonna six heures. Gœthe, réveillé par cette voix si pleine de souvenirs, appela fortement son domestique. « D'où part, lui demanda-t-il, ce bruit qui vient d'interrompre mon sommeil ? Il m'a semblé que j'étais encore sous le toit de mon père ; mille images que je croyais effacées de ma mémoire ont repassé devant mes yeux. Bien certainement, ce bruit n'est pas nouveau pour moi. » Il sut bientôt qu'il ne se trompait point.

Mais silence ! voici que nous entrons dans la salle du travail. Une table de sapin rude, sans couleur, à peine rabotée, en occupe le milieu ; le fauteuil qu'on voit auprès brille également par des qualités négatives. Il n'est pas de vaudevilliste en gros, pas de romancier faisant la pacotille, à quelque épaisse et nauséabonde sottise que leurs ouvrages servent de réceptacle ; il n'est pas de vieux chansonnier débitant le calembourg, qui voulût, qui daignât reposer ses membres augustes sur une paille aussi grossière, appuyer ses bras immortels sur de semblables supports. Mais Gœthe se montrait moins difficile. Ces goûts

simples pourraient à la vérité paraître suspects; on pourrait les considérer comme une preuve d'orgueil, et penser qu'au rebours de ce riche propriétaire à la figure duquel cracha jadis si plaisamment Diogène, il voulait être l'objet le plus remarquable de son habitation. Mais quand on connaît la vie intérieure des Allemands, ces doutes se dissipent d'eux-mêmes. Le luxe n'exerce pas chez nos voisins le même empire que chez nous; là toutes les classes préférent le bien-être aux jouissances de la vanité. Ils trouvent absurde de diminuer ses plaisirs réels, de contenter imparfaitement ses besoins, pour se mettre en état de produire un plus grand effet sur les gens qui nous approchent. Les murs de leurs appartements sont ou blanchis ou couverts d'un papier très-ordinaire, mais on parquette tous les planchers, afin de les rendre plus chauds. Ce parquet lui-même ne reluit pas comme les nôtres, mais aussi n'expose-t-il pas à des chutes et l'emporte-t-il en propreté, car peu de jours s'écoulent sans qu'une eau abondante fasse disparaître jusqu'aux moindres taches. Sous ce rapport, les lieux publics portent encore plus fortement l'empreinte du caractère national. Nos riches cafés étonneraient au dernier point ces populations candides, qui s'en vont chaque soir vider scrupuleusement leur schope sur de grosses tables et de gros bancs peints en jaune. Mais il faut avouer qu'ils y boivent une bière excellente,

ou, si vous voulez, infiniment supérieure au breuvage insipide avee lequel nous avons le courage de nous laver l'estomae. Gœthe eroyait d'ailleurs que si la misère déchire et troue de tous côtés la pensée, une recherehe trop grande du confortable en relâche la trame et finit même presque toujours par la désorganiser. « Je ne veux point m'amollir, » disait-il ; et nous verrons eombien il resta fidèle à ee prineipe.

A gauche du fauteuil, une corbeille élevée sur trois pieds recevait son mouehoir, son canif, des ciseaux et autres menus ustensiles qu'il employait fréquemment et voulait avoir sous la main. Du reste, il ne s'asseyait devant eette table que pour étudier, jamais pour éerire. Lorsqu'une idée le préoecupait vivement et lui inspirait eette erainte des distraetions que connaissent tous les penseurs, elle lui servait à prendre ses repas dans la solitude. Plus d'une fois, Sehiller, Wieland et Herder s'y trouvèrent rassemblés. C'était une faveur spéciale réservée à ses amis. Qu'il eût été beau de les voir s'entretenir avec l'abandon et la verve d'une eonversation familière! O grands hommes, qui pareouriez ainsi que des séraphins le paradis terrestre de la poésie, quelles paroles s'échappaient de votre bouche dans ces conférences intimes? Pareille aux échos multipliés que le tonnerre éveille de montagne en montagne, l'inspiration devait se communiquer de l'un à l'autre et tirer de votre esprit

des pensées aussi nobles que vous-mêmes. Pourquoi n'a-t-on pu recueillir ces fleurs soudainement écloses sur vos lèvres, comme ces primevères qu'un rayon de soleil fait sortir de la neige? Une plus grande portion de votre âme aurait été conservée au monde; car, de quelque activité que la nature vous eût doués, l'œuvre est lente, la vie courte et l'intelligence infinie.

Gœthe n'écrivait de sa propre main que ses ouvrages en vers. Il se plaçait alors debout, près d'une fenêtre, devant un pupitre fort élevé, et restait dans cette position jusqu'à ce qu'il se sentît la tête lasse. Pour les ouvrages en prose, il dictait et se promenait pendant que son secrétaire tenait la plume. D'après le témoignage de cet homme lui-même, son maître s'exprimait avec une telle rapidité qu'il avait beaucoup de peine à le suivre. Comme le travail durait quelquefois cinq ou six heures, il éprouvait à la fin une lassitude extraordinaire dans les doigts. On me montra sur le pupitre un flacon de cristal opale dont le bouchon représente la tête de l'Empereur. Les effets de lumière auxquels il donne lieu, lorsqu'il est éclairé par les rayons du soleil, confirment, à ce qu'il paraît, d'une manière péremptoire, la théorie de Gœthe sur les couleurs. Aussi s'écriait-il avec enthousiasme, dans certains moments, que ce petit vase méritait de faire le tour du monde.

En qualité de bibliothécaire du grand-duc, il

n'avait besoin de posséder que très peu de livres : ceux de la ville étaient à sa disposition. Quelques volumes seulement occupent deux ou trois planches qui longent le mur, derrière son fauteuil, au-dessus d'un vaste coffre pareil à celui de l'entrée. Des plantes, des curiosités remplissent les tiroirs de ce meuble. Partout on reconnaît la trace d'un esprit qui savait apprécier la valeur du temps, et qui, ne se laissant jamais tyranniser par l'indolence, acquérait ainsi une érudition ferme, lucide et bien coordonnée. Une feuille de papier couverte de charpie et de fragments d'étoffe prouve d'une façon gracieuse avec quel regret il voyait les heures s'éloigner de lui les mains vides. Lorsque Alma, sa petite fille, violait par caprice la consigne qui défendait de le troubler dans sa retraite, il ne se sentait pas le courage de la renvoyer. Il éprouvait un plaisir doux et vif à regarder cet innocent visage, ces mains si frêles, ce jeune corps aux formes délicates. Mais de peur que le babil de l'enfant n'interrompît les voix intérieures qui parlaient en lui, son ingénieuse bonté la forçait de garder le silence, sans employer les menaces. Il lui montrait une pièce d'argent toute neuve et très brillante. « Je te la donnerai, lui disait-il, si tu veux effiler ces morceaux de soie; travaille pour la mériter. » La petite entreprenait la tâche, et jusqu'à ce qu'elle l'eût finie, son grand-père jouissait tranquillement de sa présence, car elle

ne faisait plus envoler, comme un passant qui heurte le tronc d'un arbre plein d'oiseaux, l'essaim d'idées éclatantes qui chantaient et rayonnaient dans son imagination.

Après les objets que je viens de mentionner, l'un des plus curieux est le *Sardanapale* que Gœthe avait reçu de lord Byron, et que, depuis sa mort, on a découvert au fond d'un tiroir, soigneusement enveloppé dans un mouchoir de coton imprimé. On lit sur le premier feuillet : « Hommage d'un vassal à son seigneur-lige. » Sans doute ce témoignage d'estime, présent du plus grand poète de l'Angleterre, avait produit sur le plus célèbre poète de l'Allemagne une impression profonde ; il l'avait caché comme une de ces joies secrètes qu'on aime à entourer de mystère.

Le cabinet de travail communique par une porte avec la chambre à coucher. Quoi ! me direz-vous, ce lit terne et sans élégance, composé de planches qu'on n'a pas même vernissées, ce lit est celui dans lequel il dormait, dans lequel les rêveuses déesses du monde scandinave ont dû tant de fois le visiter ! Quelque chose que vous puissiez dire, je suis forcé de répondre affirmativement. Toutefois, modérez votre surprise, et retenez votre commisération. Gœthe était riche, il avait augmenté la fortune de son père, en y joignant le prix de ses ouvrages et les dons qu'il recevait du grand-duc. Il aurait pu, s'il l'avait jugé conve-

nable, sommeiller voluptueusement sur le plus fin duvet. Ne plaignez pas non plus Schiller, qui reposait dans un lit absolument pareil; car si, lui, sa pauvreté ne lui permettait pas une vie somptueuse, tous les trésors de l'univers idéal étaient amoncelés en son âme, et nul n'en connaissait mieux la valeur, témoin son charmant apologue intitulé : *le Partage de la Terre.*

Au chevet du lit, on me fit remarquer le fauteuil dans lequel Gœthe rendit le dernier soupir. On venait de l'y placer, lorsqu'il s'écria : « De la lumière! de la lumière! *mehr licht! mehr licht!* » Les domestiques s'empressèrent d'écarter les rideaux et d'ouvrir la fenêtre ; il parut admirer un instant la beauté du jour, puis, penchant la tête sur son épaule gauche, il ferma les yeux. Sa fille crut qu'il dormait, et couvrit son front d'une visière verte, de crainte qu'un rayon de soleil, descendant comme une gloire sur ce visage sublime, ne troublât son court et dernier sommeil. Hélas! il était mort.

Si l'on se penche en dehors de la croisée, les regards embrassent un terrain de peu d'étendue. Les fleurs qui s'y pavanent au milieu de plates-bandes régulièrement alignées annoncent assez sa destination. Quoique l'espace ne soit pas vaste, elles semblent, par un instinct de coquetterie, s'épanouir en cet endroit mieux que partout ailleurs, sachant bien qu'on y viendra lorgner leurs corolles.

Leur maître, il est vrai, ne peut plus jouir de leurs couleurs; mais de beaux, de nobles étrangers le remplacent; la pluie tombe comme toujours, et le soleil n'est pas moins amoureux.

Outre son cabinet de travail, Gœthe en avait un autre que je nommerai cabinet de réception. Destiné aux étrangers que sa célébrité attirait chez lui, il l'avait fait décorer avec plus de soin que le précédent. Des armoires à panneaux de verre cachent les murailles de trois côtés. Derrière cette clôture diaphane, l'on aperçoit une multitude de statuettes, de vases, d'antiquités et de choses rares ou singulières. On distingue entre autres le crâne de Vandyck, que Gœthe avait acheté fort cher en Belgique. Il est impossible de voir une boîte osseuse plus purement dessinée, plus belle, et de contours plus harmonieux. Une tête difforme, servant de terme de comparaison, aide à sentir les avantages de la première. On retrouve dans celle-ci la noblesse, la douceur et la grâce qui rendent si poétiques les compositions de ce grand peintre, et suspendent à son nom toutes les banderoles de la renommée.

Au-dessous, un petit autel ou triptique, imite le fameux autel de Cologne, exécuté en 1410, et dont, après de longues discussions, on n'ose pas encore indiquer précisément l'auteur *. L'avis du docte

* Voyez l'histoire de la peinture en Allemagne dans le second volume.

Kugler, qui l'attribue à Meister Stephan, me semble pourtant devoir l'emporter. Il suffit de comparer ce tableau avec ceux du même maître, qui ornent la galerie de Francfort et le musée de Schleissheim, pour partager cette opinion que confirme le style évidemment pareil de ces différentes peintures. Sur une aile est représentée sainte Ursule, accompagnée de ses vierges; sur l'autre, saint Géréon, suivi de ses chevaliers; dans le milieu, l'adoration des mages. La manière rappelle beaucoup celle de Léonard de Vinci. Couleurs fondues avec un soin extrême, formes arrondies, modelé très saillant, visages pleins de calme, angéliques sourires, tout ramène involontairement la pensée au disciple du Verrochio. C'est une de ces œuvres achevées, comme le génie lui-même en voit rarement sortir de ses mains. Vierge céleste! quels ineffables regards elle abaisse sur ses admirateurs! La tempête de l'orgue a beau se déchaîner sous les voûtes, la scie glapir dans cette nef éternelle et toujours imparfaite, les prêtres nasiller d'une voix somnolente ce que leurs aïeux chantaient avec une ferveur extatique; les vents ont beau gémir autour du dôme, les croisées frissonner tristement, et les corbeaux jeter leurs cris étranges au milieu de toutes ces voix, l'on oublie devant elle les murmures de la terre et les plaintes du ciel; on se sent confondu, ravi, emporté loin du monde par la puissance de sa beauté, comme Dante le fut jadis

par celle de Béatrice. Malheureusement la gravure de Gœthe, quoiqu'une des meilleures, est loin de reproduire la perfection de l'original. Elle a néanmoins conservé quelques-unes de ses qualités, et fait, sans trop de peine, illusion au souvenir.

On découvre, en outre, derrière les vitres un énorme manuscrit relié, comme les curieux n'en trouveront dans aucune bibliothèque. Cet in-octavo servit pendant longtemps d'album au plus étonnant voyageur qui exista jamais. Sa vie entière fut consacrée à parcourir le globe. Il se présenta devant toutes les célébrités du XVIIIe siècle, et toutes daignèrent inscrire leur nom dans son livre, en y ajoutant une courte note. Il rendit ainsi collaborateurs l'un de l'autre les hommes les plus fameux de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. Pas une écriture, pas une langue ne manque; l'arabe, le persan, le turc, le chinois, le pracrit, le tartare-mantchou jargonnent et bavardent à côté du français, de l'anglais, du russe, de l'italien, du grec et de l'espagnol. On ne rencontrerait nulle part une collection d'autographes aussi complète pour une époque donnée. La seule signature qui s'y répète est celle de Voltaire, et, d'après son propre témoignage, l'homme qui lui faisait cet honneur insigne savait observer avec finesse les mœurs des pays qu'il traversait. Si sa mémoire égalait sa persévérance, une incroyable multitude de faits, d'événements et de formes devait la surcharger.

Je ne veux point parler d'une couronne d'or que la ville de Francfort-sur-le-Mein, fière d'avoir donné le jour à Gœthe, lui offrit avec un orgueil maternel. Je passerai de même sous silence l'in-folio de vélin dont chaque page nous conserve le portrait d'un de ses amis, dessiné grand comme nature, et la série d'esquisses due à ses loisirs. La description est une route périlleuse; si le pied vous glisse, on tombe dans le catalogue. D'ailleurs, le soleil baisse, les rues deviennent de plus en plus fraîches, et se remplissent de promeneurs; hâtons-nous de gagner le parc; voici la seconde maison de notre poète.

Ce bâtiment, composé de deux étages, est moins un lieu de séjour qu'un pavillon de repos ou d'étude. Il s'élève sur le flanc d'un coteau, dans le coin d'un jardin environné de haies et de tilleuls. L'extérieur ni l'intérieur n'ont rien de remarquable, si ce n'est un air de calme et de solitude, propre à favoriser la méditation. Une prairie verte comme les eaux limpides, couverte d'innombrables marguerites, ainsi que d'une écume, déroule sa nappe éclatante sous les fenêtres, et simule un grand lac dont les arbres touffus, qui la cernent, forment pour ainsi dire les rivages escarpés. Une longue avenue, percée au milieu des massifs, imite avec non moins de bonheur le cours d'un fleuve, et l'œil charmé de cette ressemblance fortuite, se perd avec l'allée dans les pâles vapeurs

de l'horizon. Pendant les beaux jours, Gœthe se rendait souvent dès le matin à cet ermitage isolé; l'aspect de la nature réveillait son imagination endormie. Aussi ne manquait-il jamais d'emmener son secrétaire. Telle était la noblesse de sa démarche et de son regard, qu'un paysan l'ayant rencontré comme il traversait le bois. se découvrit avec un respect mêlé de surprise et resta longtemps immobile, suivant des yeux cette tête de Jupiter, jusqu'à ce qu'elle disparût derrière les arbres. Le rustre n'avait peut-être jamais entendu prononcer le nom du patriarche de la littérature allemande; il n'avait certainement jamais ouvert les livres où les enfants de son royal génie reposent embaumés dans les parfums et dans l'or: mais rien qu'en voyant son front majestueux, il devinait qu'un homme extraordinaire passait devant lui.

Désirant examiner l'enclos et la maison, je m'approchai de la porte. Le hasard voulut que la petite Alma, sa bonne et plusieurs enfants y fussent venus prendre l'air. On m'ouvrit; je pus librement errer dans l'enceinte qu'il avait tant de fois parcourue, chercher la trace de ses pas sur le sable des chemins, et voir flotter autour de moi l'ombre des arbres plantés par lui. Me trouvant près d'Alma, je saisis sa main et me penchai vers elle afin de l'embrasser; mais la capricieuse, trop jeune pour sentir que j'honorais en elle la mémoire

de son aïeul, refusa de se prêter à mes caresses, et s'enfuit de mes bras comme un chevreau farouche. Désappointé, j'allai m'asseoir sous un berceau, dont les feuilles commençaient à se séparer mélancoliquement des branches qui les avaient nourries. Recueillant ces souvenirs que l'automne jetait à mes pieds, j'en remplis une édition portative de Faust.

Le soleil était couché; les tristesses du soir envahissaient la terre, et les oiseaux, gagnés par le sommeil, poussaient de temps en temps de petits cris sourds et plaintifs. Une brise lointaine soupirait vaguement dans les rameaux des vieux ormes qui bordent la prairie; eux-mêmes agités, la face sombre, trempés de rosée ou plutôt de larmes, s'inclinaient l'un vers l'autre comme pour s'embrasser et se consoler. Le murmure monotone des sources qui jaillissent au milieu du parc, les rumeurs de la ville, le glas des cloches et l'aigre bourdonnement des moucherons qui tournoyaient sur ma tête, tous ces bruits formaient ensemble un concert douloureux. On eût dit qu'une affliction immense s'emparait de la nature et lui prêtait mille voix pour pleurer. Plein des idées qui me hantaient depuis le matin, je crus que la mère commune des êtres prenait ainsi le deuil de son poète, du glorieux panthéiste; mais il me sembla bizarre qu'il causât une désolation si profonde, lui dont le cœur paisible avait rarement battu,

qui pouvait chanter sans trouble au milieu des orages politiques, et lorsque les peuples, comme autrefois Marie, tombaient la face contre terre en voyant leur liberté mourir sur la croix [1].

Les Fêtes d'Octobre à Munich.

Quand nous eûmes gravi la côte, j'aperçus dans le lointain les toits anguleux de Munich, qui tremblaient au milieu d'un nuage de poussière. Les Alpes du Tyrol, assises derrière la ville, montraient leurs têtes pâles au bord de l'horizon, et la rapidité de notre course les faisant grandir de plus en plus, on eût dit qu'elles se levaient pour nous recevoir. Bientôt je distinguai nettement la longue façade de la Pinacothèque, le petit jardin de la Glypothèque, et la tour de la cathédrale avec le

lourd chapeau qui l'écrase au lieu de la couvrir. Quelques moments après j'étais descendu sur la place de la nouvelle résidence.

Un des plaisirs les plus vifs que procurent les voyages résulte du contraste, parfois extrêmement prononcé, des divers objets devant lesquels ils nous transportent. Je venais de traverser * les vallons incultes de la Thuringe et la célèbre forêt de Teutobourg, où l'épée d'Arminius fit rendre un compte si sévère à l'ambition romaine. Là, point de cris, point de tumulte, point de rauques voitures; les cintres formés par les rameaux des arbres ressemblent aux voûtes d'une catacombe, et les seuls bruits qu'on entende sont les vagues lamentations des vieux chênes. Une éternelle mélancolie semble peser sur cette terre de carnage; l'histoire promène d'implacables fantômes dans les gorges de ses montagnes. C'était donc du désert que je sortais, et cependant la population d'une grande ville, au sein de laquelle des flots de curieux s'engouffraient par toutes les portes, murmurait et s'agitait déjà sous mes yeux. On devine l'effet que produit une succession aussi brusque d'images entièrement opposées. Le son des pas, le mouvement de la multitude, la rumeur confuse des voix me causèrent une espèce d'ivresse, meilleure des préparations possibles aux fêtes du len-

* Huit jours auparavant.

demain, 1er octobre. Instituées depuis plus de trente ans, ces fêtes ne sont pas seulement une occasion de plaisir, elles accélèrent en outre les progrès de l'industrie et de l'agriculture. On y récompense même l'adresse dans les exercices du corps.

Onze heures sonnaient, lorsque je me rendis à la grande salle de l'hôtel-de-ville. Cette pièce est quadrangulaire, d'un style qui remonte aux premières années du XVIe siècle, ornée tout à l'entour de tableaux de chasse copiés sur les originaux qui décorent le musée royal, et dont les animaux, peints par Snyders, sont entremêlés de figures dues à la main de Rubens. Un plafond bleu, parsemé d'étoiles, se voûte au-dessus des murs qu'il couronne d'une nuit perpétuelle. De nombreux adolescents, vêtus comme des pages du moyen-âge, attendaient en ce lieu le commencement des cérémonies. Chacun d'eux portait une bannière de soie brodée, sur laquelle brillait, au milieu de dessins variés, le signe de sa destination. On y lisait les inscriptions suivantes : prix des chevaux, prix des juments, prix des bœufs, prix d'horticulture, etc. A midi l'on donna le signal ; les musiciens se placèrent en tête et firent retentir l'air de joyeuses fanfares ; le second rang fut occupé par un détachement de troupes, puis les pages se disposèrent en colonnes derrière celles-ci. Le cortége descendit dans cet ordre le grand escalier de

l'hôtel-de-ville et défila le long de la Kaufingerstrasse. On ne pouvait voir sans plaisir cette multitude d'enseignes ballottées par le vent et dorées par le soleil. Le peuple, que les soldats éloignaient du milieu de la rue, formait comme les rives d'un fleuve, et la procession, qui marchait dans l'espace intermédiaire, imitait de loin une petite flotte s'abandonnant, voiles déployées, au courant de l'eau. Ajoutez que partout sur son passage d'innombrables têtes faisaient tapisserie du haut en bas des maisons, et que chaque fenêtre composait un vrai tableau de famille, où les enfants souriaient à côté des vieillards.

Comme j'ignorais la topographie de la ville, je me laissai diriger par la foule qui se précipitait tout entière dans la même direction. J'arrivai ainsi à la prairie Thérèse *, sur laquelle les réjouissances devaient avoir lieu. C'est un vaste emplacement ménagé vers le sud-ouest de Munich. Un talus qui règne du côté de l'occident permet de dominer la plaine pendant les grandes solennités. Les courses, les revues, les feux d'artifice s'exécutent en cet endroit, qu'on pourrait appeler le Champ-de-Mars de la Bavière. Une partie du terrain était couverte de cabanes de bois autour desquelles se serrait un grand nombre de bancs et de tables, ombragés par de hautes tiges de sapins coupées dans une

* Elle est ainsi nommée en l'honneur de la reine.

forêt voisine. Des marchandes ambulantes remplissaient l'air de leurs effroyables faussets. C'étaient des glapissements, des hurlements, des gloussements et des rugissements à étourdir un sourd. La troupe bariolée qui ouvrait la marche s'arrêta près d'un pavillon spacieux, construit en face du talus.

Comme on n'a coutume de distribuer les récompenses et les drapeaux que vers une heure, et que l'air était fort chaud, les cabarets furent envahis en un instant; ceux qui n'avaient pu trouver de place firent blocus à l'entour. Quelle joie, bon Dieu! la bière moussait, moussait dans les canettes, et tous les coquelicots de l'été s'épanouissaient sur les larges figures des buveurs. Les Allemands sont peut-être le peuple du monde le plus avide de boissons : le bonheur leur apparaît sous une forme liquide. Hommes, femmes, enfants, Tyroliens, Bavarois, nobles venus en équipage, manants venus à pied, valetaille, bourgeoisie, il faisait beau les voir avaler pêle-mêle les flots de l'ambroisie septentrionale. Si les races germaniques avaient inventé la mythologie grecque, elles auraient fait naître Vénus dans la grande cuve d'une brasserie. On n'oubliait pas, comme on le pense bien, les saucisses, le veau rôti, le jambon et les nœddles.

Les condescendances perpétuelles des Allemands pour leur corps et l'énormité de leurs besoins

physiques, expliquent d'une manière naturelle leur tendance innée au panthéisme. Les doctrines spiritualistes ne conquerront jamais une souveraineté exclusive sur une matière qui leur offre la bataille avec des forces aussi imposantes. Ce n'est pas que nos voisins soient matérialistes ; rien n'est moins dans leur nature. Ils attachent une grande importance aux idées abstraites, se troublent tant soit peu quand on leur parle de revenants, représentent la poésie sous la forme d'une jeune fille rêveuse, assise au clair de lune devant la porte de sa chaumine, et respirent avec bonheur l'exhalaison idéale que laissent échapper les parterres de la métaphysique ; seulement ils aiment d'un amour presque aussi sérieux les côtelettes panées, la choucroute et le tabac de Porto-Rico. Ils croient, et je suis du même avis, que la pensée la plus vigoureuse se tient malaisément en selle, quand l'estomac réclame sans l'obtenir la quantité d'aliments nécessaire à l'entretien de nos forces. Les cerveaux irritables du midi, que le vin exalte jusqu'au délire, et qu'une nourriture abondante noie dans d'épaisses vapeurs, doivent considérer l'abstinence comme indispensable pour les travaux intellectuels ; les têtes froides et humides du nord n'exigent pas les mêmes précautions. Ouvrez la porte du premier cabaret venu, vous n'entendrez aucune dispute, vous n'apercevrez aucune trace d'ivresse.

Dans les relations entre les sexes, on observe des effets analogues, produits également par ce calme des sens, qui en rend l'excitation peu dangereuse. On nous peint les Allemands comme des espèces de Pétrarques langoureux, de Céladons platoniques, qui ont besoin de se mettre à six cents pas de distance pour oser regarder la collerette de leur bien-aimée. Rien certainement n'est plus faux. Ils sont si loin d'être chastes qu'ils se permettent en public des actions dont on rougirait chez nous. La Kermesse de Rubens est encore d'une exacte vérité. Au reste, cette licence extérieure n'a pas de suites fâcheuses; on en découvre même bientôt la cause finale. Elle tient éveillées des passions toujours prêtes à s'endormir. Au sud, leur énergie appelle le mors et la bride; au nord, c'est le fouet et l'éperon qu'il leur faut. Les libertés qui allumeraient dans un sang italien la fièvre des désirs charnels, sont sans danger pour un habitant du Mecklenbourg. Rien, d'ailleurs, ne leur paraît plus simple que de satisfaire leurs penchants, et tandis que les races emportées du midi se plongent dans l'ascétisme ou s'abrutissent au sein des voluptés, les races du nord développent harmoniquement les deux aspects de la vie humaine.

J'avais eu, quelques jours avant d'atteindre Munich, un exemple frappant de leur facilité à passer des choses de l'âme aux choses du corps, et

des choses du corps à celles de l'âme. J'étais entré, au coucher du soleil, dans une modeste auberge située entre Nuremberg et Ingolstadt. Sitôt que je fus assis, j'examinai l'endroit où je me trouvais. C'était une grande salle peinte en jaune, où tous les objets avaient une expression de fête ; de gais refrains s'entrecroisaient dans l'air et faisaient violence aux oreilles ; la fumée des pipes entourait comme un nuage homérique le garçon de taverne, et les souffles du nord, attirés sans doute par le tintamarre, venaient fredonner aux croisées les mystérieuses sagas du pays des neiges. La flamme des chandelles semblait elle-même danser joyeusement sur les mèches. Pour compléter le tableau, les dernières lueurs du jour se mettaient de la partie ; les rayons cramoisis, qui frappaient les murailles, les chargeaient de nuances vineuses parfaitement en harmonie avec les faces rubicondes qui s'arrondissaient à côté. Tout à coup, les premiers tintements de l'angélus jetèrent au milieu du fracas leur voix austère, et le silence le plus profond régna dans la salle. Vous eussiez vu ces hommes, tout-à-l'heure si bruyants et si gaillards, s'agenouiller d'un commun accord, faire le signe de la croix et joindre leurs mains pour prier. Pas un murmure ne s'échappait de leurs lèvres. Moi-même qui, dans ce moment, dévorais comme un impie une excellente cuisse d'oie, je ne pus m'empêcher d'admirer leur pieuse contenance. Au bout

de quelques minutes, les graves avertissements de la cloche cessèrent de résonner. Alors, par une transition non moins soudaine que la première, les dévots reprirent leur physionomie de buveurs. Les chansons recommencèrent à jaillir du fond des gosiers, et les mains s'égarèrent, comme auparavant, du côté de la voisine.

Pourtant, il faut l'avouer, le mal, selon l'usage, suit ici le bien côte à côte, prêt à se débarrasser de lui, lorsque l'occasion s'en présente. En ouvrant sa porte au bon ange, l'Allemagne n'a pas su chasser le mauvais. Son désir de bien-être lui rend si chères les jouissances matérielles qu'elle leur sacrifie jusqu'à sa dignité, jusqu'à son indépendance. Comme le géant dont parle Wieland, lorsqu'elle s'est bien repue, elle devient la proie d'un sommeil léthargique. Ses princes peuvent alors lui marcher sur le ventre, sans qu'elle donne signe de vie; elle dort, elle dort encore, elle dort toujours. Oh! quand donc te réveilleras-tu, pauvre sœur outragée? Quand donc entendrons-nous éclater cet orage, dont les sourds tonnerres grondent depuis si longtemps dans l'opinion publique?

Tout en suivant le cours de ces réflexions assez prolixes, je me glissais parmi les groupes qui s'étaient formés depuis le matin autour de différentes constructions en bois, éparpillées sur la prairie. Là se trouvaient étalés aux regards les objets qui avaient obtenu l'approbation des juges du

concours industriel et agricole. C'étaient des choux-raves gigantesques, des poires-monstres, des concombres, des pommes de terre, des radis, des citrouilles remarquables par leurs dimensions; des instruments aratoires et de nouveaux ustensiles de ménage; des boîtes pleines de houppes dorées et de cocons produits par des vers à soie indigènes; car le roi favorise spécialement les essais qu'on tente pour acclimater ce frêle et précieux insecte. Plus loin, des barrières dressées en plein air maintenaient les animaux superbes, dont les possesseurs allaient recevoir une marque de l'estime nationale. Plusieurs de ces créatures étaient si élégantes et si parfaites, que leur beauté produisait un effet comparable à celui de la beauté humaine.

Cependant l'heure était arrivée. Le soleil épanchait sur nous une pluie de rayons d'autant plus ardents que le ciel n'était traversé par aucun nuage qui pût nous servir momentanément d'ombrelle. Les trompettes se mirent à sonner le boute-en-train, les yeux se dirigèrent du côté de la tente, et les vainqueurs de ces luttes paisibles vinrent jouir de leur triomphe à la vue de leurs compatriotes. Comme les cœurs de ces bons paysans battaient pendant qu'on proclamait leurs noms, et que les spectateurs les saluaient de houras unanimes! L'attention fut surtout excitée par un vieux nourrisseur de bestiaux, qui s'avança d'un air calme et fier, attirant sur ses pas un bœuf prodigieux

que la Grèce n'aurait pas manqué de sacrifier à Jupiter olympien. Couronné de fleurs comme les victimes antiques, l'animal fléchissait sous le fardeau de son propre corps, et poussait d'intervalle en intervalle un mugissement intérieur, pareil au bruit d'une chute d'eau lointaine.

La musique fit une pause et l'on acheva à la hâte les préparatifs de la course, qui devait avoir lieu dans l'instant. Seize compétiteurs se présentèrent. Ne croyez pas qu'ils eussent aucun rapport avec nos élégants jockeis vêtus de couleurs éclatantes : la plupart étaient de gros lourdauds, cramponnés plutôt qu'assis sur leurs quadrupèdes. Quelques-uns montaient les mêmes chevaux qui leur avaient déjà fait remporter une victoire devant le jury d'examen. Lorsqu'enfin on laissa les nobles bêtes dévorer l'espace en liberté, on ne peut s'imaginer quelles bizarres contorsions, l'envie, le désir, la crainte et l'espérance imprimèrent aux visages de leurs conducteurs. C'était une série de caricatures lancées au grand galop. Leurs évolutions terminées, ils vinrent toucher la somme préparée pour chacun d'eux; chacun d'eux en effet avait bien mérité du public, en donnant carrière à sa verve moqueuse.

La distribution paraissait finie, lorsqu'au bout d'un quart-d'heure on vit une espèce de Sancho, grimpé sur un mauvais bidet, s'élancer au petit trot vers le pavillon et réclamer le prix de ses ef-

forts. Un grand éclat de rire s'éleva de la foule, et le bonhomme sembla s'enorgueillir de cet accueil ; ses camarades n'avaient pas excité la moitié du bruit causé par son arrivée. Il reçut une couronne, c'est-à-dire environ 6 francs.

Comme la durée des fêtes est de deux semaines, l'administration ménage les plaisirs du peuple de manière à ce que chaque jour ait sa part. Or, le programme du dimanche étant épuisé, l'on se dispersa dans toutes les directions, les uns pour aller voir le muséum d'histoire naturelle, les autres pour se rendre à la galerie des tableaux ou à la nouvelle résidence. Au lieu de suivre pas à pas les promeneurs, il vaut mieux réunir ensemble les différentes observations que suggèrent les endroits visités par eux, et dire quelques mots sur l'état des arts en Bavière. On me permettra aussi de passer sous silence les divertissements du lundi et des jours suivants.

Il est de mode que personne ne revienne de Munich sans avoir la tête, les mains et les poches pleines d'admiration. Les voyageurs chantent les louanges sur toutes les gammes : on dirait qu'un art complet et original, éclos au giron du roi Ludwig, doit avant peu s'abattre sur nous, pendant les obsèques de nos vieilles routines. Quant à moi, je n'en crois rien. Munich ne me semble pas une officine créatrice dans laquelle s'élaborent des idées neuves; la fécondité du génie

manque à ses travaux. Je ne sais pourquoi l'on s'est avisé de l'appeler nouvelle Athènes ; le seul nom qui pourrait lui convenir serait celui de nouvelle Alexandrie ; encore ne rassemble-t-elle pas dans ses murs tous les éléments de la civilisation moderne, comme Alexandrie ceux de la culture grecque. Elle possède, il est vrai, une magnifique collection d'antiques, près de six mille tableaux, en comptant ceux de Schleissheim et d'Augsbourg, un cabinet d'ivoires peut-être unique au monde, et l'on doit lui savoir gré du soin qu'elle a pris de réunir un si grand nombre d'objets importants ; mais il ne faut pas que l'approbation s'étende jusqu'à ses œuvres. Sous ce rapport, la ville, c'est le roi lui-même. Quoique excellent juge des productions des autres, Ludwig Ier n'a pas fait preuve d'une imagination bien puissante, quand il a voulu s'inscrire au catalogue des poètes couronnés. Par bonheur pour lui, je n'ai pas le temps de parler de ses vers ; autrement que dirait le lecteur, si je lui citais des distiques pareils à ceux-ci, composés pour sa maîtresse pendant un voyage qu'il fit à Rome :

« Nous ne pouvons rester oisifs ; nous sommes forcés de nous occuper sans cesse, et ce qui nous occupe, c'est l'amour, c'est l'amour seul.

» Rome sans l'amour n'est pas Rome, et l'amour ne s'éloigne jamais de tes côtés ; ainsi je ne puis être à Rome que si tu t'y trouves avec moi.

» La force veut m'arrêter; mais l'amour plus puissant m'entraîne; Eros est vainqueur et je m'éloigne de Rome (Ῥώμη). »[5]

A moins de nous donner la question, le roi Ludwig ne nous fera pas avouer que ce sont là les chants d'un minnesænger inspiré. Or, franchement, les artistes bavarois ne sont pas plus favorisés du ciel que leur chef. *Major è longinquo reverentia,* disait Tacite, et le vieil adage est resté vrai. On a démesurément vanté les fresques de MM. Cornélius, Schnorr et Schlotthauer; leur réputation parcourt l'Europe avec des bottes de sept lieues. On leur adjoint d'ordinaire MM. Zimmermann, Cimon, Ostenritter, Engelmann, Gassner, Lingelschmidt, et l'éclatante pléiade, ainsi groupée, tourne fièrement dans le vide du journalisme.

Si maintenant l'on nous demande sur quelle base repose cette pyramide d'éloges, au sommet de laquelle on veut transfigurer leur petit talent, la réponse n'est pas longue à trouver, car on pourrait, au besoin, dresser une table des procédés qu'ils emploient. Les couleurs, par exemple, sont divisées en catégories systématiques, voire même symboliques. La couleur jaune nankin exprime la force et l'éclat de la jeunesse. Pour les guerriers, on la corrobore d'une teinte chocolat. Est-ce une femme qu'on veut peindre? La malheureuse est enduite, depuis les pieds jusqu'à la tête, d'une couche de rose presque aussi fantastique que

celui de M. Bosio. Quant aux cadavres, je vous laisse le plaisir d'imaginer de quelles incompréhensibles bigarrures ils sont tatoués. Connaissez-vous quelques-uns de ces tableaux en vogue sous la Restauration, dans lesquels deux sourcils rassemblés en accolade, deux yeux tellement ouverts que la prunelle y nage au milieu d'une cornée gigantesque, sont les signes extérieurs et pour ainsi dire hiératiques de la colère? Vous avez un avant-goût de la manière dont Cornélius sait faire vivre les passions. L'hyperbole ne peut aller plus loin. Les muscles du visage forment des saillies qu'on prendrait pour les nervures d'une voûte gothique, les dents grincent, les cheveux se tordent comme des serpents.

Voilà pour la peinture. Si nous voulons passer en revue les édifices tant célébrés de Munich, nous n'arriverons pas à des conclusions plus satisfaisantes. M. Leo de Klenze est le directeur-général des bâtiments et l'ami particulier du roi. C'est lui qui fut chargé d'élever la Pinacothèque et la Glypothèque. Son système n'est pas neuf; il veut ramener l'architecture grecque à sa pureté primitive. Les Romains n'ont fait, suivant lui, que la défigurer, faute d'en comprendre la sévère homogénéité. Ils ont combiné les ordres d'une manière arbitraire, introduit des ornements disparates, et brisé l'harmonie intime qui pénétrait toutes les parties du temple grec. Par malheur il n'a pas

su lui-même observer strictement sa doctrine. Il s'est servi de la voûte cintrée que les Athéniens ne connaissaient pas. Du reste, la Glypothèque n'a rien de frappant : c'est un édifice carré, avec une cour et un portique de douze colonnes ioniques, disposées sur deux rangs; la hauteur des degrés qu'un géant seul pourrait enjamber, attendu qu'ils ont au moins deux pieds et demi de haut, est l'innovation ou la réminiscence la plus heureuse. On devrait condamner M. Léo de Klenze à les monter plusieurs fois par jour; il se formerait ainsi des idées plus justes sur cette partie de l'architecture. On a été contraint de pratiquer un petit escalier dans le grand, afin de rendre le monument accessible.

Doués comme ils le sont d'une impartialité universelle, les Allemands ne repoussent pas plus le système byzantin et le système gothique que le style grec. Mais faute d'avoir commencé par faire la science de ces deux sortes d'architecture, avant de chercher à imiter leurs productions, ils sont tombés dans les plus étranges bévues. M. Léo de Klenze a bâti en l'honneur de tous les saints une chapelle romane, qui est à peu près aussi romane que le Panthéon ou les Tuileries. M. Ohlmüller s'est chargé de tracer le plan d'une église gothique sans aucune étude préalable. Son dessein était ou devait être de reproduire les modèles que le XIII[e] siècle nous offre en ce genre, car lorsqu'on

prend pour type un art qui n'est plus, il faut en choisir la période la plus brillante. Cependant M. Ohlmüller a fait croiser dans chaque travée de la nef et des bas-côtés huit nervures, dont quatre longent les arêtes pendant que les autres divisent les douelles en deux parties égales. La proportion de ses ogives avec la partie perpendiculaire des fenêtres, est environ comme 1 est à 6 ou même à 7. Ce que les Allemands appellent *stabwerk*, c'est-à-dire le châssis de pierre qui reçoit les vîtres, a une telle épaisseur que le plein de ses compartiments égale presque le vide. Aucune trace d'arcs-boutants. Je pourrais continuer de la sorte à énumérer les défauts de cette construction qu'on est en train d'achever dans le Vorstadtau. Les faits ne me manqueraient pas non plus pour renforcer mon opinion sur l'art bavarois; mais il faut en finir, et je termine en disant que ce n'est pas la peine d'aller admirer chez les autres ce que nous dédaignerions chez nous [6].

La Forêt-Noire.

Le Pays.

Ce mot de *Forêt-Noire* éveille de sinistres idées. Rien qu'à l'entendre, on se représente une affreuse solitude, couverte de chênes séculaires et labourée par les eaux des torrents. L'imagination n'oublie pas de cacher des assassins dans ses profondes retraites. Le Schwartzwald a cependant une phy-

sionomie tout opposée : c'est une région pastorale dont les habitants ont la douceur des premiers âges ; le cri des chevreaux y remplace le sifflet des meurtriers.

D'où lui vient donc sa terrible dénomination ? Quel mystère d'horreur s'est accompli dans ses vallées ? Une guerre célèbre a-t-elle rougi les fleurs de ses herbages ? Voyons et cherchons. Carolus Stephanus, dans son dictionnaire géographique, imprimé à Londres en 1686, prétend qu'elle fut ainsi nommée, à cause de ses arbres résineux qui fournissent la base de la poix. « *Germanica verò appellatio est à piciferis arboribus.* » Lamartinière, Baudrand, Corneille, Balbi, Malte-brun ne nous indiquent pas l'origine de ce terme. M. Robert le fait venir de l'épaisseur des bois qui jettent leur ombre sur toute la contrée.

Nous nous en tiendrons à cette dernière hypothèse. Elle a une vraisemblance d'autant plus grande que l'*Hercynium nemus,* dont le Schwartzwald est un reste, passait chez les anciens pour la plus grande forêt de l'Allemagne. Quelques-uns dérivaient son nom du mot grec ERKOS, *id est, septum seu circuitus, ideò quòd hæc sylva Germaniam fere totam valli instar circumdabat.* Effectivement nous lisons dans César qu'elle avait neuf jours de marche en largeur, et que soixante jours ne suffisaient pas pour atteindre son extrémité longitudinale. « Du reste, ajoute-t-il, per-

sonne n'en a vu la fin, personne ne connaît, même par ouï-dire, l'endroit où elle se termine. » Elle commençait alors sur les frontières des Helvétiens, des Rauraques et des Némètes, puis s'avançait le long du Danube jusqu'à la Dacie et jusqu'aux monts Carpathes; faisant alors un détour, elle se perdait avec ses murmures dans les brumes septentrionales. Au bord du Rhin, elle déroulait ses nappes verdoyantes de colline en colline, et finissait par gagner la Thuringe, le Brunswick et la Saxe. On distinguait plusieurs parties : le Schwartzwald actuel portait le nom de *Martiana sylva*. Quelques géographes l'appellent aussi le désert des Helvétiens. Le village d'Hercingen, situé près de Waldsee, fait souvenir du terme que les Romains appliquaient au bois entier.

La Forêt-Noire a donc bien perdu de ses vieilles terreurs. A l'heure qu'il est, elle prend naissance aux quatre villes forestières, toutes les quatre placées au bord du Rhin, entre Schaffhouse et Bâle : ce sont Rheinfelden, Sæckingen, Lauffenburg et Waldshut. Au nord, elle est bornée par le Palatinat et les montagnes de la Bergstrasse ; à l'est de Pforzheim à Nagold, par la rivière de ce nom : de Nagold, elle monte vers Horb et Sulz, puis le long du Neckar, et jusqu'au bailliage de Neuenburg. Du côté de l'occident, elle a pour limites le Brisgau et l'Ortenau.

Le sol de la Forêt-Noire est une chaîne de col-

lines arrondies. Elles se joignent, se séparent et se nouent comme la trame d'une feuille desséchée. Aucune de leurs cimes n'est inabordable. Les granits ne déchirent pas le terrain, et de fraîches pelouses, où viennent se rouler les nuages, y luttent de splendeur avec l'azur des cieux. De petites cascades sautillent sur les rochers, plongent au fond des précipices, tonnent, grondent, murmurent, et laissant derrière elles leur vaine écume, finissent par tourner bourgeoisement la roue des filatures. Çà et là quelques troupeaux blanchissent les pâturages. Le cornet des montagnards appelle les vaches errantes; les cris du pygargue résonnent dans le lointain, et de mystérieux soupirs courent le long des bois avec le frisson des rameaux.

Le Schwartzwald semble néanmoins avoir formé, pendant le moyen-âge, un véritable désert. On ne rencontre point aux sommets, aux flancs de ses hauteurs une multitude de châteaux ainsi que dans les Vosges : sauf les antiques demeures bâties sur ses limites, nulle part d'orgueilleux décombres n'excitent à la rêverie, et la tradition, cette fleur des ruines, est absente avec elles. Un seul donjon a frappé mes regards : c'est celui de Falkenstein, à l'entrée du Hœhlenthal. Debout sur une immense roche taillée à pic, il se dresse au milieu d'une sombre verdure, comme le fantôme des anciens jours. Les noms de quelques endroits

ont d'ailleurs un sens terrible, ainsi que le nom du bois lui-même, et paraissent indiquer une époque où ses ombrages inspiraient une véritable crainte. Ici on trouve le lac Sauvage, la montagne de la Lutte, la prairie et la mousse des Trépassés; plus loin le lac des Sanglots, le moulin des Orages, le pré de la Querelle; enfin on traverse la vallée de l'Enfer; on aborde la colline des Murmures[7]. Sombres et mystérieuses désignations, qui ouvrent à l'esprit de vagues, d'étranges, de fantastiques perspectives, et l'entourent de blafardes images comme d'une légion d'ombres mélancoliques.

Par instants l'aspect des lieux ne dément pas leurs titres lugubres. Vus de haut, les lacs du pays, tels que le Feldsee, ont littéralement l'air d'être noirs; on dirait une onde infernale. Quelquefois aussi, lorsque les vents reposent, cette masse tranquille produit l'effet d'un vide ténébreux. Une multitude de pins sont rongés par une sorte de lichen ou de mousse blanchâtre, qui pend sous leurs rameaux. Ordinairement elle couvre l'arbre de la tête aux pieds, ainsi que le voile des parricides. La moindre haleine agite ses longs fils, et il vous semble alors contempler un trophée barbare de chevelures humaines. Çà et là aussi l'on aperçoit, au milieu des herbes, de larges champignons rouges qu'on prendrait pour des taches sanglantes. Enfin, les habitants ont la coutume d'ébrancher d'avance les troncs qu'ils veulent

abattre. Quelquefois, à travers les clairières, on discerne de loin les pâles tiges des bouleaux qui, dans la nuit des bois, imitent de lumineux piliers. Au sommet du Fehlberg, tous les sapins ont fini par mourir, et se dressent vers le ciel comme le cadavre immobile d'un homme foudroyé. Pour ajouter un nouveau trait au paysage, les sombres cônes des charbonnières fument sur divers plateaux ainsi que les restes d'un incendie.

Mais le plus ordinairement on a sous les yeux une riante nature. Le fond des vallées compose de grands herbages entretenus avec un soin perpétuel. Les ruisseaux, qui descendent des versants, y sont conduits par des rigoles entrelacées comme un filet. Souvent, à l'aide d'un canal en bois, elles passent les unes sur les autres sans se mêler. Quelquefois les eaux roulent dans un lit artificiel plus élevé que le sol d'alentour; les infiltrations y maintiennent en ce cas l'humidité nécessaire. Il est donc naturel que ces prairies aient un magnifique aspect. L'automne les embellit d'un éclat nouveau. C'est la saison où fleurit la colchique, cette reine des pâturages. Sur le tapis vert qui la porte, ses nombreuses corolles tracent de fantastiques dessins. Elles sortent immédiatement de terre, et, comme à de pauvres orphelines, le gazon leur tient lieu de berceau. Leur nuance lilas s'harmonise parfaitement avec la verdure. Le nom germanique de la plante éveille des idées gracieuses; on l'appelle en Allemagne la fleur de l'automne.

Une aussi longue chaîne de collines renferme naturellement bien des endroits célébres. Les vallons les plus renommés sont ceux du Neckar, de la Murg et de la Wiese. Ce dernier torrent a eu l'honneur d'être chanté par Hebel, un des meilleurs lyriques que l'Allemagne ait jamais produits. Il livre ses flots au Rhin sur le territoire de Bâle, et mène directement dans la Forêt-Noire ceux qui remontent son cours. Ne pouvant trouver de guide plus désintéressé, je suivis ses humbles méandres.

Le soleil inclinait vers l'horizon quand je laissai derrière moi la patrie d'Holbein. C'était un soir à demi-triste, à demi-radieux. Une large nue couvrait l'extrémité de l'Occident et la pluie flottait au-dessous comme un long voile. Le dieu resplendissait à travers ce rideau mobile; les autres parties du ciel avaient un doux éclat, une sérénité limpide. Des milliers de vaches disséminées dans les prairies agitaient au loin leurs clochettes. Elles résonnaient sur tous les tons et formaient des gammes tantôt vives, tantôt mélancoliques. J'approchais de Lœrrach quand je vis à peu de distance un homme âgé, qui traînait une branche noueuse. Elle était si lourde qu'il avait peine à la tirer derrière lui, quoiqu'il eût posé le gros bout sur son épaule. La vieillesse ralentissait encore sa marche. Une douleur profonde, une misère sans bornes se révélaient dans son attitude, dans ses

yeux, et dans ses haillons. Le chapeau délabré qui couvrait sa tête laissait plus d'un passage à la bise. Il avait entouré sa jambe droite d'une petite corde pour retenir les lambeaux de son vêtement. C'était la seconde fois que je voyais un pareil exemple d'indigence ; ses traits sillonnés de rides, inégalement couverts d'une barbe blanchâtre, me rappelaient, malgré moi, certaines figures de mendiants idéalisées sur la toile. Le malheureux vieillard paraissait écrasé sous le poids de l'affliction et du besoin ; un reste de vie, presque semblable à la mort, animait à peine son regard, et l'on aurait dû saluer ce débris de l'existence comme un convive attardé du céleste banquet. Hélas! il n'obtenait pas même une froide pitié. Sans amis, sans secours, il traînait de ses mains défaillantes quelques rameaux brisés comme lui, pour égayer une heure son foyer solitaire. Il y avait là trop de sources d'émotion : j'oubliai les fleurs, la verdure, le soleil et les clochettes des troupeaux ; je ne vis plus que les misères sociales et cette horrible loi promulguée par les hommes : Écrase tes frères, si tu ne veux être écrasé ; triomphe, deviens riche, ou meurs dans l'abandon et le désespoir.

Lorsque l'air est froid, les collines restent ordinairement voilées jusqu'à midi. Les nuages produisent alors de singuliers effets ; ils ne descendent point assez bas pour raser la terre, mais flottent

dans une région moyenne, à cent cinquante pieds environ. L'œil distingue nettement ce qui ne dépasse point cette limite; au-delà, les objets deviennent confus. Leurs nuances pâlissent d'abord, les contours s'effacent ensuite; il vous semble découvrir une magique apparition. Les forêts immobiles sous cette vapeur ont l'air du séjour qu'habitent les âmes, du royaume surnaturel que gouverne Odin. L'atmosphère, pressée entre le sol, les nuages et les montagnes, repose dans un lugubre silence. On n'entend que la chansonnette du bouvreuil et l'exclamation farouche des oiseaux de proie. Et néanmoins cette triste et silencieuse nature émeut plus doucement que les perfides sourires de l'homme. Les ondes vous parlent un naïf langage et bercent vos douleurs au murmure de leurs flots. Je n'ai jamais vu de courants plus purs que ceux du Schwartzwald; leur limpidité les rend presque invisibles. Une mousse brillante et des fleurs aquatiles jaspent leur lit et leurs bords. Des insectes dorés traversent ces fraîches solitudes, et si quelque rayon de lumière y tombe du sein des nues, il enfante des merveilles sur son passage.

Les sources abondent d'ailleurs en tout lieu dans les pays de collines. Les moindres hameaux ont cinq ou six fontaines, qui chevrotent perpétuellement. Lorsque, durant la nuit, quelque hasard interrompt votre sommeil, vous entendez

gémir leur symphonie monotone. Quelquefois un ruisseau passe sous les croisées. A Steig, le balcon de ma chambre donnait sur une cascade. Onze heures venaient de sonner, lorsque la kellerinn ferma la porte derrière elle, en me souhaitant une bonne nuit. Le ciel l'avait exaucée d'avance, car c'était une nuit merveilleuse. La lune resplendissait dans l'azur infini, comme un bouclier d'or dans la salle des aïeux. Aucun vent n'agitait les feuilles, aucun rameau ne craquait sous les nefs des bois. Le grondement continu, solennel, invariable des flots, montait seul de l'abîme ainsi qu'un fougueux cantique, une sorte de *Dies iræ*. J'ouvris la fenêtre et m'inclinai dans le brouillard de la chute. O sagesse éternelle! ô divin poète! Comme je restai là les yeux fascinés, l'âme joyeuse, plein d'une ivresse immense, à la fois plus paisible que la nature et plus agité que les eaux du torrent!

Ainsi j'allais d'étape en étape ; l'homme est un voyageur, nous dit la Bible : ah! que ne peut-il voyager sans cesse, loin de toutes les misères, loin de toutes les angoisses, un Éden devant les yeux, un paradis au fond du cœur!

Deux jours de marche me conduisirent à la bourgade de Todtenau. La Wiese jaillit tout auprès ; elle s'élance du milieu des roches avec un long murmure. Ici la vallée cesse et l'on prend des sentiers extrêmement rudes pour gra-

vir le Fehlberg, la plus haute cime du Schwartzwald *.

Qu'il était beau de voir les rochers, les précipices, les herbages et les flèches des mélèzes resplendir aux clartés de l'aurore! Le silence du soir a toujours quelque chose de lugubre et de triste; la paix du matin, au contraire, est si sereine et si douce, les idées se développent alors avec tant de liberté, qu'à voir les objets immobiles pendant que la vie se réveille plus active en nous-mêmes, nous regardons parfois le monde extérieur comme une création de notre fantaisie. D'ailleurs, un spectacle étonnant se déroula bientôt devant moi. Du haut de la montagne, la vue parcourt un horizon de vingt lieues. D'innombrables sommets se dressent autour de vous, comme une population de géants. Au sud-ouest, le Belchen, large, sombre, morose, déploie orgueilleusement ses formes colossales. Deux lacs qui grossissent le Danube tremblotent et miroitent dans le lointain. Çà et là quelque nuée vagabonde traîne sur la campagne un long manteau de neige ou de pluie. Toutes les vallées se creusent sous les regards ainsi que des abîmes. Le sombre feuillage des sapins y contraste avec la robe plus pâle et plus légère des pins; le hêtre

* Elle a quatre mille six cent soixante-dix pieds d'élévation.

et le chêne varient encore l'aspect des bois. Mais ce qu'il y a surtout d'admirable, ce sont les petites agglomérations brumeuses qui flottent le long des pentes. On les voit d'abord ternir la couleur des forêts, puis blanchir par degrés; elles quittent enfin le sol et montent dans les airs, comme de glorieuses assomptions.

La vallée de la Murg surpasse en beauté celle de la Wiese; elle est plus sauvage, plus grandiose et plus terrible. Son extrémité inférieure permet seule la culture; elle devient ensuite aride et lugubre. Avant d'aborder la région des solitudes, on trouve sur la droite le château d'Eberstein. Les salles sont pleines d'antiques armures, et de gracieux vitraux peints étincellent aux fenêtres. Durant les chaleurs, les curieux de Bade s'y rendent par troupeaux. Mais, sauf cette époque, un silence profond règne toute l'année dans le manoir désert. Le byssus verdit les tourelles, et du haut de leurs plates-formes, l'œil, enchanté par le vallon, distingue encore dans le lointain les riantes plaines de l'Alsace. Quelques traditions relatives à leurs anciens possesseurs nous ont été conservées. Uhland a écrit sur l'une d'elles une de ses plus jolies romances. La voici :

« A Spire, dans la grande salle, on entend un joyeux fracas. Les hôtes tournoient, les hôtes bondissent aux rayons des flambeaux et des torches. Le comte d'Eberstein mène la danse avec la charmante fille de l'empereur.

» Et tandis qu'il la berce dans la ronde aérienne, elle lui murmure un secret qui lui pèse : « Comte d'Eberstein, prends garde à toi! ton château courra cette nuit de grands dangers. »

» Ah! ah! mon bien-aimé souverain, pense le comte, c'est pour cette raison que vous m'invitez au bal! » Et aussitôt il prend sa haquenée, laisse derrière lui ses bagages et court vers le manoir en péril.

» Sous les murs d'Eberstein les soldats fourmillent; ils se glissent dans le brouillard avec des échelles et des grapins. Le comte les salue de la bonne manière : il les jette du haut des murs dans les fossés.

» L'empereur accourut à l'aube naissante, croyant la forteresse déjà prise. Mais il vit derrière les créneaux le seigneur et ses hommes d'armes qui valsaient en tumulte.

» Mon bien aimé suzerain, enlevez une autre fois des châteaux, je vous le conseille ; cependant vous figurez mieux au bal. Heureusement votre fille danse si bien que je lui ouvrirai mes portes.

» Et dans le manoir du comte, on entend un joyeux fracas. Les hôtes tournoient, les hôtes bondissent aux rayons des flambeaux et des torches. Eberstein mène la danse avec la charmante fille de l'empereur.

» Et pendant qu'il la berce au milieu de la ronde nuptiale, il murmure tout bas à sa fiancée :

« Prends garde à toi, ma douce pucelle ; une jolie forteresse courra cette nuit de grands dangers. »

Au-delà d'Eberstein, deux ou trois hameaux interrompent encore de loin en loin l'uniformité de la route, puis le désert triomphe sans partage. Le chemin longe un abîme de cinq ou six cents pieds. Dans le fond, le torrent gronde au milieu des rocs chauves. Quelques-uns pendent sur ses eaux comme une éternelle menace. A un certain endroit, elles se divisent et forment une île verdoyante. L'onde écume et gronde à l'entour ainsi que la jalousie, la haine et le malheur autour de nos rares félicités. Un assez grand nombre de torrents secondaires accroissent les flots de la Murg. Le plus curieux est le Raumunzach. Dans un défilé sauvage et presque inaccessible on a barré son cours et formé un réservoir d'un million cinq cent mille pieds cubes. On entasse là toutes les coupes de l'année, puis on ouvre les écluses, et l'eau furieuse charrie le bois jusqu'à la rivière. Lorsque celle-ci est gonflée, elle porte aussi vers le Rhin les troncs amoncelés le long de ses bords. Enfin si l'on prolonge sa marche, on arrive aux seuls lieux de délices qui restent sur la terre, au séjour du silence et du repos, silence que ne trouble pas la voix humaine, repos plus doux que les joies abrutissantes des villes.

Le Neckarthal, le troisième des vallons mentionnés, occupe une étendue trop vaste pour que

nous essayions de le décrire. Les flots qui l'arrosent baignent les murs de deux universités fameuses : celles de Tubingen et de Heidelberg. Près de cette dernière, ils coulent entre une double file de montagnes; par instants, on dirait un lac sommeillant à leurs pieds. Les oiseaux de rivière trempent leurs ailes dans l'onde nonchalante, ou rasent si légèrement la surface qu'on n'y voit pas courir le moindre frisson. Un souvenir me rend le haut de la vallée particulièrement cher : ce n'est pas une impression de voyage, rassurez-vous, mais un trait qui peint l'excellent naturel des habitants.

Le jour allait mourir, et je quittais les rues tortueuses de Tubingen, lorsqu'en franchissant un petit pont, je remarquai un vieillard boiteux qui me précédait. Ignorant si j'avais pris la bonne route, je lui demandai le chemin de Rothenburg. « Vous abrégeriez votre course, me répondit-il, si vous traversiez cette prairie; mais elle est longue, vous manqueriez peut-être la chaussée. Ralentissez le pas, et je vous servirai de guide. » Mon interlocuteur était un homme d'environ soixante ans, habillé de noir, et portant sur la figure l'expression de la bienveillance. Je ne lui eus pas dit trente paroles que ma mauvaise prononciation me trahit. Abandonnant la langue germanique, il eut recours au français.

L'entretien s'anima bientôt et à mon grand plaisir devint tout littéraire. Je ne pouvais mieux

tomber ; M. Michaëlis avait professé les belles-lettres dans la ville même que les rayons du soir éclairaient derrière nous. Habitant la France aux approches de 89, il avait vu les feux de joie républicains se changer en un terrible incendie. Bernardin de Saint-Pierre et d'autres grands hommes l'avaient reçu mainte fois avec amitié. A une certaine époque, la langue française lui avait été assez familière pour qu'il traduisît un ouvrage espagnol dans cet idiome adoptif. Du reste, il ignorait les guerres poétiques de ces derniers temps et la victoire des principes modernes. Le nom de M. Hugo était seul parvenu jusqu'à lui ; les Allemands le regardent en effet comme une des âmes les mieux douées que la France ait jamais produites. Leur admiration se partage entre ses nombreux écrits, les œuvres si plastiques de madame Sand et les chansons de Béranger.

Les sujets de conversation ne nous manquèrent donc point. Malheureusement nous atteignîmes la route et nous allions nous séparer, quoique nous ne le désirassions ni l'un ni l'autre. Il soufflait du couchant une bise glaciale, qui l'empêchait de me suivre plus loin. Mais s'il ne pouvait m'accompagner, je pouvais retourner avec lui. Nous nous en allâmes aussi gais que les rêves de l'adolescence. Les noyers, qui d'abord m'avaient paru si sombres, me réjouissaient à présent de leur murmure amical ; le salut tintait dans la flèche de

la ville; les parfums de la nuit erraient sur les herbages, et les cigognes muettes allaient retrouver la maison hospitalière Ah! comme la nature est plus douce près d'une âme fraternelle, et que l'univers emprunte de séductions à la magie d'un noble cœur!

Le soir, une portion de la nuit et la journée du lendemain s'écoulèrent au milieu d'un paisible enthousiasme. Rien ne charme comme l'ivresse de ces soudaines amitiés. Je pus me croire transporté dans les siècles naïfs où le voyageur, pieusement accueilli sous la tente, passait pour un envoyé du Très-haut. Les nièces du vieillard augmentèrent notre joie; elles nous lurent quelques poésies de Ruckert; elles chantèrent, en face d'un ciel étoilé, les hymnes de Klopstock et les rêveuses ballades de l'antique Germanie. La vaste arène que domine Tubingen déployait sous nos yeux le velours de ses prés, les tentures de ses bois. Magique tableau, que rehaussaient encore les neiges couchées sur les montagnes, la pâleur du croissant et les lointains flambeaux qui scintillaient dans les clairières!

Et quand vint le soir du deuxième jour, quand il fallut se décider à partir, il me sembla commencer un long exil. Mes hôtes m'embrassèrent avec une effusion, avec un sentiment de regret que je n'eusse point trouvés sur le seuil paternel. Grâce à vous, blondes jeunes filles; grâce à toi,

digne ami dont je ne verrai pas même le tombeau, je sais qu'il existe encore des hommes !

Mais revenons au monde physique. La vallée de l'Enfer n'a de terrible que son nom. Dans le lieu le plus pittoresque, ses deux coteaux se resserrent tellement qu'ils laissent à peine entre eux la largeur d'une route ordinaire ; quand on a vu les gorges du Tesin et de la Toce, celle-ci n'éveille qu'une faible émotion. Les sources du Danube intéressent davantage. La principale est le Brigach : un petit ruisseau vient se joindre au premier courant à Donauschingen, et le fleuve prend alors le nom qu'il ne quitte plus. Ce mince filet sort d'un bassin creusé dans le parc du château. C'est un large puits d'environ dix à douze pieds de profondeur ; un escalier permet d'y descendre. L'onde tranquille dort à l'abri du soleil ; aucune vague, aucun bouillonnement ne trahit la naissance de l'impétueuse rivière ; une mousse éblouissante tapisse son lit, et des truites obscures se détachent sur ce fond soyeux. Après avoir roulé dans un canal souterrain de deux ou trois cents mètres, les eaux se réunissent au Brigach.

Parmi les beautés de la Forêt-Noire, on ne doit point oublier la cascade de Tryberg ; elle ne le cède nullement aux plus fameuses chutes de la Suisse. Les sombres montagnes, qu'on aperçoit derrière, rappellent même la physionomie des Alpes. Trois torrents, qui unissent d'abord leurs

flots, se précipitent dans un bassin de rochers avec une implacable fureur; ils se séparent au milieu des airs, et tombent échevelés sur le sol qui les brise.

Mais quel que soit le charme des tableaux particuliers, l'ensemble du Schwartzwald séduit encore davantage. C'est là son principal mérite; on a beau changer de direction, les scènes les plus magnifiques occupent toujours les yeux. Durant les beaux jours, on voyage au milieu d'une perpétuelle idylle, et quand l'automne abat les dernières feuilles, les montagnes prennent une sévère, une majestueuse grandeur. J'eus l'occasion d'admirer cet effet dans toute sa pompe sauvage. Par une triste nuit du mois de décembre, je marchais en toute hâte vers Freudenstadt. Une neige épaisse couvrait la terre, et de larges flocons tombaient silencieusement. Nulle étoile n'égayait la funèbre obscurité du ciel. Cette morne et pâle et vague lueur, qui flotte encore dans l'air le plus ténébreux, me laissait à peine distinguer l'immense linceul de la campagne. Les bises chantaient l'hymne des morts sur la nature ensevelie. J'atteignis pourtant la ville; mais le lendemain la couche glacée était devenue si profonde, que l'on me dissuada de continuer la route à pied. L'hôte m'assura que je courrais de véritables dangers en passant le Kniebis. Je pris donc un traîneau pour franchir les cimes les plus rudes et, quelques

minutes après, je vis les habitations s'effacer derrière moi. Les grelots du cheval, le bruit de la neige froissée par le véhicule résonnaient seuls dans l'immensité du désert. Pas un chant, pas un rayon de soleil, mais une atmosphère brumeuse sur des hauteurs livides ; çà et là des masses de rochers dont les formes se dessinaient à peine, comme celles de l'agonisant sous les draps du lit mortuaire ; puis sur toutes les crêtes, sur toutes les pentes, dans tous les abîmes, des forêts glacées, blanches, roides, immobiles, pareilles à la végétation d'une planète exilée loin du jour. Le moindre vent, qui balançait les rameaux, leur donnait une physionomie plus singulière encore. La neige glissait de branche en branche, d'étage en étage ; chaque flèche pyramidale semblait une cascade, et l'on aurait cru voir des millions de fontaines ruisselantes.

L'industrie.

J'ai dit que, selon toute apparence, le Schwartzwald renfermait peu d'habitants au moyen-âge. Les livres et les traditions changent cette hypothèse en certitude. La population n'augmenta pas avant le dix-septième siècle. Cantonnés dans leurs châlets pittoresques, les montagnards ignoraient

les luttes et les victoires de l'industrie. Soigner les vaches, recueillir une pâle moisson d'avoine, c'était là toute leur science, et ils croyaient en savoir assez. Le paysan, aidé de quelques manœuvres sur lesquels il exerçait une autorité féodale, tirait du sol et des troupeaux une maigre nourriture. Oublié de l'univers, il l'oubliait à son tour dans la paix de ses vallons. Au lait, au beurre, au pain grossier de la semaine, on joignait, les dimanches et fêtes, le pourceau gras, honneur des banquets rustiques, et une sorte de friandise nommée *gumperst :* c'était un plat de raves bouillies.

La guerre de trente ans vint jeter la frayeur au milieu de ces paisibles retraites, et donner aux montagnards de nouveaux besoins. Le séjour des armées leur fit connaître une multitude d'usages, qui n'avaient point pénétré dans leur solitude. La misère que laissent toujours derrière elles ces grandes crises, les força d'appeler le négoce à leur secours.

Un abbé de Saint-Pierre fonda en 1683 une verrerie sur les propriétés du cloître. L'établissement réussit ; un hameau s'éleva sous ses murailles. Quelques jeunes gens des bourgades voisines offrirent leur aide aux entrepreneurs ; ils se chargèrent de vendre, pour leur compte ou pour celui de la fabrique, les vases de toute espèce qu'on y exécutait. Munis d'une grande hotte, ils

transportaient la marchandise sur les bords du Rhin. A présent encore, on voit ces débitants infatigables parcourir les vallons et colporter en mille endroits leur fragile richesse. Lorsqu'on les suit de l'œil dans les détours des routes, on songe involontairement aux hasards de cette existence errante. Courir de gîte en gîte, au milieu des champs, à travers les bois, admirer librement le ciel, le feuillage et les eaux, il y a là sans aucun doute une source inépuisable d'enthousiasme. Faut-il donc s'étonner de ce que Wordsworth ait choisi le héros de son plus bel ouvrage parmi les trafiquants vagabonds de l'industrieuse Angleterre?

Peu à peu le commerce s'étendit. Un des voyageurs rapporta dans la Forêt-Noire une pendule de bois. Il ne soupçonnait point que ce frêle instrument devait enrichir son pays. Mais un certain Lorenz Frey, menuisier de son état, vit la machine, étudia la construction de ses diverses parties, et ne se donna point de loisir qu'il n'en eût fait une semblable. Des imitateurs suivirent ses traces, et cette fabrication allait prendre un heureux développement, lorsque les hostilités de la France contre la maison d'Autriche vinrent y mettre obstacle. La fin de la guerre ranima l'ardeur des paysans; les essais furent continués de plus belle. L'introduction de la pomme de terre dans le Schwartzwald augmenta l'élan de sa nais-

sante prospérité. Le sol nourrit dès lors un plus grand nombre d'hommes, les ouvriers ne manquèrent pas au travail, et l'humble négoce, qui avait à peine donné quelques fruits, devint un grand arbre dont une population entière bénit la fécondité.

Les pendules construites dans le Schwartzwald furent d'abord extrêmement simples : elles se composaient de trois roues auxquelles un balancier donnait l'impulsion; elles ne montraient que les heures, et la boîte ne se distinguait nullement par le luxe du décor. Les outils, qui servaient à les faire, n'étaient pas moins grossiers : un compas, des forets, une petite scie et un couteau formaient tout le bagage de ces naïfs horlogers. Maintenant ils emploient un grand nombre d'instruments. Lorsque je visitai le plus célèbre ouvrier de Lenzkirch, cette abondance me frappa. La cabane était pleine de limes, de demi-cercles et de tarières; on en voyait sur les tables, sur les murailles, d'autres pendaient au plafond. Le maître du logis, vieillard encore très leste, présidait ce régiment avec un air doux et grave. La lumière, brisée par une multitude de saillies, donnait à l'atelier poudreux une extrême richesse de tons. On aurait cru voir un de ces tableaux hollandais, où les moindres circonstances de la vie réelle acquièrent un charme poétique. C'est ainsi qu'Holbein nous a peint l'avocat, Rembrandt le menuisier, Adrien van

Ostade le maître d'école. Tous sont environnés des insignes de leur profession ; ils coulent leurs jours au sein d'un petit monde que l'habitude leur fait chérir, que la mémoire et l'espérance embellissent. Heureux d'avoir mis leur affection dans des objets inanimés, qui ne peuvent du moins les trahir !

L'artisan qui contribua le plus aux progrès de cette industrie, fut un nommé Friedrich Dilger. Il avait reçu de la nature une grande habileté pour toute sorte de travaux. Il façonnait le verre aussi aisément que le bois, et savait confectionner des instruments de musique sur lesquels il jouait ensuite lui-même. En 1730, il quitta la Forêt-Noire avec une charge d'horloges, et se rendit à Paris.

La vente de sa marchandise était loin de l'occuper uniquement. Il voulait se perfectionner dans son art, et cherchait la société des praticiens les plus célèbres. Son regard attentif épiait la disposition des rouages, la forme des outils, et, quand l'examen était achevé, il s'en retournait, le front bas, la démarche pensive, méditant sur ce qu'il avait vu. Le soir, il errait le long des boutiques illuminées, contemplant les chefs-d'œuvre exposés avec faste et s'abandonnant aux rêves de sa modeste ambition. Cette étude l'occupa une année entière ; il regagna ensuite le Schwarzwald, où l'on admira bientôt son savoir et son intelligence. Il fabriqua des pendules ornées d'habiles mécanismes. Sur les unes, on voyait remuer des figures

à chaque heure nouvelle; sur une autre, un petit homme battait le briquet pour allumer une mèche garnie de soufre. Il en produisit une troisième espèce qui n'indiquait pas seulement les heures, mais aussi le chiffre de l'année. Suivant la route ouverte par cet Ulysse industriel, les montagnards surent bientôt faire des horloges à répétition. Quelques-unes imitaient la plainte du coucou. Gaspard Dorer exécuta un ensemble de rouages qui désignaient les phases de la lune et marchaient de concert avec le zodiaque. L'adresse des ouvriers brava dès lors les obstacles. Ils travaillèrent dans tous les genres et sur toutes les échelles, profitèrent des inventions anglaises et parvinrent même à exécuter des montres entièrement en bois. On confectionne maintenant des pendules à musique dont les unes jouent de l'orgue, les autres du piano; certaines frappent en cadence une rangée de petites cloches. Les airs de Pleyel, de Haydn et de Mozart vous annoncent ainsi par de joyeux accords la fuite lugubre des heures. Souvent lorsqu'on médite et se repose dans l'ombre des salles, la voix harmonieuse entonne son chant de fête. On tressaille aux premières notes; puis l'âme se laisse bercer par le roulis mélodieux. Elle pleure, elle rêve, elle s'attendrit; les ombres du passé, les fantômes de l'avenir commencent sous ses regards leurs danses enjouées, leurs processions mélancoliques.

Avant la fin du XVIIIe siècle, cette branche de commerce avait pris un tel développement, que les montagnards expédiaient leur ouvrage dans tous les pays de l'Europe, jusqu'en Portugal, en Russie et en Norwége. Ils allèrent même plus loin, franchirent l'Atlantique, la Méditerranée, parcoururent l'Amérique, la Turquie et l'Égypte, d'où ils rapportèrent des sommes considérables.

Un autre produit de la Forêt-Noire, auquel on s'intéressera sans doute plus vivement, c'est le fameux kirschenwasser. Les habitants sont loin de livrer aux gourmets tout celui qu'ils boivent, et que la rapacité des aubergistes annonce comme venu d'Allemagne. On en exporte néanmoins une grande quantité. La manière dont on le prépare est fort simple. Il croît dans le pays une sorte de merisier sauvage, qui donne un fruit très acerbe. On récolte ces baies, on les dépouille de leur queue, on les foule ensuite et on verse le liquide dans une barrique. Il faut avoir soin d'y joindre, par quintal, cinq livres de feuilles nouvellement cueillies et légèrement froissées entre les mains. On peut laisser ce mélange trois, quatre et même huit semaines dans la cuve, pourvu qu'elle soit exactement fermée. Bientôt on voit paraître une croûte qu'il est bon de rompre tous les jours. Au bout d'une quinzaine la fermentation s'apaise, la liqueur devient transparente et rien n'empêche désormais de la distiller. Après avoir fini cette opération, les ou-

vriers ajoutent une nouvelle quantité de feuilles semblables aux premières; le plus souvent on y mêle des noyaux concassés ou des feuilles de pêcher. Ensuite on procède à la rectification dans un alambic ordinaire. La liqueur peut dès lors réjouir le palais sensuel des gastronomes. Quand les cerises sont bien mûres, une barrique de deux cents pintes donne aisément cent-cinquante ou cent-soixante pintes d'excellent kirsch; il doit avoir un léger goût de noyau, le parfum de l'amande et ne présenter à l'œil aucune espèce de nuance. Du reste, en faisant connaître ces détails, je ne me sens pas attiré vers mon sujet. Le kirschenwasser, je suis fâché de le dire, me semble un régal détestable. J'aimerais presque autant l'ambroisie de pommes de terre adorée sous le nom de schnaps. Ma déférence pour le lecteur m'a seule couronné de lierre et mis le thyrse à la main.

Ces deux industries n'occupent pas seules les habitants du Schwartzwald. Ils fabriquent en outre un grand nombre de chapeaux de paille. Durant de longues années ils ne purent soutenir la concurrence avec les tresseuses florentines. Les tiges de leurs blés étaient beaucoup trop grossières. Le premier moyen dont on se servit pour remédier à cet inconvénient fut de les diviser en plusieurs parties. On n'a point encore abandonné cet usage dans les manufactures de Tryberg. Mais on s'aperçut qu'il valait mieux couper le froment sans at-

tendre sa maturité; la paille qu'on obtient de la sorte ne le eède nullement aux pailles d'Italie. M. Tritscheller, de Lenzkireh, prépare ainsi des ehapeaux d'une admirable finesse. Quelques-uns ont été vendus à des prix énormes. On en a fait, pour la eour de Bavière et pour eelle de Stuttgart, qui ne valaient pas moins de deux cents florins. Un autre, destiné à une prineesse russe, eoûtait trois eents gulden. Le tressage avait demandé cinq mois; on avait passé quatre mois à le coudre, et les préparations avaient employé le reste de l'année. Outre ees diverses sources de richesses, il faut encore mentionner la verrerie dont nous avons déjà dit un mot, la fabrication des orgues portatives, eelle de l'amadou, des eouverts en fer étamé, puis un grand nombre de filatures.

Quant aux habitants eux-mêmes, ils ne sont pas laids eomme l'affirme le baron de Riesbeek dans son curieux voyage en Allemage où il prédit que le romantisme ne laissera pas de traces, et que ses illustres ehefs, les Gœthe, les Klopstoek, les Sehiller seront à jamais oubliés. Une seule phrase donnera la mesure de ses jugements. « Cologne, dit-il, est » à tous égards la ville la plus laide de toute l'Al- » lemagne; elle ne eontient pas un édifiec qui mé- » rite d'être vu, quoiqu'elle ait neuf milles de cir- » eonférenee. » Nous laisserons donc bavarder le noble auteur, et nous soutiendrons, malgré son avis, que la Forêt-Noire est le séjour d'une race

très distinguée sous le rapport des avantages extérieurs. Les femmes vivant à l'ombre des montagnes ont la peau singulièrement blanche ; elles ne sont pas grandes, mais bien faites et bien proportionnées. On trouve parmi les hommes des individus magnifiques.

Leur caractère est plein de douceur et de naturel. J'ai vu quelques-uns de ces montagnards, qui, délaissant leur pays, étaient venus travailler plusieurs années dans nos grandes villes. Rien de moins ingénu, certes, que nos populations urbaines; rien de moins propre que leur exemple à conserver aux âmes leur droiture première. Eh bien ! les chastes cultivateurs rougissaient plus facilement que nos demoiselles. Surpris, non loin de Todtenau, par une indisposition soudaine, je fus contraint de passer deux jours dans la chaumière d'un berger. Il avait avec lui sa femme et trois grosses servantes qui l'aidaient à soigner les vaches. Jamais je n'ai rencontré de personnes aussi constamment joyeuses et d'une humeur aussi égale. Seuls sur le plateau d'une large colline, n'ayant pour les distraire que de rares visites, leur âme était toujours sereine comme les eaux limpides de leurs torrents. Une paix inaltérable environne leur séjour ; un immense horizon se déploie devant leurs yeux. Ils n'entendent que les clochettes variées du bétail, le gazouillement du chardonneret, l'expressive mélodie des bois et

l'éternel gémissement des ruisseaux qui se plaignent d'abandonner leur patrie. Le calme au dedans, le calme au dehors, c'est une existence merveilleuse! Près de la hutte se dresse un long mât, dont la cime peinte, garnie de bâtons transversaux et de petits ornements en fer, annonce aux pâtres attardés qu'ils trouveront un gîte dans a chaumine. Du banc sur lequel j'étais assis, et pendant que mes hôtes poussaient de grands éclats de rire, je regardais, avec une douce affliction, l'enseigne hospitalière trembler au moindre vent, comme nos plus fermes espérances à la moindre menace du sort. Un petit oiseau, hochant la tête et la queue, venait y babiller par intervalles; on eût dit qu'il faisait un appel aux voyageurs et présentait le salut du maître à toutes les créatures. Les bestiaux lui répondaient en mugissant, les poules gloussaient à qui mieux mieux, et les abeilles, s'agitant dans leurs ruches, paraissaient vouloir reconnaître sa politesse. Mais une buse interrompit ces félicitations; les compliments cessèrent avec une promptitude funèbre, et je n'entendis point le dialogue renaître avant mon départ.

Le vêtement des femmes a la même simplicité que leurs habitudes : elles portent un corsage tantôt muni, tantôt privé de manches, et un jupon court leur serre la taille. Leurs cheveux soigneusement divisés sur le haut de la tête, forment par

derrière une longue tresse; un béguin décoré de deux rubans, qu'elles laissent flotter sur leur dos, les protége contre la poussière. Le fond est presque toujours orné de verroterie; elles couronnent souvent le tout d'un chapeau de paille semblable à celui des hommes.

L'habillement de ces derniers a quelque chose de pittoresque et fait encore ressortir leur bonne mine. Ils sont vêtus d'une espèce de redingote sans collet et sans boutons divisée en quatre pans au lieu de deux. Un double cordon la maintient sur le devant et laisse à découvert le milieu de la poitrine; dans l'intervalle brille un gilet de drap rouge qui s'attache par derrière comme une cuirasse. Une chemise également sans collet, plissée et fournie d'un petit jabot, dépasse de trois ou quatre pouces; culotte courte, souliers revêtus d'une large oreille de cuir. Les dimanches et les fêtes ces habits sont en velours noir. Le portrait de Jacob Meyer, dessiné par Holbein et qui enrichit le musée de Bâle, prouve que cette mode régnait autrefois dans le nord de la Suisse.

L'architecture s'harmonise entièrement avec le costume. Dans les plaines du Rhin, les demeures bâties en pierre et en plâtre sont couvertes de tuiles. Mais lorsqu'on parcourt les routes du Schwartzwald, on cesse d'abord de voir la pierre, ensuite le plâtre, et finalement les tuiles; le bois remplace les autres matériaux. Les toitures sont

formées de planchettes oblongues qui, de loin, imitent l'ardoise avec une singulière exactitude. L'habitation se compose de deux étages que surmonte un pignon fort aigu. Au rez-de-chaussée, on trouve le cellier, la cuisine, la grande salle l'étable et la bauge ; au-dessus, les magasins et la chambre à coucher. Dans sa hauteur et dans sa largeur, la toiture forme un vaste grenier pour les mois stériles. Les auvents surplombent de huit ou neuf pieds les quatre faces de la maison ; aussi, durant l'hiver, on peut circuler autour sans s'exposer à la fureur des ouragans. Un balcon en saillie permet de faire un voyage semblable au premier étage. Les vitres petites, et conséquemment nombreuses, les jointures, les nœuds et les dessins du bois achèvent de donner à ces cabanes une physionomie très-variée. L'intérieur des plus considérables offre tous les avantages, qui distinguent les habitations de nos villes. Les parois en sont aussi bien closes, aussi agréables pour l'œil ; des compartiments, ornés de moulures et de baguettes, rendent même les plafonds plus élégants que les nôtres.

Lorsque la neige investit ces chaudes retraites, le montagnard y consomme paisiblement les dons de l'été. Assis près du large poêle qui murmure au fond de la salle, il regarde l'éclatante prison que lui bâtit l'hiver. Un silence mortel l'environne sans lui donner ni crainte ni tristesse. A la pâle

lueur que les nues et le rempart de frimas laissent glisser derrière les doubles vitrages, il taille dans le hêtre de petits animaux, ou relit avec exaltation les poétiques légendes de ses aïeux. Il pleure les infortunes de Geneviève, s'élance sur Bayard avec les fils Heymon et jure, par la bouche du comte de Provence, un éternel amour à la belle Maguelone. Sa plus vive affection reste néanmoins au barde chéri de ses collines; les douces, les suaves peintures de Hebel raniment en lui le souvenir des beaux jours, et il chante d'une voix monotone ces strophes pleines de gaîté.

Le Poète.

Hebel serait assurément compté parmi les plus grands auteurs de l'Allemagne, s'il eût écrit davantage et dans la langue des lettrés. Mais il préféra l'idiome du Schwartzwald; ce fut un obstacle à sa gloire. Les patois germaniques sont très nombreux; l'ouvrage de Radlof[8] prouve qu'il en existe au moins cinquante, et donne des specimens de tous. L'honneur d'avoir rendu plus harmonieux et plus flexible un de ces systèmes d'expression doit donc avoir pour mesure son importance relative; il diminue en raison de leur multiplicité.

Cette abondance nuit d'ailleurs à la propagation des œuvres écrites dans un dialecte spécial, surtout lorsque les changements qu'il fait subir à la langue-mère transforment assez les mots pour embarrasser même les gens instruits. Voilà ce qui resserre, autour des lieux où vécut Hebel, l'horizon de sa célébrité; lorsqu'elle franchit ces limites, c'est exceptionnellement. Il a intitulé son livre, *Poésies allémaniques*, de l'ancienne peuplade des Allemani que nourrissait ce coin de terre. L'idiome de la Forêt-Noire s'étend, du reste, beaucoup plus loin. Il est en usage dans une grande partie du Brisgau, de la Souabe, de l'Alsace, des Vosges, de la Suisse et des Alpes. Les diminutifs, les expressions naïves dont il abonde, lui communiquent une grâce originale.

Hebel voulait montrer quelle forme aurait pu prendre l'allemand, si le génie de Luther n'avait assuré le triomphe du dialecte saxon. Il a déployé dans cette lutte une habile tactique. Mais ses ouvrages ne plaisent pas seulement par la vivacité de leurs tons, par la richesse de leurs formes. On admire aussi le calme intérieur qui les pénètre et s'en exhale. Son style a un air de jeunesse, une gaîté de marche qu'on ne trouve point chez les hommes soumis aux tortures d'une longue infortune. Son existence ressemble effectivement à ces rivières si tranquilles et si limpides qu'elles ont l'air d'une onde immobile.

Jean-Pierre Hebel naquit le 11 mai 1760 à Hausen, près de Schopfheim, dans le duché de Bade. Son père mourut très jeune, et sa mère l'envoya aux écoles de Bâle. Là, il sut mériter l'affection du brigadier Isolin qui, voyant son état précaire, l'aida généreusement de sa bourse; mais il s'attira davantage encore les bonnes grâces du chapelain de la cour, nommé Preuschen. Celui-ci l'emmena bientôt à Carlsruhe et le mit au lycée de la ville. Hebel y acquit rapidement la science nécessaire pour suivre les cours de l'université d'Erlangen. De quelle manière passa-t-il alors ses journées? Les détails nous manquent à cet égard. Mais il ne dut point participer aux joies bruyantes de la taverne, même lorsqu'il s'y rendait, comme les autres, pour vider un pot de bière. Il me semble toujours le voir dans une petite chambre meublée à l'antique, fumant d'un air tranquille devant une longue table noire, près d'une croisée à vitres circulaires, tantôt les yeux sur un gros livre, tantôt sur un nuage errant dont les formes tourmentées lui suggéraient quelque réflexion demi-sérieuse, demi-plaisante. Du reste, il se livrait préférablement aux recherches théologiques. Quand il eut fini son noviciat, il obtint une place de précepteur dans le village de Hertingen, chez le curé du lieu. En 1782, il fut choisi pour être vicaire du même endroit; l'année suivante on le nomma professeur à Lœrrach

et bientôt après à Carlsruhe; il joignit même les fonctions de sous-diacre aux devoirs de cette dernière charge. Les sermons prononcés alors par lui devant son auditoire existent encore; les uns sont imprimés, les autres n'ont point été livrés au public. Ils montrent tous que Hebel se faisait une haute idée de l'enseignement religieux. Les plus cruels chagrins de l'existence lui furent donc épargnés, car sa jeunesse s'écoula paisiblement, et la jeunesse est pour tous les hommes l'époque la plus riche en infortunes. Il y a là cinq ou six années de doute, de lutte, de craintes et de désirs, qui roulent sur notre tête comme un perpétuel orage. L'âme se développe, l'ambition naît et grandit, les passions étendent la main vers le bonheur, et la réalité déploie devant nous ses formes trompeuses. Combien d'hommes abordent-ils le monde sans laisser leurs songes derrière eux, comme des frères bien-aimés, engloutis dans les marécages de cette vallée funèbre, où nous nous traînons sur une poussière humaine?

En 1798, Hebel fut élu professeur extraordinaire au gymnase de Carlsruhe; ses premiers essais poétiques datent du même temps. Il commença dès lors à employer le langage populaire auquel il doit une partie de sa renommée: il conta des anecdotes, rédigea des traités sur la morale, l'histoire, la religion et les sciences naturelles, avec le projet de se rendre accessible à tous. Tel est le

caractère des essais qu'il publia dans le calendrier du pays de Bade, nommé *der Rheinlandische Hausfreund,* et les *Histoires bibliques appropriées à la jeunesse.*

Nous n'énumérerons point tous les honneurs dont il fut comblé. Le duc lui ouvrit la chambre haute, l'éleva aux dignités de la prélature et le fit commandeur de l'ordre du Lion. L'université de Heidelberg lui envoya le bonnet de docteur, sans qu'il eût cherché à l'obtenir. Ses vastes connaissances lui méritaient cette foule de glorieuses distinctions. Il était aussi versé dans les mathématiques et la chimie que dans les sciences religieuses, possédait l'hébreu et récitait fréquemment de longs passages du texte original des livres saints. La minéralogie, la botanique, l'histoire naturelle lui étaient familières. A cette érudition si vaste, il joignait une grande connaissance de l'astronomie, des auteurs romains et grecs, des poètes italiens et allemands.

Une si étonnante ardeur ne devait pas rester impunie : la continuité du travail finit par miner ses forces; des maux d'estomac compliqués d'obstructions le tourmentèrent plusieurs années. Le 16 septembre 1826, arrivant à Schwetzingen après un voyage à Manheim, il se trouva plus souffrant que jamais. Il ne perdit ni le courage, ni la gaîté, quoique ses douleurs ne lui laissassent aucun repos. Elles lui firent rendre le dernier soupir, le

22 du même mois, à l'âge de soixante-deux ans : on l'ensevelit avec une grande pompe, et de nombreux amis escortèrent ses restes.

Sans avoir d'éloignement pour les femmes, Hebel ne voulut jamais hasarder son bonheur à la roulette matrimoniale. Durant sa jeunesse, il regardait sa pauvreté comme un obstacle ; d'autres motifs le dissuadèrent par la suite. On rapporte néanmoins que, dans l'année 1809, une personne très intelligente lui fit éprouver une sorte de passion. Mais comme un digne poursuivant de la science, il maintint ses désirs dans les bornes de l'amour platonique.

Les traits distinctifs de son caractère étaient la naïveté, la bonne humeur et une tendresse affectueuse qui lui gagnait tous les esprits. Il avait une taille moyenne, une constitution robuste. Dans les dernières années, son corps était assez replet. La noblesse de son front, l'éclat de ses yeux noirs et pénétrants annonçaient la vivacité de son intelligence ; un sourire amical flottait presque toujours sur ses lèvres. Il a laissé plusieurs morceaux inachevés, entr'autres une idylle et un essai poétique, au milieu duquel il a introduit un sermon en vers ; il comptait aussi publier un recueil des meilleures chansons populaires dans le dialecte allémanique.

Le mérite de Hebel lui a valu de Gœthe des éloges sans restrictions. L'illustre poète a si habi-

lement caractérisé le gracieux chanteur, que nous nous bornerons à traduire ses paroles. On y remarquera cette netteté de vue qui distingue le génie.

« Le talent de Hebel a deux directions opposées. Tantôt il promène un regard vif et joyeux sur les choses extérieures, qu'un développement tranquille et de paisibles métamorphoses, une vie stable en un mot, font paraître inanimées : il penche alors vers la poésie descriptive ; néanmoins ses heureuses personnifications donnent à l'œuvre un plus grand caractère. D'autres fois il incline vers la poésie morale et didactique, aussi bien que vers l'allégorie ; mais les personnifications lui rendent un second service, et de même qu'il trouvait un esprit pour ses corps, il trouve maintenant un corps pour ses idées. Il n'atteint pas toujours le but, mais quand il frappe juste, il obtient d'excellents résultats, et nous pensons qu'il mérite le plus souvent des éloges.

» Si les anciens, ou les poètes doués d'un goût plastique, vivifient les objets immobiles à l'aide de figures idéales, et substituent des êtres plus beaux, presque divins, tels que les nymphes, les dryades et les hamadryades, aux sources, aux bois et aux rochers, notre auteur change toutes ces créatures en paysans, et l'univers lui-même prend sous sa plume la physionomie d'un campagnard. De cette manière, le paysage où nous découvrons un la-

boureur finit par constituer avec le rustre un seul tout dans notre imagination échauffée.

» Le pays que reflète le miroir de l'auteur lui est extrêmement favorable. L'éclat du ciel, l'abondance des eaux, la fertilité du sol, la variété des perspectives, l'aisance de la population, sa loquacité même, son talent pour peindre les objets et ses plaisantes formes de discours, sont autant d'avantages qui l'aident à satisfaire l'exigence de sa muse.

» Son premier morceau contient une charmante personnification : la Wiese y est représentée comme une jeune paysanne qui se développe et court sans cesse ; puis, abandonnant les montagnes qu'elle a visitées, s'élance dans la plaine, et se marie avec le Rhin. Les détails de ce voyage ont une grâce extraordinaire. L'on y trouve beaucoup d'esprit, une variété continuelle, et une exécution d'une fermeté toujours croissante.

» Si de la terre nous dirigeons nos yeux vers le ciel, les grands corps lumineux s'offrent à nous comme de bons villageois pleins d'honneur et d'affabilité; le soleil fatigué repose derrière ses volets ; la lune s'en vient guetter s'il sommeille ; l'étoile du matin, leur fille, sort de bonne heure pour aller voir son amant. »

Après avoir dessiné de la sorte, et par des traits généraux, la manière de Hebel, Gœthe examine successivement ses différentes poésies. Nous ne le

suivrons pas dans cette analyse ; nous préférons traduire quelques-unes des meilleures pièces.

Le Dimanche matin.

Le Samedi parla de cette façon au Dimanche : « A présent j'ai mené tout le monde dormir ; les » pauvres gens étaient bien las de remuer leur » corps et le sommeil les gagnait. Je me sens » presque la même envie ; j'ai peine à rester sur » mes jambes. »

Voilà ce qu'il disait, lorsque minuit ayant sonné, il tomba les yeux clos dans les ténèbres. « Mainte- » nant, pensa le Dimanche, c'est à mon tour. » Il ferme doucement la porte, se glisse tout assoupi derrière les étoiles, et ne se tient debout qu'avec un grand effort.

A la fin cependant il se frotte les yeux, puis se dirige vers la maison du Soleil. Celui-ci dormait bien paisiblement dans sa petite chambre silencieuse. Arrivé à la porte, le Dimanche frappa plusieurs fois aux volets. Il lui cria du dehors : « Allons, allons, levez-vous ; il est temps. » — « Je viens tout de suite, » répond le Soleil.

Alors le Dimanche s'éloigne sur la pointe du pied ; il arrive, le front joyeux, au sommet des

collines, tandis que l'univers repose encore. Nul ne le voit, nul ne l'entend marcher. Quelques secondes après, il atteint sans bruit le village, et fait signe au coq de ne pas le trahir.

Et lorsqu'enfin les paysans ouvrent leurs yeux rassasiés de sommeil, le voilà qui brille à l'éclat du matin. Il regarde les chambres par les fenêtres, avec ses yeux doux et bienveillants, avec une aigrette de fleurs sur son chapeau.

Car il a de bonnes intentions, je vous jure. Il est ravi qu'on puisse dormir encore, imaginant une nuit profonde, lorsqu'un gai soleil rayonne dans le ciel. C'est pour cette raison qu'il vient à petits pas, qu'il se montre si officieux et si bénin.

Comme la rosée matinale scintille en rubis sur les plantes et sur le feuillage! Quelle moite brise charrie les fleurs des cerisiers et la senteur de l'arbre aux prunelles! L'abeille active se met en campagne, sans soupçonner qu'elle travaille le dimanche.

Comme les arbres fruitiers verdoient dans le jardin des champs, sous leurs robes printanières! Et les violettes, et les tulipes, et les hyacinthes bleues ou blanches! On croirait vraiment regarder le paradis.

Tout est si calme et si plein de mystère, on se sent si tranquille et si joyeux! Nulle clameur n'interrompt la paix du village. On n'entend que ces

mots : « Bonjour, Dieu vous bénisse ; par la sainte » Vierge, c'est une belle matinée. »

Et le petit oiseau chante sur sa branche : « Ma » foi, oui ; je ne l'aurais pas cru ; le dimanche est » arrivé. Il se glisse dans toute sa pompe au mi- » lieu des fleurs, des buissons et des rameaux ; il » parvient jusqu'à mon nid. » Le chardon lui-même revêt son habit de fête.

Mais la cloche a sonné ; le pasteur ne se fait pas attendre. Va me cueillir une marguerite, va, mais ne la froisse point, ne ternis pas ses couleurs. Tu mettras ensuite ta nouvelle parure, et moi je te ferai don d'un bouquet.

Le Crieur de Nuit.

Écoutez bien ce que j'annonce : l'horloge a sonné minuit.

Comme tout est silencieux ! Comme toute espèce de vie semble captive, semble avoir fui les champs et les routes ! Aucun pas ne se fait entendre, aucun charriot ne bruit dans le lointain. Nulle porte ne gémit, nulle respiration n'éveille les ombres, nul murmure ne sort des eaux courantes ; les rideaux sont fermés, tous les habitants sommeillent.

Si quelque esprit léger passe à côté de moi dans ses rondes taciturnes, je n'en sais vraiment rien.

Mais, que dis-je, l'étang ne murmure-t-il pas? L'eau se précipite dans le canal, sur la roue fatiguée du moulin ; le putois se glisse sous le chaume du campagnard, et là haut, le hibou, quittant la flèche, traverse silencieusement les ténèbres. N'est-ce pas la grande lanterne des nuits, la lune, que je vois suspendue au milieu des nuages? Elle brille paisiblement et les étoiles reluisent comme les flambeaux de la veillée. Ainsi, lorsque par une nuit sombre et pluvieuse, accablé d'une longue marche, on arpente la route du village natal, on découvre çà et là quelques lueurs amies, sans discerner les toits des demeures.

Mais quel trouble me gagne? Quel bizarre effet m'attendrit le cœur? il me semble que je pleurerais bien, sans savoir pourquoi. On dirait que j'ai le mal du pays et je ne sais quelle autre chose encore.

Écoutez bien ce que j'annonce : l'horloge a sonné minuit. Et si là bas tout paraît noir, les étoiles n'en brillent pas moins joyeusement. Elles reluisent dans notre patrie; ce doit être un bien bel endroit!

Que ferai-je à présent? Traverserai-je le cimetière pour aller au bout du village? La porte me semble ouverte; les morts auraient-ils abandonné leur sépulture? voudraient-ils visiter le hameau et regarder si tout a le même aspect que jadis? Ce-

pendant je n'en ai jamais rencontré, que je sache. Ma foi, je me risque et je nargue les morts... non, non, je ne les nargue pas. Mieux vaut glisser sans rien dire. Ils voient l'heure au cadran de l'église, et moi, je ne sais point si le temps de leur apparition est écoulé. Cela peut être ; néanmoins l'ombre devient toujours plus triste et plus épaisse. La nuit est bien longue! Cela peut être ; une bande lumineuse a l'air de trembler sur les collines, mais je n'en suis pas sûr.

Quelle étrange physionomie présente l'enceinte! Ils dorment bien, Dieu soit loué! J'avoue que le lieu ne me rassure guère. Mais tout n'est pas mort ; j'entends un bruit dans l'église. C'est le pouls du temps endormi qui bat sous les arceaux et l'haleine de la nuit qui descend des collines. La brise flotte sur les prés, agite les rameaux et les nids, siffle à travers la porte et la haie du jardin ; elle est humide, elle est fraîche. Les longues verrières murmurent, la croix antique chancelle sur sa base. Hé! hé! le vent s'engouffre dans une tombe sans pierre sépulcrale. Bon Alexandre! ils ont creusé ton lit d'argile, mais tu n'as pas de couverture.

Hélas! telle est la destinée commune! Le sommeil arrête chacun sur la route et l'envoie à son tour dans la grande patrie. Mais celui qui s'est une fois couché au cimetière, celui-là doit s'attendre à passer une longue nuit. Du reste, quand le jour viendra, quand les hommes s'éveilleront et

se remettront en voyage, leur course ne sera pas longue ; elle sera d'une lieue environ, à moins qu'ils ne la fassent pas du tout. Ainsi, je descends les degrés sans avoir rien pris pour me soutenir depuis la dernière heure du jour.

Écoutez bien ce que j'annonce : l'horloge a sonné minuit. Les étoiles brillent d'un air aussi joyeux ; elles brillent du sein de notre patrie et c'est encore pour un peu de temps. Il n'y a pas loin du lieu mortuaire jusque là-haut.

Où ai-je été ? où suis-je maintenant ? Gravir une marche, en descendre une autre, est-ce là tout ce que j'ai fait ? Oui vraiment, c'est là tout. Le hameau plongé dans les ombres ne forme-t-il pas un tranquille cimetière ? Chacun n'y dort-il pas comme dans l'autre, fatigué de la veille, de la joie et de la souffrance ? Ceux qui reposent sous le chaume ne dépendent-ils pas de Dieu, comme ceux qui gisent sous l'herbe humide ? N'attendent-ils pas également l'aube d'un nouveau jour ?

Il viendra certes, il viendra. Quelque longue que soit la nuit, quelque profondes que soient les ténèbres suspendues au ciel, le jour n'a pas encore oublié de paraître, et avant que je recommence ma tournée, le coq chantera sa réponse à mon appel, les brises de l'aurore m'effleureront le visage. Alors le matin s'éveillera dans les bois ; il écarte peu à peu le rideau qui l'entoure, la lumière ruissèle dans la nuit et ondoie à la fin en vagues d'or

sur les monts et sur les plaines. Les hommes se lèvent et s'agitent; les fenêtres ouvrent leurs contre-vents, les maisons leurs portes. La vie libre et joyeuse sort en plein air.

O mon âme! quel jour de fête, lorsque la dernière nuit tombera dans l'éternité; lorsque les étoiles d'or grandes et petites, lorsque le soleil et la lune s'effaceront au milieu des divines splendeurs, que la lumière inondera les tombeaux, et que la mère dira gaîment à son fils : « Voici le jour. » Tout le monde se réveillera et des fenêtres, s'ouvriront aussi et une lourde porte. Les morts regarderont pleins de jeunesse et de beauté. Une foule de maux, de cruelles blessures auront été guéris pendant le sommeil. Ils se lèveront sains et radieux, baigneront leur figure dans la lumière céleste et sentiront leurs cœurs armés d'une nouvelle force. Ah! si cela pouvait arriver bientôt!

Écoutez tous ce que j'annonce : l'horloge a sonné minuit. Les lampes reluisent encore; le jour ne veut, hélas! point se montrer. Dieu cependant veille dans le ciel, et il entendra bien sonner quatre heures.

Le Mendiant.

— « Un infirme, un pauvre homme demande la charité; un morceau de pain de votre table,

un morceau de pain, s'il vous plaît et pour l'amour de Dieu!

» Faible et nu, je vins au monde sur la grande route, à la lueur des éclairs, au milieu de l'orage; c'est aussi sur la grande route que je développai mes forces, au milieu de l'orage, au bruit des vents. Pauvre petit! je commençai de bonne heure à demander l'aumône. Quand je me sentis vigoureux et que mes parents moururent, je dis en moi-même : « La fin d'un soldat vaut mieux que la besace de l'indigence. » Par une nuit sombre et formidable, je montai la garde devant la tente de Laudon; je suivis dans la Corse les dragons de Paoli, je luttai comme un brave et rougis mes mains, mon sabre et ma poitrine. J'affrontai mainte canonnade, je m'exposai vaillamment aux hasards de trente batailles. Lorsqu'enfin j'eus le bras percé, on m'envoya retrouver la misère. Ayez pitié de moi, Seigneur, car c'est vous qui l'avez voulu. »

— « Viens, pauvre homme, viens; nous partagerons avec toi les présents du ciel. Que Dieu t'arrache au malheur et te console en attendant. »

— « Qu'il récompense ta charité, douce enfant aux joues roses, qu'il te donne un bon mari. Pourquoi me regarder avec tant d'émotion? As-tu par hasard un amant sous la tente, l'épée au côté, maîtrisant un beau cheval de guerre? Que le sort t'épargne la douleur et protége la vie de ton cher

fiancé, qu'il le ramène sans blessures! La lutte s'échauffe devant Mantoue, peut-être pourrai-je te donner des nouvelles. Mais, qu'as-tu donc à me regarder ainsi? Tu deviens pâle comme la neige. Ah! tiens, je jette là mon habit d'infortune; me reconnais-tu maintenant? Dieu permette que je sois le bienvenu! »

—« Seigneur Jésus! mon Frédérick, mon Frédérick est arrivé! Si je te reconnais? Ah! je n'ai pas oublié ta figure. Ton image chérie me suivait sur les prés odorants, sous les bois silencieux. Et moi, mon âme t'accompagnait au milieu de la bataille, en face des épées et des canons. J'ai bien prié, bien pleuré! Le Seigneur m'entendait; il m'a rendu mon Frédérick. Comme je suis joyeuse et comme mon pauvre cœur bat dans ma poitrine! Ma mère, ma mère, venez donc vite, mon Frédérick est arrivé. »

Le Soir d'Été.

Oh! vois donc comme le soleil est las, comme il se hâte de rentrer chez lui! vois ses rayons mourir l'un après l'autre, vois-le passer sur son front humide une nuée rose et blanche!

Il faut avouer qu'il a peu de loisir. Au mois de juin, sa route est longue, et partout il a quelque

chose à faire : dans les maisons et dans les prairies, sur les collines et dans les vallées. Tout le monde veut de la lumière et de la chaleur ; tout le monde implore sa bénédiction.

Il équipe une multitude de fleurs et les peint de nuances charmantes. Il désaltère les abeilles, puis leur demande : « En avez-vous assez? N'en voulez-vous plus? » Les scarabées à leur tour boivent ses gouttes étincelantes.

Tous les oiseaux, jusqu'au dernier, ont eu leur présent et se sont aiguisé le bec ; aucun ne s'est mis au lit sans nourriture, sans avoir son jabot gonflé.

Les cerises qui brillent sur les arbres, le soleil a coloré leurs joues. Si les épis se balancent dans les champs, si la vigne étreint son pieu, c'est qu'il les a fait grandir, qu'il les a parés de verdure et de fleurs.

Et dans la blanchisserie, il a courageusement travaillé de toutes ses forces. Le blanchisseur en a été joyeux, mais il ne l'a pas remercié. Pour celles qui ont fait la lessive, il a séché bien vite leur linge.

Il est certain aussi que dans tous les vallons où la faux a coupé l'herbe, il l'a gaîment jaunie. C'est là, sur mon honneur, un vrai prodige ; herbe à l'aurore et foin le soir !

Ainsi donc il est très-las et n'a pas besoin qu'on chante pour l'endormir ; s'il prend haleine et

que la sueur l'inonde, il n'y a là rien d'étrange. Regardez-le se poser sur la montagne; il nous jette son dernier sourire, il nous dit des yeux : Dormez-tous bien.

Le voilà disparu; que le Seigneur le bénisse! Le coq perché sur l'église ne l'a point assez vu; il l'examine encore. Hé! hé! curieux, pourquoi l'épies-tu donc ainsi? Te figures-tu qu'il ne saura pas y mettre ordre? Il déploiera dans les cieux un voile de pourpre et d'or.

Il faut le plaindre, le pauvre homme! Une lourde croix pèse sur lui; sa femme n'est certainement pas une bonne créature : lorsqu'il rentre, elle sort par une autre porte. Mais que dis-je? nous allons bientôt la voir : elle éclaire déjà le bois de sapins.

Que fait-elle donc qu'elle tarde si longtemps? Il me semble, en vérité, qu'elle a peur. Arrive, arrive, ne crains rien; il s'est éloigné, tout devient calme; il dort déjà. Enfin elle se lève, elle regarde dans le vallon et l'oiseau des nuits la salue

Adieu, nous allons aussi nous coucher. Celui qui n'a pas d'épines dans la conscience n'a pas besoin non plus qu'on chante pour l'endormir. Nous sommes à notre tour fatigués du labeur. Puisque nous avons achevé nos meules, que Dieu nous donne une bonne nuit!

Sur un Tombeau.

Sommeille, oh ! sommeille paisiblement dans ta couche glacée. Tu reposes, il est vrai, sur le sable et les cailloux ; mais ta chair fatiguée n'en sent pas la rudesse. Sommeille, oh ! sommeille paisiblement !

Une lourde, une mauvaise couverture pèse sur ton sein et t'oppresse le cœur. Tu dors néanmoins tranquille ; la pierre des longs adieux ne saurait t'accabler. Sommeille, oh ! sommeille paisiblement !

Tu n'entends point le murmure de ma prière, tu ne vois ni mes larmes, ni mes regrets. Vaudrait-il mieux que tu pusses me voir et m'entendre? Oh ! non, certainement non.

Ne te plains pas, tu es heureux. Si seulement je reposais à tes côtés, je ne me plaindrais pas non plus, car tout serait bien. Nous nous consolerions !

Tu dors sans écouter le bruit de l'horloge, sans entendre les heures gémir dans le clocher ; tu ne te réveilles point, quand le garde les crie dans le hameau silencieux.

Et lorsque l'éclair ensanglante les nuages, lorsqu'ils se choquent et vomissent le tonnerre,

l'ouragan a beau mugir au-dessus de ton sépulcre, il ne dissipe point ton calme éternel.

Les chagrins qui t'auraient poursuivi de l'aurore jusqu'au soir ne vont pas t'assaillir au fond de ton asile.

Ne te plains pas, tu es heureux ; ce qui t'affligeait durant la vie ne te tourmente plus dans ta demeure solitaire. Que Dieu soit loué ! que Dieu soit béni !

Si seulement je reposais à tes côtés, je ne me plaindrais pas, tout serait bien ; mais je reste ici, le cœur navré, dans l'amertume et la désolation.

Pourtant si c'est la volonté du Créateur, ma semaine s'achèvera bientôt. Les religieux du monastère creuseront aussi mon lit d'argile ; et lorsque je me serai couchée, lorsque j'aurai fini mon pèlerinage et qu'on aura chanté l'hymne funèbre, alors je dormirai aussi paisiblement que toi ; je n'entendrai point le bruit de l'horloge, et nous sommeillerons en attendant la rosée du céleste dimanche.

Puis, quand il brillera, quand les anges commenceront la chanson du matin, nous nous lèverons ensemble, rajeunis et fortifiés.

Nous entrerons dans une nouvelle église toute baignée des lueurs de l'orient ; nous entrerons pour chanter à l'autel : gloire au Seigneur !

Ehrenfried Stoeber.

M'étant rendu à Strasbourg en 1834, afin de mieux apprendre l'allemand, j'eus l'occasion d'y voir un auteur de la ville surnommé le poète national de l'Alsace. Je me trouvais dans l'arrière-boutique d'un libraire, lorsqu'il entra pour parler au maître de l'établissement. Ses traits depuis lors ne me sont point sortis de mémoire. Comme je me reposais au fond de la pièce et que la lumière y venait uniquement de la rue par un sombre vitrage, sa silhouette fut la seule chose que j'aperçus

d'abord. C'était un gros homme d'une taille moyenne et, quoiqu'âgé d'environ cinquante ans, il semblait assez robuste. Il tira de sa poche une masse de papiers, en choisit quelques-uns et les offrit au marchand. « Voilà, dit-il, des vers de circonstance sur la mort du général Lafayette ; donnez-les tout de suite à l'imprimerie : c'est une bonne affaire, vous ne vous en repentirez point. Pour moi, ajouta-il, vous savez nos conditions ; elles restent les mêmes. » Intéressé par la manière dont il avait proféré ces derniers mots, je me levai de mon siége et franchis la distance qui nous séparait. Mes premiers regards tombèrent sur les feuilles où se trouvait écrit le chant d'adieu. Hélas ! quelle fut ma surprise ! Jamais papier plus sale n'avait choqué mes regards. On y voyait serpenter une foule de taches grisâtres ; d'énormes ratures s'y mêlaient et la couleur primitive était si bien effacée, que le témoignage de la chronique eût été nécessaire pour en déterminer la nature. « Eh ! quoi, me dis-je, la poésie devrait-elle jamais offrir une aussi triste apparence ? Faut-il » qu'en abandonnant les cerveaux inspirés, elle » se laisse choir dans de semblables marécages ! » De l'ode ainsi travestie mes yeux se portèrent sur l'auteur. Il me parut tout-à-fait en harmonie avec ses productions ; chaque ligne de sa figure respirait la misère Son costume n'annonçait pas non plus ce bien-être matériel si favorable aux arts :

un gilet couvert d'encre et dc tabac, un pantalon déteint, un habit tellement large qu'il flottait, à la lettre, autour de son corps, tandis que les basques oscillaient sans relâche, lui donnaient une physionomie cntièrcment grotesque. Jc le considérai plusieurs minutes au jour douteux de la salle, comme unc de ces chaudes figures d'Adrien Brauwer qui, par leur singularité même, produisent un effet presque surnaturel. L'événement dont ses strophes déploraient la tristcsse nous servit à lier conversation. Je m'aperçus bientôt avec une grande joie que l'infortune n'avait pas abattu l'esprit du poète : en mâle antagoniste, il avait repoussé la violence par l'énergie, et défendu contrc les assauts extérieurs le talisman des songes divins. Lorsqu'il parlait de son art, il avait une ingénuité merveilleuse. Les beaux sentiments de l'adolescence vivaient encore dans son âme, et, au rebours de presque tous les hommes parvenus à son âge, ce n'était pas un sépulcre blanchi. J'ai toujours beaucoup aimé ces intelligences naïves, dont les souffrances quotidiennes ne sauraient détruirc l'enchantement. Elles passent dans la vie d'un air inattentif, sans remarquer sa hideuse structure : le monde social, tel qu'il existe, ne leur cause ni chagrin ni surprise ; il y a en elles, quelque chose de doucement puéril. C'était donc avcc plaisir que je le voyais fixer sur moi ses gros yeux proéminents ; je leur trouvais cette coulcur

indéeise, eette apparenee vague qu'ils ont souvent ehez les penseurs et que j'ai remarquée ehez M. Ampère le physicien et ehez Guillaume Sehlegel. Du reste, nous fûmes, je erois, satisfaits l'un de l'autre, ear il me donna son adresse et me pria de le venir voir, si je n'aimais mieux qu'il me rendît visite. Notre eonversation se termina de la sorte; je regagnai mon asile, en songeant à la bizarrerie de eette existenee plongée dans toutes les horreurs de la misère et dans toutes les féeries de l'illusion poétique. Ému par l'infortune d'un homme si eandide, je me reproehai le sourire involontaire que sa tournure et ses habits avaient appelé sur mes lèvres.

A peine deux jours s'éeoulèrent-ils sans que je revisse le poète de l'Alsaee. Je me dirigeai de bon matin vers sa demeure, pour m'épargner des eourses infruetueuses. Il logeait dans une vieille maison presque toute en bois et située sur les rives du eanal. L'extérieur avait un air de délabrement, qui me remplit d'une douee tristesse. A Paris, les eonstruetions négligées ont un aspeet affreux ; l'eau, la boue, les immondiees les ehangent bientôt en eavernes repoussantes. Au milieu des villes moins populeuses, elles font naître l'idée du ealme et de la solitude. La paix qui règne sous leurs toits verdoyants leur donne l'air d'une habitation des génies; ehaque rumeur y semble annoneer leur mystérieux passage. Avons-nous besoin

d'ajouter que la présence de la nature augmente encore leur magique effet? Dominé par une vague émotion, je gravis à la hâte un ancien escalier tournant, et, au premier coup, Stœber vint m'ouvrir. Il me fit, pour commencer, de grandes excuses, bien inutiles avec moi, sur le désordre et la malpropreté de son cabinet. L'état de celui-ci légitimait du reste ses inquiétudes; un homme du monde eût pu s'en formaliser. Une abondante poussière couvrait tous les meubles; deux ou trois chaises éparses se tenaient tant bien que mal sur leurs pieds boiteux, et une vaste bibliothèque, dressée contre le mur, attestait la présence antérieure de richesses maintenant disparues. Comme l'air était très froid, qu'il soufflait des montagnes une bise glaciale, mon hôte voulut sans doute me faire les honneurs de son séjour; il ouvrit la porte d'un petit poêle en fonte et alla chercher du combustible dans une pièce voisine. Il reparut avec des débris de planches, des copeaux, des feuilles sèches et les restes d'une bourrée octogénaire. Après avoir mis le feu à ces matériaux, il se hâtait de se relever pour continuer paisiblement l'entretien, lorsque j'aperçus derrière lui, sur son bureau de forme ancienne, un plâtre de Gœthe soigneusement exposé aux regards. La similitude physique du barde alsacien et du grand poète me frappa sur-le-champ; je ne crois pas qu'il puisse exister de ressemblance plus fidèle.

L'air noble et presque royal de Gœthe manquait seul au visage de son Ménechme. C'était le même front, les mêmes sourcils épais, les mêmes joues tombantes, les mêmes lignes vivement accusées. Je lui fis quelques remarques à cet égard ; puis nous parlâmes de ses travaux et enfin de sa lamentable situation. Elle m'affligeait d'autant plus que, la veille même, j'avais eu sous les yeux une pièce de vers pleine de sentiment, adressée par lui à un auteur de la ville, nommé Theiler. Ce jeune homme, qui mourut bientôt après d'une maladie de poumons, avait célébré son talent et son patriotique enthousiasme.

« Grâces, lui disait Stœber, grâces te soient rendues, ô mon ami, pour la couronne affectueuse » que dans l'éclat matinal de ta vie, dans les heures » solennelles de ton âme, tu m'as doucement tressée de fleurs divines, de fleurs brillantes et » nouvelles ! Merci pour ton présent poétique ! » Depuis longtemps ma harpe était muette ; j'avais » oublié le charme de la lutte mélodieuse. Le » front pensif, je me traînais sur mon bâton dans » les forêts desséchées de la prose ; je traversais » les plaines monotones de la réalité, comme si » je n'eusse jamais senti la joie du chant idéal, » comme si je n'avais pas baisé les livres saints de » la poésie. Mais une feuille se détachant de ton » rameau fleuri tombe sur mes cordes attristées... » soudain elles résonnent ! »

Après une suite de vers non moins élégants, il terminait par ce conseil :

« Maintenant tu dois sentir la puissance magi-
» que de la cithare ; quand l'orage t'enveloppera
» de ses ombres, que ton esprit s'élève, qu'il se
» transfigure par la poésie ; l'univers idéal ne
» saurait périr : il brille dans la sérénité d'une
» lumière et d'une jeunesse éternelles. »

— « Comment, lui dis-je, avec votre talent, avec la célébrité dont vous jouissez en Alsace, à tel point qu'on vous nomme dans les rues le poète national, comment, avec de semblables ressources, vous éteignez-vous au milieu d'une cruelle indigence ? »

— « C'est précisément l'instinct de mon âme qui m'a perdu, me répliqua-t-il. J'ai cherché jadis à me faire un sort, à me créer une position plus douce. Quelles voies n'ai-je point tentées ! Le mot d'*avocat* inscrit sur ma porte témoigne encore de mes desseins. Pourquoi n'ai-je eu d'autres visiteurs que la famine et l'insomnie ? Étais-je digne de partager les souffrances contre lesquelles se sont toujours vainement débattus les apôtres de l'humanité ? Mais je vous adresse une question bien oiseuse. Pourquoi Lessing, voulant diriger une maison de librairie, fut-il avant peu au-dessous de ses affaires ? Pourquoi Burger ne réussit-il jamais dans ses entreprises agricoles ? C'est que l'homme n'a pas une double intelligence, que les préoccupations étrangères à son but l'en éloignent,

et qu'il faut choisir ici-bas entre les jouissances matérielles et les satisfactions morales. Une heure d'oubli peut dans mainte occasion renverser la fortune la plus solide, et j'ai souvent commis de ces négligences fatales. »

— « Vous avez raison, lui dis-je; ce n'est pas leur inhabileté prétendue qui éloigne les poètes du bonheur terrestre. Quelle mince aptitude nécessite la vie active! Mais ils songent, les pauvres bardes! Ils se laissent entraîner par leur fantaisie dans des cloîtres magiques, où chaque tombe s'ouvre à leur passage et laisse sortir pour leur perte une nonne plus séduisante que toutes les almées de l'Orient. Leurs compétiteurs n'ayant jamais d'absences pareilles mettent ces intervalles à profit. Ils voient le poète marcher les yeux au ciel, et creusent sous ses pas une fosse qu'il aperçoit trop tard. Il est d'ailleurs trop ingénu, trop enthousiaste; n'ayant de puissance que lorsqu'il s'abandonne à ses émotions, il n'apprend point l'art de les contenir, de les déguiser, de feindre même celles qu'il n'éprouve pas. La face de l'homme lui cause toujours un sentiment de respect; il suppose tous les individus pleins de franchise, et ne peut se résoudre à traiter ses frères comme une bande de voleurs. C'est pourtant là le seul moyen d'éviter leurs embûches. Quiconque veut réussir dans le monde ne doit jamais prendre un instant de repos, ni quitter des yeux la fin vers laquelle il

marche. Il doit bannir de son cœur tous les nobles sentiments, ne plus croire à leur existence hors de lui, suspecter sa maîtresse, sa famille, ses voisins, et dormir avec une épée nue sous son chevet. »

— « N'exagérez pas toutefois, me dit Stœber; on a vu des poètes saisir corps à corps la fortune avec autant d'agilité que les autres. Voltaire ni Beaumarchais n'ont langui dans l'indigence ; Molière lui-même avait su prendre sa part des biens de ce monde. »

— « Vous me citez des écrivains négatifs, lui répondis-je ; les auteurs de cette classe emploient leur existence à observer les hommes, pour peindre leurs vices et bafouer leurs ridicules : il n'est donc pas étonnant qu'ils les méprisent, qu'ils les craignent et s'en défient. Les artistes sérieux ne sont point dans les mêmes conditions ; pareil à des nuées pleines d'éclairs, leur enthousiasme idéal les frappe d'un éblouissement perpétuel. »

— « Ainsi donc, plus d'espoir ! murmura-t-il d'un air à la fois triste et comique ; nous sommes malheureusement d'accord. »

— « Non, m'écriai-je, point d'espérance ! à moins que l'œuvre même, cette œuvre absorbante où vient s'engouffrer toute l'attention de l'esprit ne donne un jour au penseur, au poète, l'aisance et la tranquillité. Mais quelle que soit la froideur générale, le moment où doit s'améliorer leur sort n'est peut-être pas loin de nous. Ils forment une

nouvelle classe, exercent une influence évidente, et leur position extérieure se mettra tôt ou tard au niveau de leurs moyens d'aetion. »

— « Ah ! me dit Stœber, je ne veux point soupçonner l'avenir et eondamner la race des bardes à d'éternels chagrins. Je me suis toujours bereé de doux songes ; un rêve de plus ne saurait me porter préjudiee. Mais, hélas ! quand luiront de plus beaux soleils, mon argile sera devenue quelque insecte des ehamps ; elle aura passé dans la fleur dont il se nourrit et dans l'osier vert qui le protége de ses flexibles rameaux. »

C'est ainsi que nous nous entretenions au murmure du canal agité par le vent. Notre dialogue se soutint durant de longues heures ; puis, voyant le eiel se couvrir, je fis mes adieux et rentrai chez moi.

A partir de ee jour, nous nous visitâmes fréquemment. Il n'était pas rare non plus qu'il traversât la place solitaire où je demeurais. Une fois sa marehe me surprit : il chancelait d'une façon qui ne pouvait me laisser aueun doute. En ayant dit un mot à des personnes de l'endroit, elles me révélèrent une eirconstance horrible : eomme la vie du malheureux était une lutte ineessante eontre le besoin, lutte où il avait jusqu'alors triomphé par une sorte de miraele, il lui arrivait de tomber dans un dénuement si profond, que, n'ayant pas de quoi manger, il buvait : deux ou trois sous

d'une exécrable eau-de-vie de grains le soutenaient pendant toute une journée. Sa misère me parut plus terrible encore sous cette forme avilissante.

Désirant connaître sa vie passée, je pris quelques renseignements sur les variations de son existence. Chacun me dit ce qu'il savait, et de ces détails épars je formai une notice succincte.

Daniel Ehrenfried Stœber était né à Strasbourg, le 9 mars 1779. Sa mère avait reçu de la nature une âme peu commune, et se distinguait par un certain talent poétique. Ainsi se trouva confirmée pour l'auteur germain cette observation des biographes : que les hommes d'élite puisent presque toujours leurs bonnes qualités dans le sang maternel, et tiennent leurs défauts de leur père. Il quitta le gymnase, bien résolu de se consacrer entièrement à la science. Mais, comme tant d'autres esprits sérieux, que la brutalité des événements pousse en dehors de leur voie naturelle, il dut faire abstraction de ses goûts et se façonner au notariat. Après avoir suivi les cours de l'université d'Erlangen, il lia connaissance à Stuttgart avec Matthison, Haug, Neuffer, Wilhelmine Muller et plusieurs autres poëtes. Un voyage dans la capitale multiplia le nombre de ses relations littéraires; il fréquenta les Seume, les Stolberg, les Wilhelmine Chézy. L'ardeur de sa pensée l'entraîna jusqu'au Havre; des immenses falaises qui

s'étendent vers le Nord, il put contempler à loisir ce terrible Océan, toujours admiré, toujours décrit, toujours nouveau.

Rentré sur le sol natal, Ehrenfried conduisit l'étude de son père, et professa en outre publiquement le droit naturel ; il obtint bientôt le diplôme de licencié. Loin toutefois de renier les premières affections de sa jeunesse, il entreprit, cette année même, conjointement avec Pfeffel et d'autres auteurs, la publication d'un *Keepsake*. Ayant eu soin de l'envoyer à Hebel, le poète allémanique lui témoigna l'estime la plus flatteuse. Il traduisit aussi vers cette époque les *Templiers* de Raynouard.

Deux voyages en Suisse peuplèrent son imagination de brillants souvenirs. La grandeur solennelle des montagnes fit résonner en lui le timbre poétique ; il chanta d'une voix inspirée la terre des brouillards et des cataractes. « O Suisse ! s'é-
» crie-t-il dans des strophes sur le Righi ; ô Suisse!
» qu'y a-t-il de commun entre nous pour que tu
» t'empares si bien de mon cœur ? Vois, je suis un
» étranger ; l'inquiétude m'amène d'un royaume
» lointain ; je ne puis te donner que peu de jours.
» et cependant tu me dévoiles toutes tes grâces,
» tu me plonges dans l'ivresse et l'enchantement. »

Stœber était animé d'un vif amour pour son pays. Lorsqu'à la chute de Napoléon, les alliés violèrent notre territoire, il sonna courageusement

le boute-en-train de la résistance. Il ne se borna même pas au rôle d'instigateur, il marcha en personne contre les ennemis de la liberté française. Élu commandant d'un bataillon de chasseurs, il travailla de ses propres mains aux retranchements qu'on élevait près de Schiltigheim ; il ne cessa durant toute cette crise d'enflammer le zèle des Strasbourgeois : aussi fut-il mal noté par la Restauration, et devint-il pour elle l'objet d'une surveillance inquiète.

En 1816, Ehrenfried publia un journal mensuel, intitulé *Alsa*. Plus tard, il fit paraître les trois premiers volumes d'une anthologie allemande, et représenter une pièce comique. Le général Foy étant venu à Strasbourg, il lui adressa une ode et entra bientôt en relation avec lui. Des liens d'amitié l'unissaient encore à M. Humann, à Benjamin Constant. Il exerçait donc autour de lui une certaine influence politique, et la misère de ses vieux jours me causait une émotion plus profonde, lorsque j'envisageais dans mon esprit combien d'honneurs eussent pu lui faire oublier la marche des ans, si la fortune avait été partiale pour lui comme elle l'est pour des milliers de créatures insignifiantes.

Je ne veux point mentionner l'un après l'autre ses divers opuscules ; leur mérite n'est peut-être pas considérable. A la veille de mourir, il publiait encore une traduction des *Paroles d'un Croyant*.

La dernière fois que nous nous rencontrâmes, ce fut sur le parvis de la cathédrale. Le soleil descendu derrière l'horizon éveillait déjà les habitants d'un autre hémisphère ; la lune, qui aurait dû prendre sa place et blanchir les édifices de sa clarté somnolente, glissait inaperçue au fond d'un ciel nébuleux ; sa lumière tombait du sein des vapeurs, ainsi qu'un faible crépuscule. Les rues devenaient de plus en plus désertes ; quelques feuilles sèches tourbillonnaient sur les dalles extérieures de l'église, le long de ses épaisses murailles, et une voix mélancolique semblait par moments se plaindre dans la flèche. C'était la bise qui gémissait à travers sa dentelle aérienne, puis, effleurant les pignons gothiques, faisait crier les girouettes au sommet de tous les bâtiments. On eût dit des lutins ennuyés qui s'appelaient à l'envi d'un ton grêle et moqueur.

Pour moi, je me promenais devant le sombre portail, en écoutant les murmures divers qui troublaient le silence de la nuit. Mes pensées roulaient tout entières sur ce peuple d'Alsace, que j'avais cru plein de sérieux, plein d'amour pour l'étude, et que je trouvais malheureusement abruti par les joies corporelles.

— « Et toi aussi, me disais-je, et toi aussi tu ne brilles que d'une splendeur mensongère ; ta beauté s'efface, quand le spectateur change son point de vue. Tu ressembles aux vitraux de ton immense

église. Lorsqu'assis dans l'ombre des nefs, on regarde le soleil briller à travers, on admire leur éclat sans égal, on se persuade que derrière ce lumineux écran tout doit être magnificence et richesse; mais qu'on se transporte au dehors, l'effet n'est plus le même; l'œil n'aperçoit que des nuances livides, et si l'on essaie de discerner l'intérieur, il vous présente une scène affreuse. Les murs paraissent tantôt baignés d'une lueur sanglante, tantôt bleuâtres comme la mort ou noirs comme les enfers. On dirait un charnier monstrueux qu'habitent de pâles gardiens. »

J'achevais cette phrase en moi-même, lorsqu'à la clarté d'une lanterne je vis Stœber près de moi. « Vous semblez chagrin, me dit-il; avez-vous éprouvé quelque malheur? »

— « Pas à ma connaissance, cher poète; j'étais, au contraire, en belle humeur. Je me divertissais à chercher l'emblème de l'Alsace dans les vitraux de cette église, ternes d'un côté, brillants de l'autre, comme votre population examinée de près ou de loin. J'allais poursuivre et faire du monument le symbole complet de la race germanique, lorsque vous avez interrompu mon exquise méditation. »

— « Et si vous la repreniez tout haut? Je ne vois pas quel mal résulterait de ma présence. »

— « Soit, mon cher poète. J'allais donc me dire, pour tuer le temps, que cet audacieux Munster,

pareil à des ténèbres solidifiées, est l'image la plus vraie de la nation allemande. Toutes les formes, tous les styles, toutes les époques y sont confondus ; c'est une production magique ou détestable, suivant qu'on regarde l'une ou l'autre de ses parties. Le roman, le gothique pur, le gothique de la décadence et notre manière actuelle s'y trouvent associés. Pendant que la flèche monte vers le ciel, comme l'âme ardente des philosophes germains, le chœur traîne derrière la nef comme une croupe paralysée. »

— « Ce jugement n'est point nouveau, me dit Stœber. »

— « Je le sais, lui répondis-je ; il y a longtemps qu'on a signalé le manque d'unité de l'Allemagne. On aurait vainement essayé de ne pas voir combien d'éléments insociables dorment superposés dans cette grande cave. Au fond d'abord, le moyen-âge et ses institutions : la diète, les petits princes, les villes libres ; plus haut, les monarchies absolues ; pour dernière couche enfin, la révolution flottant à la surface avec les assemblées représentatives de la Bavière, du Wurtemberg, de la Hesse et du duché de Bade. La confusion s'augmente encore de la différence des lois religieuses, et le morcellement du territoire achève de la rendre manifeste, quoique Napoléon dans une grande chasse ait délogé la plupart des roitelets tudesques. Abandonnant ensuite le monde réel pour celui de

l'intelligence, on a remarqué l'aspect vague et indécis que présentent souvent les livres conçus au milieu des brumes germaniques. Même quand les principaux traits charment par leur netteté, quelque chose d'insaisissable apparaît dans l'intervalle, comme cet air opaque et bleuâtre qu'on voit errer pendant l'hiver entre les branches des forêts.

» Les Allemands se sont exécutés de bonne grâce, et laissant l'empire des flots à l'Angleterre, celui du continent à la France, ils ont gardé pour eux le domaine des génies aériens *.

» Ces faits reconnus, il s'agissait d'en trouver l'explication, et il me semble que les tentatives n'ont pas été heureuses. M. Saint-Marc Girardin a cherché celle du premier dans l'histoire. Si la Germanie avait subi la conquête romaine, il pense qu'elle se serait façonnée à l'unité sous l'administration impériale, en même temps que les nombreuses peuplades des Gaules. Quant aux nuages dont la spéculation allemande s'entoure parfois ainsi qu'une déesse antique, on les a regardés comme un produit du climat. On dirait que sous un ciel triste et sombre l'esprit, distinguant mal les formes des objets, entrevoit à peine le but vers lequel il se dirige et marche à tâtons dans ses

* Voyez les *Pensées de Jean Paul,* traduites par le marquis de Lagrange.

propres ouvrages. Sans nier le mérite de ces aperçus, on doit reconnaître qu'ils n'abordent pas franchement la question. Un fait historique, disons mieux, l'absence d'un fait, ne saurait exercer une action assez durable, assez profonde pour modeler le caractère d'un peuple. Cette absence ne ferait tout au plus qu'ouvrir une libre carrière à son développement naturel. L'influence du climat ne peut pas davantage anéantir la fermeté de l'esprit, car il existe dans le nord des races sur lesquelles une température non moins rigoureuse que celle de l'Allemagne ne produit pas cet effet. Quand même, d'ailleurs, il aurait une semblable vertu, il faudrait déterminer d'une manière précise quelles modifications spéciales il introduit dans l'âme, sous des latitudes élevées, et quelle tournure exceptionnelle de l'intelligence amène chez nos voisins ces résultats peu dignes d'envie. »

— « Mais vous-même, pourriez-vous désigner leur source et leur nature? me demanda Stœber. »

— « La cause de l'un et de l'autre me paraît être une certaine mollesse originelle de l'entendement et de la volonté. Il y a dans le sang germain quelque chose de trop paisible, de trop inactif. Beaucoup d'Allemands sont la patience, la résignation mêmes. Lorsqu'on attire leurs yeux sur un abus, sur un acte d'injustice, la plupart se bornent à répondre : « Que voulez-vous? il en est ainsi. » La vigueur manque à ces constitutions

lymphatiques; c'est la chair tremblante et pourprée de Rubens. Ils n'ont pas cette fougue de désir, cette impatience des retards, ces vives résolutions qui précipitent vers leur but les races ordinaires et surtout les peuples méridionaux. Ils souhaitent bien atteindre la fin qu'ils se proposent, mais ils le souhaitent sans énergie, sans véhémence. Qu'un obstacle imprévu leur barre le chemin, ils n'essaient pas de le renverser; ils en font le tour doucement, tranquillement, et, s'ils ne peuvent ensuite retrouver leur direction première, ils ne s'en affligent pas; ils se contentent d'aller droit devant eux. Cette endurante quiétude se manifeste dans tous leurs travaux et dans toutes leurs actions.

» Ainsi, quoique la nature les ait destinés aux labeurs scientifiques et leur ait donné le courage nécessaire pour les accomplir, leur intelligence est plus forte que vive, plus patiente qu'adroite. Ils ne s'emparent point d'un sujet sans en fouiller tous les replis, sans l'examiner sous toutes ses faces; mais comme les choses les moins analogues ont de secrets rapports, ils se laissent entraîner de l'une à l'autre, ils agrandissent perpétuellement leur cadre et finissent par se noyer dans une mer de détails accessoires. Il faut avouer d'ailleurs que s'ils rassemblent leurs matériaux avec un soin extrême, leur habileté pour les mettre en œuvre n'égale pas l'étendue de leurs recherches; leur

intelligence fléchit au moment d'exécuter la tâche qu'ils se sont eux-mêmes imposée. Les faits, les dates, les observations partielles attendent maintenant le pouvoir organisateur. Vont-ils les harmonier, établir entre eux des correspondances symétriques et les dresser vers le ciel en audacieuses pyramides? Hélas! ils le tentent; mais, au lieu de se roidir, leurs bras languissent; ils entassent, dans l'impuissance d'édifier ; leurs constructions, ainsi que les murailles cyclopéennes, se distinguent bien moins par la beauté de leur ensemble que par la solidité des matériaux. Veut-on s'en convaincre? Il suffit de prendre au hasard quelque livre célèbre en Allemagne et de le soumettre à une sévère analyse. La faiblesse de la composition se révélera bientôt dans toute son étendue. Qu'est-ce que l'*Histoire de la Littérature comique?* pour citer un exemple. Quelle unité Flœgel a-t-il su donner à son livre? Il débute par une longue exposition de principes, qui annonce une intelligence sérieuse et fait espérer un ouvrage habilement conduit. On entreprend la lecture des quatre volumes ; mais le seul ordre qu'on y trouve est l'ordre chronologique. Les feuillets se succèdent sans se lier autrement; après une œuvre ancienne une œuvre plus récente, et après cette dernière une moins vieille encore. L'*Histoire des Arts du Dessin* par Fiorillo ne se recommande guère mieux aux lecteurs. Les créations de l'archi-

tecture, de la statuaire et de la peinture dans les diverses principautés allemandes s'y trouvent décrites selon l'ordre des temps, mais on ne saisit pas leur corrélation mutuelle, on ne distingue pas les phases de leur développement successif. En outre, comme l'auteur n'a point cru devoir les séparer, qu'au lieu de nous raconter isolément leurs vicissitudes spéciales, il les réunit tous dans un même désordre, de telle sorte qu'un tableau succède à un monument, un bas-relief à une statue, son ouvrage n'offre aucune espèce d'unité : c'est une forêt pleine de broussailles, de ravins et d'accidents sans transition. Parlerai-je de la *Mythologie allemande* de Jacob Grimm? Cet énorme volume renferme bien la matière d'un livre, mais n'en sera jamais un. Je doute aussi que le grand travail de Herder pût soutenir un examen attentif. Ses chapitres mal emboités les uns dans les autres, ses phrases à peine liées par un mince filament, ses tirades incohérentes, ses longs préparatifs sans conclusion tomberaient en poussière au moindre choc.

» Si l'on met à côté de ces produits imparfaitement tissus un ouvrage compact et solide de trame, l'inconsistance des premiers devient flagrante; le coup d'œil assuré de Vico forme contraste avec le regard trouble de Herder. Chez lui, une seule et même idée se représente sans cesse : elle prend mille aspects différents et gouverne du haut de son siége

les idées partielles dont elle surveille la marche. Non-seulement la confusion n'usurpe point ici la place de l'ordre, mais encore on trouve parfois l'unité trop absolue. Le maître et l'élève diffèrent entre eux comme les pays qui leur ont donné le jour. Les divisions multipliées de l'Italie moderne ont une cause tout autre que celles de l'Allemagne. L'esprit de combinaison, développé à l'excès, entraîne les mêmes inconvénients que son absence : les extrêmes se touchent, dit le proverbe. Plusieurs petites organisations en rendent une grande impossible. Voilà pourquoi cette belle race, dans laquelle semblait s'être incarné autrefois le génie centralisateur, dispersée maintenant plutôt que réunie autour d'une foule de bannières hostiles, n'a pu, malgré la tendance originelle qui l'y disposait, se fondre en un seul État, régi par une seule loi.

» Ce défaut qui stygmatise beaucoup d'œuvres allemandes leur porte un préjudice fatal. Qu'est-ce, en effet, que la vie, sinon l'unité, l'harmonieux accord des éléments dont se composent un ensemble, une organisation ? Brisez le lien et la mort réclame sa proie, les joues pâlissent, les yeux se ferment, le cœur cesse de battre, la joie devient affliction et le mouvement immobilité. Aussi rien ne me paraît-il plus triste, plus vide, plus désolant que les œuvres des rapsodes. Une odeur fade comme celle qu'exhale une poussière humaine circule dans ces catacombes de l'intelligence. Quelle note

ne perdrait sa beauté au milieu d'une aussi criarde symphonie? On dirait un vieux garde-meuble, où gisent pêle-mêle les objets les plus disparates : une trompette efflanquée s'allonge auprès d'un tableau sur lequel bourgeonne une grosse figure flamande; entre les bras d'un fauteuil les goinfreries cyniques de Rabelais dorment amicalement près d'un Klopstock, poète austère. Vases, tabourets, écritoires, chandeliers, tout se foule, se heurte, se superpose et s'accouple, tandis qu'un gros buffet au large ventre contemple de son haut cette populace en tumulte. Heureusement que si plus d'une production germanique offre un pareil chaos, la grande masse ne le rappelle en aucune sorte.

» C'est aussi à l'atonie intellectuelle des Allemands que j'attribue le vague et l'obscurité qu'on leur reproche. Non point que j'admette ces reproches dans toute leur étendue; bien souvent les ténèbres n'existent que dans l'esprit des lecteurs; il n'y a pas de nuit impénétrable comme celle de la sottise. Les hommes vulgaires déclarent absurde et nuageux tout ce que n'atteint pas leur faible raison. C'est une adroite manière de se justifier; s'ils n'ont point compris le sens du livre, on ne doit pas s'en prendre à eux : le livre n'a aucun sens et l'auteur ignorait lui-même ce qu'il voulait dire. Mais, en déduisant de la somme des accusations toutes les censures injustes, il reste vrai que

les penseurs germaniques ne précisent pas toujours assez leurs conceptions; il arrive aussi à plusieurs de les exprimer très mal. Cela vient encore de leur mollesse intellectuelle; lorsqu'une idée les frappe, ils se contentent de son premier aspect et de sa première forme. Or, il est peu d'idées qui ne s'offrent d'abord sous des traits vagues; la réflexion leur donne seule toute leur profondeur, toute leur clarté. De même, on a quelquefois besoin d'essayer cinq ou six expressions diverses pour atteindre la meilleure et la plus nette.

» On conçoit en outre que le premier vice, le désordre du plan, doit avoir presque toujours le second, l'obscurité, pour conséquence. Il empêche de coordonner les principes et les déductions, il ne laisse pas l'auteur unir intimement ses aperçus et le lecteur ne peut en saisir les rapports essentiels.

» Au reste un des plus grands philosophes germaniques a signalé cette faiblesse morale parmi les défauts de sa nation. « Plus que tout autre peuple, dit Kant dans son *Traité du beau et du sublime,* l'Allemand fléchit le genou devant l'opinion; en quoi et à notre grand regret, son caractère semble manquer de cette *énergie* qui, avec la conscience de ses moyens, le conduirait infailliblement à une belle originalité. Trop embarrassé de ce que pensent de lui les autres, il affaiblit, par cette condescendance, ses qualités morales, et

celles-ci, trop obséquieuses envers la mode et les usages, en reçoivent un air faux et emprunté. »

— « J'admettrais cette explication sans répugnance, me dit Stœber, si vous nous faisiez une place à part ; nous formons une race mêlée, nous avons beaucoup de sang romain et celtique dans les veines, et ce n'est pas la vigueur qui manque aux habitants de l'Alsace. »

— « Je reconnais volontiers la justesse de cette observation, car j'en ai vérifié l'exactitude. Mais pour les Allemands la faiblesse de leur volonté est palpable, et elle les entraîne dans une multitude de fautes, qui, malgré leur peu de ressemblance, naissent de cette cause unique. C'est, par exemple, de cet embarras général en présence de tout ce qui peut influencer les déterminations humaines que découle leur servilité politique. Un gendarme a chez eux l'air d'un ministre ; on le salue, quand il passe, on reste muet, quand il ouvre la bouche. La censure tourmente, fatigue le journalisme et celui-ci n'essaie pas de s'en venger par quelques-unes de ces railleries indirectes qui, sous notre ciel, bourdonnent en si grand nombre autour du Pouvoir et lui font tôt ou tard sentir leur piqûre. Lorsqu'une portion des articles destinés au numéro du jour choque le tribunal des espions littéraires, la feuille paraît comme d'habitude ; seulement deux ou trois pages sur quatre brillent d'une blancheur virginale. Les Allemands

nous annoncent que nous serons bientôt témoins de grandes choses : Hermann va ressusciter dans ses descendants et montrer que sa vieille lame n'a pas encore péri sous la rouille. Certes, on doit appeler de tous ses vœux une semblable régénération; mais, s'il faut le dire, nous ne la croyons guère possible. Tant que des hommes éminents, comme Hegel, comme Arndt, comme Schleiermacher entreprendront l'apologie de la servitude, malgré le cri de leur conscience; tant que de puissants philosophes, comme Schelling et Fichte, ce cœur de bronze, renieront dans leurs vieux jours les travaux de toute leur vie; tant que des penseurs comme Stolberg, comme F. Schlegel répudieront sans honte les croyances de leur jeunesse, on fondera vainement sur des esprits aussi mobiles, aussi peu sûrs d'eux-mêmes, l'espoir d'une délivrance prochaine, et les roitelets germains pourront longtemps encore se promener sans gardes au milieu d'un peuple qu'ils bafouent.»

Je me disposais à poursuivre, lorsqu'un léger bruit ayant résonné dans l'église, Stœber me saisit par le bras en me disant d'écouter. Nous restâmes soudain immobiles, et l'horloge de la cathédrale frappa successivement onze coups. Chaque note, en fuyant le grave clocher, répandait sur la ville un murmure sinistre. Pendant qu'elles traversaient l'ombre immense, les lanternes des carrefours grinçaient au vent de la nuit et les chandelles de

bois, suspendues à l'angle de la place, s'entre-heurtaient avec une agilité fantasque. Je sentis que mon monologue, interrompu de loin en loin par Stœber, commençait à prendre une étendue formidable. Je lui proposai donc de nous acheminer ensemble vers nos demeures, jusqu'au moment où la divergence de sa route et de la mienne nous contraindrait de nous séparer. Nous nous entretînmes quelques minutes encore durant notre marche et atteignîmes insensiblement le lieu fatal. Là, nous nous arrêtâmes devant une fenêtre basse, éclairée par la lueur d'une lampe. « Je quitte l'Alsace après-demain, lui dis-je; peut-être ne nous reverrons-nous plus, je vous fais mes adieux. » — « Vous partez, s'écria-t-il, et vous ne m'emmenez pas? Que voulez-vous que je fasse tout seul au milieu d'une ville où règne despotiquement le génie du commerce? Vous, au moins, vous sembliez vous intéresser à moi; quand vous serez loin d'ici, je ne saurai plus avec qui m'entretenir de mes projets et de mes chagrins. Je verrai comme autrefois un sourire blessant flotter sur des lèvres serviles, dès les premières phrases qui m'échapperont. Décidément je joue de malheur. » — « Consolez-vous, lui répondis-je, le ciel vous enverra des amis qui ne vous laisseront point apercevoir de mon absence. » — « Puisque vous parlez du ciel, répliqua Stœber, c'est que je n'ai plus d'espoir ici-bas. Et, en effet, quelle assistance

pourriez-vous me prêter, vous dont le sort dépend des mille caprices du hasard? Il n'y a pas de jeu trompeur comme la loterie de la célébrité; les uns perdent, les autres gagnent, sans que le mérite influe sur les chances. Ah! pauvre jeune homme! vous aurez bien assez de vos misères! Vous avez raison, laissez-moi mourir où j'ai vu le jour; ce n'est pas en vain qu'une étoile funeste éclaira mon berceau. »

En achevant ces paroles, il saisit ma main et la pressa douloureusement dans la sienne. Je lui rendis son étreinte amicale; nous nous regardâmes quelque temps aux lueurs solitaires de la lampe, puis il s'éloigna tout-à-coup, le plus vite qu'il lui fut possible. Comme je le suivais des yeux, ma vue tomba sur une petite lumière, presque noyée dans les brumes du firmament. C'était une étoile pâlissante et moribonde qui scintillait entre deux pignons; elle avait l'air d'ondoyer sous le vent, comme une flamme près de s'éteindre. Je crus voir en elle l'astre maudit du poète, et je rentrai chez moi, le cœur plein d'une affreuse tristesse.

Dix-huit mois après mon départ, on m'annonça qu'Ehrenfried était mort dans l'abandon le plus complet, le 28 décembre 1835. Nulle âme chrétienne ne s'était émue en sa faveur. Chez un peuple où tant d'assassins, de paralytiques, d'aveugles, de fous et d'idiots reçoivent une nourriture

saine et dorment sans crainte derrière d'épaisses murailles, un homme de talent n'avait pu trouver un gîte et un morceau de pain. Mais aussitôt qu'il eut rendu l'esprit, on se hâta de chanter ses louanges ; sept poètes, nés comme lui sur les bords du grand fleuve germanique, lui adressèrent des hymnes funèbres. Une escorte nombreuse suivit sa dépouille au champ du silence, et le recteur de l'Académie, debout près du sépulcre avide, émut tous les spectateurs en exprimant ainsi ses regrets :

« Qu'il me soit permis, au nom des lettres, d'offrir cette couronne de laurier aux mânes du poète. Un cœur tout français battait chez la muse allemande de Stœber, car, lui aussi, il a eu des chants pour toutes nos gloires, des larmes pour toutes nos infortunes. Que la terre lui soit légère et que son ombre reçoive ici nos derniers adieux ! »

Pour que rien ne manquât à ces tardifs honneurs, à cette solennité presque dérisoire, on éleva sur sa tombe une pyramide ceinte d'une guirlande et soutenue par un piédestal. L'étranger qui visite le cimetière pourrait croire, en voyant un aussi riche mausolée, que l'homme dont il protége les cendres n'a point connu les atteintes du malheur. C'est une espèce de mensonge architectonique, et les Strasbourgeois auraient peut-être mieux fait de garder leurs pierres. Elles enlèvent au barde silencieux jusqu'à la pitié des âmes rêveuses, jusqu'à la poésie de son infortune. Ah ! laissez-le

donc reposer dans la mort comme vous le laissiez gémir durant sa vieillesse ; laissez autour de sa fosse la même solitude qui environna ses tristes jours ! Que l'herbe y croisse sous les pleurs des rosées nocturnes, que l'alouette y dépose ses œufs fragiles et que le verbascum aux feuilles laineuses y arbore, comme une sorte de mai funéraire, sa longue girandole de fleurs éclatantes ! Ce sont des mains affectueuses qui doivent orner les tombeaux ; et puisque vous le négligiez durant sa vie, laissez la nature parer son dernier asile avec une sollicitude maternelle.

Frédérick Schiller.

Biographie.

La Souabe est une des régions les plus poétiques de l'Allemagne. Contiguë à la Suisse par sa frontière méridionale, ses sites la reproduisent en miniature. Les torrents de ses vallées n'étourdissent point le laboureur. Dans la belle saison, leur courant diaphane voile à peine le sol ; ils gémissent

doueement contre les roehes auguleuses qui gênent leur marche, et leur voix mélaneolique résonne a travers les forêts, eomme le ehant d'un orgue lointain. Les basses terres et pentes vineuses sont les seuls endroits que l'on cultive. Les hauteurs ont gardé leur physionomie originelle, et eette nature sauvage, formant contraste avee une nature moins rude, oppose les harmonies du désert aux grâees de la eivilisation. Dans la plaine, des ehaumières fumantes, des blés ondoyants, un villageois qui bêche et fredonne quelque antique ballade; sur la montagne, le cri du lammergeier, et les pointes granitiques dressées au milieu des arbres, eomme un pic au milieu des flots. Une tour presque détruite eharge ordinairement leur eime. Par ses croisées béantes, on aperçoit vers le midi une longue ehaîne de glaciers. Leur éternelle pâleur rehausse les noirs sommets qui les préeèdent, et, comme l'idée de la mort dans les festins antiques, augmente le eharme du tableau déployé devant vous. Plusieurs fois j'ai vu l'orage envelopper le Sehwartzwald et redoubler la nuit de ses forêts. Le tonnerre planait sur elles, ainsi qu'un envoyé du Seigneur en eourroux. Mais tandis que le vent remuait les pins et fouettait les nuages, les éblouissants pitons de la Suisse conservaient toute leur sérénité. A leur inaltérable magnificence on eût dit une rangée de blanches déesses attirées par cette lugubre fête.

C'est dans ce pays d'élite que devait naître Schiller. Assez fertile pour récompenser dignement le laboureur, il n'offre point à l'imagination des beautés décourageantes ; il ne fait point sentir à l'homme son néant et sa misère. La nature fléchit encore sous sa main opiniâtre ; il a conscience de sa grandeur et s'élance au-delà du monde étroit qui l'environne. Or, la noblesse distingue précisément l'ancienne poésie souabe entre toutes ses contemporaines. Quand les joies terrestres laissent dormir la guitare du minnesænger, une fière dévotion leur succède. « On ne peut trop admirer, dit M. Rosenkranz, l'énergie avec laquelle ces chanteurs passionnés expliquent l'intime ressemblance de l'homme et de son créateur. Leur audacieuse contemplation franchit les espaces; elle va chercher dans l'essence infinie les preuves de notre identité. » Nous verrons cet orgueil spéculatif enivrer aussi Schiller, et se faire continuellement jour à travers ses paroles. Son inspiration, il est vrai, ne porte plus la robe virginale des cloîtres ; mais elle n'a perdu ni sa chasteté, ni ses élans pleins de foi. Les intérêts quotidiens appellent toujours sur sa lèvre un sourire moqueur.

Jean-Frédérick-Christophe Schiller naquit le 10 novembre 1759, à Marbach, petite ville située près du Neckar, dans le duché de Wurtemberg. Son père, homme actif, loyal et résolu, avait servi comme chirurgien dans les Pays-Bas, puis en Bo-

hême, durant la guerre de sept ans. Par la suite, il forma une pépinière à Louisbourg, où il se trouvait en quartier; le duc l'apprit et lui confia un établissement du même genre dans un de ses châteaux, nommé la Solitude. S'étant rendu au camp pour les exercices d'automne, sa femme, enceinte alors, vint l'y trouver. Mais sa visite ne fut pas longue; elle se sentit prise du mal d'enfant, et gagna aussitôt Marbach que sa famille habitait. Elle accoucha de notre auteur presque immédiatement après son arrivée.

Dès son jeune âge, Schiller montra un caractère noble et sérieux. Son père lisait habituellement les prières du matin et du soir devant la famille réunie. « Alors, disait plus tard sa sœur aînée, la pieuse attention du jeune Frédérick eût ému le spectateur le plus indifférent. Ses yeux bleus levés au ciel, sa blonde chevelure entourant une douce physionomie, ses mains jointes avec ardeur lui donnaient le charme d'une créature angélique. Sa docilité, son amour naturel pour le bien et le beau lui gagnaient tous les cœurs. »

Il avait près de six ans lorsqu'on le mit à l'étude. C'était au village de Lorch, sous le pasteur Moser. Ses relations de chaque jour avec le bon curé lui donnèrent le goût de l'état ecclésiastique. Parfois il montait sur une chaise et improvisait un sermon. Dans ces circonstances, il fallait que toutes les personnes présentes se résignassent à l'écouter;

si l'on s'avisait de rire, il prenait la fuite et ne revenait plus.

Au bout de trois années, les parents de Schiller quittèrent Lorch pour Louisbourg, et leur fils y continua l'étude du latin et du grec. Il travaillait assidûment et comprenait sans difficulté. Ce fut là qu'il vit pour la première fois un théâtre. Le duc Charles assistait à la représentation, et l'on s'était efforcé de la rendre brillante. Elle produisit sur Schiller une impression extrêmement vive. Des plans de tragédie occupèrent dès-lors son intelligence naissante. Il racontait lui-même que, jusqu'à l'âge de quatorze ans, il avait simulé des actions dramatiques avec de petits hommes en papier.

Cet âge était celui où on devait l'initier aux études théologiques. Il allait s'y adonner avec enthousiasme, lorsqu'une circonstance particulière dirigea ses efforts vers un autre but. Le duc venait d'établir une école militaire. Il y voulait surtout élever les enfants de ses officiers, et le jeune Schiller attira ses regards. Comme, en lui ouvrant les portes de son institut, il lui accordait une faveur signalée, on ne pouvait la rejeter sans imprudence. Au reste, on n'enseignait pas seulement dans ce collége l'art meurtrier des batailles; des hommes d'élite y professaient le droit et la médecine. Aucun de ces travaux néanmoins ne plaisait à notre poète. Il avait depuis longtemps

rêvé une existence de sacrifices. La guerre ne pouvait séduire son âme douce et compatissante ; la chicane le rebutait et l'anatomie lui soulevait le cœur. Et pourtant, la vie active, celle où l'homme s'adresse directement à l'homme, l'attirait avec une puissance magnétique. Il regardait comme bien inférieure la destinée de l'écrivain ; il eût alors aimé voir la réalité face à face et non pas de loin, à travers la pensée. Admirant Plutarque et les héros antiques, ces grands souvenirs l'empêchaient de bien juger sa propre nature. Dans les *Brigands,* Charles Moor, personnification lyrique des sentiments qui l'agitaient, maudit le siècle babillard où son étoile l'a fait naître. Pour unique intermédiaire entre l'âme et le monde, il nous reste la parole, colombe infidèle qui ne porte pas toujours ses messages. L'état ecclésiastique, avec sa charité sublime, ses dévouements, son influence immédiate, lui eût permis de satisfaire ses goûts, de réaliser son idéal. Mais comment s'opposer aux vues du prince? Malgré sa soumission habituelle, le père du jeune homme déclara que son fils révélait un penchant bien net pour le sacerdoce. Charles-Eugène n'en tint pas compte; il fallut céder et Schiller préféra le droit aux autres sciences. Le duc lui promit de l'établir avantageusement lorsqu'il aurait fini ses études. Mais l'année suivante, il déclara ne pouvoir tenir sa promesse, si Schiller ne quittait le droit et ne s'adonnait à la médecine.

Nouvelle lutte, nouvelle douleur. Ce qu'il avait appris contre son gré lui devenait inutile. Le prince avait dit un mot, et cette unique parole changeait encore une fois le destin de son humble sujet. Schiller passa donc de la jurisprudence à la médecine ; il semble même avoir étudié l'art de guérir avec d'assez bonnes dispositions. Il écrivit deux essais qui légitiment cette hypothèse: l'un intitulé *Philosophie de la physiologie* *, l'autre concernant les relations de l'esprit et du corps. Mais ces travaux n'absorbaient point toutes ses forces : il lisait les poètes latins et quelques auteurs récents, véritables crieurs de nuit qui annonçaient à l'Allemagne une nouvelle aurore littéraire. Klopstock, Utz, Haller, Lessing, Gœthe, et de Gerstenberg composaient alors sa société intellectuelle. Luther et Shakespeare grossissaient la cohorte. Le style du réformateur perce continuellement dans ses premiers ouvrages. Comme il arrive d'ordinaire, son imagination s'enflammait au contact de ces ames incandescentes. Un poème épique dont Moïse était le héros, une ode intitulée *le Conquérant,* quelques strophes lyriques sur le soir, lui révélèrent d'abord son pouvoir créateur. A ces ébauches succédèrent plusieurs tentatives dramatiques : l'*Etudiant de Nassau, Cosme de Médicis,* et enfin

* Et non point *psychologie,* comme l'écrit M. Duvau dans son malheureux article de la *Biographie universelle.*

les *Brigands*. Il inséra dans la dernière œuvre un certain nombre de traits composés primitivement pour la seconde. Si l'on veut approfondir Schiller, il faut arrêter sa vue sur cette période décisive, et chercher sous l'influence de quelle étoile irritée, sous les yeux de quel génie vengeur il a pu lancer au monde sa première et sa plus terrible imprécation.

Le toit qui l'abritait alors ne lui rappelait nullement le toit paternel. Les douces fées du jeune âge, les souvenirs du berceau fuyaient ces murs austères. Partout la surveillance et la contrainte. Ce n'était pas assez d'avoir détourné sa vocation, il fallait encore renoncer au loisir, aux plus innocents caprices. Néanmoins, quelque sévère que fût la discipline, Schiller s'y soumit toujours avec résignation. Mais l'ineptie et l'arbitraire de ses supérieurs lui faisaient perdre patience. Une raillerie mordante, un brocard acéré devenaient alors entre ses mains des armes défensives, qui lui servaient à repousser leurs attaques illicites. Son caractère particulier augmentait d'ailleurs l'effet que ces causes générales eussent produit sur lui, quand même rien ne les eût secondées. Jamais âme plus subjective, plus lyrique si l'on veut, n'habita passagèrement une enveloppe mortelle. L'univers physique l'intéressait à peine ; les abîmes cachés du monde intérieur lui offraient une immense région, où se déployait sa véritable existence.

Les idées empiriques, que les sens charriaient jusqu'à cet élysée mystérieux, s'y transformaient au gré de la magicienne qui leur ouvrait ses États. Elle ne les acceptait point toutes ni dans leur entier, mais les choisissait et les épurait. Le grand homme vivait en lui-même comme dans une citadelle. Ses actions et leurs motifs sortaient tout armés de son esprit, et assujettissaient la réalité. Comment, avec une pareille disposition, aurait-il habitué son intelligence à manœuvrer selon le règlement scolaire? Lorsque d'une salle d'étude on le faisait passer dans une autre, ses idées l'y suivaient, et les discours du professeur échouaient contre ce bataillon serré. Quelquefois les usages de la maison venaient troubler ses rêveries. Il abandonnait alors avec chagrin la fenêtre parée de touffes de lys, où il passait dans l'exaltation les plus doux moments qui soient comptés à l'homme. La manière furtive dont il écrivit les *Brigands* rendit encore plus odieuse cette gêne éternelle. Quand l'heure du couvre-feu retentissait dans les préaux abandonnés, il fallait que toutes les lumières disparussent. La nuit et le silence éveillaient pourtant l'imagination du poète captif, et il ne lui restait pas un moment durant le jour. Il feignait donc un malaise, et se transportait à l'infirmerie où on lui accordait une lampe. Cette pâle lueur lui permit d'évoquer les spectres menaçants, qui effrayèrent ensuite l'Allemagne. Est-il extraordi-

naire que cette perpétuelle contrainte ait soulevé une tempête dans son âme irascible, et que l'orage se soit annoncé par un cri de fureur? Il conçut naturellement un amour sans bornes pour la liberté qu'on lui ravissait.

Mais la haine du joug social, le désir d'un affranchissement illimité, ne se démènent point seuls dans cet ouvrage lugubre. Il s'y joint un incroyable mépris des hommes, mépris du juriste qui vend la loi, de la femme qui vend son cœur, du prêtre qui vend son dieu. Ainsi, dès le premier acte, Charles Moor raille ses contemporains. Il leur jette au visage leur bassesse et leur infamie. « Ignobles drôles qui flattent un décrotteur s'il peut les protéger auprès de Son Excellence, et tournent en ridicule le pauvre diable qu'ils ne craignent point; adorent le riche pour un bon repas, et empoisonneraient un ami pour une guenille; tombent en syncope, lorsqu'ils voient saigner un poulet, et battent des mains, si leur concurrent fait banqueroute. » Le tableau est un peu sombre; l'exagération y abonde. Néanmoins Schiller le croyait fidèle; la société lui apparaissait sous ce jour livide. Comme beaucoup de grands écrivains, il dut à la misanthropie sa faiblesse en même temps que sa puissance. Les individus les plus nobles sont la proie sur laquelle fond ordinairement ce vautour. Ils sentent dans leur cœur toute la dignité de la nature humaine; le beau,

le bon, le vrai ne sollicitent jamais inutilement leur enthousiasme. Une pensée généreuse, un dévoûment sublime les font tressaillir et les plongent dans la rêverie, comme une lointaine musique derrière des bois en fleurs. L'existence est pour eux un chant d'amour sous des voûtes pieuses. Mais plus l'idéal créé par leur imagination diffère du réel, plus celui-ci les dégoûte, quand ils l'aperçoivent. La bassesse, la trahison, la lâcheté qui couvrent le monde et le gouvernent leur soulèvent le cœur. Un douloureux étonnement, un inflexible dédain remplacent bientôt leur sympathie. Quelquefois le mal ne s'arrête point là. Le doute les envahit, les principes qu'ils jugeaient inébranlables commencent à chanceler dans leur âme; l'expérience renverse les dieux de leur premier âge. Ils nomment alors fantômes et chimères les éclatantes apparitions, qui les hantaient jadis. Fantômes et chimères! O pauvre jeune homme, que n'as-tu continué tes rêves! Ils étaient plus solides que le monde et plus certains que la réalité. Ils te parlaient de vertu, de force intellectuelle, de majestueuses destinées. Ils savaient mieux que toutes les races présentes et futures quelle direction tu devais imprimer à ta vie. Et ces connaissances nouvelles dont tu t'affliges, ees révélations payées par tant de sanglots, ce sont elles qui te trompent, ce sont elles qui défigurent l'univers. Leur essence n'est que blasphème et que men-

songe; blasphème contre l'ordre, contre le bien, contre la vérité; mensonge éternel contre l'éternelle grandeur de l'esprit humain.

Les auteurs misanthropiques se divisent en trois classes. Les uns ont reçu de la nature un caractère doux et triste; ils souffrent plutôt qu'ils ne s'indignent. La corruption et la folie passent devant ces juges, sans apercevoir de courroux dans leurs yeux. Mais le blâme qu'ils n'ont point vu les guette silencieusement. Rien ne lui échappe. La douloureuse émotion de l'observateur rend son coup d'œil plus pénétrant, sa mémoire plus tenace. Quand il voudra peindre un vice, ses souvenirs accourront en foule, et le vicieux lui-même sera forcé d'applaudir. On devine que nous esquissons les traits du poète comique. Ces œuvres joyeuses, qui égaient si bien le spectateur, naissent effectivement dans une tête maladive. Swift, Holberg, Cervantes, Molière, Beaumarchais et leurs compétiteurs jetaient sur la vie un regard mélancolique. Ils pleuraient, eux que nul lecteur n'aborde sans rire, et leurs bouffonnes épigrammes sortaient d'une âme désolée. *Alceste* et *Don Quichotte* présentent à différents degrés la caricature de cette disposition morale. Tieck l'a burlesquement personnifiée dans le loup qui mange le petit chaperon rouge; enfin Wieland, sans démentir sa légèreté habituelle, promène Agathon au milieu de toutes les scènes qui peuvent ou ébranler la conviction d'un homme

loyal ou lui faire prendre en horreur ses semblables.

D'autres misanthropes ne considèrent point avec une égale résignation la sottise et la perversité générales. Ils les prennent aux cheveux, ils leur demandent raison de leur existence ; ils voudraient les anéantir, dussent-ils opérer l'humanité frémissante, et lui ouvrir les entrailles pour les en arracher. Or, comme leur impuissance les tient à la chaîne, comme ils sentent bientôt la folie de leur exigence poétique, ils s'enveloppent dans un morne désespoir. Ah ! si le Créateur permettait que l'océan déroulât ses vagues profondes sur l'abominable race qui se dit faite à son image ! Le maître du genre est Byron ; le *Corsaire* nous en offre le type idéal. George Sand, dans plusieurs endroits de ses écrits, et notamment dans les *Lettres d'un Voyageur*, exhale une haine assez violente pour qu'on l'enrôle sous ce lugubre chef *.

Reste une dernière catégorie. Elle embrasse les intelligences athlétiques, aux pieds desquelles rampent le chagrin et le scepticisme vaincus. La

* George Sand montre plus de force d'âme que Byron ; elle est sortie de la crise misanthropique où l'avait plongée la douleur. Au lieu de finir par la raillerie, comme l'auteur de *Don Juan*, elle finit par l'enthousiasme et l'espérance. Son admirable *Spiridion* atteste le changement qui s'est opéré en elle, et nous préférons de beaucoup cet ouvrage à *Lélia*.

démoralisation qui étale ses nudités sous leurs yeux ne diminue pas leur foi aux principes moraux. Ils savent que le désordre n'invalide pas la règle. Sa nature même l'accuse; bien loin de réfuter la conscience, il la suppose; la désobéissance n'aurait pas lieu sans le précepte. Or, le moyen le plus direct pour entraîner les hommes vers l'idéal qu'ils oublient, n'est-il pas de le faire admirer? Le poète comique agit négativement sur eux; il leur montre que la raison et la vertu les préservent seules du ridicule. Mais ne vaut-il pas mieux les charmer par l'image du bien lui-même? C'est ce qu'exécutent Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, et le mâle génie dont nous racontons l'histoire. Une secrète amertume pénètre leurs ouvrages; les nobles statues qui prennent sous leurs mains la grâce et la fierté accusent l'abjection, la mesquinerie de leur époque. Souvent même leur dépit se fraie un passage; il brise son enveloppe, et, comme un oiseau de nuit, déploie tout à coup ses ailes. Mais la satire directe n'est pas leur forme de prédilection. Ils lui substituent volontiers leurs tableaux magiques, renonçant aux attaques immédiates pour s'en tenir à la censure par contraste.

Quand Schiller produisit les *Brigands*, cette dernière méthode ne pouvait lui suffire. Une violente rage l'obsédait, et il peignit la société comme un lâche troupeau de misérables sans scrupules. La vigueur emphatique déployée dans ce drame

est réellement prodigieuse. Nous n'admirons pas autant le *Bertram* de Maturin ; la pièce anglaise nous semble à peine digne de l'original.

Cependant les années qui fuyaient amenèrent le jour où le duc devait remplir ses engagements. Il s'exécuta de bonne grâce, et, avec une générosité merveilleuse, assigna une place au grand homme futur. C'était un emploi de médecin dans un régiment de grenadiers. Sa solde parut assez forte pour lui permettre de s'équiper, de se nourrir et de se loger sans autre secours. On lui donnait effectivement, tous les mois, 32 fr. 25 c. Trois cent quatre-vingt-sept livres par année! il y a des valets de charrue qui ne gagnent pas autant!

Schiller avait alors atteint sa majorité; on était en 1781. Il désirait ardemment publier son drame; il l'avait enfanté dans la colère, et souhaitait le lâcher, ainsi qu'un lion, sur les coupables. On aurait dû baisser la tête devant le poétique Jonas; mais les vicieux n'aiment pas qu'on leur reproche leurs vices. On lui ferma donc la bouche, ou, si vous voulez, on ne l'imprima point. Il fut obligé d'emprunter, sous caution, la somme nécessaire; elle se montait à 150 gulden. Les frais d'une anthologie, ou recueil de ses morceaux lyriques, auxquels se joignaient ceux de quelques amis, augmentèrent bientôt la dette. C'était une année de ses gages, et les intérêts ne pouvaient manquer de grossir le chiffre. Comme il n'avait pour

toute ressource que ses espérances, il attendit les événements et la décision du public.

Son drame eut un merveilleux succès. Pendant quelque temps, il servit d'exorde aux entretiens et remplaça les judicieuses remarques sur la pluie ou le soleil. On admirait, sans le vouloir, cette colossale apparition. La chanson des *Brigands* devint tellement populaire qu'elle n'a pas cessé de l'être depuis. Quelques étudiants de Fribourg, dans le duché de Bade, voulurent imiter Charles Moor et s'instituer exécuteurs de la justice suprême. On éventa le complot, et cette folle résolution demeura sans effet. Le directeur du théâtre de Manheim, baron de Dalberg, ne fut pas moins surpris que les autres. L'unanime enthousiasme excité par les *Brigands* lui attendrit le cœur ; il résolut de jouer la pièce. Mais comme elle ne lui semblait pas écrite pour la scène, il pria Schiller de la corriger. Celui-ci employa quelques mois à refondre son ouvrage, car les devoirs de sa charge le troublaient incessamment. On put néanmoins donner la première représentation vers le milieu de janvier 1782. La foule accourut de Spire, de Worms, de Mayence, de Heidelberg, de Darmstadt et de Francfort ; les uns à pied, les autres à cheval, un grand nombre en voiture. Ceux qui n'avaient point de loges prirent leurs places dès une heure. Le drame fut vivement applaudi, et Schiller, qui s'était esquivé de Stuttgart, put jouir de son

triomphe. L'émotion lui parut trop douce pour qu'il n'essayât pas de la renouveler. Mais on remarqua cette seconde absence : le duc le mit aux arrêts pendant quinze jours, et lui défendit d'entretenir aucune relation avec les habitants des pays voisins. Cette douleur n'arriva pas seule. Un proverbe, qui dénonce les Grisons comme des filous par excellence, et que Spiegelberg mentionne fort à propos, excita des réclamations. Une noble famille du pays trouva le passage insultant; on défendit à Schiller de publier autre chose que des ouvrages de médecine. La cour jugeait d'ailleurs sa pièce dangereuse, et le prince lui déclara qu'il manquait de goût. Ces vexations l'irritèrent au dernier point. Il avait fait alliance avec le professeur Adel, et le bibliothécaire Petersen, pour rédiger ensemble un journal intitulé : *Répertoire littéraire du Wurtemberg*. Il ne pouvait donc obéir d'aucune manière et il entreprit son second drame.

Mais sa situation devenait chaque jour plus difficile. Les comédiens, selon leurs anciennes habitudes et leur penchant naturel, avaient gardé pour eux toute la recette des *Brigands*. Ils savaient par tradition qu'un poète doit mourir de faim. Le baron de Dalberg avait offert ses services à Schiller, et l'accablait d'éloges dans sa correspondance. Il aimait cette sorte de prodigalité, qui ne l'appauvrissait pas. Le jeune homme crut donc pouvoir compter sur ses bonnes intentions et le pria d'écrire

au duc pour l'engager à lever sa défense. Le baron lut la missive, trouva sans doute qu'elle était fort touchante, mais ne daigna point hasarder son crédit en faveur d'un pauvre diable. Schiller fut donc obligé de prendre une résolution extrême. Il se regardait comme le plus malheureux des hommes, et sentait que l'acharnement de la souffrance anéantirait en lui les plus beaux germes poétiques, si même il ne détruisait sa santé peu robuste. La fuite, une prompte fuite, mettrait seule un terme à ses douleurs ; il avait besoin de respirer librement l'air du ciel, de laisser derrière lui l'orageuse atmosphère qui l'enveloppait, le menaçait et l'étouffait. Loin de Stuttgart, assis à l'ombre des pins, les yeux flottant de vallées en vallées, il bénirait encore la nature ; il éprouverait encore ces douces émotions qui charment le poète, lorsqu'un demi-jour rêveur descend sur son âme, et qu'une voix angélique s'entretient dans son cœur avec l'oiseau des haies, le narcisse des fontaines et le nuage lointain qui embrasse en pleurant la montagne. Avant tout, il écrirait à Charles Eugène, pour exiger qu'il le traitât d'une manière plus digne de l'un et de l'autre.

L'entreprise demandait du courage et de l'adresse. Jaloux de son pouvoir, le duc en châtiait sévèrement les contempteurs. C'était lui qui, pendant l'hiver de 1777, avait fait enlever Schubart à Ulm ; c'était par ses ordres qu'on l'avait conduit sur un

traîneau jusqu'à Blaubeuren, et de là dans le château d'Asperg. Il l'y laissa languir dix années, loin de sa femme et de ses enfants, sans pitié, sans motif, sans excuse. Il *supposait* que sa victime cherchait à jouer en Allemagne le rôle d'un autre Voltaire; et son orgueil de principicule s'en était formalisé. Ne se donnant pas même la peine d'examiner la valeur de ses soupçons, il avait trouvé plus facile et plus digne d'un juge infaillible comme lui, d'emprisonner sur-le-champ le malheureux auteur. Schiller avait à redouter un sort pareil, s'il courrouçait le prince un moment endormi dans sa tanière.

Il ne pouvait d'ailleurs s'occuper lui-même des préparatifs qu'exigeait son dessein; le moindre effort tenté dans ce but aurait suffi pour le trahir. Un ami vint à son secours. Andréas Streicher, avec lequel il était lié depuis dix-huit mois, se chargea des soins nécessaires, et l'émigration fut irrévocablement décidée. La cour de Wurtemberg s'apprêtait justement à fêter le grand-duc de Russie, qui devint ensuite le czar Paul, et qu'on attendait avec son épouse. Le tumulte des réjouissances leur offrait une occasion propice. Chacun d'eux alla tristement embrasser sa mère, et le 17 du mois de septembre, à neuf heures du soir, les fugitifs se mirent en route. Une petite carriole, chargée de malles, de livres et d'instruments de musique, devait les transporter au-delà des fron-

tières. Schiller était vêtu d'un habillement bourgeois qu'il tenait prêt pour ce jour. Leurs richesses ne les embarrassaient point. La bourse du poète contenait environ 50 francs, celle du musicien un peu plus de 60. Mais l'espérance et l'imagination grossissaient leur fortune au point de les éblouir. S'ils avaient été d'humeur guerrière, ils eussent rêvé la conquête du monde. C'eût été, du reste, un songe moins contraire à leur bonheur; le sang qui fume sous le glaive honore plus vite et enrichit plus sûrement que les triomphes de la pensée.

Ils se dirigèrent vers la porte la plus sombre qui d'ailleurs était gardée, non par un confident, mais par un ami de Schiller. Ce fut un bonheur pour eux qu'on n'eût point alors l'habitude d'exiger un passe-port à la sortie de la ville. Quelque fermeté qu'ils eussent, la voix de la sentinelle les remplit d'une émotion étrange: « Qui vive? Arrêtez! leur cria-t-elle; officier, sous les armes! » — « Comment vous appelez-vous? » leur demanda-t-on ensuite. Le musicien répondit qu'il se nommait le docteur Wolf, son ami le docteur Ritter, et qu'ils allaient à Esslingen. On prit note de leur déclaration, puis les battants s'ouvrirent pour leur laisser un libre passage. Jetant un coup d'œil à la dérobée dans le corps-de-garde sans lumière, ils franchirent l'enceinte avec un battement de cœur. Ils durent longer quelque temps les murailles de la ville; l'aspect seul du colosse ténébreux leur ôtait

la parole. Ils n'osèrent point rompre le silence avant d'atteindre le chemin de Ludwigsburg; mais quand la première hauteur eut voilé leur enfer, les mots accoururent d'eux-mêmes sur leurs lèvres et l'entretien s'anima. Vers minuit, ils aperçurent le château de la Solitude complètement illuminé. L'air était si diaphane, le palais si radieux, que Schiller put désigner au musicien l'endroit où séjournait sa famille. Cette action éveilla leurs regrets, et, saisis d'une profonde douleur, chacun d'eux s'écria involontairement : « O ma mère! ô ma mère! »

Voilà comment ils fuyaient, les nobles opprimés; l'autocrate en miniature déployait un luxe royal et s'enivrait de louanges, pendant que ses victimes pleuraient dans le silence et l'horreur de la nuit. La pompe de ses fêtes semblait railler leur tristesse. C'est qu'il n'y a rien de joyeux comme la sottise; un coup d'archet la ravit, une fusée l'emporte au ciel.

A huit heures du matin, ils franchirent les limites du Wurtemberg, et s'abandonnèrent à de vifs transports, en lançant leur carriole sur le territoire du Palatinat. Ils arrivèrent le soir à Schwetzingen, et le lendemain, vêtus de leurs meilleurs habits, entrèrent fastueusement dans les rues de Manheim.

Ils descendirent chez le régisseur du théâtre, appelé Meier. Son étonnement fut sans bornes; il

ne pouvait se remettre de l'agitation que lui causait une si audacieuse entreprise. Il les invita néanmoins à dîner, et les amis se quittèrent pour chercher un logement. Le repas fini, Schiller écrivit au duc Eugène.

Il lui rappelait d'abord la contrainte dont il avait usé à son égard, puis le remerciait des nombreuses faveurs qu'il avait bien voulu lui accorder. Passant aux véritables questions, il lui démontrait l'impossibilité de se suffire avec la solde extrêmement petite qu'il avait reçue jusqu'alors. Il le priait d'annuler sa défense, de lui permettre chaque année un voyage au-delà des frontières souabes. Enfin il lui demandait de s'engager, sur sa parole ducale, à ne lui infliger aucun châtiment pour son évasion.

Au bout de deux jours, Charles lui fit répondre que, « grâce à la présence de ses nobles hôtes, il serait fort miséricordieux ; mais qu'il se hâtât de rentrer dans le devoir. »

Une seconde lettre, où le jeune écrivain sollicitait une déclaration plus précise, fut suivie d'une réponse identique.

Il n'y avait plus moyen de se faire illusion, et Schiller ne pouvait plus rien attendre de son *maître*. Ainsi qu'un bel enfant sorti du verger paternel, la robe pleine de fruits et de fleurs, il devait laisser choir le long de sa route bien d'autres songes dorés, bien d'autres chimères aussi

virginales que l'aubépine, aussi suaves que les dernières grappes de l'automne!

Du reste, il avait mis à profit le laps de temps écoulé entre les deux réponses de Charles. Un après-midi, tous les acteurs du grand théâtre, parmi lesquels on distinguait Iffland, se rassemblèrent pour écouter la lecture de *Fiesco*. Le musicien jouissait, par avance, du triomphe de son ami. Plein d'une vive émotion, il se figurait la surprise dont ils allaient être saisis, à la vue des beautés qu'il admirait lui-même; au lieu de regarder Schiller, il avait donc les yeux fixés sur l'auditoire, dans l'attente d'un grand succès.

On écouta le premier acte en silence, et nulle marque d'approbation ne vint encourager l'auteur. Un membre de l'assemblée quitta la chambre à la fin; les autres dirent quelques mots de Lavagna, puis s'entretinrent des nouvelles du jour.

Le second acte ne produisit pas un meilleur effet. La dernière scène achevée, tous les artistes se levèrent, et l'un d'eux, nommé Franck, proposa d'aller au tir. Un quart-d'heure après, la salle était vide; Iffland et le maître de la maison restaient seuls.

Andréas allait se plaindre au dernier d'un traitement aussi injuste, lorsque celui-ci l'attira dans une chambre voisine.

« Parlez avec franchise, lui dit-il, êtes-vous sûr que Schiller a écrit lui-même les *Brigands*?

— La chose est certaine ; comment pouvez-vous en douter ?

— Mais un autre n'en serait-il pas vraiment l'auteur, et ne les aurait-il pas donnés au public sous son nom ? ou bien s'est-il fait aider ?

— Je connais Schiller depuis environ deux ans, et je puis vous garantir qu'il a composé seul les *Brigands,* et qu'il les a seul changés pour le théâtre. Mais quel motif avez-vous de m'interroger ainsi ?

— C'est que la nouvelle pièce est le plus pitoyable drame que je connaisse. Après avoir écrit le premier, Schiller n'aurait pu, en aucune façon, produire une œuvre aussi plate, aussi misérable. »

Streicher demeura stupéfait. Avant de rentrer, son interlocuteur ajouta : « Si Schiller a vraiment composé les *Brigands,* il a épuisé ses forces dans cette unique création. Il ne peut désormais tomber de sa plume que de sottes, emphatiques et absurdes balivernes. »

La lecture fut donc interrompue, et les amis consternés gagnèrent leur humble séjour. Meier les avait priés de lui laisser le manuscrit ; leurs espérances n'en étaient pas moins détruites, et ils gardèrent quelque temps un morne silence. Enfin l'orage éclata ; Schiller maudit les cabales, les jalousies, la stupidité des acteurs. « Puisqu'on ne veut pas de mes drames, s'écria-t-il, je monterai sur la scène, j'exécuterai ceux des autres, et personne ne déclamera mieux que moi. »

Le lendemain Streicher courut chez le régisseur. « Vous avez raison, lui cria celui-ci dès qu'il l'aperçut, vous avez raison! La pièce est excellente et mieux coordonnée que les *Brigands*. Mais savez-vous ce qui nous l'a fait paraître si détestable ? Le mauvais accent de l'auteur et sa ridicule manière de déclamer. »

Streicher se garda bien de lui répéter cette dernière phrase.

Cependant le baron de Dalberg ne revenait point de Stuttgardt où l'avaient appelé les fêtes. Schiller, craignant d'être livré au duc par le gouvernement palatin, résolut de quitter Manheim pour Francfort, sauf à regagner la première ville dans quelques semaines.

Leurs fonds avaient tellement baissé qu'ils ne purent prendre la diligence. Ils n'avaient pas l'habitude de la marche, et la route leur sembla fort longue. Néanmoins, les voyages ont un si grand charme pour la jeunesse qu'elle oublie aisément la fatigue; on dirait qu'une voix lointaine l'appelle derrière l'horizon; les fleurs ont l'air de lui sourire, et le loriot niché dans les aulnes la salue gaîment de ses chansonnettes. Deux jours s'écoulèrent ainsi; le troisième ils éprouvèrent une grande lassitude. Schiller voulut prendre quelque repos dans une auberge; les vociférations, les hurlements de joie que poussaient les buveurs ne le lui permirent point.

Ils sortirent donc; mais le protégé de Charles devenait de plus en plus faible, de plus en plus pâle. Sentant la nuit obscurcir ses yeux, il se coucha sous un arbuste et dormit à peu près deux heures. Que j'aurais voulu te voir durant ce triste sommeil, ô pauvre grand homme! que j'aurais voulu m'asseoir à tes côtés, sur les racines d'un hêtre, et là, t'environnant d'amour, fléchir pour toi l'injuste courroux du sort! Hélas! l'univers était-il donc insensible, que toi, son charme et sa parure, tu fusses ainsi livré sans protection à toutes les douleurs. Ah! les vents auraient dû se taire, le bois étouffer ses soupirs, les oiseaux leur plainte mélodieuse, et l'Allemagne attendre en silence le réveil de son plus beau génie. Mais tu n'obtins pas même l'attention qu'on donne aux âmes vulgaires; un passant troubla ton repos, ce repos bienfaisant qui te rendait la vie. Pas plus que les autres, tu ne pouvais échapper à ta destinée; tu devais aussi lutter contre la nature et les hommes, car ils injurient sans relâche, ils attaquent sans pitié la grandeur morale, afin qu'elle prouve sa puissance par leur défaite et que les bien-aimés du ciel n'empruntent rien à la terre.

Un peu soulagé de ses fatigues, Schiller continua son voyage, et ils atteignirent bientôt Francfort. Après avoir réglé le prix de leurs dépenses avec l'hôte, pour savoir combien de temps durerait leur mince fortune, le poète écrivit au baron

de Dalberg. Il lui dévoilait toute sa misère. « Je pourrais rougir d'un tel aveu, lui disait-il ; mais je sens qu'il ne m'humilie point. Il est assez pénible de voir se réaliser en moi cette affreuse malédiction, qui prive tout Souabe au cœur libre de l'air et de l'espace nécessaires à son développement. Dans huit jours, il ne me restera plus aucun moyen d'existence. Un second drame est à votre disposition, et vous connaissez maintenant mon infortune. Si vous vouliez donc m'avancer cent florins, vous me tireriez d'embarras. La *Conjuration de Fiesque* vous indemniserait, et si elle ne rapportait pas assez (un drame de Schiller ne pas valoir 200 fr. !), je compléterais la somme avec les honoraires de la pièce suivante. »

Il n'est pas inutile de dire que le baron possédait de grandes richesses et qu'il passait pour un généreux Mécène.

La réponse arriva. Schiller la lut, et détournant les yeux, les fixa pensivement sur les eaux du Mein. Dalberg lui refusait la plus légère avance ; la pièce ne lui semblait pas appropriée au théâtre ; il fallait d'abord la corriger ; ensuite, il verrait.

Ce fut sans doute alors qu'eut lieu cette triste promenade décrite par sa belle-sœur. Pour dissiper son chagrin, il se mit à parcourir la ville ; mais ses ennuis l'escortaient comme une garde d'honneur. Enfin, se trouvant sur un pont, il considéra l'abîme d'infortune dans lequel il était des-

cendu, et ses mornes réflexions l'accablèrent. Le Mein, éclairé par le soleil, se déroulait devant lui comme une rivière d'or fluide ; les hauteurs lointaines, immergées dans la lumière, semblaient rayonner d'elles-mêmes ; on eût dit que la nature voulait le réjouir : inutile effort ! Il tourna la tête et reprit sa marche vagabonde. Hélas! la foule n'avait pas un coup d'œil pour lui. Au milieu des bois ou des pâturages la solitude a quelque chose d'attrayant. L'insensible univers communique avec l'homme par sa magnificence. L'oiseau qui traverse le ciel, l'arbre mort que le vent agite, la fontaine éplorée qui gémit sous les herbes lui parlent un langage consolateur. Dans les villes, elle impressionne bien autrement. Tout y rappelle le luxe, le bien-être, les jouissances partagées; la richesse qui passe vous fait sentir votre misère, l'indifférence votre isolement. Parmi ces hommes égoïstes quiconque n'a rien ne doit rien attendre, et l'ange gardien des malheureux, l'espoir, vous abandonne pour remonter au ciel.

Schiller éprouvait ces angoisses. A la fin pourtant le hasard l'amena devant la boutique d'un libraire qu'il connaissait. Absorbé par ses méditations chagrines, il entra sans rien dire et sans qu'on remarquât sa présence. Au bout de quelques minutes, un acheteur, ouvrant la porte, demanda *les Brigands*. Un dialogue s'engagea entre le libraire et la pratique; leurs discours apprirent à

leur silencieux auditeur qu'on avait de lui l'opinion la plus favorable. Cette découverte lui rendit un instant la gaîté; il eut conscience du génie qui devait l'entourer d'un éclat immortel, et sa gloire future illumina sa destinée présente.

Mais une vague consolation ne lui suffisait pas; il avait besoin de secours effectifs. Un poème assez considérable intitulé : *le Démon de l'amour,* se trouvait alors dans ses papiers. Les chagrins qui l'agitèrent plusieurs années lui firent perdre le manuscrit, et il ne nous en reste pas une ligne.

En ce moment, toutefois, il le possédait encore et, dans sa détresse, il l'offrit au libraire. Il demandait 25 florins (53 francs 15 centimes). On ne voulut pas lui en donner plus de dix-huit; il ne les aurait pas obtenus chez nous. Cette lésinerie accrut sa douleur, et il remporta son travail.

Ils allaient donc se trouver sans argent et sans ressources, lorsque la mère de Streicher lui envoya 70 francs. Un poète ancien lui eût dressé des autels. Ils abandonnèrent sur l'heure une ville où tous les prix sont fort élevés, et se rendirent à Mayence. De là, ils gagnèrent en longeant les bords du Rhin le petit village d'Oggersheim, situé à une lieue environ de Manheim. Ils y dépenseraient moins, y seraient plus tranquilles et mieux soustraits aux recherches. L'auteur des *Brigands* aurait dû se mettre à corriger *Fiesco* dès son arrivée. Mais pendant son excursion il avait conçu le

plan de *l'Amour et l'Intrigue.* Quelque rude nécessité qui l'aiguillonnât, il ne put refondre son ancienne pièce avant de s'être donné le plaisir d'esquisser la nouvelle. Leur logis se trouvait près d'une longue avenue de peupliers qu'agitait le moindre vent. C'était leur unique promenade. Combien de fois n'y rêvèrent-ils point sous le blême soleil de l'automne, pendant que les feuilles jaunies se détachaient des rameaux comme les espérances de leur cœur, et fuyaient devant la bise comme leurs songes devant les tristesses de l'expérience! Il leur semblait voir dans ces arbres mélancoliques une allée de pyramides funèbres.

Streicher savait que le poète ressentait vivement les effets de la musique, même la plus ordinaire. Lorsque le soir était venu, il se mettait donc à son clavier, dans la double nuit du ciel et de la chambre. La lune, aussi triste que leur âme, laissait tomber ses rayons par la fenêtre ouverte. Schiller, composant de tête, allait et venait durant de longues heures. Tantôt la déesse nocturne illuminait son visage, tantôt il disparaissait au milieu des ombres. Souvent il laissait échapper un vague murmure et des sons inspirés. Les joyeuses mélodies égayaient son affliction, les airs douloureux l'attendrissaient comme une voix de son cœur, pleurant dans les ténèbres.

Après un mois de séjour à Oggersheim, la *Conjuration de Fiesque* n'était pas encore achevée.

Tous les artistes ont éprouvé de ces paresses et de ces dégoûts durant certains travaux. Leurs faibles ressources diminuaient cependant d'une manière inquiétante. Si Schiller ne terminait au plus vite, ils allaient se trouver dans un cruel embarras. Il y mit donc la dernière main, et vers le commencement de novembre, la pièce fut livrée au baron de Dalberg. Cette circonstance remplit l'auteur d'une joie bien naturelle : son drame devait le tirer de la misère. Un autre motif se joignait d'ailleurs à celui-là. Son créancier de Stuttgardt le pressait d'acquitter sa dette et il espérait maintenant pouvoir bientôt solder le compte. Les intérêts avaient élevé le chiffre à 200 florins. Tant qu'il avait habité le Wurtemberg, il avait pu faire reculer le terme du payement ; sa famille le couvrait de sa garantie ; mais son évasion inquiéta le prêteur, et il réclamait la somme avec tant d'exigence que le répondant de Schiller, n'ayant pas les moyens de le satisfaire, pouvait être mis en prison d'un moment à l'autre. L'infortuné dramaturge appelait donc de tous ses vœux l'heure où il lui serait permis de tranquilliser ce digne homme.

Le baron avait promis d'envoyer sa réponse dans deux ou trois jours. Une semaine, puis une autre, puis un mois presque tout entier s'écoulèrent néanmoins, sans que l'on apprît sa décision. Enfin l'oracle daigna parler. « La nouvelle tragédie, malgré les changements, ne lui semblait point

convenable. Il ne l'acceptait donc pas, et ne pouvait rien donner à l'auteur. »

Schiller contint sa rage ; il ne laissa pas échapper un mot qui trahît son agitation. Mais il résolut de quitter la ville sur-le-champ. Sa montre était vendue ; depuis quinze jours, il vivait à crédit dans une auberge. Un seul espoir lui restait ; le manuscrit de son drame lui vaudrait peut-être une légère somme. Il courut chez un libraire, en obtint un louis la feuille, paya l'hôte, fit de muets adieux à Streicher et partit pour la Saxe avec le désespoir au fond de l'âme.

C'est là que Mme de Wolzogen, la mère d'un de ses compagnons d'études, lui avait offert un asile dans un petit village nommé Bauerbach et situé près de Meinungen. Il n'aurait pu choisir une plus agréable retraite. Un vieux château domine le bourg, des sapins l'environnent, et de hautes montagnes composent une seconde enceinte derrière ces ténébreuses forêts. La nature n'y témoigne à l'homme aucune pitié ; mais une sauvage harmonie s'exhale pour ainsi dire de ses abîmes, et sa colossale grandeur ne laisse pas oublier la puissance infinie qu'elle révèle. Schiller s'y établit donc en 1782, à la fin du mois de décembre. Il arriva le soir, au moment où la nuit descendait sur la vallée. Une neige épaisse couvrait la terre ; les fenêtres des maisons étincelaient parmi les arbres, comme des lanternes suspendues aux rameaux

pour quelque fête bizarre. Le calme et l'indépendance réveillèrent en lui le démon poétique; les sourds vagissements de la bise semblaient dans leur obscur langage lui parler d'un monde inconnu. Toutefois, ce séjour même ne le mit pas à l'abri de la douleur. Le fils de Mme de Wolzogen étant au service de Charles-Eugène, elle regretta d'abord l'hospitalité qu'elle lui avait offerte et qu'il venait lui demander à l'improviste. Elle craignait la colère du prince pour ses enfants. Mais tout s'arrangea bientôt et il vécut neuf mois paisible, jusqu'en septembre 1783 *.

Le baron de Dalberg, qui sans doute lui enviait ces jours de repos, lui écrivit dans sa solitude. Il promettait de l'attacher d'une manière fixe au théâtre, et de lui donner 300 gulden ou 650 francs par année. Schiller quitta son asile, et vint, une seconde fois, se livrer à la merci d'un homme déloyal. C'était avec une joie insurmontable qu'il se rapprochait de la scène. Les visites, les projets, les entretiens l'occupèrent d'abord exclusivement; plusieurs semaines s'enfuirent avant qu'il reprît ses travaux. Il allait néanmoins les poursuivre,

* La petite maison qu'il occupait à Bauerbach existe encore. Tous les ans, le 9 mai, jour de sa mort, les habitants du lieu parent sa chambre de fleurs, en couronnent son buste et lisent quelques-unes de ses odes dans cet humble asile, qui l'a peut-être sauvé du désespoir.

lorsqu'une fièvre intermittente paralysa son génie. Elle lui enleva d'abord les forces morales que nécessite la composition. Au bout de quelques jours seulement, il put se remettre à l'œuvre dans les intervalles de sa maladie. La tâche qu'il devait remplir ne lui offrait d'ailleurs aucun charme. Il s'agissait d'approprier au goût des acteurs *la Conjuration de Fiesque* et *l'Amour et l'Intrigue.* Les objections dont on le tourmentait sans cesse portaient sur de misérables détails, et son âme rêveuse, attristée par ces fadaises, employait à gémir le temps qui eût suffi pour la correction. Mais ce n'était point assez; il devait encore répondre aux lettres de ses parents, que son malheur désolait, non pas comme un événement fâcheux, mais comme une sorte de honte. Enfin, durant le mois de janvier 1784, son second drame fut représenté sans obtenir de succès.

Heureusement *l'Amour et l'Intrigue,* qu'on joua peu de temps après *Fiesco,* lui valut des applaudissements universels. Il en ressentit une grande joie, mais sa position ne fut pas améliorée. Il se trouvait quelquefois dans une telle gêne, malgré ses emprunts, qu'il doutait de pouvoir subsister le jour suivant. De plus, il luttait contre tous les ennuis du célibat et de la pauvreté. Sa blanchisseuse l'interrompait au milieu d'un monologue, le serviteur chargé de son ménage oubliait de venir. Le matin, lorsqu'il se disposait à rendre une visite,

il apercevait sur ses habits un trou magnifique et ne savait comment le déguiser. Sa chambre était parfois dans un tel désordre, que, selon Streicher, les objets les moins dignes des regards en occupaient le centre. Au milieu de ces embarras que venaient compliquer les douleurs de la fièvre, Schiller hésita quelques mois entre divers sujets, avant de s'arrêter à *Don Carlos*. Le baron de Dalberg regrettant déjà la solde promise et craignant de ne point y gagner, lui fit conseiller par un tiers d'abandonner la littérature pour la médecine.

Vers cette époque, il fonda le journal nommé *la Thalie du Rhin*. Le seul avantage qu'il en retira fut de soulever contre lui tous les acteurs du théâtre, en portant sur eux des jugements sincères. Ce fut alors qu'il reçut de Leipsick un don tout-à-fait inattendu. Quatre admirateurs de son talent, Kœrner, Hueber et deux jolies femmes lui envoyèrent un paquet. Il y trouva des lettres, un de ses *lieder* en musique, un riche portefeuille et les images de deux jolies femmes. On lui témoignait une sincère admiration et le désir de le connaître personnellement. Ce témoignage d'affection et d'estime ranima l'ardeur du poète. Au commencement de 1785, le duc de Weymar ayant fait une excursion, poussa jusqu'à Manheim. Il reçut Schiller, l'entretint familièrement et lui donna, comme preuve de sa bienveillance, le titre de conseiller. Cette unique dénomination lui at-

tira plus de respect que toutes ses œuvres. Mais il avait besoin de quitter un sol avare, où on lui refusait le pain de ehaque jour. Ses nouveaux amis l'appelaient en Saxe; il abandonna la cité maudite pour une moins impitoyable contrée. Sa ferme résolution était d'étudier le droit et de se proeurer au moins une subsistance honnête. Il passa la moitié de la nuit près de Streieher, lui serra la main avec attendrissement, et, lorsque le jour dora les toits de Manheim, il fit à la ville de longs, de bien longs adieux, des adieux éternels* !

Arrivé en Saxe, Schiller s'établit à Golis, village situé près de Leipsiek. Une douee intimité lui rendit bientôt ses jeunes eompagnons aussi ehers que de vieux amis. Kœrner et Hueber, Minna et Dora l'éeoutaient avec une bonne grâee qui le eharmait et l'inspirait. Quand il fut ainsi entouré d'âmes bienveillantes, quand ses yeux ne découvrirent plus que des perspectives sereines et d'im-

* « Allemagne ! Allemagne ! s'éerie Andréas Streicher, dans le mémoire qu'il nous a laissé, tu n'as pas le droit d'être fière en voyant la gloire de tes plus nobles fils. Tu n'as rien fait pour eux; tu les as livrés au caprice du hasard, tu les as jetés sur les grands chemins, tu leur as laissé ravir les productions de leur génie. » Hélas! ne faut-il pas adresser le même reproche à toutes les nations? De quels soins environnent-elles leurs grands hommes? Elles ne savent que charger leurs os de vaniteuses sépultures.

mobiles coteaux, il sentit la paix rentrer dans son cœur. Il n'abjura point sa haine pour les idées basses, pour les actions viles, mais elles le choquèrent moins fréquemment et n'interrompirent que de loin en loin ses extases contemplatives. Dès lors son style change, ses plans gagnent en étendue, en sagesse, en régularité. Il abandonne la prose et saisit la harpe des ménestrels; la colère ne brise plus le rhythme sur ses lèvres. Au lieu de tirer l'épée contre tout ce qui répugne à son idéal, il se tourne vers cet idéal lui-même et lui élève un temple dans chaque nouvelle production. Bref, il adopte sa seconde forme, il prend sa manière définitive. *Don Carlos* est le premier résultat de cette conversion.

Au bout de quelque temps la petite troupe se rendit à Dresde, et Schiller alla s'y fixer avec eux. Dans cette ville si riche par ses objets d'art, si pittoresquement assise au bord d'un grand fleuve, il termina *Don Carlos,* entreprit le *Visionnaire* et composa les scènes inachevées du *Misanthrope.* Un amour illégitime affligea cette époque de sa vie. Mme Caroline de Wolzogen cherche à pallier ce fait : suivant elle, il fut victime d'une mère astucieuse, qui voulait employer son nom déjà célèbre à mettre sa fille en relief, pour lui attirer de plus riches prétendants. Mais l'objet véritable de sa passion était une de ses belles auditrices; un chant douloureux nous l'atteste. Il fallut qu'on

lui prêtât main-forte contre les émotions violentes auxquelles son courage succombait. Il finit par briser ces liens, et courut chercher le repos à Weimar. C'était en 1787. Gœthe songeait alors au milieu des ruines italiennes. Wieland fut le premier qui tendit les bras au pauvre naufragé: il lui ouvrit les colonnes du *Mercure* allemand. Un voyage, que Schiller fit quelques mois après, l'entraîna dans une nouvelle passion. Il renoua connaissance avec la famille Lengefeld, qui habitait Rudolstadt et lui avait jadis rendu visite à Manheim. Là il s'éprit de la gracieuse et intelligente Charlotte, dont la sœur aînée nous a transmis beaucoup de renseignements sur l'auteur de *Guillaume Tell*. Leur vie intérieure composait un charmant tableau. Les deux jeunes filles lisaient ardemment les poètes, et s'égaraient avec eux dans ce monde éblouissant que leur dérobaient les vertes montagnes de la Franconie. Gœthe et Rousseau étaient leurs dieux domestiques. Ainsi préparées aux sublimes élans de Schiller, on ne doit pas s'étonner que l'une d'elles ait répondu à son affection. Durant dix-huit mois, ils gardèrent chacun leur secret. Une heureuse circonstance mit enfin leur réserve en défaut, et le même aveu se rencontra sur leur bouche; ils jurèrent d'unir leur existence. Depuis le commencement de 1789, Schiller professait l'histoire à Iéna *. Mais ses honoraires étaient

* Comme, à partir de 1786, la biographie de Schiller est

incertains. Ils pouvaient augmenter ou diminuer selon le nombre de ses auditeurs. Pour songer au mariage, il attendit que le duc voulût bien lui accorder un traitement fixe. Cet obstacle n'ajourna pas longtemps ses désirs; le 20 février 1790 ses espérances se réalisèrent. Mais l'ironique pouvoir, qui brouille les affaires humaines, compensa bientôt sa joie par une douleur. La même année, de violentes souffrances lui labourèrent la poitrine, et les médecins découvrirent tous les symptômes de la pulmonie. Les leçons d'histoire le fatiguaient horriblement; elles l'auraient tué sans un secours inattendu, qui vint l'en affranchir. Le prince héréditaire de Holstein-Augustenburg et le comte de Schimmelmann lui offrirent une pension de 1,000 thalers (3,750 fr.) à toucher pendant trois années. La lettre admirablement délicate, par laquelle ils le conjuraient d'accepter cette réparation que lui devait la fortune, leur gagna ce noble cœur. Il voulut aller passer dans leur voisinage les loisirs si nécessaires, dont leur libéralité lui assurait la jouissance. Mais le climat ne le lui permit point. Un voyage en Souabe améliora au contraire sa santé. Quand il fut de retour, il se lia plus intimement avec Gœthe. Ils se communiquèrent leurs idées théoriques et découvrirent qu'ils étaient ar-

très-connue, il m'a semblé inutile de répéter ici des détails que l'on trouve ailleurs.

rivés au même but par des routes entièrement différentes. Un système prouvait l'autre d'une manière nouvelle pour tous deux. Cette coïncidence fonda leur amitié; elle les encouragea mutuellement et redoubla leur activité littéraire. L'exaltation de Schiller remuait le génie tranquille de Gœthe et celui-ci fixait les yeux de son compagnon sur la réalité, qu'il avait jusqu'alors vue très imparfaitement. *Wallenstein, Marie-Stuart, la Fiancée de Messine, la Pucelle d'Orléans, Guillaume Tell,* ses ballades, ses principaux ouvrages esthétiques furent écrits durant l'intervalle écoulé entre cette adoption fraternelle et sa mort. Elle arriva le 9 mai 1805. Le jour qu'il rendit le dernier soupir, Mme de Wolzogen lui demanda comment il se trouvait : « Toujours mieux, répondit-il, toujours plus calme. » Ensuite la parole lui manqua. Il fit ouvrir les rideaux et contempla le soleil couchant. Une douce joie brillait dans son regard; il semblait envoyer ses adieux à cette merveilleuse nature, qui l'avait si fréquemment inspiré. Vers trois heures du matin, sa femme s'agenouilla près de son lit; elle crut sentir qu'il lui serrait la main et vit sa figure se contracter. Il ferma ensuite les yeux et parut goûter le plus profond sommeil. En effet, il venait de s'endormir pour toujours.

Son convoi fut simple et solennel comme sa vie. Douze jeunes gens le portèrent à la lueur des

flambeaux vers son dernier gîte. C'était par une belle nuit de mai. La lune, cachée derrière les nuages, éclairait doucement la procession funèbre. Sur la route, les vergers secouaient leur neige et leurs parfums. Jamais, raconte sa belle-sœur, je n'entendis les rossignols chanter aussi longuement et d'une voix aussi pleine. Lorsqu'on atteignit la fosse, les vapeurs se déchirèrent; l'astre nocturne apparut dans toute sa grâce mélancolique, et ses rayons illuminèrent le cercueil. On eût dit que la nature voulait rendre ses adieux au poète.

Schiller laissa quatre enfants. Sa petite maison a été vendue. Un propriétaire sans intelligence en a banni tous les souvenirs du grand homme. J'ai vu le lit sur lequel il expira; il gisait parmi des ustensiles rouillés, des boîtes difformes et des planches vermoulues. On négligeait un meuble sans apparence que ne distingue ni le bois, ni le travail; quelque jour cette relique touchante allumera le foyer de l'acquéreur. Ah! petite maison aux persiennes vertes, combien tu m'as réjoui! combien tu m'as attristé!

Schiller était grand, svelte, d'une tournure quelque peu militaire. Il avait la figure couverte de taches et les cheveux roux, comme Sylla, Wallenstein et le duc de Guise. Son regard devenait brillant, quand il parlait. Dans les circonstances ordinaires il exprimait une douce mélancolie et semblait dirigé vers l'intérieur plutôt que vers le

dehors. Son sourire était plein de grâce; ses mouvements, de noblesse; sa joie, de naïveté. Le buste de Dannecker le montre sous l'aspect héroïque; la gravure de Blanchard au point de vue élégiaque.

Ouvrages théoriques.

Les écrits à l'aide desquels Schiller s'ouvrit un chemin jusqu'au trône littéraire, occupé si majestueusement par Gœthe et par lui, nécessitent une division multiple. Les uns concernent la poésie, comme ses odes, ses ballades et ses drames; les autres l'histoire ancienne ou moderne et la philosophie de l'art. Nous aborderons avant tout ces derniers; ils renferment virtuellement les ouvrages des autres catégories. Eux seuls font voir la source cachée où ces ruisseaux ont pris naissance. Nous croyons impossible de juger convenablement l'auteur, si l'on n'y cherche d'abord les principes qui dirigèrent son exécution *. Comme

* Nul, d'ailleurs, ne les connaît en France; voici de quelle manière plus que superficielle M. De Barante les juge, si même on peut appeler jugement un pareil badinage.

« Dans quelques-uns de ses écrits métaphysiques, dit-il, Schiller arrive à un point de subtilité et d'abstraction, où le

Dante, le Tasse, Platon et Gœthe, il possédait à la fois une imagination créatrice et une intelligence victorieuse. Ce qu'il sentait, il le comprenait; ce qu'il avait compris et jugé bon devenait la règle de ses actes. Il résulte de là qu'une même pensée a chez lui deux formes, qu'elle subit deux incarnations : ou bien il lui passe la robe philosophique et elle enseigne, ou bien il lui donne les traits d'un héros, et elle nous fait oublier les heures. Il n'a pas écrit une ligne dont ses ouvrages esthétiques ne rendent compte. Cette merveilleuse harmonie de toutes les facultés nous semble caractériser le génie suprême. L'absence d'aucune note, d'aucun instrument ne fausse le concert. Le génie exige d'ailleurs si impérieusement l'unité que même lorsque cette puissance universelle lui manque, lorsqu'il brille surtout par un don spécial, toutes ses œuvres, dans la sphère moins large à laquelle il s'arrête, produisent des effets analogues et ont une similitude extérieure, en même temps qu'une

fil des idées devient d'une telle ténuité qu'il échappe à l'œil du lecteur. L'auteur pourrait même dire comme ce bon moine, qui montrait depuis long-temps à l'adoration des fidèles un cheveu de la Vierge, en faisant admirer sa finesse. Un curieux s'avisa d'approcher plus que de coutume, et crut s'apercevoir qu'il n'y avait rien entre les mains du montreur de reliques. « Il est si fin, dit-il, que je ne puis l'apercevoir. » — « Ni moi non plus, dit le moine, depuis dix ans que je le fais voir. »

ressemblance intime. Les lecteurs vulgaires appellent cela monotonie. Leurs yeux inattentifs n'aperçoivent point l'immense variété que dissimule cette apparence uniforme. Les grands hommes ont de commun avec les grandes époques de l'histoire qu'un seul mot, une seule phrase peuvent quelquefois les résumer. L'idée génératrice qui a produit les unes et gouverné les autres, admet facilement une pareille concision. Aristote est devenu le symbole de l'*empirisme,* et le terme d'empirisme évoque toujours dans l'esprit l'image du philosophe grec. On ne prononce point le mot de *dogmatisme,* sans songer à Platon. Le charmant *idéal* de Sanzio contraste avec la *réalité* puissante de Rubens. Si nous ouvrons Byron, le *désespoir* surgit devant nous; si Pétrarque frappe nos regards, nous voyons en lui le type de l'*amour* spirituel. La société chrétienne appuya ses fondements et ses dômes sur cette brève exhortation : la vie est dure, la chair faible; aimez et priez.

Les œuvres du talent au contraire ne sont pas homogènes : Pope, Dryden, Boccace, Voltaire, Kotzebue et tous les écrivains du deuxième ordre en fournissent des preuves certaines. Qu'on lise attentivement Casimir Delavigne, cette incohérence apparaîtra dans tout son jour. On verra l'auteur des *Messéniennes* marcher pas à pas derrière les circonstances et le goût public, délaisser la mythologie pour Louis XI et les chevaliers chré-

tiens, adopter successivement chaque mode littéraire et finir par négliger l'observation des règles conventionnelles dont il était d'abord engoué.

Les devoirs de la critique ne sont pas les mêmes avec ces deux classes d'auteurs. Les premiers nécessitent une minutieuse analyse; il faut chercher le centre vital de leurs productions, la cause unique dont elles relèvent. Tant que ce principe interne vous demeure caché, on les juge superficiellement. Le secret de l'énigme est encore dans l'ombre, et quelque sagacité que l'on manifeste dans l'interprétation des détails, on n'explique ni l'ouvrage ni l'artiste. Les seconds fatiguent beaucoup moins: on suit leur course aventureuse, sans chercher à systématiser leur désordre. Chaque composition forme un tout isolé qu'on examine isolément; ils vous épargnent la lente détermination de l'unité. On sent combien il importe qu'une méthode n'évince pas l'autre et ne lui enlève point ses droits. Or ce changement de rôles a eu lieu au préjudice de Schiller. On a cru que si l'on étudiait et commentait œuvre après œuvre, les gloses réunies peindraient fidèlement l'ensemble. On risquait ainsi de ne pas même trouver le sens de chaque production; la critique a signalé dans les ouvrages du poète allemand le côté par lequel ils diffèrent, mais non celui par lequel ils s'identifient. On a donc négligé le travail principal et l'on ne connaît de Schiller que le dehors.

Il avait trente et un ans et professait déjà l'histoire, lorsque les premières notions du système de Kant lui furent communiquées par Reinhold. Ce savant philosophe l'expliquait à Iéna ; ses discours intéressèrent le poète et il lut la *Critique du jugement*. L'harmonie préétablie, qui devait lui faire embrasser avec amour cette généreuse doctrine, se manifestera par son exposition. Des lettres sur Don Carlos aux écrits spéculatifs il n'y a pas loin. Le néophyte habile trouva clairement énoncés les principes, qui jusqu'alors flottaient en lui comme des eaux ténébreuses ; une lumière soudaine les éclaira. Depuis ce jour, il marcha la tête haute dans une route prévue. Le traité du sublime contient ses idées chéries, celles qui l'influencèrent le plus énergiquement et qu'on voit briller sans cesse à travers ses productions. Nous allons donc en extraire la substance.

Du Sublime.

La volonté distingue l'homme entre toutes les créatures, et la raison n'est elle-même que le guide éternel de son libre arbitre. La nature agit raisonnablement, nous agissons raisonnablement avec la conscience et la volonté de nos actes. Cette dif-

férencc constitue notre seule prérogative. Tout ee qui cxiste obéit à des lois fatales; l'homme est l'être qui veut.

Rien n'est donc plus contraire à sa nature que de souffrir la violenee, ear elle l'anéantit. Celui qui l'exerce sur nous eherehe à détruire notre essence même; eelui qui la souffre lâchement dépouille sa qualité d'homme. Mais la nécessité d'une indépendanee absolue, suppose, à ee qu'il semble, un être eapable de maîtriser toutes les forces existantes. Si son pouvoir lui assigne une plaee inférieure, il en résulte une lamentable ineompatibilité entre sa destination et ses ressourees.

Voilà dans quelle position se trouve l'homme. Entouré d'innombrables forees qui le dominent, il aspire à ne jamais endurer la contrainte. Il est vrai qu'aidé de son intelligenee il développe artificiellement son pouvoir, et gouverne même jusqu'à un eertain point l'univers physique. Il y a remède contre tout, dit le proverbe, excepté contre la mort. Mais eette unique restriction, en l'admettant comme véritablc, suffirait pour détruire l'essence humaine. L'homme ne peut rester l'être qui veut, s'il existe un cas où sa volonté soit réduite à fléehir. Cette ehose terrible qu'il *doit* et ne *veut* pas, le suivra comme un fantôme et l'aecablera d'épouvante. Or la eivilisation ayant pour but de nous faire remplir entièrement notre destinée, il faut qu'elle nous apprenne à maintenir notrc volonté, car l'homme est l'être qui veut.

Nous y parvenons de deux manières : ou bien nous opposons force à force et nous remportons la victoire ; ou bien nous sortons du monde réel et détruisons relativement à nous l'idée de violence. Nous obtenons le premier résultat en développant l'industrie et les sciences physiques ; mais elles n'agissent que dans de certaines limites. Par de là ces bornes, les causes externes secouent notre joug et nous soumettent au leur.

Si nous n'étions que matériellement perfectibles, c'en serait donc fait alors de notre liberté. Mais, quand nous perdons toute suzeraineté sur les causes extérieures, il nous reste encore un moyen de nous soustraire à leur action. Nous pouvons abolir la partie la plus désavantageuse de nos relations avec elles et annuler par la pensée la contrainte physique. Or, annuler la violence par la pensée n'est autre chose que se soumettre volontairement. L'éducation qui nous y prépare se nomme la culture morale.

L'homme qu'elle a développé est le seul libre : ou bien il domine la nature, ou bien il s'accorde avec elle. Jamais il ne subit la contrainte ; avant qu'une action l'atteigne, il se l'est appropriée. Les causes physiques n'arrivent même pas jusqu'à lui, car il s'est volontairement séparé de tout ce qui reconnaît leur puissance. Mais cette disposition intellectuelle, qui fait consister la morale et le sentiment religieux dans la résignation à la volonté

suprême, exige une plus grande lucidité d'esprit, une plus grande force de résolution que l'homme n'en possède communément. Par bonheur ses facultés rationnelles et morales ne l'en rendent pas seules susceptible. La sensibilité esthétique purifie ses instincts, élève son âme et lui fraie un chemin vers cette amélioration dernière. Cette tendance manifestement idéale, que les sectateurs du positivisme nient dans leur système et révèlent dans leurs actions, est l'objet qui va nous occuper.

Un vif amour du beau nous assure déjà une certaine indépendance. L'âme qui s'ennoblit au point de considérer la forme plutôt que la matière des objets, et sans songer à les acquérir, examine leurs qualités avec une joie réelle, cette âme renferme une plénitude de vie interne qu'on ne saurait lui enlever. Comme elle n'a pas besoin de posséder les choses pour en jouir, elle ne craint pas de les perdre. Les attributs supposent néanmoins un corps, un substratum. En conséquence, tant que nous désirons la beauté réelle, l'existence des objets nous demeure nécessaire et nous restons dans la dépendance de la nature, puisqu'elle seule dispose de la vie et de la mort. C'est une toute autre chose, en effet, de désirer voir des objets bons et beaux, ou de souhaiter que les objets actuels fussent ainsi. La dernière envie n'exclut pas la liberté morale; la première l'exclut toujours. Que la réalité soit belle et bonne, nous pouvons le ré-

clamer; que le beau et le bon existent, nous devons simplement le souhaiter. La disposition de l'âme qui nous rend indifférentes l'existence ou l'absence actuelles du beau et du bon, mais nous fait au contraire exiger impérieusement que les objets actuels soient bons et beaux, renferme tous les éléments d'un noble caractère sans entraîner ses défauts; elle est sublime.

Poursuivre impatiemment la réalisation de l'idéal qu'on s'est formé, considérer avec chagrin les obstacles qui la retardent, c'est annoncer une belle et bonne, mais faible nature. Les hommes dans lesquels elle se rencontre portent le joug douloureux des circonstances. On peut non-seulement affirmer qu'ils accordent trop à la matière dans les choses morales et esthétiques, mais en outre qu'ils ne soutiendraient pas la grande épreuve du caractère et du goût (voyez plus bas). L'imperfection morale ne doit jamais nous attrister. Le chagrin témoigne d'un besoin mécontent plutôt que d'une réclamation intellectuelle négligée. Un sentiment tranquille doit toujours accompagner cette dernière; il faut qu'elle donne à l'âme un nouveau courage, au lieu de l'abattre et de la martyriser.

Deux génies ont été créés par la nature pour nous escorter ici-bas. L'un, aimable et gracieux, nous abrège les ennuis du voyage et nous rend plus légères les chaînes de la nécessité; il nous

accompagne, le sourire à la bouche, jusqu'au moment où nous devons agir comme de purs esprits et oublier tous les intérêts corporels, où nous entreprenons la recherche de la vérité, où nous observons la loi morale. Quand vient cette heure d'épreuve, il nous abandonne, car le monde physique est son domaine. Ses ailes terrestres ne l'emportent point au-delà. Un génie muet et sévère nous apparaît alors ; il nous saisit d'une main puissante et nous traversons l'abîme qui sépare les deux régions.

Dans le premier génie on reconnaît le sentiment du beau, dans le dernier le sentiment du sublime. L'amour du beau annonce déjà la liberté, non point cette liberté absolue qui nous élève au-dessus de la nature, mais une indépendance renfermée dans ses limites. Le beau réveille en nous la conscience de notre liberté, parce qu'il met le sentiment d'accord avec les lois rationnelles ; le sublime éveille en nous la conscience de notre liberté, parce qu'il ôte au sentiment toute influence sur la raison, et fait agir l'âme comme si les lois intellectuelles avaient seules le droit de lui commander.

Le sentiment du sublime est un sentiment complexe, un mélange d'affliction qui peut aller jusqu'à l'horreur, et de joie qui peut aller jusqu'au ravissement. Quoiqu'il ne constitue pas un plaisir dans le sens rigoureux du mot, les âmes bien nées lui donnent la préférence sur tous les plaisirs. Cette

fusion de deux sentiments contradictoires en un seul prouve d'une manière triomphante notre indépendance morale. Puisqu'il est absolument impossible qu'une seule chose ait avec nous deux rapports tout à fait opposés, nous devons engendrer nous-mêmes ces rapports, en d'autres termes, nous devons réunir deux natures contraires que les objets intéressent diversement. Nous apprenons ainsi que notre âme ne se règle point sur nos sens, que la nature ne nous gouverne point arbitrairement, et qu'il existe en nous un principe libre, contre lequel viennent se briser toutes les forces de la matière.

L'objet sublime est de deux espèces : ou bien nous le rapportons à notre intelligence, et nous essayons vainement de nous en former une idée, une image nettes, ou bien nous le comparons à notre énergie vitale et ne la sentons pas inférieure. Mais, quoique dans l'un et l'autre cas il nous rappelle les limites de nos forces, nous ne l'évitons point ; tout au contraire, il exerce sur nous une irrésistible attraction. Cet effet pourrait-il avoir lieu, si les bornes de notre fantaisie limitaient aussi notre entendement ? Considérerions-nous avec charme l'omnipotence de la nature, si nous ne tenions en réserve quelque chose de plus puissant qu'elle ? L'infini matériel nous réjouit, parce que nous avons la faculté de penser ce que nos organes et notre intelligence ne peuvent plus saisir. Les

objets terribles nous plongent dans l'exaltation, parce que nous sommes libres de vouloir ce que les sens abhorrent comme ce qu'ils sollicitent. Peu nous importe que notre imagination succombe dans le monde des phénomènes; ce n'est après tout qu'un adversaire matériel qui terrasse un pouvoir sensible. Mais la nature dans son immensité n'atteint pas la grandeur absolue de notre âme. Nous subordonnons sans regret à la nécessité physique notre existence et notre bien-être, parce que cet acte même nous rappelle qu'elle n'influe aucunement sur nos principes. L'homme est en son pouvoir, mais la volonté de l'homme n'appartient qu'à lui.

Ainsi la nature a employé jusqu'à un moyen sensible pour nous apprendre que nous ne sommes pas uniquement des corps impressionnables; elle a mis en œuvre nos sensations elles-mêmes pour nous faire découvrir que nous ne sommes point leurs serviles esclaves. Ce résultat diffère entièrement de l'action produite par le beau, j'entends le beau réel, car le beau idéal se confond avec le sublime. Le beau met d'accord la raison et la sensibilité; cette harmonie seule lui donne du charme. Il ne nous révélerait donc jamais que nous pouvons agir comme de pures intelligences, et que telle est notre destination. Le sublime au contraire jette la discorde entre la raison et la sensibilité; il puise dans cette lutte

même son invincible attrait. L'homme physique et l'homme moral se séparent ici de la façon la plus nette, car les objets, qui éveillent dans le premier le sentiment de sa faiblesse, donnent au second la conscience de sa force. Quand l'un s'élève, l'autre tombe.

Supposons qu'un homme ait toutes les vertus dont la réunion forme un beau caractère : l'exercice de ses devoirs le rend heureux, et un favorable hasard éloigne de lui les obstacles qui en gêneraient l'accomplissement. Pourrons-nous dire qu'il est vertueux, et ses actes nous feront-ils connaître la vertu ? Mais s'il n'avait voulu que se procurer des émotions agréables, n'aurait-il pas dû se comporter ainsi ? Un plaisir accompagne tous les sentiments généreux. Ses motifs peuvent être désintéressés, mais aucun indice ne le prouve. Les lois du monde réel suffisent à l'explication de sa vertu phénoménale, et nous n'avons pas besoin d'en chercher les causes autre part.

Mais voilà que le malheur se déchaîne contre cet homme ; on lui enlève ses biens, on noircit sa réputation : la douleur le frappe sans relâche, et l'ingratitude l'abandonne au milieu de l'épreuve. Qu'on aille alors le trouver : si cette crise affreuse l'a laissé tel qu'il était, s'il a changé de visage, mais non de conduite, s'il garde encore sa modération, sa douceur, sa bienveillance ordinaires, toutes les lois de la sensibilité ne résoudront pas

cette énigme, car, dans le monde réel, les effets présents dérivent de causes antérieures, au lieu que dans l'exemple cité par nous l'effet reste le même, quand les circonstances et les causes ont changé. Pour en trouver le mot, il faut donc aborder une sphère plus haute, sphère accessible à la raison et aux idées, mais dont l'intelligence et les notions demeurent toujours bannies. C'est en nous révélant la liberté absolue du principe moral, que la chute affligeante de cet homme éveille en nous un sentiment de plaisir ineffable, auquel nulle jouissance matérielle, quelque ennoblie qu'on l'imagine, ne saurait être comparée.

Ainsi donc le sublime nous ouvre les portes du monde physique, dans lequel le beau nous emprisonnerait volontiers. Comme entre la servitude et l'indépendance il n'existe aucune transition, ce n'est pas progressivement qu'il nous affranchit, mais par une secousse violente et une soudaine impulsion. Quand un goût subtil, quand une délicatesse efféminée ont perverti notre cœur et substitué un imparfait amour du beau intellectuel aux lois morales elles-mêmes, c'est-à-dire vicié dans leur source la pureté des commandements, une seule émotion sublime peut rendre à l'âme sa vigueur et sa noblesse. La beauté, sous les traits de la déesse Calypso, enchaîne longtemps le jeune Télémaque; longtemps il croit honorer une immortelle, et ne s'aperçoit point qu'il adore la

volupté. Mais une crise sublime, personnifiée dans Mentor, vient lui rappeler sa noble destination ; il s'élance au milieu des flots et recouvre l'indépendance.

Comme le beau, la nature a prodigué le sublime. Elle nous a tous rendus capables de les sentir ; mais le germe se dévcloppe inégalement, et l'art doit en faeiliter la croissanee. Tant que l'homme a tremblé devant les eauses extérieures, qu'il n'a point cu conseience dc sa liberté morale, l'inconcevable nature lui rappelait uniquement les bornes de son esprit, les transports des éléments son impuissance physique. Mais aussitôt que la réflexion eommenee à le protéger contre l'extérieur, et qu'au milieu du tumulte des phénomènes il découvre en lui un principe eonstant, les sauvages objets qui l'environnent commeneent aussi à lui parler un tout autre langage. Leur grandeur relative devient le miroir dans lequel il considère la grandeur absolue de son âme. Il aborde maintenant avec un plaisir mêlé d'horreur ces épouvantails de l'imagination ; il eherche à se représenter l'infini matériel pour micux sentir, après eette vaine tentative, la supériorité de la raison sur les autres facultés. L'aspeet d'un horizon sans bornes, d'une montagne qui se perd dans les eieux, de la plaine immense déroulée devant ses regards, lui ouvre un monde plus vaste encore. Son esprit abandonne la tcrrc et plonge au sein de l'infini.

Mais les choses qui échappent à l'imagination ne rappellent pas seules l'univers moral, celles que l'intelligence ne peut saisir, le désordre lui-même, lorsqu'il acquiert une certaine grandeur et s'annonce comme naturel, produisent un effet semblable. Qui ne préfère la gracieuse irrégularité d'un paysage à la lourde symétrie des jardins français, les contrées ossianiques, avec leurs brumes et leurs rochers, aux monotones campagnes de la Hollande? Néanmoins l'homme physique trouve plutôt à se satisfaire dans les Pays-Bas que dans une lande sillonnée par les torrents. L'intelligence, qui désire toujours classer et comprendre, donne aussi l'avantage à un sol fertile et régulièrement cultivé sur un pays lugubre et sur une terre inféconde; mais expliquer les phénomènes et rechercher le bien-être n'est pas toute notre destination.

Quiconque examine l'univers au pâle flambeau de l'intelligence* et cherche sans cesse l'harmonie dans son audacieuse confusion, doit l'habiter comme un lieu d'exil, car le hasard semble en avoir expulsé la Providence, et le crime y obtient le plus souvent la récompense de la vertu. Si au contraire il renonce à coordonner intellectuelle-

* Les Allemands distinguent à bon droit l'intelligence de la raison. L'intelligence s'occupe du monde réel et phénoménal, la raison, des principes absolus.

ment ces phénomènes disparates, il regagne bientôt plus qu'il n'abandonne. Cette absence de corrélation entre les faits, qui déroute l'intelligence, les recommande à la raison; leur désordre lui offre l'image de sa propre liberté. Effectivement, lorsqu'on supprime tout rapport entre une suite d'objets, on acquiert aussitôt la notion d'indépendance, et celle-ci correspond merveilleusement à l'idée rationnelle de liberté. Avec cette idée, que l'homme puise en lui-même, la raison étreint dans une pensée unique ce que l'intelligence n'a pu systématiser, domine la succession infinie des apparences sensibles, et laisse derrière elle les facultés restreintes par des conditions extérieures *. Or, si l'on songe au prix que doit avoir pour nous le sentiment de notre indépendance, on concevra pourquoi les âmes nobles et fières l'acceptent avec joie en dédommagement de la science qui leur échappe. Malgré ses douleurs et ses crimes, la liberté les charme infiniment plus que le bien-être sans elle. Supposons-la détruite, et l'homme tombe dans la classe des produits naturels; supposons-la vigoureuse, et l'homme fait partie d'un système d'intelligences élevées, parmi

* Avant de passer à l'état rationnel cette idée est à l'état de sentiment, ainsi que l'a prouvé Kant. Un paysage irrégulier nous charme, parce qu'il laisse nos facultés agir avec une pleine indépendance et la rêverie s'égarer au milieu de formes gracieusement incohérentes.

lesquelles il est plus honorable d'occuper la dernière place que de briller au premier rang, parmi les créatures fatales.

Ce point de vue est le seul qui nous montre l'histoire sous un aspect sublime. Étudiée à fond, elle ne raconte véritablement que les luttes des puissances physiques entre elles, et leur joute avec la liberté humaine; elle nous indique aussi le résultat de la lutte; mais jusqu'à présent elle nous a bien plus entretenu de la nature et des passions que de l'indépendance rationnelle. Sauf quelques individus supérieurs, Caton, Aristide, Socrate, l'espèce entière se laisse guider par ses instincts; aussi les philosophes ont-ils vainement essayé de mettre d'accord les lois morales et les événements réels. Or, l'opiniâtreté même avec laquelle les faits historiques secouent toutes les règles, leur marche si souvent absurde, la fatigue inutile dont ils accablent l'intelligence, démontrent l'impossibilité radicale de les accepter comme ils sont, et repoussent nécessairement l'esprit du monde des phénomènes dans celui des idées, du conditionnel dans l'absolu.

La puissance terrible et destructive de la nature nous impressionne encore plus vivement que son désordre et son immensité. Notre bonheur, notre existence ne pouvant soutenir ses attaques, nous craignons par-dessus tout sa fureur. L'idéal de la vie réelle consiste à maintenir un perpétuel accord

entre nous et les puissances externes, sans blesser les lois morales. Comme cependant la nécessité ne transige point avec l'homme, ni ses forces, ni son adresse ne le défendent contre les ruses du destin; heureux alors s'il endure courageusement l'inévitable, s'il abandonne fièrement ce qu'il ne peut sauver! Il y a des occasions, où il ne lui reste qu'un moyen pour défendre la sainte liberté de son âme et vaincre la nature, c'est de la prévenir; qu'une issue pour échapper à la violence, c'est de renier tous les intérêts physiques, de dépouiller moralement son corps.

Les émotions sublimes et la vue fréquente d'objets redoutables préparent l'homme à cette crise terrible. Que leurs vertus dangereuses se manifestent seulement de loin et comme pouvant agir, ou qu'elles agissent réellement sur nos semblables, l'effet est le même. Le pathétique est le sentiment causé par un malheur factice, et, ainsi que le malheur positif, il éveille en nous la conscience des lois spirituelles. Mais l'infortune véritable ne choisit pas toujours à propos ni sa victime, ni le moment de l'assaillir; elle nous surprend bien des fois sans armes, ou, ce qui est encore pis, nous désarme de sa propre main; au contraire, le malheur poétique ne nous trouve jamais en défaut, et comme il est une pure invention, l'âme protége aisément contre lui sa liberté absolue. Or, plus nous réitérons cet acte d'indépendance, et plus il

nous devient facile. Nous nous habituons à mépriser les instincts animaux, et si la catastrophe imaginaire se change par hasard en un malheur réel, nous sommes assez forts pour le considérer avec le même calme et absorber la douleur dans une émotion sublime. On peut donc nommer le pathétique l'école de la vie humaine ; il nous prépare aux luttes inévitables que nous réserve la destinée.

Loin de nous par conséquent ce goût faux, mesquin et puéril qui jette un voile sur l'austère nécessité, caresse lâchement nos désirs et feint une menteuse harmonie entre le bonheur et la vertu. Abordons face à face l'implacable destin : ce n'est pas l'ignorance du péril qui nous sauvera, mais l'entière connaissance des dangers auxquels nous expose notre nature. Et où la puiserons-nous mieux que dans l'histoire et le drame ? tous deux ne nous entretiennent-ils point des continuelles variations qui transforment et bouleversent le monde? ne nous font-ils pas assister au duel pathétique de l'homme avec le sort, au triomphe de l'injustice, aux innombrables mécomptes de nos espérances? Or, ces éternelles vicissitudes, ces infatigables trahisons qui déjouent tous nos projets, nous excitent à chercher en nous quelque chose de fixe, à concentrer nos regards sur les vérités immuables. Lorsque tout nous échappe et nous déçoit, il faut au moins que nous soyons sûrs de nous-mêmes.

C'est done un rare avantage qne la faeulté de sentir le sublime. Engendrée par la raison et le libre arbitre, sa noble descendance commande le respect. L'action qu'elle exerce sur la moralité revendique pour elle un soigneux développement. Le beau intéresse l'homme, corps et âme; le sublime, la pure essence qui habite ses organes : et comme pour remplir notre mission terrestre, nous devons, malgré les obstacles, nous régler sur les lois des intelligenees pures, si le sublime ne se joignait au beau, notre éducation esthétique resterait incomplète. Sans le dernier, la raison et les instincts seraient toujours en lutte. Notre voeation morale nous ferait négliger les besoins physiques, et la vie réelle nous demeurerait peu familière. Sans le sublime nous négligerions notre dignité. Une jouissance perpétuelle relâcherait notre caractère, et, dévoués à eette forme contingente de l'être, nous oublierions la sphère plus haute où se meuvent les idées, où l'âme retrouve, pour ainsi dire, l'air fortifiant qui lui convient.

La nature nous offre spontanément un grand nombre d'objets, qui exercent notre aptitude à sentir le beau et le sublime. Mais ici, comme dans plusieurs autres cas, nous sommes mieux servis de la seeonde main que de la première. Il est plus avantageux de contempler un sujet choisi, élaboré par l'artiste que de puiser soi-même aux sourees bourbeuses de la réalité. L'imitation a ce privilége,

qu'elle traite ainsi qu'un but unique et un tout complet, ce que la nature enfante par hasard et développe accessoirement. L'une, dans ses plus belles créations organiques, lutte en vain contre l'imperfection de la matière ou les causes hétérogènes. Quand elle déroule ses grandes scènes tragiques, elle menace le spectateur et lui ôte la liberté d'esprit nécessaire pour que le tableau ne manque pas son effet. L'art, au contraire, agit avec une suprême indépendance : il retranche de son objet les parties accidentelles ou gênantes ; ne nous mettant sous les yeux que des apparences au lieu de réalités, il ne trouble point l'âme. Or l'apparence seule renfermant tout le prestige du sublime et du beau, l'art possède les avantages de la nature sans traîner les mêmes chaînes.

Voilà quelles nobles théories éclairaient Schiller dans son pèlerinage poétique. Avec ce lumineux cortége, l'art ne lui offrait point de régions obscures, point de solitudes qu'il n'osât traverser. Comme les auteurs ordinaires, il ne s'en allait point demandant aux brises, aux forêts, aux lointaines rumeurs l'inspiration et l'enthousiasme ; la source idéale murmurait plus près de lui. C'était le souci de la destinée humaine qui vivifiait ses paroles. Cette grande question fascinait ses regards, comme le toit domestique après une longue ab-

senec. Il ne cherchait pas uniquement à plaire, il voulait aussi fortifier ; sa parole devait retentir comme un appel d'en haut. Il comprenait donc la véritable mission des grands artistes. La philosophie, la religion et la poésie sont trois termes identiques. Ce que la première expose, la seconde le révèle, la troisième le chante. Quiconque se borne à flatter les sens ou l'imagination, quand il pourrait en même temps élever et purifier l'âme, commet une petitesse. Il croit acquérir plus sûrement la faveur publique, il la dérobe même parfois au sérieux interprète du monde invisible; mais son triomphe ne dure pas. Il vaut toujours mieux prendre ses auditeurs par leurs généreuses inclinations. Les vices, qui souillent notre espèce, ne lui font jamais oublier complètement ses hautes destinées. Pour l'émouvoir, il suffit de lui rappeler sa grandeur intime, de fermer la bouche à son étroit égoïsme. Un pan du ciel qu'on lui dévoile subitement ravive dans son cœur l'image entière. Notre poète comptait sur cette noblesse apparente ou cachée. Debout au centre même de l'art, il ne craignait point que sa voix mourût sans échos. La nature se déployait devant lui comme un gigantesque amphithéâtre et d'un seul regard il la parcourait.

S'il faut en croire M. Eckermann, Gœthe aurait pensé que les recherches esthétiques de Schiller lui étaient préjudiciables : elles le refroidissaient,

il aurait écrit plus naïvement, s'il s'était confié aux libres impulsions du génie *. Cette manière lui aurait peut-être donné quelques grâces et quelque légèreté. Mais il aurait, à coup sûr, perdu en les acquérant d'autres avantages non moins précieux. Son style aurait, selon toute vraisemblance, marché d'un pas moins ferme; sa pensée ne se serait pas soutenue à une égale hauteur ; il eût hésité mainte fois dans sa course, et chaque indécision aurait laissé dans ses ouvrages une marque ténébreuse. Il aurait alors, j'imagine, procréé quelques bâtards difformes pour tenir compagnie au *Divan*, à la seconde partie de *Wilhelm Meister* et aux *Affinités électives*. S'il n'a pas ainsi trébuché, ses principes en doivent recueillir tout l'honneur. Schiller est avec Klopstock l'écrivain germanique dont la verve baisse ou tarit le moins. Sachant toujours quel effet il voulait produire, quels moyens il devait employer, il allait droit au but sans s'égarer dans des chemins de traverse. Non-seulement la théorie du sublime dirigeait son inspiration, mais elle la provoquait et l'entretenait. Un aussi admirable système excite au fond du cœur

* Ce propos attribué à Gœthe nous surprend beaucoup. Dans un morceau intitulé : *Conséquence de la nouvelle philosophie*, le grand homme parle avec l'intérêt le plus vif des travaux esthétiques de Schiller, et avec enthousiasme de la *Critique du jugement*.

les plus nobles joies et plane sur l'écrivain, comme les langues de feu qui apportent l'éloquence.

Il semble qu'on se soit donné le mot pour dénigrer les considérations philosophiques sur les beaux-arts. Dans cette guerre d'escarmouches les Français se montrent au premier rang et l'on ne saurait leur en contester le droit, car ils ont poussé plus loin que toutes les autres nations l'ineptie de la critique. Malheureusement les quolibets ne prouvent rien; ces armes fragiles se brisent sur les questions les moins ardues. Nous essaierons donc de traiter un peu moins légèrement un aussi grave problème. Schiller est un exemple immortel de l'heureuse influence que peut exercer l'esthétique.

Fixons d'abord le sens du mot théorie. Si l'on entend par là un système arbitraire qui repose sur des bases hypothétiques, sur des notions erronées, il faut juger comme les hommes frivoles et proscrire ouvertement les doctrines abstraites. Mais si cette définition, applicable aux théories fausses, ne peut convenir aux théories en général, la question change d'aspect : les premières forment un ensemble d'idées vicieuses, les autres, une science réelle. Une théorie esthétique est donc une exposition des lois objectives et subjectives de l'art, soit naturel, soit humain, c'est-à-dire une explication de l'art même. Ceci posé, marchons.

Quand l'esthétique ne viserait qu'à nous faire

comprendre le beau, qu'à nous le rendre intelligible, elle mériterait déjà la plus grande estime. Circonscrite dans ces bornes, elle renferme un tiers de la science universelle, puisque l'entendement se propose toujours pour but le vrai, le bon ou le beau. Mais son rôle ne finit point là : sa mission purement spéculative une fois accomplie, un autre devoir la réclame. Toutes les connaissances ont en effet une double utilité : elles nous éclairent sur la nature des choses, puis nous enseignent à nous en servir. Prétendre que l'esthétique exagère ses droits quand elle veut passer de la méditation à la pratique, c'est contredire une loi générale. L'intelligence précède nos actes pour leur indiquer la bonne route; sans elle la liberté serait un vain fantôme, car la vue spirituelle nous manquerait, et, dans cette nuit dérisoire, l'homme ne pourrait se guider.

On montre donc peu de bon sens, quand on croit terminer la discussion, en déclarant d'un air satisfait que les théories n'engendrent pas le talent. Sans doute la connaissance des lois esthétiques ne crée pas l'artiste; elle ne lui donne ni l'imagination robuste avec laquelle il embrasse et féconde la réalité, ni la délicate organisation qui le fait tressaillir au bruit des cloches, ou prêter l'oreille aux doléances des vents; mais si, pour mériter l'approbation, il fallait qu'un système refondît la nature de ses adeptes, qu'il transmutât leur sottise

en génie, leur nullité en vigueur intellectuelle, il faudrait aussi brûler tous les livres et proscrire toutes les sciences. Aucune d'elles n'a trouvé cette puissante alchimie. Acceptons donc leurs services comme elles nous les offrent ; laissons-les cultiver nos dispositions originelles, régulariser leur travail, coordonner leurs efforts, et n'exigeons pas d'elles ce qu'une main divine oserait seule entreprendre.

Reste à savoir quelle sera l'efficacité des instructions dogmatiques. Nous venons d'assigner aux principes la tâche laborieuse de diriger la fantaisie : cette direction peut-elle lui être avantageuse ? l'instinct seul n'obtiendra-t-il pas des résultats égaux ou même supérieurs ? l'artiste gagnera-t-il à s'imposer une discipline volontaire ? Qu'on y prenne garde, c'est là le nœud de la question.

Il n'est pas de mots que l'on prodigue étourdiment comme ceux de *fureur poétique*, d'*élans sublimes*, d'*inspirations mystérieuses ;* quant à leur sens, personne ne vous le dira. Ces termes paraissent des châsses bénies au fond desquelles personne n'ose regarder ; il serait pourtant bon de les comprendre. Ils indiquent tout simplement une disposition des facultés productives, un état de l'imagination et de la sensibilité. Quand la cause la plus légère suffit pour émouvoir l'une, et que l'autre, convoquant ses ombres éclatantes, les promène à travers l'intelligence, l'heure des en-

fantements poétiques est arrivée. Debout! statuaires aux larges mains, peintres aux longs cheveux! et toi, blême adorateur des songes, éveille ta guitare assoupie! l'aurore flamboie derrière les peupliers, l'heure tinte à l'église voisine, et le soleil couchant doit éclairer votre gloire. L'inspiration est donc un état de l'âme, ou, pour employer une locution mise en vogue par Kant, une *forme* accidentelle de l'esprit. Cette forme exige une substance; il lui faut un sujet, des pensées, des images, des souvenirs qu'elle puisse envelopper ou combiner. Or, ces matériaux sont précisément le côté par lequel les théories influencent le poète; elles ne sauraient donc neutraliser son enthousiasme; elles ne le modifient pas directement, et, s'il sent vibrer en lui les lyres intérieures, elles n'étoufferont pas leur voix.

C'est que la création poétique n'est jamais instantanée; quelque chose la précède, réunit les éléments dont elle fait usage et détermine son caractère. Avant de se mettre à l'œuvre, l'artiste a partagé l'existence commune. Enfant, il errait sous les chênes du vallon natal et tremblait aux longues batailles que les vents, les nuages et le tonnerre se livraient dans les cieux; jeune homme, ses lèvres ont frémi sur de douces choses, et la lune a peut-être éclairé son bonheur. Entre les hommes, les événements, les paysages qui se sont disputé ses regards, il a fait un choix; ceux-ci l'ont exalté,

les autres affligent sa mémoire. Il n'a pu vivre sans comparer, sans acquérir une foule d'idées générales, qui motivent ses jugements et ses résolutions. Enfin, parmi les diverses branches de l'art, quelques-unes lui plaisent davantage; certains effets l'impressionnent plus vivement; il les remarque sans en avoir conscience, et adopte une multitude de principes qui le guident à son insu. Or il peut avoir pris une fausse route, il peut n'estimer que des objets indignes, mal concevoir la nature ou la destinée humaine et se proposer une fin absurde. Qui l'avertira? Qui l'empêchera d'embrasser avec amour des nuées trompeuses? L'esthétique seule lui rendra ce service; elle explique la beauté de l'univers, désigne les points par lesquels il entre en contact avec l'âme et se saisit de son affection; elle analyse les mystères de l'idéal, enseigne comment on féconde un germe abstrait, comment on le plonge au sein du réel pour lui donner la grâce et la vie. Alors, quand l'artiste sait quel but il doit se proposer, quelles ressources le secondent, l'inspiration n'a qu'à venir. La flèche immobile attend l'heure du départ; si l'arc frissonne, elle glissera comme l'éclair dans le sillon que lui trace la volonté. Bien loin d'éteindre la verve présente, l'élaboration antérieure n'a fait que lui recueillir des aliments. Sous l'influence de l'enthousiasme, les pouvoirs acquis s'assimilent aux qualités naturelles; science, habitude, génie, tout s'épanche à

la fois. Les notions esthétiques ne gênent pas plus l'écrivain que ses eonnaissances grammaticales, le peintre que ses études anatomiques.

D'ailleurs cette marche est inévitable. En refusant les conseils de l'intelligence, on n'esquive pas les théories : on secoue une autorité douce et légitime pour fléchir devant une puissanee exigeante. On a mis au ban les principes rationnels et l'on se confie à d'aveugles mobiles : le caprice, l'imitation, l'habitude, le goût du jour. Quiconque prête l'oreille à ces instigateurs adopte un véritable système. Les uns et les autres supposent une manière d'exécuter, un choix entre les diverses ressources de l'art, entre les divers effets qu'il produit. Leur désavantage sur les théories philosophiques ne laisse aucun doute. Ils sont incomplets, mesquins, inintelligents et soumis à des conditions locales. Enfantés par la mode, ils changent avec elle. Les doctrines scientifiques, au contraire, ayant pour soutiens les lois mêmes de l'esprit et de la nature, restent immobiles sur ces éternels piliers. Les événements passent sous leurs arches sans compromettre leur existence. Elles élèvent à l'artiste une sorte de tribune, d'où sa voix pénètre jusqu'au fond des cœurs et jusqu'aux dernières limites de notre globe. On s'efforce donc inutilement d'éluder une loi essentielle de l'intelligence; même en paraissant violer la règle, on n'échappe point à son irrésistible souveraineté. On

peut bien détourner son action, pervertir ses conséquences ; on ne les annule jamais. Et qu'on y prenne garde, c'est là un fait général de l'entendement. L'homme se détériore, mais ne se métamorphose pas. Les âmes que leur conscience accuse et que la société maudit ne renoncent pas à l'estime. L'orgueil, qui nous rend si précieuse l'admiration de nos semblables, veille également dans ces cœurs dépravés. S'ils n'étonnent par leur noblesse, ils étonneront par leurs forfaits. Le plus lâche coquin prône les ruses adroites, qui l'ont amené au pilori, et tire vanité de son carcan. On a vu des esprits forts nier la religion, la divinité, le monde surnaturel et pâlir tout à coup si l'on faisait choir leur salière. On en a vu d'autres appeler niaiserie tout élan généreux, persifler les martyrs qui donnaient leur sang pour la vérité, les héros qui mouraient pour sauver une nation, et mourir eux-mêmes sur leur porte en défendant un sac d'écus. N'est-ce pas une pitié que ces éternelles bévues des gens positifs ? Y a-t-il une folie plus entièrement absurde que leur misérable sagesse ? Puisque les actes restent les mêmes, que leurs objets seuls diffèrent, ne vaut-il pas toujours mieux entrer dans des lieux saints que dans les lieux de débauche ? Ne vaut-il pas mieux, pour revenir à notre sujet, gouverner soi-même sa pensée que d'en abandonner la direction aux causes fortuites ?

Regardant la liberté comme une arche sainte et

veillant sur elle comme un ange austère, Schiller dut se mettre en garde contre les influenees du dehors. Il fallait nécessairement qu'il repoussât toutes les suggestions extérieures, pour eonserver entière son indépendance chérie. Sa nature le forçait à devenir théorieien.

Il n'est donc pas étonnant qu'il ait composé deux gros volumes d'esthétique; outre le petit essai abrégé par nous, on y trouve eneore plusieurs dissertations elaires et profondes. Il y examine la grâee et la dignité, le pathétique et le drame, la poésie naïve et la poésie sentimentale, indique les bornes qu'on doit imposer à l'imagination et les services que rendrait l'esthétique, employée eomme moyen d'éducation nationale. Si l'on a bien compris le traité du sublime, eette dernière idée ne semblera pas bizarre. A ehaque page, on rencontre de magnifiques analyses. L'auteur pareourt son sujet la hache à la main; les lianes les plus vigoureuses, les broussailles les plus touffues n'arrêtent point sa marche. Il attaque, il divise, il se fraye un chemin vers des eonclusions éloignées, et taille de larges avenues dans des forêts jusqu'alors inabordables. Aussi, quand il a pereé quelque massif, le ciel rayonne au travers; la lune et les étoiles allument leurs flambeaux pour éelairer le voyageur.

Aueun livre ne tirerait peut-être plus sûrement la critique de son insignifiance actuelle. Sehiller

y suit une zone moyenne entre l'application et la théorie. Supérieur en clarté aux écrivains purement philosophiques, il laisse bien loin derrière lui les empiristes. Une bonne traduction ouvrirait sans doute les yeux à nos jugeurs ; elle leur prouverait que leur besogne exige des notions qui leur manquent. Pour bien apprécier les ouvrages de l'art, il faut en avoir étudié les lois ; pour déclarer une composition bonne ou mauvaise, il faut savoir ce qu'on entend par ces mots ; pour critiquer, il faut connaître l'esthétique.

Jusqu'à présent l'Allemagne est le seul pays qui sente cette nécessité ; les Allemands s'instruisent avant de monter en chaire. Depuis les beaux jours, où Platon écrivait son *Hippias* et argumentait en faveur de cette méthode, quelques saines intelligences ont bien essayé de l'introduire chez différentes nations ; mais les rhéteurs, les journalistes et les grammairiens l'ont prohibée : ils confisquent à la douane tout ce qui menace leur paresse et leur étourderie. On serait d'ailleurs injuste en dissimulant que les novateurs ployaient sous leur fardeau. S'ils avaient aperçu de loin la terre promise, ils voyageaient encore au milieu du désert. Ces vaines tentatives rendent le succès plus glorieux. Pour estimer convenablement la difficulté vaincue et la distance qui sépare les esthéticiens germaniques, entr'autres Schiller et Kant, de leurs rivaux, on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur

les traités insignifiants auquel le sublime a donné lieu. Anciens ou modernes, tous se promènent à l'entour, aueun n'aborde la matière. Sous prétexte que Ceeilius en a donné la définition, Longin quitte son sujet et s'amuse à divaguer sur l'hyperbate et l'hyperbole. Même observation pour Boileau. Marmontel pérore très consciencieusement. Burke longe de plus près la eôte; on espère toujours qu'il va résoudre l'énigme; mais sa fausse méthode l'égare aussitôt. A l'exemple de ses compatriotes, il ne voit que le fait brut et cherehe dans les objets ee qu'il devrait chercher dans le spectateur. Son induetion empirique le mène jusqu'au seuil de la vérité, puis le détourne et l'éloigne. Kant paya lui-même son tribut aux dieux infernaux. En 1771, lorsqu'il n'avait pas encore abandonné les scienees physiques pour les études morales, durant ce qu'on nomme sa première période, il écrivit un opuscule extrêmement défectueux, intitulé : *Considérations sur le sentiment du beau et du sublime.* Elles se distinguent par une finesse et une grâee inattendues, mais elles n'expliquent rien. Les idées effleurent légèrement le sol qu'elles devraient creuser. Quant à son traducteur, M. de Kératry, nous lui ferons la grâce de ne point exprimer le sentiment qu'il inspire.

Nous terminons ici nos réflexions abstraites. Quelque longues qu'elles aient pu sembler, nous les croyons nécessaires. Schiller ne pouvait être

bien jugé sans leur secours. Leur importance nous excuse d'ailleurs assez. Depuis trop longtemps la critique boit du petit-lait. *Vinum lætificat cor hominis*. Soyons hommes et ne redoutons pas des breuvages moins fades.

Nous allons maintenant faire voir comment Schiller a réalisé ses théories; l'exemple environnera le précepte de lumière.

Drames.

L'élévation idéale, qui n'abandonne jamais notre auteur, pourrait induire à le croire exclusif et dédaigneux. On se tromperait néanmoins. Ce sont les âmes étroites qui regardent le monde par une lucarne; les autres comprennent et admettent tout, hors le mal, la sottise et le crime. On ne les voit point dégrader l'homme en restreignant sa liberté; comme le soleil, ils illuminent la terre et la laissent voguer dans les espaces. Aristote lui-même n'a rien défendu. Sans la niaiserie de ses commentateurs, les lettres françaises ne se seraient pas étiolées à son ombre. Quoique préférant l'art noble, qui sonde du regard les abîmes de la destinée, Schiller ne lance point l'anathème sur les genres inférieurs. Les objets les plus vulgaires nous charment quelquefois par leur simplicité

même. Qui ne s'est pris à rêver au chant monotone des cigales, au bruit de la cognée dans les forêts ou des gouttières durant une nuit pluvieuse? Le campagnard et son rude accent, le moulin et son odeur étrange, la chambre où viennent glousser les poules, nous ont réjouis dans mainte occasion. Semblable aux fées de nos contes la poésie se glisse partout et anime toutes les formes. Qu'elle se présentât sous un aspect simple ou brillant, Schiller savait la reconnaître. Mais il ne cherchait que ses grandes manifestations et laissait à d'autres l'entomologie littéraire. Devant le papier, les faits seuls n'avaient point de langage pour lui : la pensée déterminait leur valeur, ou plutôt celle-ci résultait et de leurs qualités naturelles et de la lumière dont les baignait l'intelligence. Nous allons donc voir les idées les plus profondes jeter le manteau dramatique sur leurs épaules. Même lorsqu'elles paraîtront avoir abandonné le théâtre, nous entendrons encore leur voix derrière la scène.

Nous avons indiqué dans la biographie le sens général des *Brigands;* il nous reste à juger la pièce. On l'a traitée avec une rigueur que nous n'approuvons pas. Il est plus facile de blâmer que de comprendre. Quand on a bien étudié un écrivain et saisi son caractère, qu'on l'a replacé dans les circonstances où il se trouvait et cherché l'âge auquel ses œuvres furent écrites, la censure coûte davantage. On aperçoit les raisons secrètes des

vices et des qualités qui signalent chaque produit. On attribue les uns au talent, les autres à la jeunesse, à la position, aux obstacles extérieurs et à la nature des idées génératrices. L'imperfection humaine y entre bien pour quelque chose, mais sa part diminue considérablement. Les causes réunies, on voit qu'elles ont amené des effets nécessaires. En lui-même l'ouvrage pèche et accuse l'auteur par maint endroit ; au point de vue relatif, il est tout ce qu'il pouvait être. Si l'on veut agir équitablement, il faut le considérer tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Les Brigands, on doit l'avouer, ne sont pas une création irréprochable. *François de Moor* outrepasse la vraisemblance. Il ne se borne pas à violer la loi morale, il courtise l'infamie. Richard III et Iago avaient usé son masque depuis longtemps, lorsqu'il le prit dans le vestiaire dramatique. Le père et l'amante ressemblent aux fantômes d'Ossian ; leur expression et leur vigueur apparentes ne trompent point ; ce sont des morts qui semblent vivre. Mais quand l'auteur les conçut, il parcourait sa vingt-et-unième année. La société ne se montrait à lui que derrière les grilles du collége; il en avait cependant assez vu pour qu'une rage et un mépris terribles eussent empoisonné jusqu'à la dernière goutte de son sang. Où donc aurait-il puisé le calme nécessaire ? Quelles nuances aurait-il mêlées à son tableau, n'ayant aperçu que la cou-

leur générale des objets? Une ardente haine embrasait toutes ses facultés, et il ouvrit un soupirail à la flamme vengeresse. On a regardé cet ouvrage comme un libelle virulent contre toutes les choses sacrées. C'est une grave méprise. Non-seulement Schiller n'attaque point les lois éternelles de la conscience, mais il frappe à deux mains ceux qui les oublient. Voulant faire rougir la bassesse humaine, il la transporte au milieu des assassins et lui crie de regarder s'ils ne valent pas mieux que le troupeau qu'ils égorgent. Charles de Moor a tiré le glaive exterminateur; il court de maison en maison, cherchant sur la porte le sang de l'agneau pascal. Si la marque libératrice ne frappe point ses regards, il entre et satisfait la justice divine.

Ainsi nous quittons dès le commencement le cercle trivial de l'intérêt particulier. L'ambition, la luxure, l'homme terrestre et ses appétits ne s'agitent point seuls devant nous. Une main céleste gouverne l'orage, et comme l'esprit de Dieu, la sainte vérité flotte sur les eaux. Nous devons rappeler ici que durant son séjour au lycée, Schiller étudiait assidûment les ouvrages de Garve. Ils concernent presque tous la morale. Kant avait pour ce philosophe la plus grande estime. S'il n'a pas aussi clairement analysé que le grand génie de Kœnigsberg les lois immuables sur lesquelles trône la vertu, il n'a pas moins établi leur impé-

rieuse nécessité. Notre jeune écrivain montait donc déjà le coursier de bataille sur lequel il gagna toutes les victoires. Poursuivons.

Charles de Moor est-il dans son droit? Quel principe l'autorise à se constituer l'exécuteur des volontés suprêmes? Qui donc lui a remis les balances et la hache? Quel pouvoir courbe les têtes sur le billot, en lui disant de frapper? Aucun autre, hélas! que lui-même. Il s'est taillé de ses propres mains son horrible mission. Lorsque le crime lui a fait monter le sang au visage, il n'a point aperçu la clémence éternelle qui, bienveillante et sans armes, le suivait en l'appelant. Il a failli, comme ses victimes, puisqu'au lieu d'obéir, il a usurpé l'autorité. Ses instruments d'ailleurs ne le secondent pas. Tirés de la fange vulgaire, ils ont gardé la souillure natale, et la communiquent à ce qu'ils approchent. Quelles que soient donc ses résolutions, il tourne dans un cercle vicieux. Pour qu'il puisse s'arrêter, il faut qu'un abîme se creuse sous ses pas et qu'il y descende tout vivant. Bientôt, il le sent lui-même, il abandonne ses complices, et, finissant par un acte sublime une vie douloureuse, il court au devant de l'expiation.

Je le demande en conscience, pouvait-on décerner à la loi morale un plus beau triomphe? N'est-il pas merveilleux que l'auteur exhale d'abord sa colère hyperbolique, puis la juge et la blâme, lorsqu'elle dépasse les bornes?

Le caractère de Moor se reproduit dans les drames suivants. Si Fiesco n'est pas son image identique, il lui touche de près. Le noble comte ne peut ressembler entièrement au chef de voleurs, mais une destinée pareille brise à son chevet le rameau fleuri des espérances. Comme l'étudiant proscrit, un immense orgueil le dévore; il se croirait sans peine d'une race plus pure que la foule. Comme l'étudiant, il laisse voir une âme indomptable, héroïque; toute contrainte lui pèse, toute lâcheté l'indigne. Comme Charles, il semble fait pour rendre à l'univers son antique jeunesse et, quand il rit ou verse des larmes, une nation entière rit et pleure avec lui. Mais bientôt sa propre grandeur l'enivre; il outrage la liberté qu'il défend, comme le bandit la morale qu'il adorait. Verrina passe; le flot silencieux engloutit son crime et ses chimères.

Dans le marquis de Posa nous revoyons le même acteur. Avec le temps il a grandi : plus que jamais il sent fermenter en lui de nobles désirs. Charles et Lavagna posaient encore sur des pieds d'argile; l'orgueil, la haine, la colère assistaient à leurs délibérations. Cette fois la statue est d'or pur; le héros n'a gardé que son cœur et ses dieux. Il aime Carlos d'un amour enthousiaste, le bien et la liberté d'un amour idolâtrique. Le jour, la nuit, partout, il ne rêve que le bonheur des hommes. Ah! pourquoi n'est-il pas né la couronne sur le

front! Dieu du ciel! Quels temps et quelles joies! Comme la terre eût souri, comme le soleil eût fièrement éclairé ce splendide univers! Mais il oublie un seul chiffre dans son calcul, et l'ange de la dernière heure sort de terre pour le réclamer. Exempt de faiblesse, il compte trop sur les autres, il compte trop sur le prince. Don Carlos le soupçonne; il va se trahir et d'un seul mot précipiter dans le néant tous les songes du marquis. Posa s'élance, une sublime résolution illumine son visage; son ami, ses projets, ses ressources échappent à l'abîme. Il expire content, les yeux sur l'avenir et la main sur son cœur.

Faut-il évoquer ainsi l'un après l'autre les divers personnages auxquels Schiller a prêté ses sentiments? Chaque drame nous en offre un nouveau. Jeanne d'Arc, assise durant la nuit sous le hêtre magique, entend des voix inconnues plaindre la France et maudire les Anglais. Elle conçoit l'espoir de venger sa patrie; elle la venge et fait sacrer le roi. Mais le pacte mystérieux qui force les événements à s'incliner devant elle, lui impose la chasteté du corps et celle de l'âme. Il lui défend la compassion, car elle n'est plus femme : elle est un envoyé terrible, un messager de colère. Cependant elle rencontre Lionel, le désarme, l'admire et lui laisse la vie. Pour expier cette unique faute, elle passera volontairement de la gloire à la captivité, de la captivité à la mort. Sa grandeur sur-

humaine devient la cause de son infortune. L'héroïsme, l'exaltation et l'amour poussent encore Ferdinand, Max Piccolomini et Mortimer sur l'épée nue que leur tend la destinée. Quoique physique dans son but et dans son origine, l'amour peut enfanter des actions presqu'aussi grandes que la liberté rationnelle. Comme il transporte nos désirs, notre attachement hors de nous, qu'il nous fait chérir un autre bonheur, une autre existence que les nôtres, il permet le dévoûment et l'abnégation. L'égoïsme ne porte pas la main sur sa chaîne électrique sans tomber en poussière, et quelquefois il réduit la nature elle-même au silence, puisqu'on a vu des hommes sacrifier jusqu'à leur espoir.

Quelque part que nous jetions les yeux, nous nous apercevons donc toujours ou des faits ou des caractères sublimes. Les héros que Schiller pétrit à son image affichent tous un mépris souverain pour la mort. Leur écusson porte cette belle devise :

Summum crede nefas animam præferre pudori
Et, propter vitam, vivendi perdere causas.

On éprouve néanmoins un sentiment douloureux à voir périr tour à tour ces nobles créatures. Les grandes âmes sont-elles donc comme les arbres élevés dans lesquels s'engouffre l'orage? La vie

leur refuse-t-elle ses consolations? Ne peuvent-elles s'asseoir à un banquet de fête, sans qu'un égorgeur s'y place derrière elles? Certes le bonheur visite les hommes scrupuleux moins souvent que les autres. Comme ils portent en eux-mêmes tous les motifs de leurs résolutions, qu'ils ne veulent point fléchir le genou devant les circonstances, mais les régir et les dominer, leur propre nature multiplie les difficultés sur leur route. Ils traversent l'existence en ligne droite; qu'un torrent ou une fondrière leur barrent le passage, ils invoqueront leur conscience, et, pour ne point dévier, s'élanceront hardiment vers le péril. Néanmoins l'infortune ne leur dresse pas des embûches continuelles. Une intelligence chagrine peut seule voir le monde sous un aspect aussi triste et le couvrir de ces ténèbres imaginaires. Quand le hasard serait l'unique divinité qui leur prêtât son aide, il leur donnerait encore parfois l'avantage. Ils ont un ami secret dans le cœur de tous les hommes, et si leur inflexible volonté soutient glorieusement l'épreuve, un cri d'admiration les salue. Schiller finit par le reconnaître. L'âge calmait sa fièvre misanthropique et son talent prenait une direction nouvelle, quand la mort tarit son éloquente parole. Il avait cessé de conduire la liberté rationnelle à d'inévitables supplices. L'arc de Tell vibrait encore sous ses doigts et cette belle destinée avait un moment reposé ses yeux.

Cependant l'amour du bien enfante la haine du mal. Quiconque chérit la justice abhorre l'iniquité. Notre poète devait donc flageller le crime avec un certain acharnement. Il ne diffère pas en ceci de tous les dramaturges qui, les uns comme les autres, se sont plus à donner au vice une physionomie repoussante; mais l'hypocrisie lui causait un dégoût particulier. La violence a quelquefois un caractère de grandeur : l'homme terrible qui, sans craindre les lois, se venge en poignardant son ennemi, intéresse par sa fermeté, son courroux et son prochain supplice; mais le lâche, qui vole à ceux-ci leur bien, à ceux-là leur approbation, qui flagorne sa victime et l'empoisonne en lui souriant, excite un mépris immense comme sa bassesse. François de Moor, Wurm, le duc d'Albe, Domingo, Octave Piccolomini, Leicester, Élisabeth, montrent combien il avait les traîtres en horreur. Son âme droite et ingénue frémissait de colère, en voyant le crime se parer d'une feinte noblesse. Quoiqu'il eût infligé dans ses ouvrages un châtiment poétique à la dissimulation, il ne crut pas avoir assez fait; pour l'achever, il transporta sur la scène allemande Phèdre, Macbeth, et une comédie très ennuyeuse de Picard, intitulée : *Médiocre et Rampant*. Le caractère du principal acteur, qui cherche le succès par les moyens les plus vils, ne lui permit sans doute point de remarquer les défauts qui allanguissent la pièce.

Une autre antipathie se manifeste encore dans ses drames ; les prêtres qu'il y introduit ont généralement un aspect bas ou ridicule. L'ecclésiastique député vers les brigands, Moser lui-même, le capucin qui harangue les troupes de Wallenstein, le grand-inquisiteur et Domingo, ne nous représentent point favorablement le sacerdoce. Parmi les conjurés des trois cantons, un seul propose la soumission à l'Autriche, et cet avis indigne, qui courrouce l'auditoire, est attribué au pasteur Rosselmann. Une telle haine pour le clergé surprend d'abord ; on se figure que Schiller, avec son stoïcisme dithyrambique, avec son penchant à guerroyer contre les joies sensuelles, devait admirer les institutions religieuses. Elles trempent leurs élèves dans des eaux magiques, et, selon ses désirs, les rendent invulnérables aux coups du sort. Mais, quoiqu'il habitât une région plus haute que ses contemporains, il n'avait pas perdu son siècle de vue ; le fleuve orageux coulait sous ses pieds, et la senteur des rives montait jusqu'à lui. Le passage suivant ne laisse aucun doute sur son opinion :

« Le clergé a toujours soutenu la puissance
» royale, et il a dû le faire. Son âge d'or est celui
» de l'asservissement de l'esprit humain. Il s'as-
» socie avec les monarques pour exploiter dans ses
» intérêts la faiblesse et la crédulité des hommes.
» Par le despotisme, la religion devient plus chère

» et plus indispensable ; une entière soumission à
» la tyrannie prépare l'âme à une croyance aveu-
» gle, et la hiérarchie favorise de son côté l'escla-
» vage politique *. »

Ces rapprochements généraux ne donnent pas la mesure complète de Schiller ; ils tiennent la pensée à distance de l'art, dans l'enceinte philosophique. Pour apprécier tout son mérite d'écrivain, il faut quitter les abstractions et circuler parmi les hommes. Si notre auteur n'eût jamais laissé derrière lui ces blêmes compagnes, il n'aurait point gagné ses éperons littéraires. La poésie doit en effet rendre les objets inventés aussi réels pour l'imagination que les objets physiques le sont pour les sens ; on la définirait avec justesse le concret spirituel. Nous ne nous astreindrons pas à l'ordre chronologique : on le trouvera dans toutes les éditions.

Guillaume Tell est regardé par la masse des lecteurs comme le plus bel ouvrage du poète allemand. Nous adoptons cet avis ; nulle part il n'a mieux satisfait aux conditions que les arts imposent à leurs catéchumènes. La forme et les pensées, l'homme et la nature, l'action et les caractères s'y favorisent mutuellement. Le drame saisit l'auditeur et l'agite en dépit de lui-même. Quand la toile se lève, un beau paysage sollicite notre attention ; le

* *Révolte des Pays-Bas.*

ranz des vaches, les clochettes des troupeaux mêlent leur bruit harmonieux aux sourds grondements du tonnerre. Baumgarten arrive tout essoufflé ; un gouverneur impérial est mort sous ses coups ; on le cherche, les soldats vont l'atteindre ; si quelqu'un ne l'aide à traverser le lac, c'en est fait de lui. Mais qui donc osera tenter la miséricorde céleste ? les vagues furieuses et comme en délire se précipitent l'une sur l'autre aux lueurs des éclairs. Ruodi, le batelier, ne veut point exposer ses jours dans cette mêlée terrible. Baumgarten le supplie, embrasse ses genoux et lutte sous ses yeux contre les angoisses de la mort. « Ah ! s'écrie-t-il, je dois donc périr en face du rivage libérateur ! Le voilà ! mes regards le découvrent, ma voix peut s'y faire entendre, cette barque m'y porterait, et il faut que je reste ici sans secours et sans espoir ! » Mais Tell survient ; il a pitié de son compatriote, il n'est pas homme à trembler devant la tempête, quand il s'agit d'exécuter une noble action. Puisant dans sa conscience une admirable fermeté, il invoque l'éternelle justice, et, pour sauver un frère, s'abandonne lui-même à la rage des eaux.

Comme on le voit, cette protase si dramatique est une application rigoureuse de la théorie du sublime.

La scène change. Stauffacher s'entretient sous les tilleuls avec Gertrude, sa femme, non loin d'un

pont. Il est triste, car il songe à l'oppression qui désole la Suisse, et le gouverneur l'a dernièrement insulté. Mais quand sa digne épouse lui conseille la révolte, il se trouble et ne dissimule point son effroi. « Ne sais-tu pas, lui dit-il, qu'ils attendent cette occasion pour inonder ce malheureux pays de leurs bandes féroces, pour y exercer les droits du vainqueur, et, sous l'apparence d'un juste châtiment, déchirer nos vieilles lettres de franchise?

GERTRUDE.

» Vous êtes aussi des hommes, vous savez manier la hache, et Dieu protége les braves.

STAUFFACHER.

» O femme! la guerre est un fléau terrible; elle frappe les bergers et les troupeaux.

GERTRUDE.

» Ce que le ciel nous envoie nous devons le supporter; mais un noble cœur n'endure pas l'injustice.

STAUFFACHER.

» Cette maison qui te plaît et que nous venons de construire, l'affreuse guerre l'incendiera.

GERTRUDE.

» Si je savais mon âme esclave de pareils biens, je la brûlerais moi-même.

STAUFFACHER.

» Tu crois à la pitié ; mais la guerre tue l'enfant dans son berceau.

GERTRUDE.

» L'innocence n'a-t-elle pas un ami dans le ciel ? Regarde en avant et non pas derrière toi.

STAUFFACHER.

» Nous autres hommes, nous pouvons mourir courageusement sous les armes ; mais vous, quel sera votre sort ?

GERTRUDE.

» Un dernier choix reste encore à la faiblesse : un élan du haut de ce pont me délivrera toujours. »

Il n'est pas nécessaire d'analyser ce dialogue ; il prouve magnifiquement la théorie que nous avons exposée. Chaque réponse de Gertrude annonce dans cette femme, que, d'après son sexe, on aurait pu croire timide, une sublime indépendance

morale. Elle ne cherche que le juste, elle n'a soif que de liberté. Lève-toi, peuple suisse! écrase tes oppresseurs! S'il te faut sa parure, ses richesses, son pain de tous les jours, elle te les donnera; s'il te faut son époux, elle le lancera d'elle-même parmi les bataillons ennemis; s'il te faut son cœur et ses entrailles, elle s'ouvrira la poitrine sans frémir, pourvu qu'à sa dernière heure elle te voie, le pied sur les tyrans, offrir au ciel l'épée sanglante qui les aura frappés!

Les traits sublimes se pressent tellement dans cet ouvrage qu'on ne saurait les énumérer tous. Mais ce n'est pas seulement par des actions, par des mots solitaires qu'il révèle l'influence de la doctrine kantienne : il y souffle, pour ainsi dire, une brise ininterrompue qui vous en charrie les émanations. Comme au printemps, dans les bois encore sans feuilles, quelque chose vous annonce la présence du génie mystérieux auquel tout doit la vie; on sent qu'un rayon de soleil peut incessamment tirer la fleur du bourgeon et donner le signal aux pathétiques musiciens de la forêt. C'est qu'une nation révoltée se trouve effectivement dans une disposition sublime; en attaquant sans relâche ses intérêts les plus précieux, la folie de ses chefs l'a contrainte à les éloigner de son cœur. Ses biens menacés ne la touchent plus; un danger perpétuel l'a familiarisée avec la mort; et quand elle prend les armes, qu'elle semble vouloir défen-

dre ses richesses, ses enfants, sa propre vie, elle ne combat ni pour sa vie, ni pour ses enfants, ni pour ses richesses; elle n'est si terrible que par son entière abnégation, par un oubli complet du monde physique. C'est la justice humaine qui se réveille enfin de sa longue torpeur, et qui broie sous ses pieds le criminel.

Avant de continuer, il est bon de prévenir une erreur dans laquelle on tomberait facilement. On pourrait se figurer que Schiller considérait l'art comme un véhicule d'instructions morales, et que nous-même ne lui assignons pas d'autre but. Ce serait une accusation injuste et fâcheuse. Les écrivains qui choisissent la forme littéraire pour introduire le jour dans la conscience de leurs lecteurs, ne sauraient être que des esprits médiocres. La poésie ne fraye point avec l'école: ses libres allures ne s'accommodent pas à la gêne de l'argumentation, et comme elle ne peut observer les lois du raisonnement, elle cherche en vain à prouver quelque chose. Les pièces, les contes, les poëmes didactiques sont les plus fausses et les plus ennuyeuses de toutes les productions humaines. En voulant réunir la science et l'imagination, elles fatiguent les âmes poétiques et endorment les savants. Les grâces littéraires leur manquent aussi bien que les qualités pédagogiques; elles annoncent donc un discernement très équivoque. Les drames de Schiller n'offrent aucune méprise

semblable : jamais il ne professe, jamais il ne se laisse choir dans la démonstration logique ; il n'a peut-être pas écrit une sentence à la manière française. Bien loin de disserter au profit des règles morales, de subtiliser pour les mettre hors de doute, il les suppose évidentes comme la lumière du jour. Il sait que tous les hommes aiment le bien, quoique tous ne l'exécutent pas ; il sait que les âmes, que les actions, que les pensées viles les dégoûtent généralement, tandis que les choses généreuses les remuent jusqu'au fond du cœur ; il sait que leur nature et leur destinée leur imposent fatalement ces émotions ; il le sait de science certaine, car il a pour lui le témoignage de tous les siècles, de tous les peuples, de tous les législateurs et de toutes les religions, sans compter celui de sa propre expérience.

Admettant donc comme sûr un fait indubitable, il ajuste ses moyens à ses auditeurs. Pour éveiller leur affection, il ne leur présentera pas avec un orgueil paternel, il ne leur recommandera pas avec une choquante insistance quelque misérable coupe-jarret digne de la roue ; il ne nommera pas grandeur l'énergie brutale que donne la luxure ou la cupidité. Les empoisonneurs, les assassins, les parricides, les ravisseurs et les filous ne seront pas ses héros de prédilection. Que nous importe effectivement toute cette canaille? Au lieu de la déifier, qu'on l'envoie au bagne et qu'on n'en

parle plus. Si les caractères odieux forment une partie essentielle du bagage dramatique, c'est à la condition de rester méprisables. Shakespeare et les grands tragiques n'oublient jamais cette loi fondamentale ; en la violant on irrite le bon sens public, on se retranche soi-même d'infaillibles moyens, on tombe la tête la première dans le faux et dans l'absurde. Or, quand le poète, suivant la tendance innée qui l'entraîne vers l'hyperbole, exagère sans les défigurer le bien et le mal, il augmente en proportion la joie ou la colère dont ils affectent les spectateurs ; il exerce donc sur eux une influence morale extrêmement puissante. Qu'il cherche ou non cette gloire, elle croît d'elle-même au bord de sa route. S'il possède réellement la clef des âmes, l'auditeur, ému par ses discours, sentira tous les grands principes intellectuels ressusciter dans sa mémoire. Il lui suffit d'être vrai comme la réalité, splendide comme la nature, animé comme la vie.

Ainsi dans *Guillaume Tell* nous n'entendons aucun personnage déclamer à la façon des héros argumentateurs que Pierre Corneille et Voltaire ont fabriqués à l'usage d'une nation anti-poétique ; nous voyons un peuple saigner sous les verges ; la douleur lui arrache des cris et non pas des syllogismes. Cette barbare oppression réveille en nous la conscience de la liberté humaine ; il s'y joint une profonde horreur pour l'injustice, et

quand Gessler reçoit la flèche mortelle, une exclamation de joie nous échappe.

Cette dernière scène est au nombre des plus belles qu'on ait jamais écrites; tout concourt à lui donner une morne grandeur : les sons lointains de la musique nuptiale interviennent dans les lugubres pensées de Tell comme une réjouissance anticipée de la nation; l'amour et le désespoir rendent Hermengarde sublime. On partage sa cruelle ivresse, lorsque, assistant à l'agonie de l'oppresseur qu'elle a vainement imploré, elle lève son enfant dans ses bras et lui crie du fond de son âme : « Vois, mon fils, vois comme les tyrans meurent! » Il n'existe peut-être pas une scène de conjuration aussi vigoureusement idéale que l'assemblée du Rütli. Quant à la marche générale de l'action, M. de Barante l'a si bien appréciée, que le mieux est de transcrire ses paroles :

« Au milieu de ce tableau d'un peuple des an- » ciens temps, on voit se détacher la grande figure » de Guillaume Tell. C'est une idée heureuse que » de l'avoir ainsi isolé du mouvement de ses com- » patriotes. Il refuse de conspirer, et cependant » tout en lui manifeste la force, la fierté, le dé- » vouement, l'amour du pays; mais, comme il » doit tuer Gessler, la seule manière d'ennoblir » ce meurtre, de le rendre moralement suppor- » table, c'est de le montrer comme un acte de » défense naturelle et d'établir les relations de

» l'oppresseur et de l'opprimé hors de la société.
» C'est là ce qui donne quelque chose de si grand
» à ce représentant du droit naturel que Schiller
» a pris soin de nous faire voir, en tout et tou-
» jours, comme vivant hors de la loi commune et
» obéissant seulement aux plus nobles instincts.

» C'est aussi ce qui amène ce résultat si peu
» commun au théâtre, si habituel dans la vérité,
» un dénouement accidentel terminant une entre-
» prise de la prudence humaine. Les trois cantons
» ont conspiré au Rütli; toutes les mesures sont
» prises; Guillaume Tell n'y est pour rien. Il re-
» çoit une offense, il se voit contraint à la défense
» personnelle; Gessler est tué, et la conjuration
» n'a servi à rien. Cela ressemble aux procédés de
» la Providence; mais cette circonstance n'est for-
» tuite qu'en apparence; elle se rattache à l'op-
» pression de la Suisse, à l'excès et à l'imprévoyance
» de la tyrannie, à l'impossibilité qu'elle se pro-
» longeât. Le cours naturel des choses suit une
» marche accélérée vers un but nécessaire; un
» accident y pousse. L'homme aveugle fait de cet
» accident une cause, et n'aperçoit pas d'où lui
» est venue son influence. Comme Schiller l'a dit
» dans une de ses préfaces : *Le devoir du poète*
» *dramatique est de faire comprendre la liaison*
» *de ce hasard avec la marche générale;* c'est à
» quoi il a merveilleusement réussi dans *Guillaume*
» *Tell.* »

Les lecteurs français trouvent le cinquième acte inutile; quand Gessler est mort, et Tell en repos, il leur semble que les lumières devraient s'éteindre. Considérant le théâtre comme un endroit où l'on chante des ritournelles, où l'on donne et reçoit des coups de poignard, il leur suffit qu'un acteur éventre son camarade. Le public allemand ne se réjouit pas à si peu de frais. Le drame ayant pour objet la délivrance de la Suisse, la punition d'un de ses baillis ne le termine réellement point; il faut encore montrer les heureuses conséquences de ce châtiment partiel et le triomphe des droits nationaux, qu'une armée eût pu réduire au silence. L'épisode final, le dialogue entre Jean le parricide et Guillaume Tell forme seul un appendice oiseux; il ne se rattache qu'intellectuellement à l'ouvrage, et ce n'est pas assez.

Marie Stuart soutiendrait l'examen le plus sévère. Dès l'année 1782, Schiller, pendant son exil à Bauerbach, avait résolu de suspendre une couronne au saule mortuaire de cette reine infortunée; le projet ne fut exécuté que dix-huit ans après. Toutes les émotions réveillées par ce drame jaillissent d'une source limpide et témoignent en faveur de notre nature; les motifs vulgaires d'intérêt cèdent le pas à l'admiration et laissent le cœur se noyer dans les larmes. Depuis dix-neuf ans, Marie a perdu la liberté; ses femmes, ses gardiens, les murailles qui l'environnent, sont les seuls com-

pagnons de son existence. Elle pourrait avoir oublié l'univers et sa folle jeunesse, car il ne lui reste de l'une qu'un douloureux souvenir, de l'autre que le murmure des bois dans les nuits orageuses. Comme des enfants valétudinaires, ses espérances sont mortes tour à tour sur le sein qui les nourrissait. Ne tenant plus au monde par aucun lien, elle a tourné ses regards vers l'immortelle consolatrice, vers la sainte religion du Messie. Une faiblesse cachée lui rend bien encore la vie précieuse; mais son amour pour Leicester, ses songes d'indépendance et de bonheur ressemblent à ces dernières illusions, auxquelles l'agonisant lui-même ne croit plus. Dès la seconde scène, elle demande un prêtre et des hommes de loi; elle veut apaiser sa conscience et léguer les biens que la haine lui a laissés; ses forces chancelantes réclament ces précautions; d'ailleurs un tribunal vendu menace ses jours, et le poison ou le fer la raviront peut-être au bourreau. La pièce entière a donc le calme et la terrible majesté d'un chant funèbre; elle nous place, elle nous retient sur la limite du temps, et chaque parole semble éveiller un écho dans l'éternité. A mesure que la catastrophe approche, les perspectives mondaines s'obscurcissent l'une après l'autre. Enfin, quand l'arrêt est signé, que la hache attend sa victime, la résignation de Marie Stuart nous entraîne tout à fait loin du présent; son courage lui donne par

anticipation la tranquillité sereine des âmes bienheureuses.

Comme l'a dit Mme de Staël, cette pièce est un chef-d'œuvre. Il fallait un robuste génie pour atteindre une aussi haute région et ne pas en descendre par une chute. En général on n'apprécie pas bien toute la force intellectuelle que dénote une semblable élévation. Mainte phrase noblement poétique exige un talent plus solide qu'une myriade d'écrits ordinaires. Certaines figures de l'Espagnolet, de Titien, de Guido Reni signalent d'abord le grand peintre. Un seul trait pareil dévoile l'un à l'autre les hommes extraordinaires. Comment donc retenir son admiration, lorsque cette divine grandeur circule dans tout un ouvrage et, comme l'encens dans les cathédrales, parfume jusqu'aux plus secrets détours? Ceux qu'elle pénètre ainsi n'accablent point la mémoire sous leur nombre. La *Passion, Marie Stuart,* l'*Apologie de Socrate,* quelques oraisons de Bossuet, *Sardanaple, Cinq-Mars,* la *Nouvelle Heloïse* sont de rares phénomènes littéraires. Même avec une puissante imagination, l'artiste ne rencontre pas toujours un sujet qui lui permette de déployer cette colossale envergure. Nous trouvons donc entièrement fausse l'opinion française, qui déclare inutile le cinquième acte de *Marie Stuart*. Quand Élisabeth a ratifié la sentence, comme le sort de la première ne laisse plus aucune incertitude, on ne saurait, dit-on, nous

congédier trop vite. Ce jugement naît d'une erreur très pernicieuse et très commune. Il suppose que l'intérêt a pour unique base la curiosité. Lorsqu'après une longue marche les événements s'arrêtent et ne nous gardent aucune surprise nouvelle, la toile devrait, par une juste conséquence, nous dérober aussitôt la scène. Mais bien loin de régler despotiquement l'action dramatique, la curiosité ne joue qu'un rôle inférieur parmi les sentiments qu'éveille l'art. Elle est la ressource des auteurs qui ne savent ni penser, ni écrire. Nos fabricants de vaudevilles, nos entrepreneurs de romans lui doivent tous leurs succès. Une création littéraire, selon le sens rigoureux du mot, n'attache que subsidiairement par l'intrigue. Sa puissance magique réside dans la beauté de la forme et des conceptions. L'homme inintelligent qui l'examine comme un logogryphe dont il cherche le mot, n'ouvrira jamais les yeux à la lumière poétique. La verve et le talent suffiraient donc déjà pour nous intéresser. Mais outre la satisfaction contemplative, le drame excite des joies turbulentes. Il évoque la terreur et la pitié, l'amour et la haine. Toutes les aspirations immortelles ensevelies dans les cœurs s'agitent à sa voix au fond de leurs tombeaux. Entr'ouvrant leur sépulcre, il leur montre du doigt le firmament et les lueurs idéales qui traversent la nuit humaine. Émouvoir, ennoblir, nous rappeler notre destinée, voilà son

but. Tant qu'il le poursuit, le blâme ne saurait l'atteindre. Or, le dernier acte de Marie Stuart est conforme à ces lois. Il nous attendrit, car il nous découvre les apprêts funèbres, le chagrin des suivantes, les tristes émotions de la condamnée; il nous élève, car il nous fait admirer l'angélique résignation qu'elle oppose à la mort; il nous rappelle enfin les grandes lois de notre nature, puisqu'il nous montre la volonté enchaînant la crainte, et l'âme oubliant les douleurs physiques dans le pressentiment d'un glorieux avenir.

Jusqu'au cinquième acte, on peut douter que la reine expire sur l'échafaud. Le dessein de Mortimer, les promesses du comte, l'entrevue sollicitée, le respect d'Élisabeth pour l'opinion publique ménagent différentes issues à la captive. Une heureuse circonstance briserait les portes fatales, derrière lesquelles le chagrin mine ses jours. La situation n'est donc pas tellement arrêtée qu'elle défende toute espérance, et les lois du théâtre n'exigent pas davantage. Quant aux beautés locales disséminées dans la pièce, elles ont été depuis longtemps relevées par la critique. La joie naïve et fougueuse de Marie à la vue des arbres, des eaux et du ciel, en présence de cette magnifique nature qui semble toujours se réjouir ou pleurer avec nous; ses efforts inutiles pour fléchir Élisabeth; sa colère majestueuse, lorsque l'hypocrite,

abusant lâchement de son pouvoir, l'insulte et la raille sans vergogne; l'impétueuse déclaration de Mortimer, la scène où Melvil confessant la reine abandonnée la prépare aux dernières angoisses; toutes ces inventions poétiques ont recueilli leur tribut d'éloges. On a pareillement loué la finesse et le talent observateur dont Schiller a fait preuve en dessinant les caractères de Burleigh, de Leicester, de Paulet et d'Élisabeth.

A *Marie Stuart* succéda *Jeanne d'Arc*. Les premières représentations eurent lieu à Leipsick et furent accueillies avec enthousiasme. Si la catastrophe mérite de grands reproches, comme ils ont surtout pour objet la métamorphose qu'a subie l'histoire, cette imperfection ne mécontenta point les auditeurs allemands. Le véritable sort de la jeune guerrière étant ignoré du plus grand nombre et peu familier aux autres, un souvenir jaloux ne troublait pas leur illusion. En France, on connaît tellement la vie de la Pucelle, qu'une rigoureuse exactitude historique eût seule permis d'agir sur les spectateurs. On a cherché sans succès les raisons, qui engagèrent Schiller à inventer un dénouement fantastique. De sérieuses considérations durent l'égarer dans cette voie, car la mort de Jeanne, telle que nous l'exposent les chroniqueurs et les pièces authentiques du jugement, surpasse en intérêt les derniers actes du poème. La malheureuse fille abandonnée par les siens,

vendue aux Anglais par Gui de Luxembourg, et, malgré sa résignation, expirant les sanglots à la bouche, éveille l'un après l'autre tous les sentiments tragiques. On la plaint, on l'admire, on sent affluer dans son âme la terreur, la colère et la haine des assassins. Et puis comme cet injuste supplice eût fait bondir le cœur de Schiller! Avec quelle sympathique agitation il eût amené l'héroïne devant le tribunal! quelles larmes il eût répandues, en l'entendant pleurer au milieu des flammes! Jamais occasion d'appliquer ses théories n'avait encore aussi bien secondé le poète. La bassesse de l'église, des juges laïques et de l'Université qui se disputaient le droit et la honte de condamner la jeune inspirée, ouvrait une large carrière à ses chevaleresques emportements. Il trouvait rassemblés sous sa main les éléments que préférait son génie. S'il les négligea, ses opinions systématiques n'en furent point la cause. Elles l'auraient lancé dans le courant plutôt qu'enchaîné parmi les herbes du rivage. Il nous semble qu'une raison pratique le détermina seule. *Jeanne d'Arc* fut écrite immédiatement après *Marie Stuart*, et la péripétie de ce dernier ouvrage est tellement identique à la situation, qui devait terminer l'autre, que, pour ne pas altérer les événements, il eût fallu reproduire les mêmes effets à l'aide de moyens pareils. On aurait vu deux femmes entourées d'ennemis implacables, toutes deux prisonnières,

toutes deux livrées au bourreau, malgré leur innocence, toutes deux soutenant avec intrépidité la sanglante épreuve en face de laquelle ont pâli tant de courages. Il eût repris sa chanson et l'aurait modulée sur un air presque semblable. Quoique cette excuse ne satisfasse pas entièrement, elle peut servir de justification partielle. Ce fut un malheur que cette rencontre de sujets analogues, car elle forçait le dramaturge à choisir entre la valeur relative et le mérite absolu de sa seconde production. Une double pièce eût fait tache dans son répertoire et il n'encourait pas moins le blâme, s'il traitait cavalièrement les faits historiques.

Ces restrictions admises, l'ouvrage considéré en lui-même ne déshonore pas la belle famille à laquelle il appartient. Une égale majesté, une égale force le distinguent. Comme le chant des moines sous les bois qui ceignent les anciennes abbayes, une voix religieuse flotte perpétuellement derrière le bruit de l'avant-scène. Le drame est épique ; il nous laisse apercevoir dans le lointain l'ombre des mains toutes puissantes qui gouvernent les nations. A l'aide du chevalier noir et de la foudre le Seigneur intervient presque directement. C'est là sans doute ce que Schiller voulait désigner en intitulant *Jeanne d'Arc :* pièce romantique. Si l'on n'altère point le véritable sens des mots, cette dénomination convient non-seulement à la *Pucelle*,

mais encore à toutes les œuvres de l'auteur. Il fallait donc qu'il la prît dans une acception détournée. Il songeait évidemment aux légendes, épopées, mystères et cathédrales, où l'artiste nous met sans cesse face à face avec Dieu. La présence continuelle du souverain Être au fond de tous les récits, de toutes les créations humaines lui parut le signe caractéristique du romantisme. Quoique cette idée ne soit pas entièrement juste, elle approche assez du vrai pour que l'auteur échappe à la censure. Un tableau poétique sert d'exorde et prépare l'intelligence. De muets ombrages couronnent l'horizon, le vent roule les nuées dans ses flots limpides; comme les anciens manoirs, le drame ne nous apparaît qu'au bout d'une allée verdoyante. Par ce caractère bucolique, le prologue dévoile son origine septentrionale. Nous n'aurions pas ainsi largement esquissé la période de solitaire exaltation, durant laquelle Jeanne amassa peu à peu cette foi en elle-même, ce religieux enthousiasme qui gagna bientôt toute l'armée. Le lecteur doit pourtant voir naître ses projets; les circonstances les expliquent. L'arbre des fées annonce par son étrange murmure les événements insolites que le poète déroulera devant nous. Aussi, quand l'héroïne, dans un touchant monologue, salue pour la dernière fois son clocher natal, nous partageons ses désirs, ses regrets, ses inquiétudes, nous avons foi comme elle dans sa

mission extraordinaire; que son épée flamboie au soleil, et nous crierons victoire.

Dès lors, tous les faits marchent à la rencontre l'un de l'autre en se tendant la main. Le siége d'Orléans, la venue de Jeanne d'Arc, la fuite des Anglais, la réconciliation avec le duc de Bourgogne, l'expédition laborieuse qui conduit les Français à Reims, amènent insensiblement le sacre inespéré du roi dans sa belle cathédrale. Mais la vierge libératrice pleure son triomphe; il lui coûte le bonheur et l'innocence. Une douce musique égaie en vain l'air autour d'elle; les reproches de sa conscience dominent le son du haut-bois. L'ange de Dieu n'est plus à ses côtés : elle se sent femme, elle regrette ses lointaines vallées et la tranquille existence de la chaumière; puis, lorsque Agnès vient lui raconter sa joie, non pas une joie patriotique, un ravissement plein d'orgueil, mais le transport de l'amante qui voit son seigneur glorieux et couronné, la malheureuse envie cette exaltation des sens qu'elle ignorera toujours. Le châtiment ne se fait pas attendre. La vieille malédiction, qui poursuit les grandes destinées, accourt sur ses traces. Une loi inexorable condamne les héros, les sages et les prophètes à mourir victimes des leurs. Le plus proche doit tenir l'épée : il connaît mieux les endroits vulnérables. César expire sous les coups de Brutus; Judas vend son maître; Samson, Hercule, Siegfried et Arthur périssent

par des mains adorées *. La trahison ou l'assassinat diffèrent-ils l'œuvre impie? La nation entière se lève en rugissant et demande sa pâture. Socrate boit la ciguë, Démosthènes implore vainement le secours des dieux immortels. Si le peuple n'ose égorger lui-même ses bienfaiteurs, il invente quelqu'autre moyen de les récompenser. Il laisse Rolland périr sous les coups des Ibères, Jeanne d'Arc sur le bûcher des Anglais, Thémistocle sur la Chersonnèse de Thrace; l'ennemi lui sert de bourreau. Comment leur pardonnerait-il leur grandeur et sa propre abjection? Pour que Jeanne subisse complètement l'anathème, c'est son père qui l'accuse, c'est lui qui brise sa couronne de pieuses fleurs. La multitude sauvée par elle la regarde avec épouvante et la délaisse au premier signe. C'en est fait, elle n'a plus qu'à mourir; ses yeux se sont ouverts; elle aperçoit l'homme dans sa hideuse réalité.

Wallenstein nous montre avec quel scrupule Schiller étudiait l'histoire et lui conservait sa physionomie, lorsque de hautes raisons ne l'engageaient point à sacrifier la vérité accidentelle aux vérités impérissables. Son héros ayant cru à l'astrologie et devant parler un langage superstitieux, il eut le courage de s'enfoncer dans l'abîme

* La femme d'Arthur et son neveu Mobred le trahirent et causèrent sa mort.

où l'astrologie sommeille depuis trois cents ans. Il lui arracha ses formules, ses étranges supputations et se les appropria si bien qu'il aurait pu dresser un thème de naissance. Comme on l'a observé, sa tragédie peint mieux la guerre de trente ans que sa narration elle-même : la poésie a battu la science. Wallenstein est l'unique personnage dont il ait modifié le caractère. S'il l'avait religieusement exhumé des catacombes historiques et produit sur la scène tel que le voyaient ses officiers, il eût rendu l'ouvrage impossible. Sombre et muet comme la nuit, perfide, cruel, avide d'honneurs et de richesses, planant sur l'Allemagne ainsi qu'un oiseau féroce, le général autrichien n'avait de grand que ses projets et sa terrible volonté. Cette morne figure n'aurait pas éveillé la sympathie. Nous apprendrions, avec l'indifférence la plus tranquille, le succès ou le naufrage de son ambition. Par la manière dont il éluda cet obstacle, Schiller fit preuve d'une grande habileté. Dans le drame, le chef des armées catholiques se montre à nous comme un rêveur. Son imagination le couronne bien d'un diadème usurpé, il envie bien le manteau de pourpre; mais ce désir vague et flottant est loin d'avoir la consistance nécessaire pour engendrer la foudre. Or pendant qu'il médite et se bâtit un pompeux avenir, son ami, son frère d'armes, le seul homme devant lequel il pense tout haut, Piccolomini l'environne d'es-

pions, trahit sa confiance et le dénonce à la cour. L'intention présumée se change en crime certain aux yeux de Ferdinand. Questenberg est expédié avec des ordres secrets; il faut que le duc résigne le commandement ou périsse. Le songe devient alors une nécessité; en abandonnant ses troupes, le général s'exclurait pour toujours du monde politique; il s'attirerait même un danger personnel: la haine des courtisans foulerait sans doute aux pieds l'ennemi qu'ils ne redouteraient plus. Voilà comment il juge sa propre situation; un beau monologue révèle sa surprise et son inquiétude. Il conserve d'ailleurs un vif ressentiment de l'injure que l'empereur lui a faite à Regensburg, en exigeant sa démission. Il le regarde comme son obligé, l'ayant secouru dans un moment de profonde détresse, et la légèreté avec laquelle Ferdinand le condamne sans l'avoir entendu peut lui sembler une ingratitude inexcusable. Enfin les ravages et la cruelle oppression, qui désolent la Bohême, sont peints du côté facétieux, ou reculent tellement vers le fond du tableau que la perspective aérienne adoucit leurs traits sauvages. On admire la rigoureuse discipline que le général fait observer à des troupes licencieuses et gorgées de butin. Son âme couve l'inerte agglomération, épanche la vie dans ses derniers atomes et les réunit magnétiquement l'un à l'autre; son orgueil même lui donne des proportions gigantesques. La

gloire qu'il s'est acquise dans vingt batailles étincelle derrière lui comme un soleil couchant. Fortune, génie, puissance, honneurs, tous les dieux de la terre le revêtent de leur pompe et le couronnent de leur majesté. Plus libre, plus fier, plus adoré qu'un César, son bonheur a presque la noblesse de la vertu, et quand des mains hypocrites l'assassinent dans l'ombre, il paraît abandonner la vie ainsi qu'un héros ou un martyr. Pour donner ainsi à Friedland un aspect grandiose, il fallait et une extrême adresse et l'esprit élevé de Schiller. La lutte qu'il dut engager contre le sujet ralentit son travail et l'occupa sept années. A moins d'une victoire décisive la composition était nulle. Les phrases suivantes, tirées d'une lettre écrite en 1796, montrent que ce désavantage ne lui échappait aucunement.

« Le duc n'a rien de noble; considérés à part, ses actes manquent de désintéressement et il est lui-même sans dignité. Le fond ne m'aide point; la conception et la forme doivent tout opérer. Une semblable matière est justement ce qu'il fallait pour me lancer dans une nouvelle carrière poétique. Je marche sur le tranchant d'un rasoir et un seul faux-pas causerait ma ruine. L'intime vérité, l'énergie et la précision que ce dessein exige, auront une influence prononcée sur mon avenir littéraire. »

La pièce fut jouée pour la première fois à

Weimar en 1798. Montée avec luxe, objet d'une longue espérance, elle eut un succès triomphal. Dès lors, comme à présent, on admira la puissante harmonie de ce vaste ensemble. Le tableau si réel et si vivant, si hardi et si burlesque des troupes de Wallenstein semblait une résurrection magique du passé. L'adroit enchaînement des scènes, l'unité logique des caractères illuminent, pour ainsi dire, l'ouvrage intérieurement et en facilitent la vision. Deux créatures idéales, mêlées aux personnages grossiers ou ambitieux qui intriguent sur les premiers plans, délassent les regards. Max et Thécla brillent dans cette ère néfaste comme une angélique apparition, dans ce monde ténébreux comme le divin messager du Tasse, qui fait resplendir autour de lui les nuées orageuses. La confiance du jeune Piccolomini en Wallenstein, l'admiration, l'attachement qu'il lui voue, reflètent sur le général l'estime dont il nous pénètre lui-même. Enfin trop vertueux et trop inflexible pour l'âge maudit où il est né, il s'enveloppe dans sa colère et demande aux épées ennemies l'éternelle quiétude.

A *Wallenstein* il faut opposer *Don Carlos*. Ce n'est plus ici ni le choix des circonstances, ni la réalité de la peinture qui déterminent la valeur du drame, mais son caractère entièrement idéal. L'auteur y déploie une étonnante sensibilité; dès la seconde scène les larmes vous viennent aux

yeux. Don Carlos est une âme faible et généreuse : ses qualités aussi bien que ses défauts préparent sa ruine. L'amour du bien, le désir des grandes choses enfantent dans sa tête mille songes éclatants. Il deviendra le libérateur des nations, il leur donnera le repos et le bien-être qu'elles cherchent en vain depuis tant d'années. Le jour où son père lui léguera le diadème, l'histoire abandonnera son lit inégal et sa fange sanglante ; une nouvelle brise, un nouveau cours dirigeront ses flots aussi purs que la lumière vers des jardins enchantés. Mais pour croire à ses rêves, il a besoin de sentir la main de Posa dans la sienne. Loin du marquis, un souffle éteint ses plus ardentes espérances. L'air fatal des cours l'énerve et l'empoisonne. La tyrannie, qui pèse sur la nation, pèse doublement sur lui. Aux rigueurs communes, Philippe ajoute une surveillance inquiète et humiliante. Épié sans cesse, banni des affaires, dominé par les confidents royaux, on incrimine ses gestes, ses discours et ses regards ; on voudrait pénétrer jusqu'au fond du sanctuaire où veille sa pensée muette. Et cet esclavage ne date pas d'hier; il avait encore les yeux bleus de l'enfance que son père le redoutait et l'opprimait déjà Si sa volonté peu énergique s'est tout à fait amollie; si, le ressort intérieur une fois brisé, son âme ondoie au gré des émotions ou des circonstances, y a-t-il là de quoi nous surprendre? La cause et l'effet ne se renient point.

Or, voilà qu'un indomptable amour, favorisé, puis déçu par le roi, se glisse dans son cœur. La vive sensibilité du malheureux jeune homme, le besoin de sympathie qui le tourmente, sa fougueuse imagination et la beauté de la reine vont également contribuer à sa perte. Comme un hôte farouche, l'invincible penchant détruira sa demeure. Privé de tous les moyens de résistance, l'infant ne s'appartiendra plus ; il ne se connaîtra plus, il ne sera plus Don Carlos, mais une passion terrible, aveugle et sourde que ni le feu, ni le poignard, ni le billot ne sauraient épouvanter. Aucune puissance ne lui rendra la domination de lui-même. Tant qu'une goutte de sang palpitera dans ses veines, tant qu'un désir naîtra dans son âme, tant qu'un reste de vie animera sa poitrine, il adorera l'ineffable créature divinisée par son enthousiasme. Il voudrait s'affranchir qu'il n'y réussirait point. Les vents ont emporté son libre arbitre ; il a cessé d'être homme pour devenir l'esclave d'une fatalité implacable et errer au sein d'un éternel orage.

Cet amour délirant, qui ensorcèle toutes les facultés, a mis plusieurs poètes en verve. Walter Scott, Lope de Vega, Shakespeare, Voltaire, Gœthe et l'abbé Prévost lui ont dû de brillants succès. Nul ne me semble pourtant avoir mieux réussi. La délicatesse nerveuse des auteurs germaniques et spécialement de Schiller ne lui facilitait point seule l'entreprise. *Don Carlos* fut écrit pendant

son séjour à Dresde et il souffrait alors du mal qu'il représentait.

Nous avons déjà tracé le caractère de Posa, nous n'y reviendrons point; nous tenons seulement à combattre une opinion de Mme de Staël, que beaucoup de gens adoptent et qui n'en est pas moins fausse. La scène où le marquis, dans un langage entraînant, expose au roi ses idées libérales, lui paraît tout à fait invraisemblable. « Une grande erreur, dit-elle, c'est de supposer que Philippe II put écouter longtemps avec plaisir un tel homme et qu'il lui ait donné pour un instant sa confiance... Il y a des inconséquences dans le caractère de tous les hommes, même dans celui des tyrans, mais elles tiennent par des liens invisibles à leur nature. » Elle ne remarque pas que l'anneau secret est ici doué d'une force assez grande pour légitimer complètement ce dialogue, et lui donner une grande vérité poétique. En effet, tous les despotes ne se laissent point guider par des motifs analogues. L'abus du pouvoir ne constitue pas un caractère, il en est le résultat. L'avarice met le fouet dans les mains de celui-ci, la luxure dans les mains d'un autre. Celui-là trouve un plaisir féroce à voir couler le sang et les larmes; un quatrième, ivre d'orgueil, considère toute résistance comme une injure. Il existe enfin des tyrans qu'un louable mobile égare. Ils allument des bûchers pour la gloire du Seigneur, tenaillent les hérétiques pour

défendre la vérité. Quoique souvent plus atroces que les premiers, ils leur sont infiniment supérieurs. Entre d'ignobles passions et l'amour exagéré d'une sainte cause, il n'y a point à choisir. Le fanatique est susceptible de dévouement. Lorsque sa conscience parle, il n'écoute plus ni l'intérêt ni la nature, et, s'il le faut, il plongera la main dans les flammes qui brûlent ses victimes. C'est là justement la tournure d'esprit du monarque espagnol. En différentes circonstances il sacrifia son or et ses armées à des scrupules religieux. Nous ne voulons point dire qu'il fut un héros chrétien ; la nature l'avait produit dans un jour de tristesse et lui avait donné un cœur sans amour comme sans pitié. Mais s'il eut toujours une barbarie odieuse, il montra quelquefois le désintéressement des anachorètes. De cette croyance pure et violente à l'abnégation du marquis la distance est petite ; quoique leurs idées ne soient pas conformes, un sentiment pareil les unit. Le maître dédaigneux que l'égoïsme et la servilité des hommes ont conduit à les mépriser tous, qui se figure agir seul avec de nobles intentions, rencontre enfin dans un sujet la même grandeur. Le premier résultat d'une semblable découverte est la surprise; le deuxième, une estime involontaire. Il existe donc une âme comme la sienne, et l'effrayante solitude qui l'environne peut donc avoir un terme! Il existe une seconde image du Créa-

teur, un esprit qu'il ose sans rougir nommer son frère, un égal du prince qui ne s'en croyait point ! Je laisserai le lecteur débattre lui-même si un pareil accord ne doit pas entraîner Philippe vers le marquis et gagner à ce dernier la confiance royale. Pour nous, la question n'admet pas le plus léger doute.

Aucun drame de Schiller ne renferme peut-être un aussi grand nombre de scènes frappantes. On a beaucoup loué l'entretien admirablement original, où le roi livre son fils au grand inquisiteur. Comme l'eau d'un lac trop plein, le sublime ruisselle de l'ouvrage par mille échappées. L'ardente conviction et la fermeté inébranlable de Posa le vouaient au martyr, en quelque temps qu'il eût vu le jour. Il est des situations, où l'esprit le moins résolu acquiert une vigueur étonnante et affronte sans crainte des périls, dont la seule vue l'aurait accablé dans un autre moment. Telle est celle de Don Carlos auprès du corps sanglant de son ami. Lorsqu'il se voit arracher l'unique joie mêlée à ses infortunes, il rompt les derniers liens qui l'enchaînent ici-bas, et retrouvant la liberté dans son désespoir, demande compte au roi de l'assassinat exécuté par ses ordres. Une douleur excessive le rend sublime, lui fait mépriser la mort. On blâme avec justice l'obscurité qui enveloppe l'intrigue, au moment où Posa fait arrêter Don Carlos. Elle gâte les scènes suivantes et pèse sur la fin comme

un crépuscule envieux. L'auteur s'en est lui-même aperçu.

Nous rangeons *la Fiancée de Messine* parmi ces erreurs littéraires, auxquelles n'échappent jamais entièrement les poètes. Dans une tragédie intitulée *Alarcos*, Frédérick Schlegel avait voulu peindre les temps farouches où l'homme, guidé par ses instincts, marche droit devant lui, sans analyser les sensations qu'il éprouve, ni les motifs qui le dirigent. La pièce, jouée à Weimar sous l'inspection de Gœthe, fit naître en Schiller le désir de tenter un essai analogue. Tout autre caprice eût mieux valu. Non-seulement le drame occasionné par cette fantaisie n'intéresse point, mais, si nous ne respections des mânes bien-aimés, nous le qualifierions d'absurde. Il heurte la logique non moins que le goût. L'introduction laisse déjà pressentir quelque malheur, et, en avançant, l'anxiété redouble. Schiller établit d'abord avec force la nécessité de l'idéal; la simple imitation du réel ne conduit pas à l'art. Le premier flotte sans cesse entre deux extrêmes, le vulgaire et le fantastique. Celui-ci néglige, celui-là recherche trop la vérité commune. L'idéal a pour base l'observation, mais il purifie les éléments qu'elle lui donne. Le reste du discours est un spécimen affligeant des contradictions grossières, dans lesquelles tombe parfois le génie le plus sagace. En effet, après avoir imposé à l'artiste comme une loi rigoureuse la trans-

figuration poétique de la nature et de la société, Schiller indique un moyen auxiliaire qui lui allégera la tâche : c'est l'emploi du chœur antique dans les sujets modernes. Il semble ignorer que si la vie en plein air et les mœurs ouvertes des anciens justifiaient la présence de ce témoin collectif, il choque les habitudes intimes, la nature expansive, l'ardente et rêveuse sensibilité des hommes du nord ou des peuples modifiés par le christianisme. Il suffirait qu'il traversât une pièce, dont les héros ne seraient ni Grecs ni Romains, pour lui enlever toute couleur historique. A cette inconséquence vient s'en joindre une autre : la lugubre et inévitable fatalité du monde antique plane sur l'action ; deux frères se tuent, parce qu'ils *doivent* se tuer. L'histoire ne nous échappe point seule, la liberté humaine l'accompagne dans sa fuite, quoique les idées modernes réclament sa présence ; il y a manque de vérité psychologique. Enfin, Schiller a cru pouvoir mêler le dogme chrétien et les dieux des Hellènes aux superstitions mauresques. Il appelle cet amalgame une religion poétique ; mais, d'un pareil chaos, il ne sort qu'un monstre sans physionomie qui épouvante le goût et la raison. Je me tais ; aussi bien la préface ne contient pas une ligne, le drame pas une scène que ne désavoue la théorie dont l'auteur s'imagine les extraire. Vainement cherchons-nous le réel, nous trouvons à la place quelque chose de factice

et de bizarre; nous parcourons un sol chimérique où l'idéal ne pouvait éclore. Cette œuvre n'est d'ailleurs pas seulement en contradiction avec elle même, elle contredit toutes ses aînées et toutes celles qui portent une date plus récente. Dans une vie harmonieuse comme celle de l'auteur, elle forme presque un délit. Nous admirons la verve lyrique de certains passages, l'élégance, la mélodie et la noblesse du style; mais, quelque beaux que soient les détails, ils ne rachètent jamais un vice de conception ; leur valeur même fait regretter leur usage.

Quoique *Fiesco* et *l'Amour et l'Intrigue* soient bien inférieurs sous le rapport de la diction, comme ouvrages écrits pour le théâtre, ils méritent la préférence. Ils n'ont certainement point le large horizon intellectuel, ni le majestueux aspect de *Wallenstein* ou de *Don Carlos,* mais ils provoquent encore des élans sympathiques et s'adressent à l'imagination par le bon chemin. Ferdinand, Lavagna, Louise et la comtesse nous émeuvent irrésistiblement; des cœurs palpitent dans leur sein; l'homme, avec ses désirs, ses craintes et son libre arbitre, joûte sous nos yeux contre les événements. Ce n'est plus, ainsi que tout-à-l'heure, la fatalité qui vit en lui; la lutte nous intéresse davantage, car nous ignorons lequel, du sort ou de l'homme, jettera le fer impie et demandera quartier.

Si aux drames que nous avons cités on ajoute quelques fragments incomplets : *le Misanthrope, les Enfants de la Maison, les Chevaliers de Malte, Warbeck et Démétrius,* on connaîtra dans son entier le répertoire de Schiller. Le dernier ouvrage absorbait toute son attention, lorsque l'heure des adieux suprêmes lui fit tomber la plume des mains. C'est le plus long essai inachevé qui nous reste. Comme dans *Warbeck,* un imposteur y joue le principal rôle. Le poète voulait qu'il nous touchât d'abord par sa croyance en lui-même et en ses droits, puis, que son entêtement, après avoir reconnu l'erreur, le poussât au crime et le fît tomber dans la dégradation. Le tableau de la diète polonaise, formant la première scène, est tracé avec une chaleur, avec une habileté qui ne révèle aucunement les approches de la mort. L'intrigue assez vulgaire du *Misanthrope* l'engagea sans doute à ne pas le finir ; tel qu'il est néanmoins, il renferme plusieurs passages admirables. Schiller peignait son propre caractère dans celui de Hutten, et quand un aussi grand poète nous ouvre son âme, il s'en échappe toujours une lumière éblouissante. Les *Enfants de la maison* prouvent combien l'auteur savait ennoblir un sujet. La police devait être l'héroïne du drame, et s'offrir à nous sous un aspect idéal. Elle ne nous aurait pas semblé, comme d'ordinaire, un avilissant espionnage, mais une sorte de providence humaine, effrayant le crime

et planant sur les demeures ainsi qu'un génie tutélaire. Nous avons déjà mentionné quelques traductions; pour compléter le catalogue, il faut le grossir de plusieurs autres : l'*Iphigénie en Aulide* et le commencement des *Phéniciennes* d'Euripide, *Macbeth,* la *Phèdre* que nous admirons chez nous, et le *Turandot* de Gozzi. Tous ces ouvrages ont fait une pompeuse entrée dans la langue allemande, au son de la cadence rhythmique. Ils ont avec les drames inventés par Schiller une frappante analogie. Le dernier entre autres est l'histoire d'un jeune homme, qui s'expose à une mort presque certaine, pour conquérir une femme souverainement orgueilleuse et souverainement belle. Lorsqu'il a remporté la victoire, sa générosité lui suscite de nouveaux périls; il ne marche vers le bonheur qu'entre deux précipices. A la fin pourtant son courage et son amour touchent la rebelle; la douce maladie gagne son cœur, et elle palpite sous les baisers qui révoltaient son imagination.

Tel fut le drame dans les mains de Schiller, tels sont les arbustes fleuris qu'il planta sur les collines germaniques, et dont les brises de sa patrie garderont toujours le souvenir. On joint fréquemment son nom à celui du grand William : si l'on veut insinuer par là que ces génies ont un air fraternel, c'est une grave erreur. Chacun d'eux habite un pôle différent, et le monde entier roule dans l'in-

tervalle. Le poète anglais est le type de l'écrivain objectif. Comme une chambre noire autour de laquelle circule la foule, son théâtre expose à nos regards les physionomies les plus diverses. On ne l'appelle point sans raison le doux Shakespeare; sa majestueuse impartialité dénote une calme et endurante organisation. Avec un tempérament nerveux, une âme irritable et emportée, le mal eût excité sa colère; il l'aurait fui ou battu de verges, il serait devenu tout à fait idéal ou complètement railleur, il n'eût point mêlé le sérieux au comique. Sa tranquille observation amena des effets opposés. Ne s'indignant point lorsqu'il rencontrait le vice, ne fondant point en larmes aux pieds de la vertu, il examinait, scrutait et reproduisait. Son œuvre a toutes les beautés, mais toutes les imperfections que le monde réel étale devant nous; elle est diffuse, inégale, terrible, joyeuse, sublime et grossière comme la vie humaine. La farce et le pathétique y marchent bras dessus, bras dessous. On lui reprocherait vainement ses défauts; quelques-uns exceptés, ils n'ont pas leur source en lui-même; ils appartiennent au modèle qu'il étudiait, et, si on veut le blâmer, il faut prendre garde de ne pas censurer le Créateur, dont ils sont l'ouvrage. Cette abondance inépuisable, cette variété sans fin élargissent et consolident sa gloire. La multiplicité des goûts y trouve la multiplicité des formes, des caractères et des

pensées. Du mendiant au seigneur, de la jeune fille au vieillard, du prêtre au dandy, chacun reçoit sa part de nourriture. Le grand poète distribue de magnifiques aumônes; ce que l'un dédaigne, son voisin le ramasse, et tous chantent les louanges du donateur. En un mot, l'univers qu'enfante sa parole est une vivante copie de celui que nous touchons ; s'il n'y manque pas un grain de poussière, on n'y voit pas un atome de plus, et l'âme ardente cherche derrière cet infini sensible un infini moral qu'elle ne découvre pas toujours *.

Dans Schiller, au contraire, ce sont les phénomènes intellectuels que nous apercevons d'abord. Il regarde en lui-même, analyse son cœur et poursuit jusqu'au fond les lois éternelles qui en gouvernent les battements. L'essence de l'homme, ses ineffaçables croyances et ses nobles désirs, voilà l'objet de ses contemplations. Il se demande avant tout ce que nous devons être ; il examinera plus tard ce que nous sommes réellement. Les faits nécessaires l'emportent à ses yeux sur les faits accidentels; pour démêler les uns, il faut connaître les

* Cette appréciation de Shakespeare ne concerne que la généralité de ses œuvres. Dans certains endroits et dans certaines pièces, dans *Hamlet*, par exemple, l'auteur nous révèle le jugement qu'il porte sur le monde, en le considérant de son point de vue idéal. Mais cela ne nous avance guère, car le dramaturge est profondément sceptique.

autres. Ses tableaux n'auront pas seulement la valeur d'une peinture; ils dévoileront aux auditeurs irréfléchis le mystère de leur pensée, ils feront tressaillir le dieu dans l'homme, l'esprit immortel dans la créature passagère. Que l'auteur observe ou non la réalité fortuite, peu nous importe ; il a saisi les éléments constitutifs de l'âme, il tient la vérité psychologique, la science radicale dont l'absence annule tous les efforts de l'empirisme. Sans doute il ne rejettera point les nombreuses modifications produites par les lieux, les temps, la race, le climat et les habitudes. Il sait trop bien qu'elles lui sont nécessaires pour donner à ses personnages une physionomie vivante. Sans elles point d'illusion ; mais il ne leur accordera sur ses toiles qu'une place secondaire. Bien loin de cacher le principal, l'accessoire flottera derrière lui, comme la traînée brillante qui flotte derrière certains astres.

Nous n'avons pas besoin de dire qu'un semblable drame exige dans toutes ses parties l'homogénéité la plus rigoureuse. Enfanté immédiatement par l'intelligence, écho des harmonies spirituelles, il ne saurait admettre plusieurs tons et plusieurs sortes de matériaux. Lorsqu'il l'évoque à la lumière, le poète satisfait une propension intérieure; il livre passage aux tendances élevées qui l'obsèdent et cherchent fougueusement une issue. Il ouvre à ses frères un Eden surnaturel où, comme une jeune Ève

éblouissante de grâce, la poésie du cœur leur montre sans voile les douces beautés à peine entrevues dans leurs songes. Il ambitionne donc les plus nobles effets de la parole et de la scène. Pour atteindre son but, il faut qu'il choisisse entre les divers moyens de l'art : le trivial, le laid et le comique n'entreront pas dans son œuvre ; ils en détruiraient le caractère et l'unité. La fin solennelle qu'il se propose les exclut d'avance. S'il désire nous monter peu à peu jusqu'au ton idéal, il ne doit point nous laisser choir par moments jusqu'au ridicule ; chaque impression facétieuse annulerait tous les résultats obtenus, et il ne nous arracherait à cette nouvelle apathie qu'au moyen de nouveaux efforts.

Le poète subjectif, comparé aux écrivains objectifs, a donc toujours une sorte d'uniformité relative. Il s'élève et creuse davantage, mais suit une ligne perpendiculaire. Au lieu de chevaucher par monts et par vaux comme le dramaturge anglais, au lieu de s'asseoir à tous les foyers, de sourire à tous les visages, il cherche quelque paisible manoir, quelques dignes intelligences, et méprise le reste. N'acceptant qu'un petit nombre de moyens, circonscrivant lui-même son action, il ne plaira pas aussi généralement. Les esprits vulgaires, les âmes courbées sous le joug de l'instinct, la nullité frivole que toute émotion épouvante, ne sentiront point sa grandeur, et lui reprocheront leur niaiserie ; mais les suffrages les

plus précieux viendront le consoler : nul ne l'admirera sans le chérir.

Ces deux méthodes poétiques ont leur racine dans la nature même de l'intelligence. La seconde correspond au dogmatisme, la première à la philosophie expérimentale et généralisatrice. Elles nous offrent les deux procédés essentiels de l'entendement ; l'une suit la marche dite *à posteriori*, l'autre celle qu'on nomme *à priori*. Elles semblent donc de tous les temps et de tous les lieux. Néanmoins c'est depuis l'ère chrétienne qu'elles ont pris le caractère et engendré les effets indiqués tout à l'heure. On se figure sans raison que le drame et l'art moderne en général nécessitent toujours le mélange du comique et du sérieux. Quoique les anciens les aient rarement unis et que le moyen-âge se soit comme approprié leur association par un fréquent usage, elle ne marque point seule leurs limites respectives. Cette variété extérieure n'est qu'un effet amené par une dissemblance intime, dont les résultats ne sont pas toujours les mêmes. Le développement du principe subjectif et l'observation de la nature qu'il entraîne, nous en paraît la véritable source. Pour peu qu'on examine attentivement les choses, on aperçoit bientôt une aussi grande différence entre l'idéal grec et l'idéal moderne, entre Sophocle et Schiller qu'entre Sophocle et Shakespeare. Le nôtre est psychologique, celui des anciens ob-

jectif. Nous purifions le monde du point intellectuel ; nous le rendons plus conforme aux lois de notre âme, plus propre à en satisfaire les désirs. L'homme et la nature deviennent sous nos mains ce qu'ils devraient être pour s'harmonier entièrement avec nos facultés. L'esprit lui-même, si j'ose le dire, s'incarne dans les objets et leur communique sa forme. Le héros moderne, c'est Grandisson, Posa, le Christ; l'héroïne, Amélie Booth, Clarisse, la Vierge. Toujours la moralité la plus pure avec l'intelligence la plus haute. Nous ne saurions admirer un type, s'il ne correspond exactement à nos idées de perfection. Comme l'artiste ancien n'était qu'objectif, il ne pouvait suivre cette marche. Il idéalisait par des moyens externes : le rang, le pouvoir, la beauté physique, l'opulence, la vigueur corporelle et la noblesse de la race donnaient à ses personnages toute leur grandeur. Son insouciance pour les qualités morales était si forte que le Destin ne le gênait pas. Des individus sans libre arbitre, sans moralité possible allumaient sa verve et déterminaient dans ses auditeurs une explosion d'enthousiasme. Les dieux mêmes n'étonnaient que par leur force, leurs dimensions et leur longue vie ; on leur accordait la science, parce qu'elle est une ressource ; mais ils succombaient à la passion, ils ignoraient la vertu. Le concubinage, l'adultère et la pédérastie souillaient les couches divines :

l'olympe ne nous semblerait qu'un lupanar. La tragédie ne devait, en conséquence, jamais renoncer à la pompe ; elle n'avait aucun moyen spécial d'ébranler l'imagination, car la terreur et la pitié lui sont communes avec le drame.

Le christianisme et les races du Nord ont donc ajouté deux nouvelles productions théâtrales à celles des anciens. Au lieu d'une seule route nous en avons trois. Le poète moderne écoute son âme ainsi que Schiller ; il fait passer le monde à travers sa pensée. Comme Shakespeare il étudie la nature ; elle le domine, elle chante par sa voix. Arc-en-ciel pompeux, elle reflète sur le lac ses innombrables teintes. Enfin, à l'exemple de Racine, il lance son char dans l'ornière antique. La plus heureuse tentative de ce genre nous paraît être l'*Iphigénie* de Gœthe, éblouissante achéenne qui nous laisse découvrir au fond de ses yeux tout l'éclat du génie paternel.

Poésies lyriques.

Avec son âme délicate, impressionnable et très encline à la méditation, il fallait que Schiller devînt un poète lyrique. Sur ce terrain il défie en masse tous les auteurs admirés par delà nos frontières de l'est. Gœthe n'avait pas assez d'élan et de

sensibilité pour faire gémir ou chanter dans ses vers, comme des oiseaux magiques dans un bocage odorant, les chagrins sans nombre et les joies imparfaites que la vie abrite sous ses rameaux. Il décrit la tour élégamment assise au flanc de la colline, le lac bercé par les vents ou jauni par le soir, les doux rayons que la lune échange contre l'encens des fleurs nocturnes. Le plus souvent il esquisse des tableaux ironiques, bafoue la sottise et rappelle au midas populaire certaines oreilles d'âne qu'il oublie trop aisément. Une chaleur intime n'électrise presque jamais ses discours ; il ressemble aux nuages de l'automne, froide vapeur que le soleil dore. Klopstock est beaucoup plus accessible à toutes les émotions. Comme la plainte de l'harmonica, si chère aux oreilles allemandes, son ode a quelque chose de rêveur, de profond et de mystérieux. Elle s'élance hardiment vers la Trinité, ou s'égare dans les régions de l'incompréhensible, au milieu des ombres sans forme. On la suit avec peine, tant elle voyage loin et entrelace les mots, les phrases incidentes et les exclamations. D'ailleurs son chant grégorien est quelque peu monotone. Ludwig Uhland, lyrique en apparence, ne l'est point en réalité. Sauf un petit nombre de morceaux où on le voit de loin, il se dérobe presque toujours à nos regards : il peint de charmantes aquarelles qui nous font oublier l'auteur. Comme Béranger, il accorde la viole des poètes errants auxquels nous

devons les gracieuses et dramatiques légendes du moyen-âge. Quant à Matthison, Haller et Kœrner, Sehiller les dépasse de la tête. La sensibilité, l'élévation, l'énergie et la profondeur qui brillent dans ses odes, à travers son style limpide, lui assurent la première plaee entre ses rivaux.

Il est à peine nécessaire de dire que ses drames et ses poésies lyriques ont une frappante similitude. On retrouve dans les unes les mêmes idées qui vivifient les autres. L'aecord est si palpable et si intime qu'il ressort de lui-même. Une simple revue, sans annotations, montrera quelles lianes verdoyantes unissent et eonfondent ees deux massifs d'ouvrages aux puissants rameaux. La théorie de Kant anime l'un et l'autre. Des personnes très intelligentes ont cru, bien à tort, reconnaître dans ees ehants les symptômes d'une longue maladie, les traees d'une lutte désespérée contre le doute. Sauf trois ou quatre pièees rien ne légitime leur opinion. Ces moreeaux eux-mêmes ne prouvent pas en leur faveur. Les hommes convaineus ont d'abord hésité ; quelques moments de tiédeur viennent ensuite allanguir leur foi par intervalles, mais l'épreuve terminée, ils embrassent leur croyanee avee un plus ardent amour. Paree qu'ils auront ehaneelé dans une heure mauvaise, on n'aura pas le droit de les nommer pyrrhoniens. Cette erreur nous semble avoir pour source une méprise : on a confondu le doute du

bonheur avec le doute de la vérité. L'un est impie, l'autre donne le jour à de grandes pensées, à de nobles résolutions. Un instant arrive où le jeune homme se demande si la félicité que ses désirs poursuivent ici-bas ne le fuira point jusqu'au tombeau. Alors une voix solennelle lui crie de ne pas adorer un nuage, de ne pas invoquer le bonheur. L'homme n'habite la terre que pour chercher le vrai, que pour exécuter le bien, malgré la souffrance et les obstacles. Ainsi, loin de mener au doute, ce chemin conduit à la foi des principes éternels. Or, c'est la voie que suit Schiller. Une ode intitulée *le Pélerin,* dont les sceptiques ont voulu s'aider, témoigne contre eux. L'objet insaisissable, que le voyageur espère sans cesse atteindre, n'est pas la vérité, mais une béatitude chimérique.

Entre toutes les compositions lyriques de notre écrivain les plus fameuses sont *le Plongeur* et *le Chant de la Cloche.* Le dernier, qu'une traduction française par M. Émile Deschamps et les illustrations de Retsch ont vulgarisé, forme un tableau complet du sort réservé à l'homme en cette vie. L'airain balancé dans la flèche gothique devient le symbole de notre existence. Lorsque l'enfant jette les premiers cris, l'étourdissante volée annonce aux habitants un nouveau citoyen. Le joyeux carillon appelle les fiancés à l'église; le tintement d'alarme résonne comme un avis sinistre

aux lueurs de l'incendie. Chaque jour le glas attriste les airs, tandis qu'une blême dépouille descend dans le tombeau. Enfin le bourdon noie sous ses ondes sonores le murmure des fêtes populaires; le toesin réveille la sédition endormie sur sa haehe. Il n'est pas un bonheur que ne ehante la voix des tours saerées, pas une infortune qu'elle ne déplore. Quand le moissonneur étendu parmi les blés éeoute les douees lamentations de l'angélus, il reeonnaît dans eette plainte harmonieuse l'éeho des joies et des chagrins qui l'ont ému tour-à-tour. Pendant que le maître-fondeur expose ainsi la destinée commune par les sonneries auxquelles donnent lieu ses éternelles vieissitudes, il exhorte les ouvriers à nourrir la flamme, à préparer le moule, à surveiller la dangereuse opération. Schiller entremêle avee un art infini l'une et l'autre donnée. Sur le premier plan le métal bouillonne, derrière la fournaise on voit se ereuser de lointaines perspeetives. C'est un brillant emploi d'une ressouree familière aux grands poètes. Lorsqu'ils veulent ennoblir un sujet, ils mettent en usage deux proeédés analogues par leur fin, mais divers par leur nature; ou bien ils l'idéalisent, ou bien ils établissent un rapport aussi direet, aussi intime que possible entre ses éléments et les questions solennelles qu'agite l'humanité, les espérances qui la guident, les crises essentielles de notre vie. L'idéal transforme intérieurement les objets; eette

dernière méthode les élève extérieurement; elle ne les perfectionne point en eux-mêmes; elle les baigne dans une eau pure et dans une lumière étincelante où, comme un nénuphar entr'ouvert par le soleil, ils acquièrent une soudaine beauté. Les intérêts fondamentaux, qu'ils avoisinent dès lors, leur communiquent une grandeur étrangère à leur nature. Ainsi que la lune derrière les ruines, l'immortel problème de la destinée se lève derrière leurs formes obscures, et l'on tombe à genoux pour saluer la mélancolique apparition.

Gœthe joignit au *Chant de la Cloche* un supplément qui lui fait honneur. Il y rappelle avec une douloureuse émotion toutes les qualités sociales, toute la puissance intellectuelle de son ami. « Hélas! dit-il, le beffroi célébré par Schiller résonna bientôt pour lui-même et ses lentes vibrations donnèrent à l'Allemagne en pleurs le signal d'un long deuil! »

Le Plongeur est une ballade si populaire chez nos voisins que les enfants la bégaient. Elle roule sur une histoire dramatique : un prince, se trouvant au bord de la mer avec sa suite, jette dans les flots une coupe d'or; elle doit appartenir à celui qui l'ira chercher sous les vagues. Mais en cet endroit l'Océan forme une charybde épouvantable; on l'entend mugir, on la voit tournoyer et se charger d'écume. Un page ose seul affronter la mort; il s'élance du haut d'un cap, saisit le vase

et le rapporte. L'auditoire frémit d'horreur, quand il dépeint les sinistres merveilles eachées sous les eaux ; mais la curiosité du roi n'en devient que plus ardente. Il promet à l'héroïque nageur la main de sa fille et le titre de chevalier, s'il explore une seconde fois ces mornes déserts. Le jeune homme regarde la jeune femme; elle tremble, elle pâlit visiblement, elle est pleine d'une affreuse anxiété. Des preuves d'intérêt aussi manifestes ne lui permettent pas d'hésiter plus longtemps; il court vers le tourbillon et disparaît dans son fracas; l'auditoire se penche sur les vagues en implorant les dieux protecteurs, mais l'abîme garde sa proie.

Le morceau intitulé la *Caution* nous plaît davantage : il s'accorde bien mieux avec les idées favorites de Schiller. Un habitant de Syracuse, Moros, conçoit le projet d'affranchir la ville en poignardant le fameux Denys l'Ancien. Arrêté par les gardes, il est condamné à périr sur la croix. Le supplice ne l'effraie guère ; pour unique faveur, il demande au monarque trois jours de répit. C'est qu'il voudrait marier sa sœur avant de mourir; un ami doit le remplacer dans l'intervalle. Le tyran lui accorde cette grâce d'un air moqueur. S'il outrepasse le délai, l'innocent paiera pour le criminel. Il part donc et réalise son dessein ; quand la troisième aurore se lève, la noce est terminée; il reprend le chemin de la ville, craignant déjà de ne pas l'atteindre avant le troisième

soir. Tout-à-coup les nuages enveloppent le ciel ; les nappes d'eau qu'ils épanchent semblent vouloir noyer la terre, et les flots ameutés renversent le pont. Moros, plein de tristesse, court au hasard sur la rive, en cherchant un passage. Dans son angoisse, il invoque le dieu de la tempête : il faut qu'il dégage sa parole et que son ami échappe au dernier supplice. Cependant le fleuve grossit, comme pour se jouer de sa prière. Alors demandant à son courage ce que les immortels lui refusent, il plonge au milieu des vagues, il dompte leur joie brutale et s'élance glorieusement vers la torture. Mais il n'est pas libre encore : des voleurs lui barrent le chemin. L'amitié, la rage, le désespoir multiplient ses forces ; il tue les uns, disperse les autres, et reprend sa course funèbre. Cependant le jour décline ; les toits de Syracuse ne brillent pas encore à l'horizon et déjà ses membres épuisés languissent, déjà le souffle tarit sur ses lèvres. En ce moment le bruit d'une eau prochaine frappe son oreille ; il accourt, il puise la vigueur dans la source bienfaisante. Des ombres colossales rayent maintenant les plaines ; le soleil pâlit derrière les forêts comme le visage d'un moribond, et des paysans, qui regagnent leur cabane, se disent l'un à l'autre que l'heure est venue. Enfin la cité maudite apparaît dans la brume. Un esclave, s'élançant à la rencontre de Moros, lui jure que sa présence est inutile, que son ami frissonne déjà

sur la croix ; il périra comme lui, mais ne le sauvera point. « Je périrai donc, s'écrie Moros, et le tyran ne doutera ni de la bonne foi, ni de l'amitié. » Il franchit les portes, les rues, les carrefours, se précipite vers le lieu du supplice, arrive au moment où l'on hisse en l'air celui qui l'aime d'un amour si intrépide, et crie au bourreau d'exécuter une autre victime. Les deux frères s'embrassent ; la population verse des larmes. Ce courage, cette tendresse fléchissent le roi lui-même et il accorde la vie aux sublimes imprudents, qui bravaient la mort l'un pour l'autre.

Plusieurs ballades de Schiller éveillent l'attention en faisant jouer des ressorts pareils. Le dévouement y lutte contre le danger ; sa chute et sa victoire nous intéressent également. Léandre expire sous les flots qui le séparent de son amie ; un chevalier chrétien descend dans l'arène, où combattent des lions, pour quérir le gant de sa dame ; un frère hospitalier tue le dragon qu'exorcisent vainement les Rhodiens.

Parmi ces histoires versifiées, il en est une simple et touchante comme les vieux lais des ménestrels ; elle peint heureusement l'inébranlable constance des affections idéalisées par le cœur. Un noble châtelain, n'ayant pu attendrir la jeune fille qu'il adorait, quitta son manoir et alla chercher l'oubli sur les collines de la terre-sainte ; mais sa passion le suivit jusqu'au tombeau du Christ et jusqu'à la

fontaine de Siloë. Il abandonna donc ces religieux déserts qui ne le guérissaient point. Lorsqu'il atteignit sa demeure, la femme idolâtrée avait pris le voile. L'amant ne résista pas au chagrin; il fit d'éternels adieux au séjour de ses pères et se bâtit une hutte en face du couvent, où le jeûne et la méditation purifiaient l'âme chérie qu'il n'avait pas su gagner. Dès l'aurore, il s'asseyait tristement sur la bruyère; ses yeux cherchaient le cloître enseveli dans les bois et la fenêtre de la cellule habitée par la nonne impitoyable. Il attendait qu'elle ouvrît la croisée, la regardait s'incliner doucement vers les pelouses et restait jusqu'à la nuit au même endroit. Une nouvelle aube argentait les flèches des sapins; un nouveau soir empourprait les mille clochetons de cette immense cathédrale; l'aube et le soir le trouvaient à la même place. L'été, l'hiver, par la pluie ou la neige, il venait écouter le châssis frémir sous les doigts de la recluse, admirer cet angélique visage qu'il souhaitait baiser à genoux. Un matin il reprit sa tâche habituelle, mais ce fut pour la dernière fois. Il rendit l'âme en épiant le cloître, et ses yeux immobiles paraissaient encore le regarder.

Quelques morceaux empruntent leur effet à l'intervention cachée de Dieu dans les affaires humaines, ou à la sombre tyrannie du destin. *Cassandre, l'Anneau de Polycrate, la Fête de la Victoire,* se rangent parmi les derniers; *les Grues*

d'Ibicus et *la Députation vers la forge* parmi les autres. *La Députation* est un récit généralement connu. Il y avait autrefois un page nommé Fridolin, que son zèle et sa douceur avaient fait distinguer de sa maîtresse. Robert voulut le perdre; il incrimina son empressement au service de la châtelaine et le comte décida qu'il mourrait. Passant près d'un de ses domaines où l'on fondait, battait et assouplissait le fer, il commanda aux ouvriers de jeter dans la fournaise le premier homme qui viendrait leur dire de sa part : l'ordre est-il exécuté? Puis regagnant ses tourelles, il dépêcha Fridolin vers eux, en le chargeant de cette demande. Le page alla d'abord trouver la comtesse, désirant savoir s'il pourrait lui être utile en route; elle le pria de dire quelques *ave* à son intention, car son fils était malade et elle n'irait pas écouter la messe. Or, sur le chemin, il rencontra une église et comme on sonnait l'office, il voulut y assister. Pendant qu'il chantait, Robert impatient courut de lui-même à la forge et demanda si on avait exécuté l'ordre. Pour toute réponse on le lança au milieu du brasier. Quand le page vint faire la même question, les bourreaux lui montrèrent la flamme. Le comte, averti par ce jugement de Dieu, rendit ses bonnes grâces à Fridolin.

Les odes proprement dites ne soutiennent qu'imparfaitement l'analyse. Elles échappent au

récit et fondent sous la main qui veut les transporter dans une autre langue. On ne les résumerait pas moins difficilement. Un morceau lyrique peut se travestir, mais non se traduire : la finesse de l'expression, le choix des termes, le mouvement de la phrase, l'harmonie de la période et la cadence rhythmique lui sont absolument nécessaires ; il leur doit presque tout son intérêt. Comme certaines fleurs des climats lointains, il perd son arôme dans un sol étranger. Schiller, ainsi que tous les poètes, a décrit en vers nombreux les émotions pénétrantes qui harcèlent la jeunesse. Il attend Laura sous un berceau, chante les extases de l'entrevue, et pleure la fuite de ses illusions ; la gravité est le seul caractère qui distingue sa joie. Les odes philosophiques valent mieux. Une composition intitulée : *Paroles de la foi,* résume assez nettement les idées qui brillent au fond des autres, comme des plantes sous-marines lustrées par les vagues.

« Trois mots pleins d'un admirable sens courent » de bouche en bouche ; ils n'ont pourtant point » leur source au dehors, le cœur seul nous les » apprend. Quand l'homme n'a plus foi en eux, » il perd toute sa grandeur.

» L'homme est libre, même lorsqu'il naît dans » les fers. Que les hurlements de la populace, » que les crimes des fous en délire ne vous » égarent point. Ne tremblez pas devant l'esclave

» qui brise ses chaînes, ne tremblez pas devant
» l'homme libre.

» La vertu n'est pas un mot creux ; nous pou-
» vons obéir à ses lois. Dussions-nous toujours
» choir, nous avons le droit de nous élancer vers
» le noble et le divin. Ce que la sagesse des plus
» sages ne comprend pas, les cœurs d'enfant
» l'exécutent dans leur simplicité.

» Il y a un Dieu, il y a une sainte volonté,
» quelles que soient les erreurs de la nôtre. Une
» active, une profonde intelligence domine le
» temps et l'espace ; quoique tout subisse d'éter-
» nelles vicissitudes, un esprit immuable regarde
» changer le monde, sans changer avec lui.

» Conservez ces trois paroles d'un admirable
» sens et faites-les voler de bouche en bouche. Si
» elles n'ont pas leur source au dehors, le cœur
» vous les enseigne. Tant que vous aurez foi en
» elles, vous ne perdrez point votre grandeur. »

Un apologue très beau nous servira encore de spécimen.

Le partage de la terre.

« Emparez-vous du monde, cria Jupiter aux
» hommes des hauteurs de l'Olympe ; prenez-le,
» il est à vous. Je vous l'accorde en patrimoine,

» en perpétuelle concession; mais partagez-le
» fraternellement. »

» Alors quiconque a des mains pour saisir,
» jeunes et vieux, tous s'empressent : le laboureur
» accapare les fruits de la terre, le chasseur bat
» la forêt;

» Le marchand comble ses dépôts, l'abbé choisit le vin vieux, le roi barre les ponts et les
» routes, en s'écriant : *La dîme est à moi!*

» Bien tard, longtemps après les autres, le
» poète arrive; il arrive de loin. Hélas! il ne restait plus aucune chose, tous les objets avaient
» un maître.

» Malheur à moi! seul, entre tous, je dois donc
» être oublié, moi, ton fils le plus fidèle! » Telle
» était sa plainte; et il se prosterna devant le trône
» de Jupiter.

« Si tu t'es attardé au pays des songes, répliqua
» le dieu, ne me querelle point. Où étais-tu donc,
» quand on a partagé la terre? — Au ciel avec
» toi, dit le poète.

» Mon œil contemplait ta face, mon oreille
» écoutait les sphères harmonieuses. Pardonne à
» l'âme que ravissait ton éclat d'avoir oublié les
» trésors du monde.

» Que faire? dit le dieu, l'univers est partagé;
» la moisson, la chasse, le commerce ne sont plus
» à moi. Veux-tu vivre avec moi dans le ciel?
» Quand tu désireras y monter, il te sera toujours ouvert. »

Parmi les opuscules de Schiller, il faut remarquer une suite de distiques et de petites pièces qui devaient être publiées avec les *Xénies* de Gœthe. Portées au nombre de mille, elles auraient formé dans leur ensemble une espèce d'ouvrage satirique; la littérature et les littérateurs en auraient été le principal sujet; plusieurs considérations philosophiques s'y seraient mêlées. Voici quelques-unes de ces sentences :

« Il y a aussi une noblesse dans l'univers moral :
» les intelligences communes n'ont d'autre valeur
» que celle de leurs actes; les âmes élevées méri-
» tent l'estime par leur propre nature. »

« Veux-tu te connaître? vois ce que font les au-
» tres. Veux-tu comprendre les autres? regarde
» en ton cœur. »

« Si mes amis me sont chers, mes ennemis ne
» me sont pas inutiles. Ceux-là m'apprennent ce
» que je *puis* faire, ceux-ci me montrent ce que
» je *dois* accomplir. »

« Les hommes jugent suivant des principes, le
» jugement de la femme est l'amour. Quand elle
» n'aime pas, elle a jugé. »

« Si tu ne peux satisfaire tout le monde par tes
» actions et tes ouvrages, cherche l'estime d'un
» petit nombre; il est mauvais de plaire à beau-
» coup. »

« Ce que je serais sans toi, muse, je ne le sais
» pas; mais je frémis en voyant ce que sont des
» milliers d'hommes qui t'ignorent. »

Lorsqu'on parcourt l'album lyrique de Schiller, on ne découvre pas sans étonnement une épître bouffonne d'un mari chagrin à son confrère. Jointe aux scènes plaisantes de ses trois premiers drames et du *Camp de Wallenstein*, elle montre qu'il aurait pu réussir dans la littérature comique, si son enthousiasme ne l'en avait peu à peu éloigné. Recherchant l'idéal absolu, cette tendance exclusive l'amena logiquement au sérieux perpétuel. L'isolement de cette composition dans un recueil austère, et la verve dont elle est pleine, nous engagent à faire passer en notre langue les traits les plus piquants.

La femme célèbre.

« Dois-je te plaindre? tu maudis en sanglotant » les liens du mariage? et pourquoi? parce que » ton infidèle cherche dans les bras d'un autre ce » que les tiens lui refusent? Écoute mes douleurs, » elles t'enseigneront la patience.

» Tu t'affliges de voir un amant usurper tes » droits? Homme digne d'envie! ma femme ap- » partient à la race humaine tout entière. Depuis » le Belt jusqu'à la Moselle, jusqu'à Paris, jus- » qu'aux glaciers des Alpes, elle est en vente dans » toutes les boutiques; elle roule sur les diligences

» et les paquebots. Chaque étudiant, chaque flâ-
» neur la passe en revue; bourgeois et critiques
» mettent leurs lunettes pour la mieux guigner.
» Un journaliste, que Dieu le confonde! l'assiége
» comme une forteresse, la prend d'assaut, et
» expose aux regards du public ce que moi seul
» je devrais voir.

» Tu te plains d'entendre chuchoter, lorsque
» tu vas au théâtre, lorsque tu t'approches des
» tables de jeu? Hélas! mon cher frère, j'ai beau
» me serrer contre elle, personne ne m'observe,
» personne ne me regarde; je suis nul près de
» mon orgueilleuse moitié.

» Dès l'aurore, les facteurs et les commission-
» naires encombrent mon escalier; ce sont des
» lettres, des paquets inaffranchis qu'on adresse à
» la *femme celèbre*. Mais elle dort, je ne devrais
» pas l'éveiller. Ah! bien oui, ne pas l'éveiller!
» Sitôt que j'entre et lui dis : « Madame, voici les
» journaux de Berlin et d'Iéna, » elle ouvre aus-
» sitôt les yeux, et son premier regard est pour
» un feuilleton; elle ne m'aperçoit même point.
» Un misérable griffonnage m'éclipser de la sorte!
» Plains-toi donc, si tu l'oses.

» L'heure de la toilette arrive; elle consulte à
» peine le miroir; son impatience met la servante
» en fuite. Des voitures bruissent dans la cour.
» Écrivains, abbés, ducs, fats, banquiers et An-
» glais, tout le monde entre. Ils aperçoivent

» quelque chose d'immobile dans un coin ; c'est le » mari. A peine daigne-t-on le saluer. Les uns et » les autres lui témoignent ensuite à ma barbe et » sans se gêner combien ils l'admirent! Je ne dis » mot, je reste coi. Pour avoir l'air d'un homme » poli, je suis contraint de sourire et même de les » inviter à dîner.

» Alors ma misère n'a plus de bornes. Ah! cher » ami, si tu voyais comme ils expédient mes bou- » teilles! Sous prétexte que le médecin m'a dé- » fendu le vin vieux, elle en abreuve tous ses » courtisans. Ce que je gagne y passe; l'immor- » talité de mon épouse me fera mourir de faim. » Que la peste enlève tous les barbouilleurs!

» Au printemps, quand les oiseaux chantent, » madame part en voyage. Elle se rend à Karls- » bad, elle visite les eaux de Pyrmont. Il lui faut » une nouvelle moisson de louanges; elle la re- » cueille dans ces endroits suspects, où la chasteté » malade vient se guérir de ses blessures, où la » pudeur souffrante court chercher une douce » mort. Son absence ne me désolerait point, mais » elle laisse derrière elle sept marmots à soigner.

» Hélas! que me reste-t-il de l'ange gracieux » que j'adorais? une âme forte dans un corps dé- » bile, une sorte de métis qui vacille entre l'homme » et la femme, également incapable de gouverner » et d'aimer, un enfant qui porte une armure » géante, une créature bâtarde qui tient à la fois

» du sage et du singe. En voulant imiter le sexe » énergique, elle a perdu les grâces du sexe » aimable. »

Romans.

Ces nombreuses créations auraient lassé un génie moins robuste. Schiller vécut si peu, tant de douleurs lui formèrent une escorte irritante et lugubre, qu'il aurait pu descendre au tombeau, ses poésies et ses traités à la main, sans qu'on osât révoquer en doute son courage littéraire. Néanmoins il tenta plusieurs essais dans le genre narratif. *Le Visionnaire* est un roman philosophique, dont il se dégoûta pendant qu'il l'écrivait et qu'il ne termina point. Il s'en occupa de 1785 à 1787. Cagliostro jouait alors en France un rôle bizarre et digne de cette époque futile. Schiller voulut montrer combien on dupe aisément les cerveaux étroits, qui nient la vérité scientifique ou religieuse, et bientôt après, sous l'influence de leurs idées mesquines, tombent dans la crédulité la plus grossière. Les mêmes événements inspirèrent à Gœthe la même réflexion, et il écrivit *le Grand Cophte*. Schiller s'étant aperçu que *le Visionnaire* excitait la curiosité du public, mais non l'intérêt élevé qu'il ambitionnait, repoussa dédai-

gueusement cette faveur humiliante, et ne donna pas le second volume. Les lecteurs ne méritaient peut-être point un semblable châtiment. Les scènes mystérieuses dans lesquelles le héros se trouve impliqué, ferment d'abord tout accès aux regards jaloux d'apercevoir les causes, et font naturellement désirer une prompte solution. Entraîné dans les circuits du fleuve, il est impossible qu'on n'en souhaite pas voir l'embouchure. Cette production renferme un tableau d'une grande vérité poétique. C'est une entrevue silencieuse décrite par un des narrateurs supposés. L'Arménien qui déçoit le prince, et la femme que le dernier recherche en sont les acteurs. Ne se croyant point observés, tous deux abordent, aux premières lueurs de l'aurore, dans une île solitaire de Venise. Un jardin aussi frais que l'amour naissant promène à l'extrémité ses errantes avenues. Les brises marines y courtisent les fleurs, et l'aube éveille dans la cime des arbres mille chanteurs passionnés. Les inconnus, sous l'œil du témoin qu'ils ignorent, parcourent ces allées discrètes où rien n'intimide; il les voit suivre leurs méandres, se perdre tout à coup derrière un buisson et reparaître au détour d'un sentier. Il dépeint avec un charme extraordinaire leurs gestes et leur physionomie, durant une scène d'adieux que reflète un limpide bassin. Profitant d'une interruption, le jeune homme s'éloigne furtivement, et le bruit plaintif de la

rame sur les eaux fait tressaillir l'amante, comme si toutes ses espérances prenaient leur vol au même instant.

Le *Criminel par déshonneur* est une nouvelle moins longue et moins importante. Elle nous raconte la vie d'un aubergiste qu'une première faute oblige à une seconde et qui roule ainsi de précipice en précipice, jusqu'au fond d'un abîme sans issue. L'inflexible rigueur de ses concitoyens l'accable sous une triple malédiction. Une parole bienveillante eût conjuré le démon qui l'obsédait, et personne ne la prononça.

Ouvrages historiques.

Les autres narrations de Schiller appartiennent à l'histoire. De quelque beau langage qu'il enveloppe les faits, il n'a point su les interroger avec le coup-d'œil vif et pénétrant, qui les force à révéler leurs mystères les plus cachés. Un passage d'une de ses lettres le condamne par sa propre bouche. « L'histoire, dit-il, n'est habituellement qu'un magasin où puise ma fantaisie, et les événements prennent la tournure que leur donne ma volonté. » Une semblable méthode ne favorise point l'exactitude. On a dépensé tant d'éloquence pour démontrer son évidente imperfection, que nous laisserons

à d'autres le plaisir de ronger cet os déjà si nu. Mais la circonstance la plus fâcheuse, c'est que l'idée devant laquelle l'auteur marchait l'épée haute et courbait toutes les résistances, ne justifiait point son amour exclusif. Ses études portent sur l'individu plutôt qué sur l'ensemble; même lorsqu'il aborde les considérations générales, il en resserre l'étendue. La doctrine du libre arbitre égarait le savant, après avoir aidé le poète. L'auteur de *Guillaume Tell* considérait le passé comme une longue bataille livrée par l'homme à la nature, à la fatalité par l'indépendance morale. Dans son dramatique récit du siége d'Anvers exécuté sous le commandement du prince de Parme, il annonce indirectement cette opinion. Il contemple avec bonheur le génie qui terrasse la puissance et maîtrise l'univers physique. Un alinéa traduit plus haut, à la fin de la théorie du sublime, révèle combien ce penchant inné l'influençait malgré lui. Ses ouvrages historiques en sont une preuve manifeste. Il choisit un héros, le met en scène, développe son caractère, s'échauffe insensiblement, recueille ses dernières paroles avec émotion, puis fait une halte soudaine. Il a perdu son guide et son compagnon; il hésite à renouer la sandale voyageuse. Ainsi, dans la *Guerre de trente ans*, lorsque Gustave Adolphe est mort sous les balles ennemies, que les soldats furieux ont vengé leur intrépide monarque, Schiller se trou-

ble et sa voix sourde a besoin qu'un grand capitaine lui rende un éclat en harmonie avec cette lutte retentissante. La sombre figure de Wallenstein apparaît au loin et la muse tressaille dans les bras du poète. Le chef catholique est immolé à son tour, l'Allemagne ensanglantée bande vainement ses plaies ; des généraux secondaires ont ramassé le glaive et la désolation agite encore une fois sa torche ; mais qu'importe à l'écrivain ? Ferdinand, immobile derrière les remparts de Vienne, laisse reposer sa verve ; aucun triomphateur allemand ne charme son orgueil patriotique. Laissant donc le grand Condé vaincre en silence, il énumère incomplètement les faits et se hâte si bien de gagner le large qu'il ne nous apprend ni dans quelle année finit la guerre, ni quelles furent les conditions de la paix. L'histoire du soulèvement des Pays-Bas dévoile encore mieux sa faiblesse. Il nous dépeint le cardinal Grandvelle, la duchesse de Parme, Egmont et Guillaume d'Orange, esquisse légèrement le portrait du fameux duc d'Albe, puis le courage lui manque, ses paupières fléchissent, il tombe endormi sur sa narration. Que deviennent les insurgés ? Leur misère n'interrompt point son sommeil et il ne nous en dira pas davantage. Parmi les fragments d'histoire qu'il a laissés, on en trouve quatre sans conclusion. L'un a pour sujet les événements qui agitèrent la France depuis Henri II jusqu'à la mort de Charles IX, un autre la

situation générale de l'univers sous Frédérick Ier. Le Tableau de l'Europe au moment de la première croisade et l'Essai sur le moyen-âge attendent aussi les derniers traits. Sauf quelques récits peu importants, comme *la Biographie du maréchal Vieilleville*, Schiller n'a donc terminé aucune entreprise historique. Ce fait prouve contre lui. Si sa vocation eût été franche et ardente, il ne se serait pas assis tant de fois au bord du chemin avant le terme; mais observant le détail et non l'ensemble, il marchait de circonstances en circonstances, facile à dégoûter comme tous ceux qu'un large plan ne soutient pas. Il semble donc ignorer la philosophie de l'histoire : les lois qui régentent les événements se cachent pour lui derrière les hommes. Pendant qu'il examine ces derniers, les éternels moteurs de l'univers fonctionnent dans l'ombre, et, sans qu'il le remarque, l'avenir germe sous le présent. Les siècles réfutent son admiration de la puissance individuelle. Ce n'est pas elle qui dirige les affaires humaines; elle sert d'instrument aux idées et ne peut rien que sous leur influence. Elle ne gouverne pas les nations, ne dompte pas la matière. La science a créé l'industrie; le bras sans elle eût été vaincu. Les doctrines morales et religieuses ont purifié le barbare, construit la cité, l'église et la tombe, uni les races, accordé le luth du poète et refoulé la mitraille dans la gorge des canons. L'histoire est, si j'ose le

dire, une solennelle apothéose de l'intelligence. Quiconque trouve une idée fondamentale joue parmi les nations un rôle divin. Eût-il pratiqué la débauche et le crime, il serait encore l'oint du Seigneur. Qui nous dira combien de siècles l'humanité va se nourrir de ce qu'il porte en lui? Toute une civilisation remue peut-être déjà dans les limbes de sa pensée. L'existence de l'individu, au contraire, est un champ clos où triomphe la résolution; le génie même ne lui suffit pas, sans le courage et la volonté. Les plus belles découvertes n'effacent point la honte d'une mauvaise action; le penseur, que l'histoire absoudrait malgré ses fautes, serait stygmatisé par la conscience. Il n'aurait pas observé toutes les lois de sa nature : grand sous un rapport, infâme sous l'autre, il mériterait une couronne et le pilori; l'homme se réunirait à la brute dans sa difforme existence. Mais ces monstres sont bien rares. On a vu des monarques, des généraux, des administrateurs déshonorer leurs places; on a vu des prêtres oublier Dieu, le juge prostituer la justice et la mère vendre sa fille au coin des bornes, mais presque tous les grands révélateurs ont été purs comme la sainte lumière qu'ils épanchaient sur les nations. La plupart sont morts pour la vérité. Eux que la torture n'effrayait point, ils versaient des larmes à l'aspect du crime. Une céleste bonté les jetait dans la désolation, et pour éclairer le vice, pour redresser

l'égarement, ils expiraient les yeux levés au ciel. Les dogmes religieux, les grands systèmes philosophiques ont de même toujours ennobli leurs disciples. La volonté marche sous leurs bannières à de sublimes conquêtes. C'est ainsi que les lois humanitaires s'accordent avec celles qui dirigent l'individu ; c'est ainsi que le bien moral se confond avec le bien intellectuel et que les siècles nous déroulent un spectacle vraiment digne d'admiration.

Toutefois, comme nous l'avons dit, l'historien doit arrêter ses regards sur les idées, car la volonté n'est que leur exécutrice. Schiller ne l'ignorait pas, et s'il mérite le blâme pour avoir agi différemment, ses réminiscences théâtrales ou plutôt ses habitudes dramatiques en furent cause. Lorsqu'il s'établit à Iéna (1789), il exposa dans un discours la manière dont il concevait la destinée générale des peuples et les devoirs de l'historien. On ne peut lire un morceau plus orthodoxe; le vrai système y est parfaitement expliqué, mais il ne le suivit pas.

Conclusion.

Ainsi que tous les grands génies Schiller était à la fois dans son époque et hors de son époque.

Elle l'influençait et il pouvait agir sur elle. Les âmes communes ont la même valeur que la période où elles naissent. Les sots ont une valeur moindre, et ne comprenant point leur siècle, ils le nient. Les intelligences supérieures discernent le mal et le bien, approuvent le dernier, censurent l'autre, puis cherchent le remède. Le temps les baigne de ses flots ; mais leur visage demeure libre et leurs regards mesurent l'abîme infini. Voyons quelles ressemblances unissaient Schiller au XVIIIe siècle, quelles différences l'en éloignaient.

Le trait qui distingue les cent années après lesquelles nous sommes venus, c'est la poursuite du bonheur terrestre. L'homme avait renié le ciel, l'espérance fuyait son âme aride, et les saintes illusions disparaissaient devant le matérialisme. On se trouvait donc naturellement enclin à chercher ici-bas une félicité prochaine. La morale quitta son air grave ; d'Holbach, Volney, le marquis d'Argens lui enseignèrent les façons du beau monde et elle assura qu'on l'avait mal comprise. Elle imita si adroitement les allures de l'intérêt que l'égoïsme lui-même applaudit. Rousseau voulut tarir les pleurs de l'enfance et la mener au savoir par la joie. Charmante dérision ! Il oubliait, l'imprudent ! que la vie est une route ardente et qu'il faut s'accoutumer au soleil ou périr sur la terre embrasée. Continuant son œuvre, il apprit à la nation le moyen de se gouverner elle-même

Personne dès-lors n'étoufferait ses désirs et la liberté la rendrait heureuse. Les deux Saint-Pierre annonçaient la paix universelle, l'affranchissement de la race noire et conviaient toute l'humanité au fantastique banquet dressé par leur imagination. Comme la hiérarchie sociale, le mariage et la pudeur gênaient les sexes dans leurs amours, on incendia ces barrières pour les réunir. Enfin la raison, cette faculté superbe devant laquelle les autres gardent le silence, dont la voix contient les appétits et ordonne jusqu'au sacrifice de soi-même, la raison fut condamnée à mort. Si Diderot ne l'oublia point dans son tableau des sciences, Condillac et Helvétius, en intronisant la sensibilité physique, l'annulèrent théoriquement. Elle est une forme innée de l'âme et n'emprunte rien au monde visible. Expliquer tous les phénomènes intellectuels par l'ébranlement des organes, équivaut pour elle à une négation. Elle tomba donc sous les coups d'une absurde philosophie, elle mourut sous ceux de Voltaire, et l'effrontée déesse qu'on traîna depuis dans les rues n'était pas même son fantôme. Voilà comment une grande nation préparait sa délivrance, attendait une nouvelle aurore et de nouvelles destinées. Pareille bouffonnerie n'avait pas encore égayé l'univers. Jusqu'alors les réformateurs portaient le cilice et vivaient de racines. Cette fois les messies étaient d'une autre espèce. Ils adoraient les voluptés les plus grossières

et, pour méditer leur sublime dessein, allaient veiller dans un lupanar entre deux filles de joie.

Tous cependant n'avaient point en l'avenir une égale confiance. Johnson doutait et pleurait, Voltaire doutait et raillait, Gœthe doutait et désespérait. Sous les joyeuses clameurs de la foule résonnait une voix lamentable. On aurait dit ces chants de mort qui s'élevaient tout-à-coup sur la bruyère voisine, quand un chef gaëlique avait résolu de tuer son hôte au milieu du festin. Lorsque plus tard Byron naquit pour chanter la douleur, il trouva la tâche à moitié faite. Une lugubre atmosphère environnait son berceau; mille plaintes y flottaient sur les vents, et le jeune barde ne fit que changer cette douloureuse harmonie en colériques imprécations. L'universelle gaîté, le songe puéril d'un bonheur toujours égal enfantèrent la plus horrible désolation dont l'histoire ait gardé le souvenir. Les hommes n'ont rien vu de pareil à cette littérature baignée de larmes, qui afflige le monde depuis quarante ans. Un immense rêve a produit une immense déception. Aucune force ne pouvait prévenir cette crise sinistre; elle se renouvellera toutes les fois qu'une époque exigera de la vie plus qu'elle ne saurait lui donner : la béatitude ne fleurit pas sur la terre. Mais entre toutes les voies qui conduisent au désespoir, le XVIIIe siècle avait choisi la moins incertaine. Les plaisirs du corps le recèlent dans

leurs flancs comme une odieuse progéniture. On leur demande en vain le contentement, ils ne renferment que la destruction. Le désir naît de la jouissance et grandit avec elle. On s'imagine repaître le vautour; c'est sa faim qu'on alimente. Il dévore et dévore, il engloutirait l'univers sans calmer sa fureur. Cependant les organes s'altèrent, l'aspect de la débauche fait encore palpiter les entrailles que déjà la face est livide, que déjà le néant saisit sa proie. Ne tremblez pas, ne frémissez pas; vous trembleriez et vous frémiriez seuls. L'agonisant ne voit pas la corruption ternir sa chair. Il sent son cœur aussi vide que le premier jour, il appelle les objets de sa convoitise, il sollicite une dernière volupté dans laquelle il trouvera le bonheur et le repos. Mais c'est l'ange de la mort qui se présente. Le malheureux s'enfonce dans l'abîme éternel sans avoir compris sa destinée, sans avoir même aperçu l'étrange félicité qu'il cherchait.

Les pessimistes ne se lamentaient donc point sans cause. On avait mal tiré l'horoscope des siècles naissants. Deux chiffres manquaient au calcul : on oubliait l'aspiration infinie de l'âme, qui l'entraîne loin des choses sensibles vers une sphère plus brillante, et l'indépendance rationnelle, qui défend notre personnalité contre les envahissements de la nature. Gœthe lui-même semblait ne pas en soupçonner l'existence. Lorsqu'il idéalisa

la misère humaine et lui donna les traits de Faust, il la montra sous un double aspect. Le vieil érudit commence par chercher les satisfactions de l'entendement, les joies de la vérité. La lune éclairera maintefois ses veilles ardentes et maintefois aussi l'aurore le surprendra feuilletant quelque livre antique. Inutile espoir! Comme une île enchantée, la science dernière paraît fuir sa carène. Aussi néglige-t-il bientôt de vaines poursuites. L'intelligence a manqué son but, la sensibilité sera peut-être moins inepte. Il se tourne donc vers l'amour, il demande aux jouissances physiques leur ivresse et leurs transports; mais le crime vient s'asseoir au bord de la couche où il étreint la volupté; le remords bouleverse l'esprit de Marguerite et pour la seconde fois le docteur sent le terrain se creuser sous ses pas. Ici le dramaturge prit haleine; il pensait avoir fait une exécution complète et son glaive rejoignit le fourreau. Mais il criait trop tôt victoire; les deux principes méconnus par son siècle et par lui se réservaient une éclatante vengeance. Eux seuls pouvaient donner raison, soit aux optimistes, soit aux âmes chagrines. Ils n'eurent qu'à se montrer et les palais de neige qu'on avait bâtis en leur absence fondirent sous leurs rayons.

Voyez effectivement quelles inconséquences bizarres minaient les doctrines de la philosophie sensualiste. On réclamait la liberté politique, on

voulait secouer le frein d'une religion mourante et l'on ne s'apercevait pas qu'en brisant au dehors toute contrainte on rendait plus nécessaire la domination intérieure de l'esprit sur lui-même. L'homme peut-il être indépendant s'il ne maîtrise ses aveugles désirs? Le joug des passions vaut-il mieux que celui des princes? A quoi sert une émancipation extérieure, dont on ne sait point faire usage? Disons-le sans crainte, un affranchissement partiel est une monstrueuse impossibilité. L'âme doit d'abord se soustraire aux énervantes caresses du plaisir, aux sauvages emportements de l'égoïsme ou de la haine; ensuite elle revendiquera l'inspection de ses actes. Qu'elle prouve ses forces et dompte la matière, qu'elle repousse énergiquement la tutelle des sens, elle aura le droit de se gouverner elle-même. Jusqu'alors elle reste mineure, elle proteste en vain contre les barrières dont on l'environne. C'est ce que les anciens avaient parfaitement compris. Les statuts de leurs républiques ordonnaient la moralité la plus sévère. Il fallait que l'individu fût toujours prêt à sacrifier ses biens et son existence; l'État s'incarnait pour ainsi dire en lui. Sa vie était l'ordre, était la justice même. Dans la société démocratique dont Platon a tracé l'image idéale, tous les instincts subissent une loi inexorable. Le dix-huitième siècle ne concevait pas ainsi la liberté; il ne demandait à ses dieux que jouissances et richesses. Plus il

abaissait l'homme, plus il l'identifiait avec la brute, et plus il réclamait pour lui de nobles priviléges. Il avait effacé la trace de son origine céleste, courbé son front vers la terre, noyé dans le libertinage toutes les saintes aspirations du cœur, puis voilant sa dégradation sous son exigence, il commandait hautainement le respect de ses droits. Le malheur châtia sa folie. Les passions qu'on exaltait ceignirent enfin la couronne; elles promenèrent leur brutal orgueil à travers les institutions en flamme, et, comme les divinités du Gange, écrasèrent sous leur char leurs propres zélateurs.

C'est à peu près ainsi que Schiller devait juger la révolution française. En 1792, il eut un moment le projet d'écrire une défense du roi et de la publier traduite dans la langue de ses ennemis. En 1793, il prédit que la violence anéantirait elle-même ses œuvres. « Les seuls principes sur » lesquels on puisse baser une constitution vrai- » ment glorieuse ne sont pas encore populaires, » dit-il. Et montrant la *Critique de la raison* qui se trouvait par hasard devant lui : « Ce livre les » renferme encore. » Les événements semblèrent prendre à tâche de justifier son oracle. Une circonstance frappante vint dans la suite le lui rappeler. La Convention nationale que *les Brigands* avaient électrisée, lui décerna des lettres de naturalisation : le diplôme ne lui parvint que deux

ou trois années plus tard. Lorsqu'il l'ouvrit, tous les signataires avaient péri sur l'échafaud. Ainsi que la majorité de ses contemporains, Schiller finit par oublier les idées qui soulevaient le peuple et pas méconnaître ses droits ; il ne vit plus que l'inondation furieuse, il n'entendit plus que le bruit sinistre des écroulements politiques. C'était examiner sous un faux jour cette calamité providentielle. Tout en abhorrant les moyens employés par les hommes, en stygmatisant leur lâche sensualisme ; tout en assurant qu'il leur manquait la première des vertus républicaines, et que leur édifice sans base ne se soutiendrait point, il fallait admirer leur vigueur intrépide et reconnaître la légitimité de leur cause. S'ils ensanglantaient leurs mains et leur toge, ces mains audacieuses labouraient profondément le terrain social ; les buissons inutiles cédaient la place à de futurs vergers.

Il ne nous reste donc plus aucun doute sur les sympathies de Schiller pour son siècle, ni sur les antipathies qui le lui faisaient haïr. Il ne chérissait pas moins la liberté que ses contemporains, ses ouvrages et ses actes manifestent une vive horreur de l'oppression ; mais il voulait un affranchissement illimité. L'indépendance morale primait à ses yeux l'indépendance civile. La liberté rationnelle constitue en effet le plus haut degré de perfection auquel l'homme puisse arriver : sans elle, le roi de la nature devient son jouet ; avec elle,

l'orphelin exilé regarde en souriant les terrestres haillons. Plus fort que le malheur et la joie, il s'élève au rang de cause première, ainsi que Dieu lui-même. Il n'a plus rien à craindre ici-bas; inflexible comme la justice, la voix de son cœur est la seule qui le guide. Son triomphe sur les désirs matériels lui conquiert nécessairement la liberté politique. Où trouver les moyens de l'asservir? Il dédaigne les plaisirs des sens et ne recule pas devant la mort; son œil intrépide n'évite pas l'œil du tyran. Lui ordonne-t-on le bien? il l'eût fait de lui-même. Veut-on le contraindre à l'iniquité? il s'assied dans un majestueux silence, et défie tous les pouvoirs de la terre. Enfin son courage ne demeure point sans résultats pour son bonheur. Il souffre moins, parce que la crainte n'augmente pas sa souffrance, n'entoure point son lit de hideuses apparitions, ne tinte pas à ses oreilles le glas sépulcral. Sa vie plus tranquille est plus douce; les magiques idées qui le charment rayonnent sur l'univers, le monde se transfigure à leur clarté. Les saintes joies du cœur et de l'intelligence lui font embrasser avec amour la nature entière; il aime l'oiseau qui chante dans les nuits parfumées, la digitale mélancoliquement penchée sur le bord de la ravine, le tilleul que les brises agitent devant sa fenêtre; il aime ses compagnons d'étude, sa femme et ses enfants; il aime jusqu'au livre obscur déployé sous son regard, quand la lune,

évoquée par l'esprit des heures taciturnes, dresse dans le lointain son pâle fantôme. Que savaient-ils donc de la pensée les blasphémateurs qui l'ont maudite? Combien de secondes l'avaient-ils implorée sans fruit, pour avoir le droit d'aeeuser la grande eonsolatrice? Ah! nous le disons avec une foi sineère, ils n'aimaient ni l'art, ni le bien, ni la vérité. Les âmes ehétives en font seules un but de raillerie; l'homme intelligent ne doute pas d'une raison qui le seeonde toujours, l'homme vertueux ne doute pas de la vertu pour laquelle il meurt.

. Il y a dans les Vosges, non loin de Bühl, un petit eimetière isolé qu'ombrage une éternelle verdure. Le eyprès y froisse ses graines ligneuses contre le pin et le mélèze. Grandi sur la colline, parmi les nuages, ee bois regarde une longue vallée, qui semble infinie eomme l'espéranee. Le liseron entoure les croix de sa tige opiniâtre, et balanee au vent des montagnes ses clochettes silencieuses. A peine le eantique harmonieux des sourees proehaines, ou le bruit d'une horloge sonnant dans quelque hameau lointain, arrivent-ils à ees bocages funèbres. Par une journée de mars, traversant à pied ce district solitaire, je me reposai sur l'herbe des tombeaux. Un eiel lourd et gris eouronnait l'horizon bleuâtre, et les elameurs de l'autour s'engouffraient dans les précipiees. On eût dit qu'une morne tristesse aeeablait la nature. Les ormes dressaient leurs bras nus vers la lu-

mière, comme pour l'implorer; garnis de leurs feuilles sèches que respecte la bise, les chênes tressaillaient avec un lugubre murmure : c'était un immense bois portant la livrée de la tombe, une forêt-spectre environnant l'oasis où reposaient les morts. Tout à coup les nuages se fendirent, le soleil apparut dans l'intervalle et ses rayons dorèrent les sépultures. Les arbres mélancoliques prirent des teintes joyeuses, pendant que les sommets voisins gardaient leurs ténèbres. Déçus par la lumière, la verdure et le silence, les oiseaux commencèrent à chanter le retour de la belle saison. L'homme lui-même aurait pu se méprendre, car la vie paraissait animer chaque brin d'herbe : les gouttes de rosée scintillaient en diamants, les primevères entr'ouvraient leurs douces fleurs, et, parmi ces collines désolées, un printemps véritable égaya quelques minutes le champ de l'éternel sommeil.

Tel est le symbole de la pensée dans la vie. Rayon émané d'en haut pour éclairer l'âme et la réjouir, elle ne doit éveiller que des chants, que dissiper des ombres. Quand l'univers matériel s'insurge contre nous, quand nos frères de douleur repoussent notre main suppliante, et qu'une tristesse profonde assombrit à nos yeux tout ce qui nous environne, alors, pèlerins d'un jour, assis parmi les roses du sépulcre, il faut que l'esprit nous aguerrisse contre le malheur, qu'il

emporte nos rêves loin de la terre, et que le sentiment de notre noblesse, l'espoir d'une éternelle justice, nous donnent la force de mourir comme celui qui mourut sur la croix. Si l'héroïsme ne nous est point nécessaire, l'adoration des grands principes nous enseignera du moins à vivre en hommes, nous qui vivons à la manière des bêtes fauves. Ah! songes du cœur, pieux élans de la jeunesse, désirs infinis qui nous tourmentent, les railleurs vous lancèrent de leurs traits mordants; ils prennent en pitié vos chimériques ambitions, ils vous rangent au nombre des fantômes. Les malheureux ne s'aperçoivent pas que vous êtes l'existence même, que vos inflexibles épaules soutiennent le monde, et que, si vous veniez à périr, ce monde s'engouffrerait dans les entrailles du chaos.

Schiller est plus que tout autre capable de nous ramener à la foi des grandes vérités. Quand les principes religieux perdent leur vigueur, c'est le stoïcisme qui doit fortifier l'homme; il a pour mission de le diriger, au moment où ses autres croyances l'abandonnent. Du reste le stoïcisme actuel ne peut avoir la même rigueur que celui des anciens et que le christianisme. Ces systèmes avaient besoin de lutter contre l'orgie païenne; ils demandèrent trop pour obtenir assez. Nous qu'ils ont instruits, qui n'avons pas à combattre, nous devons nous tracer de justes limites. Ne rejetons

pas le plaisir, dans la crainte de nous y attacher, car le plaisir est une condition de la vie; ne cherchons pas orgueilleusement la douleur, car elle froisse tous nos instincts, blesse profondément notre nature et pèse sur nous comme une malédiction. Mais lorsqu'un intérêt spirituel ou moral nous ordonne d'agir, faisons taire nos grossiers penchants et hâtons-nous d'obéir en silence.

FIN DU TOME PREMIER.

NOTES.

[1] Voici les paroles de Gœthe :

« Je m'amusais souvent à visiter le Munster ; frappé de plus en plus de trouver dans ce monument la réunion de deux qualités qui semblent s'exclure, l'agrément et le grandiose, je me livrai à des recherches sur sa construction. Leur résultat fut de me convaincre que notre patrie avait le droit de revendiquer les beautés de cet étonnant édifice, et que ce qu'on appelait improprement l'architecture gothique était un art né en Allemagne. Je composai une petite dissertation pour établir les titres de notre nation à cette gloire, et Herder l'inséra dans son écrit sur les productions de l'art en Allemagne. » (*Aus meinem Leben, Dichtung und Wahrheit.*)

L'ouvrage de Stieglitz a pour titre : *Histoire de l'architecture,* 1827.

Quant à Boisserée, il n'a pas toujours eu la même opinion. En 1821, il regardait l'ogive comme un produit de l'Allemagne; en 1823, l'examen de nos églises changea complètement ses idées; mais une fois rentré sur le sol natal, son ancien système lui revint dans l'esprit, et oubliant nos admirables édifices, il attribua de nouveau à sa patrie l'invention de l'art gothique.

Nous sommes loin, comme on le sait, de partager cet avis. Non-seulement l'architecture gothique nous semble avoir pris origine en France, mais nous croyons fermement qu'elle a vu le jour en-deçà de la Loire. On nous permettra de donner ici quelques-unes de nos raisons.

L'ART GOTHIQUE DANS LE MIDI DE LA FRANCE.

Plus on avance vers le Sud, et plus on voit les édifices gothiques devenir rares, imparfaits, bâtards. Peu à peu les clochers perdent leur élan, se rapetissent et s'entassent; la tour d'Alby exceptée (290 pieds), ils finissent par rester accroupis sur les toitures. Les rosaces ferment

leurs yeux étincelants. Pas d'imageries aux fenêtres ; les châssis attristés soutiennent de grandes vitres blafardes et maladives, dont le soleil ne peut colorer la pâleur. En même temps, la nef principale rentre ses bras, comme certains mollusques leurs antennes. L'ogive s'élargit et s'écrase ; on la croirait accablée sous la chaleur du climat. Reçue d'ailleurs avec assez d'indifférence, elle n'ose pas agir en maîtresse, et laisse subsister à ses côtés les lourds arceaux byzantins, dont le caractère lui est si antipathique.

M. Mérimée regarde la présence de l'ogive dans le Midi comme un simple accident, et il est loin d'avoir tort. La facilité de son exécution, la difficulté des voûtes en plein-cintre la firent probablement adopter de bonne heure. Néanmoins aucune donnée ne précise l'époque de sa venue. Après même qu'elle eut été admise, elle demeura une forme accessoire et ne modifia en aucune manière le style des constructions byzantines, au milieu desquelles elle se trouve désorientée. Le véritable système gothique, à la fois un et multiple, qui prend l'arc pointu pour base invariable, et lui confère la surintendance de toutes ses productions, depuis les grandes nefs jusqu'aux plus minces ornements, ce système complet n'est sorti que fort tard du Nord pour conquérir le Sud. En outre, au moment où le Nord abandonnait définitivement l'hémicycle, l'ogive essuyait la même disgrâce dans le Midi. « En effet, la plupart des constructions du commencement du XIIIe siècle sont exclusivement en plein-cintre ; le perfectionnement des procédés matériels d'exécution ayant rendu cette forme d'un usage plus général. »

La langueur du style gothique dans les provinces méridionales me paraît témoigner hautement contre ceux qui font venir l'ogive de l'Orient par l'Espagne. Suivant cet itinéraire, les pays situés près des Pyrénées, autour du golfe de Lyon et sur les bords du Rhône, auraient dû se déclarer les premiers et le plus franchement pour la nouvelle manière de bâtir. L'influence des Arabes qui non-seulement s'étaient emparés de Narbonne et du Languedoc, dès le temps de Charles Martel, mais avaient encore fondé un établissement à Fraxinet, en Provence, et un autre à St-Maurice, en Valais, était sans doute plus puissante dans leur voisinage que partout ailleurs. C'est donc de Nice à Bordeaux que la grande architecture chrétienne aurait surtout déployé son luxe d'imagination, effilé ses hardies pyramides, découpé ses galeries à jour, arrondi ses sveltes arcs-boutants. Les populations qu'elle aurait traversées pour se rendre dans le Nord se seraient vues contraintes d'apprendre avant d'instruire les autres, et nous rencontrerions chez elles les plus éblouissantes fantaisies du gothique. A la vérité, ce n'est là qu'une raison extérieure, et qui aurait besoin d'être fortifiée par une connais-

sance exacte de l'architecture mauresque ; elle a néanmoins une valeur historique et rationnelle.

Au reste, une circonstance particulière explique suffisamment la défaveur à laquelle l'ogive fut en butte dans le Midi. Les habitudes romaines s'étaient trop complètement naturalisées sur ce terrain pour que les siècles pussent les extirper, même en se multipliant. Elles avaient fait subir à l'Aquitaine et à la Lyonnaise des modifications d'autant plus profondes, que leur analogie bien prononcée avec le caractère des habitants facilitait leur action. Le désir d'imiter les vainqueurs, si naturel aux vaincus, ne fut pas l'unique cause de ce prompt enracinement. Au bout de quelques années, Massilie et Rome semblèrent avoir répétri la Gaule méridionale. Aussi, malgré la longue marche du temps depuis cette période reculée, le sol de la Provence, du Dauphiné, du Languedoc et de la Gascogne est encore jonché de ruines antiques. Ce sont des aqueducs immenses comme celui de Lyon ou celui du Gard : des arcs de triomphe tels qu'on en voit à Carpentras, à Cavaillon, à Orange, à Saint-Méry ; des arènes appareillées avec une étonnante précision, et qui nous frappent encore par leur prodigieuse étendue à Nîmes, Arles et Fréjus ; puis des théâtres, des tombeaux, des thermes, des sarcophages, des temples, des mosaïques, et une multitude de vases et de médailles. Vous avez une prairie que vous voulez transformer en jardin, vous y mettez les ouvriers pour qu'ils jettent les fondements d'une maison de campagne ; aux premiers coups de pioche, on découvre les substructions d'un ancien édifice. Un mur de parc croule-t-il après un rude hiver, quelque inscription latine, dont le plâtre avait jusque-là caché l'existence, se montre parmi les gravois. Le génie du polythéisme semble endormi sous les genêts de chaque pâturage, au fond de chaque cellier ténébreux, et n'attendre qu'une heure favorable pour sortir de la poussière que deux mille ans ont amoncelée autour de lui.

Il est résulté de là une conséquence fâcheuse. Le pur système chrétien n'acquit jamais une santé robuste dans cette atmosphère imprégnée d'exhalaisons romaines. La parole évangélique heurtait en vain à la porte des maîtres tailleurs de pierres ; ils lui refusaient le seul vêtement qu'elle leur demandât et qui pût lui convenir. Ils s'opiniâtraient à l'affubler d'un costume payen, à lui faire porter la dépouille des dieux qu'elle abhorrait.

L'architecture conserva de la sorte, dans le midi de la France plus qu'en aucune autre partie du royaume, des éléments puisés aux sources grecques. Peu d'églises qui n'y soient brodées de rinceaux, d'ogives, de méandres, de palmettes et d'ornements analogues. Telle cathédrale

renferme de vraies colonnes antiques. Beaucoup de fûts cannelés, rudentés même. Il n'est pas rare qu'ils se couronnent de chapiteaux corinthiens, copiés le plus fidèlement possible. Parfois la ressemblance avec les édifices romains est si frappante que M. Mérimée hésita quelques moments à formuler son opinion, devant une porte de l'église de Notre-Dame-des-Domns, ancienne métropolitaine d'Avignon, et devant une entrée semblable dans la paroisse de Pernes. Il eut besoin d'employer le raisonnement pour se prouver que ces deux ouvrages, quoique habilement imités, n'ont pas été taillés par une main romaine. Ajoutons que les plans en forme de basilique sont très communs.

Ce style hybride, cette architecture à double face, produit vicieux d'un accouplement contre nature, ne trouvera, je pense, aucun défenseur. Il n'est pas de partisan si enthousiaste des Grecs que ces pastiches maladroits empêchent de regretter les aventureuses élégances du gothique. Le manteau de Jupiter et celui du Rédempteur cousus ensemble formeront toujours un vêtement ridicule.

L'héritage d'un peuple est quelquefois nuisible à ses légataires. La surabondance des souvenirs contrarie l'élaboration originale de la pensée. Comme les pulmoniques, l'esprit humain éprouve par intervalles le besoin de changer d'air. Si des brises favorables ne viennent le ranimer, il se sent défaillir et chancelle dans les angoisses de la mort. Voilà ce qui rend nécessaire à mes yeux ces invasions subites de la barbarie, qui noient sous leurs ténèbres le soleil couchant d'une civilisation. Elles ont lieu quand les principes vitaux du système social étant paralysés, les principes morbifiques continuent seuls d'agir. Les plus affreux périls menacent alors l'État, s'il ne se métamorphose entièrement. Des ravins, des solfatares crevassent le sol de la vieille cité; la destruction campe dans les rues sous toutes les formes. Encore un instant, et maisons, citadelle, palais, temples, forum, s'abîment dans un enfer sans espérance. Déjà la flamme ronge les piliers souterrains des catacombes, elle s'élance en jets livides par les soupiraux, et pourtant le peuple s'obstine; il ne veut pas abandonner ses vases d'or, ses habits splendides, ses demeures chéries; il refuse de fuir, il ne sait comment fuir. Tout-à-coup une horde sauvage accourt avec des chevaux plus rapides que le vent; elle se précipite sur la nation entêtée, la chasse devant elle et l'entraîne vers les régions moins dangereuses. Aussitôt en sûreté, les ennemis se réunissent; ils songent à bâtir une ville nouvelle. Les uns n'ont pas dépouillé leur ignorance primitive, les autres ont perdu la mémoire au milieu de l'épouvante; ces intelligences intactes envisagent les choses sous un aspect vierge, et la société qu'elles élèvent brille d'un éclat juvénile, fruit de sa propre création. Dans le cas

contraire, c'est-à-dire lorsqu'un peuple parvient à maintenir tant bien que mal son administration délabrée, son gouvernement décrépit, ses usages pernicieux, il ne fait que prolonger son agonie et se préparer une fin plus misérable. L'empire d'Orient, se traînant vers le tombeau de siècle en siècle et de dispute en dispute, est une preuve de cette vérité. Remercions la Providence de nous avoir envoyé dans notre occident Barbares sur Barbares, jusqu'à ce que les derniers eussent effacé les plus légères traces des mœurs romaines qu'on avait débuté par contrefaire. Ce qui remplace pour les modernes les envahissements antiques, ce sont les révolutions. Mais rentrons sur le territoire des beaux-arts.

On comprend, sans qu'il faille le démontrer, combien il leur importe, à eux aussi, de varier leur point de vue. En s'enchaînant dans un district dont ils ont mille fois étudié et reproduit les horizons, ils se condamneraient à la monotonie, à la stérilité. Les cathédrales du Midi suffiraient pour nous en convaincre. Leurs arcades pesantes, leurs murailles nues, leurs motifs sans cesse répétés fatigueraient l'attention la plus héroïque. Elles méritent toutefois un examen réfléchi, justement parce qu'elles font voir quelle fatale consomption attaque les arts qui s'épuisent à embrasser des formes depuis longtemps infécondes.

[2] L'ordre de ces consoles pourrait s'expliquer d'une manière beaucoup plus simple. On comptait au moyen-âge trois espèces d'années : 1° l'année chrétienne, qui commençait fin de novembre, à l'Avent ; 2° l'année civile, qui commençait à Pâques, en avril, sous le Taureau ; 3° l'année des savants, qui commençait en janvier comme celle des Romains. (Voir pour de plus amples détails le *Cours d'iconographie chrétienne* de M. Didron.) Erwin de Steinbach, décorant une église, aura naturellement choisi l'année religieuse. Mais cela ne détruit point l'intention symbolique que nous lui prêtons, car les mois stériles n'en restent pas moins placés sous les vierges folles, et les mois productifs sous les vierges sages.

[3] Voici quelques autres détails sur la construction de ce dais. Le vide, que les arceaux laisseraient entre eux, est fermé par deux ornements appuyés l'un sur l'autre à angle obtus. Leur place aux coins de l'hexagone motive cette disposition. Tout seuls, ils représentent assez bien le haut d'une crosse ; réunis, ils dessinent un cœur. Ensuite vient une corniche, puis une arcature évidée. Six frontons surmontent cette dernière. Une grosse colonne et un remplissage diaphane occupent les tympans. De la base et du sommet des triangles s'élèvent de grosses

côtes suspendues, qui décrivent une ligne courbe et se joignent au centre même du dais.

[4] On a beaucoup exagéré l'indifférence et la froideur de Gœthe. Il fut pour Schiller un ami plein de sollicitude et de bonté. Si la foule des hommes l'intéressait très peu, c'est qu'il méprisait leur sottise et leur bassesse. Ses *Xénies* ne laissent aucun doute à cet égard. La fin d'Hermann et Dorothée est pleine d'un sentiment patriotique très élevé.

[5] Les distiques suivants ne sont guère meilleurs :

« Que le soleil paraisse ou non, je le remarque à peine, je ne m'en inquiète jamais, car mon soleil brille dans son regard amoureux. »

« Tu es maintenant plus tendre avec moi, quoique tu m'eusses semblé refroidie ; ainsi les rayons du soleil sont plus brûlants après la pluie. »

« La vie n'est que ténèbres, l'amour seul l'éclaire d'une douce lumière ; je m'abandonne à toi, conduis-moi dans la nuit. »

« Je passe comme par enchantement de l'hiver à l'été, du printemps à l'automne, l'enchantement varie, mais celui qui m'attache à toi dure toujours. »

Au milieu d'une ode, il s'écrie élégamment :

« Tout est flux et reflux, hélas ! dans la nature ;
» Le jour succède au jour, l'arbre perd sa verdure ;
» Les empires des rois ont aussi leur saison.
» Mais la destruction n'atteint que la partie,
» Le tout dure et poursuit sa carrière infinie
» Vers la perfection. »

[6] On trouvera peut-être ces jugements d'une rigueur excessive ; mais nous les avons réunis en tableau quelques mois seulement après avoir quitté le sol germanique ; nos impressions n'avaient pas encore eu le temps de s'émousser. C'était d'ailleurs en 1835, nous avions alors vingt-et-un ans, et la jeunesse est, comme on sait, fort exclusive. Nous croyons néanmoins nos censures très motivées. Elles sont, du reste, considérablement adoucies dans l'Histoire de la peinture en Allemagne, qui termine le second volume.

[7] Les noms allemands sont ceux-ci : Donnerwettermühle, Wildsee,

Die Höhle, Todenau, Todtmoos, Sausenberg, Schluchsee, Strittberg, Strittmatt.

[8] L'ouvrage de Radloff a pour titre : *Mustersaal aller deutschen mundarten, enthaltend gedichte, prosaische aufsatze und kleine Lustspiele in den verschiedenen mundarten, aufgesetzt und mit kurzen erlaüterungen versehen von Dr Joh. Gottl. Radlof.* Zwei bände in-12, Bonn, 1821.

FIN DES NOTES.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.



